



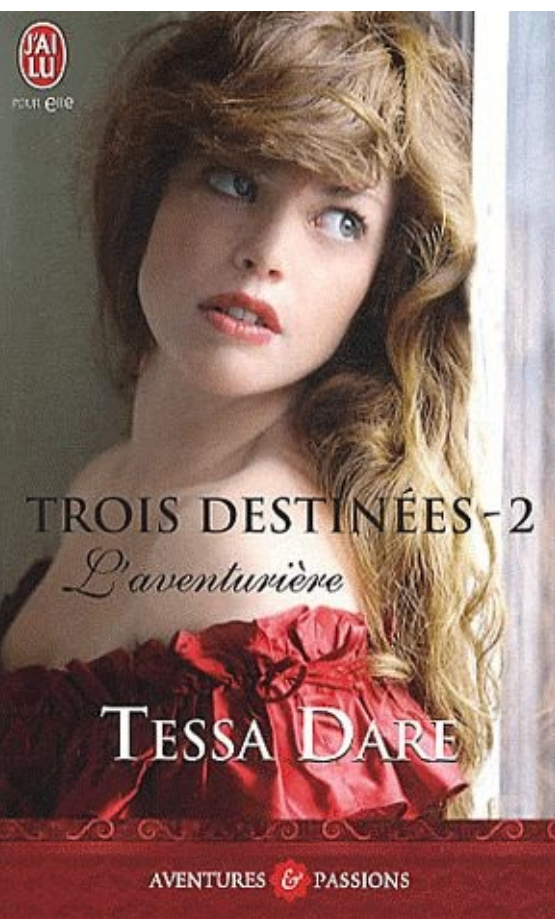
1991 2003

TROIS DESTINÉES - 2

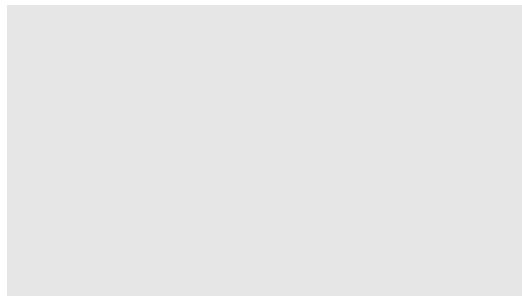
L'aventurière

TESSA DARE

AVENTURES & PASSIONS



www.Ebook5-Gratuit.com



TESSA DARE

TROIS DESTINÉES - 2

L'aventurière

résumé

Prête à tout pour échapper à un mariage sans amour, Sophia Hathaway, une héritière gâtée, rompt avec son fiancé, emballe ses peintures et son carnet à dessin, et se fait passer pour une gouvernante pour assurer sa traversée sur L'Aphrodite. Elle veut faire sa propre vie : loin

des conventions et sans inhibition. Mais c'est une chose de dessiner son fantasme le plus coquin et c'en est une autre de faire face à un dangereux libertin ! Pour n'importe qu'elle lady bien élevée, Benedict "Gray" Grayson illustre le mot problème. Ce vaurien sans conscience qui navigue sur toutes les mers du globe pour son plaisir ne vit que pour la conquête, jusqu'à ce que Sophia fasse vibrer son coeur. Elle est superbe, raffinée et prête à être séduite. Est-ce que cette fausse gouvernante peut être le moyen d'obtenir sa rédemption ?

Chapitre 1

Gravesend, décembre 1817

En fuyant le mariage de l'année, Sophia Hathaway savait qu'elle embrassait une vie d'infamie. Ce qu'elle n'avait pas prévu, c'était la puanteur que dégageait l'infamie. Immobile sur le seuil de l'ignoble gargote du port, elle réprima un haut-le-cœur en sentant l'odeur de bière rance.

Un marin au visage buriné la bouscula au passage.

— Attention, poupée !

Elle se plaqua contre l'encadrement de la porte en se demandant si l'homme s'adressait à elle... ou à sa poitrine. Réprimant un frisson, elle se drapa plus étroitement dans sa cape.

Puis, après avoir pris une profonde inspiration, elle pénétra à l'intérieur en prenant garde que ses jupes de serge grise ne touchent rien ni personne sur son passage. Depuis tous les sombres recoins - et la taverne semblait n'être faite que de sombres recoins - des regards se braquèrent sur elle. Insistants, indiscrets, ceux-ci auraient gêné n'importe quelle jeune femme. Alors une jeune aristocrate voyageant seule, avec pour toute protection une cape d'emprunt et une fausse identité...

Il s'en fallut de peu que Sophia ne renonce.

Derrière elle, quelqu'un la poussa. D'instinct, sa main gantée se posa sur l'enveloppe dissimulée sous sa cape. Sophia songea aux copies de cette lettre postées le matin même, lettre dans laquelle elle rompait officiellement ses fiançailles, au risque de déclencher un terrible scandale.

Elle refoula une bouffée de panique. Il était trop tard pour faire demi-tour, à présent. Elle était résolue à fuir, loin, très loin de la cage dorée dont elle venait de s'échapper. Elle pouvait supporter que ces marins avinés louchent sur ses seins... à condition qu'ils ignorent le secret logé entre ceux-ci.

Elle croisa le regard d'un homme chauve occupé à passer un chiffon grasseyé sur une table. Rassurée par son apparence relativement inoffensive, elle lui sourit. Il la gratifia d'un sourire édenté en réponse.

— Je cherche le capitaine Grayson, dit-elle.

— Pour sûr, ricana le tenancier. Comme toutes les jolies poulettes. Gray est dans le fond.

Du menton, il indiqua l'extrémité de la salle.

Sophia s'y dirigea, marchant sur la pointe des pieds pour éviter que le bas de ses jupes

n'effleure le plancher si sale qu'il collait à ses bottines. Pas loin du bar, un petit groupe s'esclaffait bruyamment. Un homme s'en détachait, plus grand que les autres. Sa chevelure auburn semblait également plus propre que celles de ses compagnons. Près de lui était posé un chapeau de feutre qui apparaissait curieusement raffiné dans cet infâme tripot.

Comme un client repoussait sa chaise, Sophia trébucha. Son pied se prit dans sa cape qui s'ouvrit, exposant sa gorge à l'air froid et nauséabond.

Spontanément, elle tendit la main pour tenter de retrouver son équilibre... et referma les doigts sur un pan de chemise crasseux.

— Salut, beauté, gloussa le propriétaire de ladite chemise.

Elle perçut son haleine fétide tandis que ses yeux injectés de sang se promenaient sur elle.

— Sacré petit lot ! J'aurais cru que t'étais trop chère pour ma bourse, mais si t'insistes...

La prenait-il pour une prostituée ?

— Vous vous méprenez, répliqua-t-elle sèchement.

Elle tenta de s'écarter, mais il la plaqua contre le bar.

— Allez, juste un petit baiser !

Il posa une main sale sur le décolleté de Sophia, arrachant à celle-ci un cri de dégoût.

— Ôtez vos sales pattes de là !

Elle lui assena un coup de poing, sans autre résultat que de l'exciter davantage.

— Ah, j'aime bien les filles qui se défendent ! gronda la brute.

Sophia frémit d'effroi. Non pas à cause du contact révoltant de la main douteuse sur son sein - elle avait renoncé à sa réputation de lady en quittant sa maison -, mais parce que les doigts de l'ivrogne se rapprochaient dangereusement du secret caché dans son décolleté. S'il le trouvait, elle risquait fort de perdre la vie dans ce bouge... ou à tout le moins, sa vertu.

Son agresseur baissa alors la tête vers sa poitrine. Si elle lui mordait vigoureusement l'oreille, songea-t-elle, peut-être réussirait-elle à s'en débarrasser ? Elle était sur le point de passer à l'acte lorsqu'une immonde odeur de sueur lui parvint aux narines. Elle hésita. Entre toucher des lèvres cet individu répugnant et mourir assassinée, elle préférait la seconde solution.

Finalement, elle n'eut pas besoin de choisir.

L'ivrogne poussa un grognement de surprise tandis qu'une solide paire de mains l'attrapait aux épaules. Il fut soulevé dans les airs comme s'il ne pesait rien, et demeura ainsi, tel un poisson se balançant au bout d'un hameçon.

— Allons, Bains, fit une voix de baryton, tu n'as pas appris les bonnes manières ?

D'un geste fluide, le nouveau venu projeta l'autre au loin. La chute du malheureux fut accompagnée d'un fracas de bois qui vola en éclats.

Sophia leva les yeux vers l'homme... qui n'était autre que le gentleman aux cheveux auburn qu'elle avait remarqué quelques instants auparavant. Du moins supposait-elle qu'il s'agissait d'un gentleman. Car si ses inflexions étaient celles d'un homme éduqué, son manteau de lainage vert sombre, ses culottes fauves et ses bottes de cuir d'une élégance indiscutable, la fine batiste de sa chemise dissimulait mal sa puissante musculature.

Et il n'y avait aucune trace de raffinement dans son visage. Ses traits étaient taillés à la serpe, et sa peau tellement tannée par le soleil que Sophia ne put s'empêcher de se demander jusqu'où ce hâle se prolongeait.

Plus elle l'observait, moins elle le cernait. Il possédait la tenue d'un homme du monde, le corps d'un travailleur... et le sourire canaille d'un bandit de grands chemins.

— Combien de fois faudra-t-il que je te le répète, Bains ? Ce n'est pas ainsi que l'on s'adresse à une dame.

Ses paroles étaient destinées à la loque humaine qui gisait sur le sol, mais son regard demeurait rivé à celui de Sophia.

Puis il adressa à celle-ci un sourire nonchalant, révélant la fine estafilade qui courait de sa mâchoire à sa bouche.

Sophia frémit de peur. Ou était-ce d'excitation ?

— La politesse, reprit-il, exige de se placer à côté d'elle, comme ceci.

Joignant le geste à la parole, il se rapprocha de Sophia et s'accouda négligemment au bar. Puis il fit glisser son coude sur le zinc jusqu'à ce que le dos de sa main se retrouve à un cheveu de la poitrine de la jeune femme.

La gratitude de Sophia se transforma rapidement en indignation. Ne l'avait-il sauvée des griffes de son agresseur que pour abuser d'elle ? Sa main était si près de ses seins qu'elle en percevait la chaleur. Un frisson la parcourut, et elle s'attendit presque à sentir le contact un peu rugueux de ses doigts. A vrai dire, elle aurait aimé qu'il la touche vraiment. Cela aurait mis un terme à cette insoutenable attente et lui aurait fourni un prétexte pour effacer d'une gifle son sourire suffisant.

— Tu vois ? dit-il en agitant les doigts. De cette façon, tu ne la fais pas fuir.

Des rires entendus fusèrent dans l'assistance. La main de l'homme retomba et, haussant la voix, il demanda :

— N'ai-je pas raison, Megs ?

Tous les regards se tournèrent vers une rousse pulpeuse occupée à ramasser des chopes.

— Personne sait mieux s'y prendre avec une dame que Gray, roucoula-t-elle sans lever les yeux.

De nouveaux rires secouèrent l'assemblée. Même Bains ricana.

Gray ? Le cœur de Sophia se serra douloureusement. Qu'avait dit le chauve lorsqu'elle avait demandé le capitaine Grayson ? *Gray est au fond.*

— Un dernier conseil, Bains, conclut ce dernier. La moindre des choses, c'est d'offrir un verre à la dame.

Tandis que les conversations reprenaient, il gratifia Sophia d'un sourire suave.

— Eh bien, que prendrez-vous ?

Elle battit des cils, affolée. C'était bien sa chance !

Cet arrogant personnage n'était autre que M. Grayson, capitaine de *l'Aphrodite*. Et *l'Aphrodite* était le seul navire en partance pour Tortola jusqu'à la semaine suivante. Autant dire l'année suivante ! Sophia devait à tout prix embarquer pour Tortola. Maintenant.

— Comment, vous ne vous confondez pas en remerciements ? s'étonna-t-il.

Il jeta un regard en direction de Bains, qui se relevait à grand-peine.

— Vous devez penser que j'aurais dû le battre comme plâtre. J'aurais pu, mais je réproûve la violence. Cela me coûte toujours bien trop cher, jolie mademoiselle...

Tout en la parcourant d'un regard approbateur, il fit signe au barman.

— Quel est votre nom, au fait ?

Sophia serra les dents. Ce n'était pas le moment de perdre son sang-froid. Elle avait besoin de cet homme... ou plutôt, de son bateau !

— Turner. Jane Turner.

— Mademoiselle... Jane... Turner... répéta-t-il comme s'il savourait chaque syllabe.

Sophia avait toujours trouvé son deuxième prénom d'une banalité affligeante, mais dans la bouche du capitaine Grayson il prenait des accents étrangement... indécents.

— Eh bien, jolie mademoiselle Turner, que buvez-vous ?

— Je ne suis pas venue ici pour boire, capitaine Grayson, mais pour solliciter une place sur votre navire.

— Sur *l'Aphrodite* ? Pour Tortola ? Que diable iriez-vous faire là-bas ?

— Je suis gouvernante. Je suis attendue chez mes employeurs, près de Road Town.

Mentir ne lui coûtait aucun effort. Comme toujours.

— Vous n'avez pas l'air d'une gouvernante, observa-t-il en la parcourant de nouveau du regard.

Ses yeux s'arrêtèrent sur ses mains. Sophia referma vivement les poings.

Les gants ! songea-t-elle, maudissant sa vanité. Sa vieille robe de bonne et son manteau constituaient un déguisement parfait, mais ce matin, alors qu'elle s'habillait seule pour la première fois, ses mains avaient tremblé - de peur ou de froid -, et elle s'était autorisée une seule petite faiblesse. Elle avait enfilé ses plus beaux gants, en agneau noir, fermés par des petites perles noires et doublés de vison.

Ce n'étaient pas les gants d'une gouvernante.

L'espace d'un instant, Sophia craignit qu'il n'ait deviné la vérité.

Puis elle se rassura. Les gens ne voyaient en elle que ce qu'ils voulaient voir - une fille docile, une vierge innocente, une beauté de la bonne société ou une fiancée rougissante... Ce capitaine de la marine marchande n'était pas différent des autres. Il ne verrait en elle qu'une passagère, et la promesse de quelques pièces.

— Ils sont jolis, n'est-ce pas ? fit-elle. C'est un cadeau.

D'un geste élégant, elle lui tendit une enveloppe qui avait manifestement traversé l'océan.

— Voici ma lettre d'embauché, enchaîna-t-elle, en priant pour qu'il ne l'examine pas de trop près. Chez un certain M. Waltham, au domaine Eleanora.

— Waltham ? répéta-t-il en repoussant le courrier d'un geste.

Sophia s'empressa de rempocher le pli.

— Mademoiselle Turner, vous n'avez aucune idée de ce qui vous attend. Je ne parle pas des dangers d'une traversée en mer ni des maladies tropicales, mais des rejetons de George Waltham. C'est une véritable calamité. Votre nature délicate et vos jolis gants n'y survivront pas.

— Oh, vous connaissez cette famille ?

Jamais la possibilité que le capitaine ait entendu parler des Waltham ne lui serait venue à l'esprit.

— George et moi sommes amis d'enfance, expliqua-t-il. Les plantations de nos pères sont voisines. Il est plus âgé que moi, mais pour les bêtises, j'ai toujours eu de l'avance sur lui.

Sophia réprima un gémissement de désespoir. Non seulement le capitaine Grayson connaissait George Waltham, mais ils étaient voisins ! Son plan minutieusement mis au point s'effondrait comme un château de cartes.

Il poursuivit :

— Vous voyagez seule, sans chaperon ?

— Je n'ai besoin de personne pour me protéger.

— Je vois. Et j'ai envoyé Bains au tapis rien que pour m'amuser. Nous adorons ce genre de petits jeux, nous autres marins.

— Je n'ai besoin de personne, s'entêta Sophia. Encore une seconde, et cette brute perdait une oreille.

Il lui décocha un regard appuyé qui lui fit monter le rouge aux joues.

— Mademoiselle Turner, dit-il avec flegme, je présume que dans votre fertile imagination féminine, une traversée pour les Caraïbes prend des allures follement romanesques.

À en juger par son ton, il ne partageait pas ce point de vue.

— Vous ne trouverez ni l'aventure ni l'amour mais, au mieux, un indicible ennui. Et au pire, une mort prématurée.

Sophia battit des cils. La description de Tortola par le capitaine Grayson était pour le moins décourageante, mais elle s'empressa de chasser toute inquiétude. Après tout, elle n'avait nullement l'intention de s'installer à Tortola.

Le capitaine tendit la main vers son chapeau sur le comptoir.

— S'il vous plaît, insista-t-elle en lui agrippant le bras.

Sous l'étoffe de ses vêtements, ses muscles étaient d'acier. Ignorant l'onde de chaleur qui la submergeait, Sophia se composa un visage humble et suppliant. Celui de la demoiselle en détresse qu'elle avait appris à jouer depuis des années.

— S'il vous plaît, aidez-moi. Je n'ai aucun autre endroit où aller.

— Un beau brin de fille comme vous ? Je suis certain que vous trouverez. Et puis, ajouta-t-il en arquant les sourcils, vous n'avez besoin de personne.

— Capitaine Grayson...

— Mademoiselle Turner, l'interrompit-il avec un soupçon d'impatience, vous perdrez votre temps en faisant appel à mon sens de l'honneur. À ma place, n'importe quel gentleman vous dirait non.

— Peut-être, mais vous n'êtes pas un gentleman.

Elle chercha son regard.

— N'est-ce pas ? ajouta-t-elle.

Il tressaillit. Sophia retint son souffle. Elle venait de jouer sa dernière carte.

À la différence près que ce jeu-là était infiniment plus excitant que le whist...

— En effet, reconnut-il après une hésitation. Je suis négociant et je dois faire du profit. Si vous avez de quoi payer, il y a une cabine pour vous sur l'Aphrodite.

— Merci, souffla-t-elle, plus soulagée qu'elle ne voulait le montrer.

— Avez-vous des bagages ?

— Deux malles. Le porteur attend dehors.

— Parfait.

Un sourire canaille lui retroussa les lèvres - le genre de sourire qu'une jeune femme de bonne famille n'était pas supposée remarquer, et auquel elle devait encore moins répondre.

Mais, bien entendu, Sophia lui sourit en retour.

— Ma foi, murmura-t-il, voilà qui promet d'être un sacré défi.

— De quoi parlez-vous ?

— De porter vos affaires si vous continuez de vous accrocher ainsi à moi.

Mortifiée, Sophia s'aperçut qu'elle ne lui avait pas lâché le bras.

Elle n'aurait su dire pourquoi - le soulagement ? la fascination qu'il exerçait sur elle ? la force contenue qui émanait de lui ? -, mais le simple fait de le toucher lui procurait une sensation de joie, de puissance. De vie. Elle attendait ce miracle depuis toujours. Elle avait été prête à traverser la moitié du globe dans l'espoir de le trouver.

En s'enfuyant, elle savait qu'elle tomberait très bas. Elle ne pensait pas tomber *si tôt*.

Il fallait vraiment que cette fille le laisse tranquille. Ce voyage était celui où Gray avait décidé de devenir respectable. Cela commençait mal.

C'était la faute de cette beauté blonde, avec son teint de porcelaine et ses grands yeux suppliants qui semblaient lui dire « S'il vous plaît, arrachez-moi aux griffes de cette brute. S'il vous plaît, emmenez-moi à Tortola sur votre navire. S'il vous plaît, ôtez-moi cette vilaine robe de serge grise et initiez-moi aux plaisirs de l'amour. »

Certes, elle était trop innocente pour avoir formulé cette dernière requête. Mais il était trop averti pour ne pas l'avoir lue dans son regard ! Tout ce qu'il espérait, c'était qu'il saurait maîtriser son irrésistible envie de répondre par l'affirmative à toutes ses demandes.

Il ignorait quoi faire de cette fille. Il aurait dû se comporter convenablement puisque ce voyage était supposé marquer le début de sa carrière d'homme respectable. Mais Mlle Turner l'avait déjà étiqueté. Il n'était pas un gentleman, il ne savait donc pas en quoi consistait « se comporter convenablement ». Il devinait toutefois qu'autoriser une jeune et jolie célibataire à embarquer seule sur l'Aphrodite n'était pas la plus convenable des attitudes.

D'un autre côté, qui savait ce qui pouvait lui arriver s'il s'entêtait à lui dire non ? Cette fille était incapable de se débrouiller cinq minutes dans une taverne. Pouvait-il décemment l'abandonner sur les quais mal famés de Gravesend ? Que dirait-il à Waltham, ensuite ?

Enfer et damnation ! Après des années de vie insouciante, Gray était résolu à se comporter de façon honorable. Hélas, il avait égaré en route un peu de son sens de l'honneur ! Il pouvait affronter un cyclone sans perdre le cap, ou explorer le corps d'une femme dans l'obscurité, mais pour ce qui était de la moralité, son compas, à force de ne pas servir, avait fini par rouiller.

Au demeurant, il n'avait jamais perdu de vue le plus important. Aussi, lorsque la petite gouvernante l'avait poussé à bout, il en était revenu à sa bonne vieille méthode pour prendre les décisions : le profit. Mlle Jane Turner était une passagère et il avait encore des cabines de libres sur son bateau. Les affaires étaient les affaires.

— Mademoiselle Turner, reprit-il de sa voix la plus autoritaire, veuillez me lâcher le bras.

Elle s'exécuta en rougissant et le regarda entre ses cils tremblants. Gray laissa échapper un soupir las.

— Attendez-moi ici, reprit-il. J'en ai pour un instant.

Sur ce, il fonça vers Bains, qui s'était attablé devant une nouvelle bière, lui flanqua une claque sur l'épaule et se pencha vers son oreille crasseuse. Il lui murmura quelques mots, et se délesta de quelques pièces, résolvant ainsi un autre dilemme à son profit.

— Et maintenant, mademoiselle Turner, allons-y, lança-t-il en la rejoignant.

Il lui prit le coude d'une main ferme, et la guida hors de l'établissement.

— Vous lui avez donné de l'argent ? s'étonna-t-elle en se retournant pour regarder Bains. Après ce qu'il m'a fait et ce que vous lui avez fait, vous l'avez payé ?

Ignorant ses questions, il s'adressa au porteur.

— Les bagages de madame, ordonna-t-il d'un ton sec.

L'homme referma un bras solide autour de la plus grande des deux malles. Gray prit l'autre, la hissa adroitement sur son épaule, et se mit en route.

Avant de s'apercevoir qu'elle ne le suivait pas.

— Venez, fit-il sans se retourner. Je vais vous présenter au capitaine de l'Aphrodite.

chapitre 2

Le capitaine ? Sophia le regarda sans comprendre. Si le capitaine était quelqu'un d'autre, qui était cet homme ?

Une chose, au moins, était sûre. Il était en train d'emporter ses bagages.

Ravalant un soupir agacé, Sophia empoigna ses jupes et s'élança dans son sillage, louvoyant sur le quai entre des marins en goguette, des tonneaux et des rouleaux de corde goudronnée. Au-dessus d'eux se dressait une forêt de mâts dont l'ombre zébrait le pavé.

Hors d'haleine, elle le rattrapa enfin.

— Vous n'êtes pas le capitaine Grayson ? demandât-elle.

— Je suis monsieur Grayson, armateur de l'Aphrodite et principal propriétaire de sa cargaison, expliqua-t-il en se débarrassant de son fardeau dans un canot d'accostage amarré là.

Le porteur déposa à son tour sa lourde malle. M. Grayson le congédia en lui donnant une pièce. Il posa ensuite son pied botté sur le siège du rameur, s'y appuya et franchit l'espace entre le bord du quai et le frêle esquif. Puis il tendit la main à Sophia et, d'un geste impatient des doigts, lui fit signe de le rejoindre.

— Mademoiselle Turner ?

Sophia s'approcha prudemment du bord et lui donna sa main gantée, tout en se demandant comment monter dans la barque qui dansait sur les flots en gardant sa dignité.

À peine lui avait-elle frôlé la paume qu'il referma ses doigts sur les siens. Il l'attira à lui d'un geste ferme, lui arrachant un petit cri de surprise. Elle fut soudain soulevée dans les airs, et se trouva dans le canot. Il l'avait attrapée par la taille, plaquée contre son large torse et aussitôt libérée. À cet instant, un roulis la fit vaciller, et la jeta de nouveau entre ses bras solides.

— Là ! murmura-t-il en souriant. Je vous tiens.

Une rafale souleva son chapeau, mais il ne parut pas s'en apercevoir. Sophia, elle, remarquait tout. Jamais ses sens n'avaient été aussi affûtés. Ses nerfs étaient à fleur de peau, ses perceptions plus intenses que jamais.

En dépit du vent glacial, cet homme rayonnait d'une chaleur intense. Sophia n'aurait su dire si celle-ci était due à l'effort qu'il venait de fournir, ou à une vigueur virile exceptionnelle, quoi qu'il en soit, elle la percevait à travers l'épaisseur de vêtements qui les séparait.

Elle en conçut un trouble inavouable, ainsi qu'une certaine inquiétude. Plus elle se serrerait contre lui, plus il risquerait de remarquer ce qu'elle cachait entre ses seins - à savoir, une liasse de billets roulés serrés autour de quelques souverains.

Elle le repoussa, se laissa tomber sur le banc de bois et croisa les bras sur sa poitrine. Le vent poussa le chapeau de M. Grayson dans un tourbillon d'écume. Son propriétaire ne s'était toujours pas rendu compte de sa disparition.

En revanche, il dut remarquer le geste pudique de Sophia, car il lui adressa un sourire condescendant.

— Ne vous inquiétez pas, mademoiselle Turner. Vous ne dissimulez là-dessous rien que je n'aie déjà vu.

Le mufle ! Rien que pour cela, elle ne lui signalerait pas qu'il avait perdu son couvre-chef.

Cela dit, il avait raison... Dans une certaine mesure. Il avait certainement déjà vu un souverain et quelques billets. Il en avait peut-être même vu pour une valeur de six cents livres sterling. Ce qu'il n'avait jamais vu, en revanche, c'était une telle somme en possession d'une simple gouvernante. Une femme dotée de cette petite fortune n'avait nul besoin de travailler.

L'altercation avec le dénommé Bains n'avait fait que lui rappeler les risques qu'elle courait. Elle devait se concentrer sur le plus urgent : fuir l'Angleterre. Et le mariage. Protéger son argent et ses secrets. Survivre jusqu'à ses vingt et un ans, âge auquel elle pourrait rentrer

chez elle et revendiquer son héritage. Et, pour cela, tenir les hommes à distance...

M. Grayson détacha la corde qui reliait l'embarcation au quai, s'assit avec précaution sur le banc étroit en face de Sophia et s'empara des rames.

— Vous n'avez pas de marin attaché à votre service ? s'étonna-t-elle en reculant pour que ses genoux ne touchent pas les siens.

— Plus maintenant.

D'un habile coup de rame, il éloigna le canot du quai. Sophia fronça les sourcils. L'armateur d'un navire n'était pas censé manœuvrer lui-même le canot d'accostage. D'un autre côté, il n'était pas non plus censé posséder une carrure aussi athlétique.

Très vite, elle se laissa bercer par le rythme vigoureux des rames entrant et sortant de l'eau, maniées d'un geste à la fois précis et puissant par son compagnon. Son regard dériva vers ses épaules, dont la musculature roulait sous l'étoffe du manteau à une cadence régulière, hypnotique.

Puis elle retomba sur terre. C'était exactement le genre de détails qu'elle n'avait nul besoin de remarquer.

S'arrachant à grand-peine à sa contemplation, elle concentra ses pensées sur un sujet moins risqué.

Sienne brûlée. Pour rendre la nuance de ses cheveux, elle partirait sur une base de Sienne brûlée avec un soupçon de terre d'ombre et - ajouta-t-elle alors qu'ils traversaient un rayon de soleil - une infime pointe de vermillon. Elle ajouterait un peu de terre d'ombre aux tempes, là où ses favoris remontaient vers ses oreilles. Ici, il faudrait procéder par touches précises, à la différence des ondulations de ses cheveux que le vent soulevait, et qui appelaient des coups de pinceau tout en souplesse, ainsi qu'une couche d'ambre jaune. Ou plutôt, de jaune de Naples éclairci de blanc de plomb...

Ces réflexions lui apaisèrent les nerfs. Sophia ne dompterait peut-être jamais les passions sauvages qui l'habitaient, mais au moins pouvait-elle les investir dans son art.

— D'où vous êtes-vous enfuie, mademoiselle Turner ? s'enquit M. Grayson en faisant pivoter le canot d'un coup de rame. D'un couvent ?

Enfuie ? Le cœur de Sophia battit un peu plus vite.

— Je vous l'ai dit, je suis préceptrice. Et je serais curieuse de savoir ce qui vous fait croire que je sors d'un couvent.

— Votre façon de me regarder. On dirait que vous n'avez jamais vu un homme.

Les joues de Sophia lui brûlèrent. Elle l'avait bel et bien dévisagé. Et elle continuait de le faire. Ni dans la taverne mal éclairée ni en le suivant sur le quai, elle n'avait eu l'occasion d'observer ses yeux.

Leur nuance représentait un défi, même pour l'aquarelliste accomplie qu'elle était. Ses pupilles étaient cernées d'un fin halo bleu, plus sombre que le bleu de Prusse, mais plus clair que l'indigo. Il aurait fallu, pour rendre leur teinte exacte, de l'outremer, ce pigment si cher que même la somme généreuse que lui allouait son père ne lui permettait d'acheter. Et à l'intérieur de ce cercle bleu, se trouvait un océan aux couleurs changeantes - vert un instant, gris le suivant, et azur lorsqu'il fermait à demi les paupières.

Il éclata de rire. Elle le dévisageait encore.

Elle détourna le regard, et aperçut la coque d'un navire. Toussotant pour s'éclaircir la voix, elle répondit :

— Pardonnez-moi, monsieur Grayson. J'essayais seulement de vous cerner. J'avais cru comprendre que vous étiez le capitaine.

— Eh bien, répondit-il en attrapant la corde qu'on lui lançait et en attachant le canot, vous savez maintenant que ce n'est pas le cas.

— Auriez-vous l'obligeance de me communiquer le nom du capitaine ?

— Certainement. C'est le capitaine Grayson.

Se moquait-il d'elle ?

— Vous venez de me dire...

Avant qu'elle ait achevé sa phrase, il cria un ordre aux hommes au-dessus d'eux, qui entreprirent de hisser l'embarcation légère. Lentement, celle-ci s'éleva le long de la coque.

Lorsqu'ils atteignirent le pont, M. Grayson se leva. D'une poigne solide, il prit Sophia par la taille et la fit passer par-dessus le bastingage. Il la lâcha une seconde trop tôt si bien que, déséquilibrée, elle dut se retenir au garde-corps tandis que deux marins déchargeaient ses malles. Toutes ses possessions se trouvaient à présent à bord du bateau - une coque de noix goudronnée qui se balançait au gré de la houle en émettant des craquements inquiétants. En proie à un vertige persistant, elle ferma les yeux.

— Mademoiselle Turner ?

Sophia pivota sur ses talons, s'attendant à trouver M. Grayson... le capitaine Grayson... bref, son compagnon, quel qu'il soit.

Mais ce fut un tout autre homme qu'elle découvrit.

Oh, elle en avait déjà vu des comme lui ! La plupart des grandes familles d'Angleterre employaient des serviteurs noirs. Exhiber des valets de couleur était même du dernier chic. Leur présence était le signe de lucratives possessions coloniales, et leur peau d'ébène offrait un superbe contraste avec leur perruque poudrée.

En vérité, la peau de cet homme-là n'était pas exactement couleur d'ébène. Elle évoquait plutôt la chaude nuance d'un thé de Ceylan avec un nuage de lait. Il ne portait pas de perruque mais un haut chapeau gris, et son manteau bleu ardoise semblait sortir de chez le meilleur tailleur londonien. Ses cheveux bruns aux boucles serrées, coupés court, encadraient un visage aux traits harmonieux. Ses yeux mordorés l'étudiaient avec curiosité.

Non seulement il était très bel homme mais, à la grande confusion de Sophia, il lui semblait étrangement familier.

— Mademoiselle Turner, intervint M. Grayson en s'approchant d'eux, permettez-moi de vous présenter le capitaine Josiah Grayson.

Elle lui décocha un regard sévère.

— Je croyais que c'était vous qui vous appeliez Grayson ?

Les deux hommes sourirent.

— Je suis monsieur Grayson. Et voici le capitaine Grayson, fit-il en donnant une bourrade à

l'homme noir.

Le regard de Sophia passa de l'un à l'autre.

— Vous portez le même nom ?

Leurs sourires s'élargirent.

— Bien sûr, répliqua M. Grayson d'une voix suave. N'est-ce pas le cas lorsqu'on est frères ?

Amusé, Gray regarda les joues de porcelaine de Mlle Turner se teinter de rose. Peut-être appréciait-il un peu trop la confusion de la délicate petite gouvernante. À vrai dire, depuis qu'il l'avait arrachée aux griffes de Bains, il appréciait tout avec un peu trop d'enthousiasme. La finesse de sa taille entre ses mains. Les rondeurs de son corps lorsqu'il l'avait brièvement pressé contre le sien. Les parfums si féminins qui émanaient d'elle - un soupçon de poudre, une touche d'eau de rose, et une autre senteur infiniment douce qu'il ne parvenait pas à identifier.

Et cette façon qu'elle avait de le dévisager. Enfer ! Cela lui faisait bouillir les sangs et imaginer des choses que même lui trouvait tout à fait indécentes.

C'était un soulagement de la voir ouvrir des yeux ronds devant Joss, pour changer.

— Frères ? répéta-t-elle.

Puis elle sourit.

— J'aurais dû m'en douter ! Vous avez exactement les mêmes oreilles.

Mlle Turner s'exprimait avec la grâce un peu nonchalante d'une femme habituée à être admirée. Il aurait parié l'Aphrodite qu'elle n'était pas née pour gagner sa vie à la sueur de son front. Malgré son affreuse robe de serge grise, elle était manifestement issue du meilleur monde. Peut-être d'une noble famille ruinée. Ses gants, trop élégants pour une gouvernante, n'en étaient qu'une maigre preuve ; c'était son attitude qui la trahissait. Gray savait reconnaître la valeur des choses sous leur couche de saleté ou de vernis.

Et Mlle Turner était une pièce de choix.

Elle fit une petite révérence.

— Ravie de faire votre connaissance, capitaine Grayson.

— Tout l'honneur est pour moi, répondit ce dernier en lui rendant son salut. Voyagez-vous seule, mademoiselle Turner ?

— Oui. J'ai été engagée près de Road Town.

— Comme gouvernante pour les garnements de Waltham, précisa Gray. Inutile de te dire que j'ai tenté de la décourager.

— Mademoiselle Turner, commença Joss d'un ton grave, en tant que capitaine de ce navire, je me dois de vous mettre en garde contre les dangers d'un tel voyage.

Elle fourragea dans ses poches.

— J'ai une lettre, expliqua-t-elle. De M. Waltham.

— Comprenez-moi bien, reprit Joss. Je ne m'inquiète pas pour votre poste, mais pour votre réputation. Nous n'avons pas d'autres passagers sur ce bateau.

Gray toussota discrètement.

— À part mon frère, bien sûr, poursuivit Joss, après avoir jeté un coup d'œil à ce dernier. Une jeune femme célibataire, traversant l'Atlantique sans chaperon...

Gray se mit à danser d'un pied sur l'autre. Bon sang, que fabriquait Joss ? Il n'allait tout de même pas la renvoyer à terre ?

— Peut-être feriez-vous mieux d'attendre. Le Peregrine appareille pour Tortola la semaine prochaine.

Par tous les feux de l'enfer, il allait la renvoyer à terre !

— Je vous en prie, capitaine, répondit-elle. J'apprécie vos scrupules, et je les partagerais peut-être si j'avais de la famille ou des amis susceptibles de s'offusquer de mes décisions, mais je vous le dis en toute franchise...

Elle marqua un silence avant de conclure d'une voix étranglée :

— Personne ne se soucie de ma réputation.

Gray essaya de faire comme s'il n'avait pas entendu cette dernière phrase. En vain.

— Si vous pouvez assurer ma sécurité, capitaine Grayson, je vous donne ma parole de me plier aux règles de bonne conduite les plus strictes.

Joss poussa un long soupir.

— Mademoiselle Turner, je suis navré de devoir...

— S'il vous plaît, insista-t-elle en posant sa main fine sur le bras du capitaine. Emmenez-moi. Je n'ai nulle part où aller.

En voyant l'expression de son frère se radoucir, Gray fut soulagé. Il n'était pas le seul homme incapable de résister à de grands yeux suppliants. D'un autre côté, pour une raison qui lui échappait, il était vaguement irrité de la voir s'adresser ainsi à un autre que lui.

— S'il te plaît, capitaine, intervint-il. Mlle Turner doit être fatiguée.

Puis, se tournant vers le matelot qui remontait le pont en claudiquant :

— Stubb, montrez à cette jeune personne les cabines des dames. Je crois que la sept est libre.

Stubb émit un gloussement.

— Comme toutes les autres, non ?

Certes, mais au retour elles seraient toutes pleines grâce à la baisse des profits des plantations de canne à sucre. Plus personne ne se rendait aux Caraïbes, à part quelques missionnaires méthodistes... et, à l'occasion, une gouvernante un peu trop jolie.

Joss parut reconnaître sa défaite, car il s'inclina.

— Dans ce cas, bienvenue à bord de l'Aphrodite, mademoiselle Turner. Je vous souhaite un agréable voyage.

Leur passagère les salua d'un gracieux hochement de tête, puis suivit Stubb vers l'étroite cage d'escalier qui menait au pont inférieur.

Pour le meilleur ou pour le pire, songea Gray en la regardant s'enfoncer dans le ventre du navire, ce voyage venait de prendre un tour des plus intéressants.

— Où est Bains ? s'enquit soudain Joss. Comment se fait-il que tu aies dû rentrer en ramant toi-même ?

— Je l'ai congédié.

— Tu as congédié Bains ? Et pour quelle raison ?

— Sa vue baissait dangereusement.

Un homme capable de confondre Mlle Turner avec une fille pour matelots avait indéniablement une vision déficiente. En outre, Gray ne voulait pas à son bord d'un marin qui s'emparait de ce qu'on ne lui offrait pas. Autrefois, cela aurait peut-être été une qualité à ses yeux, mais ce temps était révolu. *L'Aphrodite* était désormais un respectable navire marchand. Joss crispa la mâchoire.

— Tu ne peux pas le renvoyer ainsi ! C'est un de mes hommes d'équipage.

— Trop tard.

— Incroyable. Tu descends à quai deux heures, et tu trouves le moyen d'échanger un marin expérimenté contre une gouvernante.

— Et quelques chèvres. J'ai acheté des chèvres. Elles ne devraient pas tarder à arriver.

— Je t'en prie, ne change pas de sujet. L'équipage et les passagers sont censés être sous ma responsabilité. Je suis le capitaine de ce bateau, oui ou non ?

— Tu l'es, capitaine, mais moi, j'en suis l'armateur. Je ne veux pas voir Bains tourner autour de mon chargement, et si je peux avoir un passager payant, je n'ai pas de raison de m'en priver. Tu te doutes bien que je n'ai pas fait convertir l'entrepont en cabines individuelles pour le plaisir de dépenser de l'argent !

— Si tu espères me convaincre que cette fille ne t'intéresse que pour les six livres sterling de son billet...

Gray haussa les épaules.

— Accepter à bord une femme jeune, sans chaperon, continua son frère, j'appelle cela chercher les ennuis.

— Les ennuis ? répéta Gray d'un ton léger. *L'Aphrodite* en a eu plus que sa part, et elle est toujours à flot.

Il s'accouda au bastingage avant de reprendre :

— Quant à Mlle Turner, c'est l'ennui le plus agréable à regarder que je connaisse. Et peut-être qu'un peu d'ennui te ferait du bien, à toi aussi. Cela fait plus d'un an, Joss.

Son frère se rembrunit.

— Un an, deux mois et dix-sept jours, précisa-t-il. Et pour ce qui est des ennuis, j'en ai eu largement mon compte.

Sur ces mots, il tourna vers le port un regard absent.

Gray regrettait déjà ses paroles. Le Joss d'autrefois, drôle et insouciant, lui manquait. Son frère lui manquait.

Il espérait qu'il referait surface très bientôt. Dès qu'il se serait délesté du chagrin qui l'entraînait par le fond. Hélas ! Depuis que Gray l'avait nommé capitaine, cet espoir semblait s'être encore réduit. Le principal souci de Joss, pour son premier voyage en tant que capitaine de *L'Aphrodite*, ne serait pas de traverser l'Océan, mais d'affirmer son autorité sur une quinzaine d'hommes plus habitués au pillage qu'à la surveillance d'une cargaison dûment

acquise. S'il y avait des ennuis en perspective, c'était bien sur ce front-là.

Cela dit, peut-être Joss avait-il raison de craindre que la présence d'une jeune et jolie passagère soit l'étincelle qui mettrait le feu aux poudres.

— Je la surveillerai personnellement, promit Gray, vibrant de sincérité.

— Oh, je n'en doute pas ! Ce que j'aimerais savoir, c'est qui va te surveiller, toi ?

Gray tressaillit. Joss ne se méfiait pas de la fille, tout compte fait, mais de lui.

— Entendu, Joss. Je suis un traître sans foi ni loi.

Il marqua une pause pour laisser à son frère l'occasion de protester. Ce dernier n'en fit rien.

— Bon sang, Joss, ce n'est qu'une gouvernante ! Sérieuse, amidonnée, triste à mourir.

Douce, protesta une petite voix en lui. Délicate. Mystérieuse...

— Donc, tu batifoles avec la première fille de chambre prête à retrousser ses jupes, mais tes principes t'interdisent de séduire une gouvernante ?

— Exactement. Regarde-moi, Joss.

Il lissa d'un geste satisfait le revers de velours de sa veste, puis désigna les drapeaux qui flottaient au vent, accrochés aux haubans fraîchement enduits de goudron.

— Regarde ce navire, continua-t-il. Ma carrière de libertin est révolue. Je suis un homme honorable, désormais.

— Il est plus facile de changer de manteau que de changer de vie.

Gray soupira. Il n'avait jamais été un frère parfait, et encore moins un saint, mais que Joss le croie ou non, il avait travaillé dur pour lancer cette entreprise. Il l'avait fait pour sa famille, cette improbable tribu que leur père avait autrefois privée de la sécurité et de la respectabilité qu'elle méritait. Il avait convaincu des actionnaires de lui confier des milliers de livres. Il avait promis aux assureurs de convoier leur cargaison et de la livrer à bon port.

En revanche, il ne réussissait pas à persuader son propre frère qu'il ne tournerait pas autour d'une demoiselle !

Peut-être aurait-il goûté l'ironie de la situation s'il n'en avait pas autant souffert. S'il avait moins mérité ce qui lui arrivait.

— Écoute, Joss, reprit-il, un peu las. Je ne la séduirai pas.

— C'est une beauté.

— Je ne la séduirai pas, répéta Gray. Et je n'avais pas remarqué que tu l'avais regardée.

Joss se tourna vers le large.

— J'ai perdu ma femme, Gray. Pas la vue.

Certes, songea Gray. Joss n'était pas aveugle. Il était juste... anesthésié par la douleur.

Lorsque son frère croisa de nouveau son regard, il se contenta de lui sourire.

— Elle a raison, mon vieux. Nous avons les mêmes oreilles.

Puis, s'écartant du bastingage, il se passa la main dans ses cheveux. Ses cheveux qu'aucun chapeau ne couvrait plus.

— Par les cornes du diable ! s'écria-t-il. Où est-il passé ?

Joss arquait un sourcil.

— De quoi parles-tu ?

Gray pivota sur lui-même en scrutant le pont, avant de se pencher par-dessus bord.

— De mon chapeau. Je l'ai perdu.

Joss se mit à rire.

— Ce n'est pas drôle, protesta Gray. Je l'adorais. Et il m'a coûté une petite fortune.

Joss rit de plus belle, et cette fois, Gray partagea son hilarité. Après tout, ce chapeau lui avait peut-être coûté cher, mais il lui valait quelques instants d'insouciance avec son frère. Un écho du temps où ils avaient été heureux.

À la réflexion, il avait fait une bonne affaire.

Chapitre 3

Il devait y avoir un être humain sous cette masse hirsute, songea Sophia en emboîtant le pas au vieux marin bossu le long de l'étroite coursive. Lorsque sa vue se fut accoutumée à la faible lumière, elle distingua mieux les longues mèches grises qui lui tombaient jusqu'au milieu du dos, l'interminable barbe qui descendait presque aussi bas et les avant-bras velus que révélait la chemise cent fois rapiécée.

— Nous y voilà, mamzelle ! annonça-t-il. Les cabines des dames.

Poussant une porte, il la précéda dans une pièce sombre et basse, dont le centre était occupé par une table et quelques chaises. Un rayon de lumière entra par une lucarne située en hauteur. Quatre portes donnaient sur cette salle exiguë, deux de chaque côté. Le marin se dirigea vers celle qui portait le chiffre sept et l'ouvrit d'un geste pompeux.

— Votre cabine, mademoiselle.

— Merci, monsieur... monsieur...

— Juste Stubb, mademoiselle.

— Alors merci, Stubb.

— Le cabinet d'aisances est là derrière, ajouta-t-il en désignant une petite porte du menton. Par ici, vous trouverez la cuisine et le gaillard d'avant. Et par là, les cabines des messieurs, la cuisine et les cabines du capitaine et du second vers la poupe. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, appelez-moi.

— Je vous remercie, Stubb.

— Je m'occupe de vous faire apporter vos bagages, dit-il avant de plonger en une révérence cérémonieuse, balayant le plancher de sa longue barbe.

Sophia pénétra dans sa cabine, referma la porte derrière elle et décrivit lentement un tour sur elle-même. C'était à peu près tout ce qu'il était possible de faire. Les armoires de la demeure familiale de liayfair étaient plus spacieuses que ce cagibi, qui était meublé en tout et pour tout d'une haute étroite couchette fixée à la cloison, et d'un bureau rabattable, également attaché à la paroi.

Sophia ôta son chapeau, en noua les rubans et le suspendit à une patère. Elle se serait volontiers assise, mais il n'y avait pas de chaise. A défaut, elle se serait étendue sur le lit, si elle avait su comment se hisser dessus. Alors elle retourna dans la salle commune et s'installa à la table, le visage entre les mains, prise d'un vertige.

Serait-elle déjà victime du mal de mer ? La faible houle qui agitait le vaisseau encore à l'ancre ne pouvait expliquer cet étourdissement soudain. Sur ce navire, tout n'était que faux-semblants. Un capitaine qui n'en était pas un. Une soi-disant gouvernante. Deux hommes, l'un blanc, l'autre noir, qui se prétendaient frères.

Et le plus curieux, c'était qu'elle les croyait. Mâchoires carrées, sourires de séducteurs, oreilles

au tracé parfait... ils étaient comme deux frères. Ou plutôt comme deux demi-frères. Mais bien sûr ! Comment n'y avait-elle pas pensé plus tôt ? Décidément, son cerveau fonctionnait au ralenti.

Et elle en connaissait la raison.

Lui, avec son sourire arrogant ! Il venait à son secours, mais pour mieux la ridiculiser ensuite. Il la trompait délibérément sur le nom du capitaine pour le seul plaisir de se moquer d'elle. Et tout cela sans se départir de ses airs de séduisant flibustier.

Comment s'était-il fait cette estafilade qui lui barrait le bas du visage ? Il s'agissait d'un coup de couteau, c'était évident. Le souvenir d'une bagarre dans quelque taverne mal famée ? Ou les traces d'un duel avec un mari offensé ? Et s'il était sorti de l'affrontement avec une simple égratignure, qu'en était-il de son adversaire ?

Aussitôt, sa vive imagination lui peignit un tableau saisissant de la scène. Elle vit avec précision la puissante musculature de son bras qui se tendait tandis qu'il se redressait de toute sa hauteur face à son rival affolé, puis levait son épée pour lui porter le coup fatal et...

— Et voilà vos bagages ! Sophia sursauta et tourna la tête.

Stubb était de retour, en compagnie de deux matelots qui portaient ses malles.

— Cabine numéro sept pour la jolie mademoiselle ! annonça le vieux marin.

Sophia se leva pour remercier les porteurs. Au même instant, une forte oscillation secoua le navire.

— On lève l'ancre ! cria une voix au loin. Tout le monde sur le pont !

Sophia suivit les trois hommes sur le pont. Le spectacle était saisissant. Des matelots criaient, tiraient sur des haubans ou escaladaient le gréement à toute allure. La main en visière au-dessus des yeux, elle renversa la tête en arrière pour suivre leur progression. L'une après l'autre, les voiles se déroulèrent. Elle en compta quatre sur chacun des deux grands mâts. Le vent s'engouffra rapidement dans la voilure qui se gonfla.

Sophia alla s'accouder au bastingage, et y demeura tandis que les berges de la Tamise s'écartaient, et que la rumeur de Gravesend cédait peu à peu la place à un calme bienfaisant.

Puis ils atteignirent un vaste estuaire aux flots agités. Ils n'avaient pas encore atteint la haute mer, mais les rives du fleuve étaient à présent très loin de part et d'autre. Déjà, la marée arrachait *l'Aphrodite* aux côtes anglaises. Les dernières lueurs du jour s'estompaient. Des volutes de brume s'enroulaient autour de Sophia, cachant le ruban de craie que dessinaient les falaises.

La jeune femme réprima l'envie puérile de lever la main en signe d'adieu et serra un peu plus fort la rambarde de bois. Le roulis s'était considérablement accru. Une haute vague souleva le navire, puis se creusa, le faisant plonger vers l'avant dans une profonde vallée d'un vert grisâtre. Un paquet d'embruns salés se plaqua sur le visage de Sophia.

Elle essuya ses yeux et ses joues humides. Ce devait être le brouillard qui la faisait pleurer, supposa-t-elle. Ou bien l'inexorable avancée de la nuit. Ou peut-être le murmure assourdi de la mer autour d'elle.

Jamais elle ne s'était sentie aussi petite. Ni aussi seule.

Soudain, elle perçut une présence à ses côtés.

— C'est le mal du pays ou simplement le mal de mer ? s'enquit M. Grayson en s'accoudant près d'elle.

Sophia eut toutes les peines du monde à ne pas le regarder.

— J'aimerais vous rassurer, reprit-il, mais ce serait un fieffé mensonge. Ça ne va pas aller en s'arrangeant.

Sophia ne lui demanda pas auquel des deux maux il faisait allusion. Aux deux, probablement.

Lorsqu'elle se tourna vers lui, il avait disparu. Des cris au-dessus d'elle attirèrent son attention. Tout là-haut, des marins s'interpellaient tout en escaladant de nouveau le gréement. Prise de vertige, Sophia se retint au bastingage et ferma les yeux.

— Sois raisonnable, murmura une voix un peu plus loin. Ce ne sont que quelques nuages.

— Oui, quelques énormes nuages noirs plein ouest. Tu sais aussi bien que moi ce que cela signifie. L'orage arrive sur nous.

— Il y aura sans doute un coup de vent, mais *l'Aphrodite* en a vu d'autres. Rentre la grand-voile et demande aux hommes d'être sur le pont.

Il y eut un silence tendu.

— Je ne prendrai pas le risque de briser un mât dès notre première nuit en mer. Nous allons jeter l'ancre, replier les voiles, et attendre que le grain passe.

— Joss, tu te conduis comme...

— Comme le capitaine de ce bateau, Gray. Si tu me manques de respect, je te consigne dans ta cabine.

Puis, d'une voix plus sourde, il ajouta :

— Et si tu discutes mes ordres devant mon équipage, je te fais mettre aux fers.

Sophia cligna des yeux. Les deux hommes se défiaient du regard, et la brume qui noyait leur silhouette semblait se muer en vapeur à leur contact. Manifestement, les frères Grayson avaient autant d'affection l'un pour l'autre que Sophia et sa sœur...

Le capitaine pivota vers la proue et cria :

— Monsieur Brackett !

Un homme les rejoignit. Grand et mince, son visage disparaissait dans le brouillard, mais il se tenait droit comme un i malgré la houle.

— Monsieur Brackett, reprit le capitaine après avoir fusillé son frère du regard, veillez à ce

que tous les passagers retournent dans leur cabine. Rentrez la grand-voile et préparez-vous à jeter l'ancre.

— À vos ordres, capitaine.

M. Brackett aboya une série d'instructions, et l'équipage se dispersa au pas de course.

— Venez, mademoiselle Turner, fit Stubb en prenant celle-ci par le coude.

D'un pas que la puissante houle rendait incertain, ils traversèrent le pont en direction de l'écoutille. Stubb laissa Sophia dans la petite salle commune, et revint quelques instants plus tard avec un seau. Il était suivi d'un autre matelot, un colosse à la peau noire.

— Levi va placer les contre-sabords, expliqua-t-il. Des panneaux pour empêcher la pluie et les vagues d'entrer par les hublots.

Levi entra dans la cabine de Sophia, portant un disque percé de trous sur son pourtour.

— Vous en aurez peut-être besoin, ajouta Stubb en tendant le seau à Sophia.

Interloquée, elle fixa l'ustensile.

— Pour écoper ? demanda-t-elle.

Stubb éclata de rire.

— Non, mademoiselle. Pour cela, il y a une pompe.

— Alors que voulez-vous que j'en fasse ?

Au même instant, une vague plus forte que 1 autres souleva le navire... et l'estomac de Sophia.

— Oh, j'ai compris ! reprit-elle.

— Ne vous inquiétez pas pour les vagues, mademoiselle. Le seul danger, ce sont les éclairs.

— Ah bon ? fit Sophia, mal à l'aise.

— Oui. Il se passe des choses étranges quand la foudre frappe un navire. L'électricité rebondit sur la coque, et alors, malheur à celui qui tient un objet en métal.

Stubb lissa ses moustaches d'un geste satisfait.

— Comment vous croyez que ma barbe a blanchi ?

Il adressa à Sophia un sourire édenté.

— Et ça m'a coûté toutes mes dents en or. Elles ont fondu comme neige au soleil !

— Vous vous moquez de moi.

— Du tout, répliqua-t-il en lui adressant un clin d'œil. Demandez donc à Levi. C'est pas lui qui me contredira !

Il ne dirait pas non plus un mot pour lui donner raison, songea Sophia en regardant le géant noir. Bras croisés, visage de marbre, celui-ci n'avait pas prononcé une parole depuis son arrivée.

Une fois que les deux hommes furent partis, emportant leur lanterne avec eux, Sophia se dirigea à tâtons vers sa couchette. Une obscurité absolue régnait, mais même si elle avait eu une chandelle pour s'éclairer, les mouvements du bateau lui auraient interdit de rester debout pour se dévêtir.

Elle se contenta donc doter ses gants et sa cape, dont elle retira sa « lettre d'embauche » qu'elle glissa dans son corsage, à côté de son argent. Puis elle monta avec précaution sur sa malle, étendit sa cape sur la couchette qui faisait office de lit et s'y allongea

tandis que le navire agité par les flots grinçait et gémissait.

C'était une chance que ni le capitaine ni Grayson ne se soient donné la peine de lire cette lettre. Sa contrefaçon aurait pu leurrer quelqu'un qui ne connaissait pas la famille Waltham, mais M.Grayson, lui, aurait deviné la supercherie. Tout cela avait commencé comme une plaisanterie. Un jour qu'elle s'ennuyait chez des amis à la campagne, Sophia avait distrait sa camarade Lucy Waltham en écrivant une lettre des plus fantaisistes à des cousins de Tortola que celle-ci n'avait jamais rencontrés. À l'époque, Sophia n'avait eu d'autres buts que de taquiner Lucy au sujet de son prétendant, Jeremy Trescott, comte de Kendall. Par la suite, l'idée si romantique que sa lettre traverse l'Océan jusqu'aux Caraïbes ne l'avait plus quittée.

Sur une impulsion, Sophia avait posté le pli en le signant du nom de Lucy, mais en indiquant sa propre adresse à Londres. Puis Lucy avait épousé Jeremy, Sophia s'était fiancée... et Tortola avait été oubliée.

Jusqu'à ce jour de la semaine précédente où Sophia avait reçu une missive ainsi rédigée :

Ma chère cousine,

Bien que votre lettre soit adressée à papa, celui-ci m'a demandé d'y répondre, car il suppose que nous avons le même âge. Je suis Emily, sa fille aînée, et je viens de fêter mes seize ans. C'est un plaisir de me plier à sa requête. À côté des supplices que je vis au quotidien, comme m'occuper de mes incorrigibles frères et sœurs, écrire une lettre est un vrai délice.

Permettez-moi de vous présenter, au nom de ma famille, mes félicitations pour votre mariage ainsi que tous nos vœux de bonheur. J'aimerais pouvoir vous inviter, ainsi que votre époux, à nous rendre visite ici à Tortola, mais papa nous menace chaque jour de partir pour l'Amérique dès qu'il aura trouvé un acheteur pour notre plantation. Ce sera un crève-cœur de quitter le domaine d'Eleanora, où je suis née et où je vis depuis toujours.

Pardonnez-moi mais je dois achever ici cette lettre. J'entends des coups de bâton qui indiquent que Harry et le petit George ont recommencé à faire de l'escrime sous la véranda.

Avec toute mon affection,

Votre cousine, Emily Waltham.

A la première lecture, cette lettre n'avait représenté qu'une distraction bienvenue dans une semaine qui n'en offrait guère. Mais c'était avant que Sophia n'apprenne que sa dot était en réalité un legs qui serait à sa disposition le jour de ses vingt et un ans, lui offrant dès lors une indépendance financière totale. Avant que son regard ne se pose, dans cette galerie de Queen Anne Street, sur cette superbe marine figurant une goélette bravant l'océan en furie. Avant qu'elle ne s'avise qu'elle aussi était capable de défier le monde.

Soudain, cette lettre était devenue la solution à ses problèmes. Après quelques modifications sur l'enveloppe, et la rédaction d'une nouvelle missive, Sophia Hathaway - désormais Jane Turner - s'était retrouvée en possession d'une offre d'emploi en bonne et due forme.

Elle allait enfin pouvoir s'échapper pour de bon, après avoir fui la réalité des années durant au fil de ses mensonges et de ses rêveries. Sans doute Sophia était-elle la seule jeune fille du pensionnat à dissimuler, parmi les inévitables paysages à l'aquarelle de ses carnets, des

esquisses coquines. La seule débutante à imaginer nus les messieurs qui l'entouraient, entre deux gorgées de citronnade. La seule à rester allongée la nuit, sa chemise remontée jusqu'à la taille, rêvant de pirates aux manières viriles et aux mains habiles.

Elle savait tromper son monde. Personne ne soupçonnait la vérité, à commencer par le naïf qui avait prétendu l'épouser.

Alors elle avait fui, de la façon la plus scandaleuse qui soit, s'interdisant tout retour en arrière. À présent, grâce à ses lettres d'adieu, la moitié de Londres devait s'imaginer qu'elle s'était fait enlever par un peintre français du nom de Gervais. Peu importait que cela soit vrai ou faux. Dorénavant, Sophia ne serait plus jamais la cerise ornant un gâteau de vingt mille livres. Elle ne serait plus une babiole que l'on échange contre un titre de noblesse ou des relations dans le monde. Elle était maîtresse de son propre destin, libre de suivre ses passions et de découvrir la vraie vie.

Et pour ce qui était de ce dernier point, elle était servie. Un orage des plus réels se déchaînait autour du bateau, accompagné de formidables roulements de tonnerre. À croire que le monde conspirait pour mettre sa bravoure à l'épreuve !

Après s'être enroulée dans sa cape, Sophia s'obligea à prendre de profondes et lentes inspirations. Comme si, en calmant la tempête qui grondait en elle, elle pourrait apaiser celle qui sévissait dehors.

L'entreprise ne fut pas couronnée de succès, d'un point de vue comme de l'autre.

Gray écumait de rage.

Il venait d'être consigné dans l'entrepont de la façon la plus insultante qui soit. Il se dirigea au pas de charge vers sa minuscule cabine et entreprit d'oter son manteau. Il tira d'un coup sec sur sa manche, avant de réprimer un cri de douleur lorsque dos de sa main heurta le plafond bas.

Lorsqu'il avait fait installer des cabines pour les passagers, le menuisier lui avait donné le choix, voulait-il quatre pour les messieurs, comme pour les dames, ou préférait-il en loger six plus petit dans le même espace ?

Bien entendu, Gray avait choisi cette demie option. Deux couchages de plus, cela signifiait de passagers supplémentaires. Jamais il ne lui était venu à l'esprit qu'il devrait un jour occuper l'un de ces box.

Une couchette d'un mètre soixante au beau milieu d'une tempête, lorsqu'on est furieux et que l'on mesure un bon mètre quatre-vingts, voilà qui n'augurait pas une paisible nuit de sommeil. Il regrettait l'espace et le confort de ses anciens quartiers, lorsqu'il occupait la cabine du capitaine. Hélas ! comme son frère le lui avait rappelé d'un ton hautain, il n'était plus le capitaine de ce vaisseau.

Sans compter que Joss l'avait menacé de le mettre aux fers. Gray s'agita sur sa couchette, indigné. Tout compte fait, les fers n'étaient peut-être pas une mauvaise idée. Cette cabine était si petite qu'il ne pouvait même pas se déchausser ! Il donna un coup de pied contre la cloison, au risque d'abîmer ses nouvelles bottes. De toute façon, il les détestait. Elles lui faisaient mal aux pieds. Quelle mouche l'avait piqué de s'habiller en dandy pour cette traversée ? Qui avait-il voulu impressionner ? Stubb ?

Non, bien sûr.

Tout cela, c'était pour Isabel.

Il voyait encore le regard déçu qu'elle avait levé sur lui lorsqu'il était parti, l'année précédente, comment oublier ses grands yeux sombres noyés de chagrin ? Elle aurait pourtant dû savoir qu'elle en espérait beaucoup trop de lui. Jamais il ne serait à la hauteur des attentes de sa sœur cadette. En vérité, il doutait qu'un seul homme au monde le soit. Il allait lui montrer qu'il avait changé ! Du moins, dans la mesure de ses possibilités. Il avait renoncé à sa vie insouciant - et ô combien passionnante - de corsaire pour se lancer, avec succès, dans les affaires. Il était désormais propriétaire d'une entreprise maritime, avec deux vaisseaux en cours de construction en plus de l'Aphrodite, et les investisseurs se bousculaient au portillon. Il était maintenant en mesure de lui offrir une maison à Londres, une vie confortable, et tout ce qu'elle pourrait désirer.

Elle aurait sans doute préféré qu'il s'achète une conscience plutôt qu'une flotte navale, mais il avait pas de temps à perdre. Si un mécréant de sa trempe avait encore un maigre espoir de gagner le paradis, il ne le devrait qu'aux prières de la pieuse Isabel Grayson.

Au demeurant, aucune prière ne pouvait rien pour lui, ce soir. Gray le savait d'expérience, le meilleur remède au mal de mer était le péché - ne serait-ce qu'en pensée. Étrangement, il songea soudain à Mlle Turner. Il s'était cru indifférent à son genre de beauté. Les roses anglaises, très peu pour lui ! Une belle orchidée exotique, en revanche... Il aimait les femmes voluptueuses aux cheveux dénoués et au regard hardi qui savaient ce qu'elles voulaient. Les vierges rougissantes au sourire modeste n'exerçaient aucun attrait sur lui.

Et pourtant, ce fut son image qui s'imposa à son esprit. Il ne pouvait pas plus l'en chasser qu'il ne pouvait faire taire l'orage. Tout en s'agitant sur son galetas, il songea à sa beauté fragile, à son parfum délicat, et à la douceur de son corps pressé contre le sien, dans le canot. Il se rappela les rondeurs de ses seins, et les battements affolés de son cœur - comme si quelque chose en elle tentait de se libérer, et le suppliait de lui venir en aide.

Par les feux de l'enfer !

Il se leva d'un bond, quitta sa cabine et, se retenant de chaque côté de la coursive, se dirigea vers l'échelle qui menait au pont. Il voulait s'assurer que le nouveau gréement et les mâts flambant neufs supportaient la tempête.

Lorsqu'il atteignit ladite échelle, il changea d'avis. Il y avait une femme sur son chemin.

Juchée sur le troisième barreau, Mlle Turner était occupée à regarder par l'écouille entrouverte. Si Gray avait été superstitieux, il aurait cru qu'il s'agissait d'un spectre. Ses mains blanches aux doigts fuselés retenaient avec délicatesse la poignée de la trappe. Chacun des éclairs qui zébraient le ciel révélait ses traits finement ciselés.

— Mademoiselle Turner ? l'appela-t-il, s'appuyant de l'épaule contre la cloison.

Elle ne réagit pas.

Il réitéra son appel d'une voix un peu plus forte. Cette fois, elle sursauta si fort qu'elle faillit tomber de l'échelle.

— Monsieur Grayson ! Je...

Elle lui flanqua sa manche dans la figure.

— Je voulais juste voir l'orage.

— Et... comment le trouvez-vous ?

— Mouillé.

Gray émit un rire surpris.

— Et très beau, ajouta-t-elle tandis qu'un nouvel éclair illuminait brièvement son visage. Ici, sur la mer, sans aucune terre alentour... c'est très différent. On dirait qu'il n'y a plus de limites entre l'eau et le ciel, et que nous sommes à la merci des éléments. C'est si sauvage, si romantique !

— C'est surtout très dangereux.

— Précisément.

A la faveur d'un autre éclair, Gray s'aperçut qu'elle souriait. Il fronça les sourcils. Ne voyait-elle pas qu'elle attisait son désir chaque fois qu'il entrevoyait son visage à l'envoûtante beauté ? Elle aurait dû se blottir sur sa couchette en tremblant de peur !

D'un pas, il franchit l'espace qui les séparait, posa une main sur l'échelle et lui tendit l'autre afin de l'aider à en descendre.

— Les passagers prudents attendent la fin de l'orage dans leur cabine, déclara-t-il.

— Ah bon ? murmura-t-elle en posant sa main dans la sienne. Qu'advient-il alors de nous, dans ce cas ?

Bon sang, elle jouait avec le feu ! Impossible d'ignorer les inflexions enjôleuses de sa voix, ou le frémissement de ses épaules humides de pluie. Elle n'était sans doute pas consciente de l'invite muette qu'elle lui adressait, mais Gray, lui, ne s'y trompait pas.

— De nous, rien du tout, répliqua-t-il en l'aidant à descendre. De moi, cela fait un armateur inquiet. Et de vous, une jeune femme à l'imagination trop vive. Retournez dans votre cabine.

— Oh, mais je...

— Vous n'êtes pas en sécurité ici, coupa-t-il.

Quelques secondes plus tard, il la poussait sans ménagement dans la petite salle commune aux cabines des dames.

— Regagnez votre couchette, mademoiselle Turner.

« Avant que je vous entraîne sur la mienne », ajouta-t-il en son for intérieur tandis qu'il s'éloignait sans attendre.

Chapitre 4

Sophia se réveilla en sursaut. Elle était dans l'obscurité, seule et désorientée. Elle pressa la main sur son cœur qui battait la chamade et sentit le renflement des billets. Aussitôt, la mémoire lui revint.

Une faible lueur grise filtrait sous la porte de sa cabine. Le jour s'était levé. Elle avait survécu à cette première nuit en mer.

Elle se tourna sur le flanc. Entre ses muscles endoloris et son manteau lourd d'humidité, elle n'avait aucune envie de se lever. Du reste était-ce bien nécessaire ?

Oh, mais oui ! Soudain prise de nausées, elle descendit de sa couchette sans se soucier des protestations de son corps, et se rua vers l'échelle menant au pont. Une forte brise lui siffla aux oreilles lorsqu'elle sortit la tête de l'écouille. Elle inhala une bouffée d'air frais et finit de gravir les barreaux.

Une fois sur le pont, elle se redressa péniblement... mais le sol se mit à danser sous ses pieds. Ses jambes ne la portaient plus. Elle vacilla.

Soudain, deux grandes mains se refermèrent sur ses coudes. Sophia eut tout juste le temps de reconnaître le regard gris-vert avant de vider le contenu de son estomac sur une paire de bottes en cuir fin.

Sans s'émouvoir, le propriétaire des bottes l'entraîna un peu plus loin en l'obligeant à marcher à petits pas, et s'arrêta près d'une caisse.

— Asseyez-vous là, ordonna-t-il.

Elle obéit tandis que, la tenant de nouveau par les coudes, il s'accroupissait devant elle. Elle ne put se résoudre à croiser son regard.

— Attendez-moi ici, dit-il. Je reviens.

Affreusement gênée, elle regarda ses bottes souillées tandis qu'il s'éloignait. Une fois seule, elle sortit un mouchoir de sa poche et s'épongea le front. Deux minutes plus tard, il était de retour. Ses bottes avaient été rincées - à l'eau de mer, probablement -, et il avait une tasse fumante à la main.

— Buvez ceci. C'est du thé avec de la mélasse, du citron et un trait de rhum.

Il lui glissa d'autorité le récipient brûlant entre les mains. Aussitôt, une bienfaisante chaleur envahit Sophia. Elle porta la tasse à ses lèvres. Le liquide sucré chassa l'amertume de la bile.

— Merci, souffla-t-elle, les yeux obstinément baissés. Je... je suis désolée, pour vos bottes.

Il éclata de rire.

— Vous pouvez !

Sophia continua de fuir son regard tandis qu'il s'asseyait de nouveau sur ses talons face à elle.

— Je déteste ces bottes, avoua-t-il. En vérité, j'étais sur le point de les enlever pour les jeter par-dessus bord, mais tout compte fait, je crois que je vais les garder.

Sophia leva les yeux vers lui, intriguée. Il sourit.

— Pour des raisons sentimentales, précisa-t-il.

Sophia s'interdit de lui sourire. En vain.

— Monsieur Grayson...

— Je vous en prie.

Il effleura le genou de Sophia du coude. Un geste involontaire ? Il ne lui présenta pas d'excuses.

— Après cela, je crois que vous pouvez m'appeler Gray.

Une étincelle s'alluma dans les yeux verts. Soudain, Sophia eut honte de son apparence. Sa robe était sale et froissée, le bas de ses jupes détrempe. Des mèches pâles s'échappaient de son chignon. Et elle devait avoir une mine de papier mâché.

Et cependant...

Le regard de M. Grayson ne s'arrêtait pas à la surface, mais semblait la sonder jusqu'au tréfonds, de la manière la plus déconcertante qui soit.

Malgré le froid, une onde de chaleur la submergea.

— Merci pour le thé, monsieur Grayson.

Elle tint la tasse d'une seule main afin de déplier le mouchoir roulé dans sa paume. Soudain, une brusque rafale de vent le lui arracha.

D'un geste vif, M. Grayson le rattrapa. Sophia voulut reprendre son bien, mais il leva la main, avant de faire courir ses doigts sur les bords délicatement festonnés.

— Peut-être vais-je décider de le garder - pour des raisons sentimentales.

— Vous ne devriez pas vous moquer de moi, monsieur Grayson. Ce n'est pas charitable.

— Ah, mais je suis un homme d'affaires, pas un philanthrope ! Et je vous ai demandé de m'appeler Gray.

Il se pencha davantage vers elle. D'aussi près, Sophia aurait juré que ses yeux n'étaient pas verts, mais bleus.

D'un bleu perçant.

— Vous avez de l'argent, n'est-ce pas ?

Elle tressaillit. *Il savait.* À cause du mouchoir ? Il devait être trop raffiné pour une simple gouvernante. Seule une dame de qualité possédait ce genre d'article. Sophia réprima un mouvement de colère. Si elle avait eu plus de temps pour préparer sa fuite, elle aurait mieux choisi son déguisement.

— Je vous demande pardon ? demanda-t-elle en serrant les doigts autour de sa tasse, qui refroidissait rapidement.

— De l'argent. Vous en avez, j'espère ? Vous ne m'avez toujours pas payé votre traversée. C'est six livres huit. Si vous n'avez pas de quoi payer, je me verrai dans l'obligation de vous garder prisonnière afin d'exiger une rançon à notre arrivée à Tortola.

Il ne parlait que de sa traversée ! Soulagée, Sophia porta sa tasse à ses lèvres. Si M. Grayson s'inquiétait à ce point pour six malheureuses livres, c'était qu'il ne soupçonnait pas un instant qu'il avait à son bord une héritière emportant plus de cent fois cette somme.

— Vous aurez votre argent dans la journée, monsieur Grayson, assura-t-elle...

— Gray.

S'efforçant de raffermir sa voix et son courage, elle répliqua :

— Monsieur Grayson, je n'ai pas l'intention de vous appeler par votre prénom. C'est bien trop intime.

Il rit doucement, enroula le mouchoir autour de ses doigts, puis, avec une douceur inattendue, il en tamponna le front de Sophia.

— Allons, mon ange, mes parents n'étaient pas dépourvus d'imagination au point de m'appeler « Gray Grayson ». En fait, tout le monde à bord m'appelle Gray. Navré de vous décevoir, mais il ne s'agit pas d'un privilège. Il n'y a qu'une femme au monde qui ait le droit d'utiliser mon prénom.

— Votre mère ?

— Non.

Elle cilla.

— Pas d'inquiétude, il s'agit de ma sœur.

Sophia baissa les yeux, se maudissant de sa faiblesse. Si la seule vue de cet homme lui faisait perdre tous ses moyens, il n'y avait qu'une solution : ne pas le regarder.

Il lui rendit son mouchoir en couvrant sa main de la sienne, et Sophia ne put retenir un soupir vaincu. Sa main était comme le reste de sa personne : une force brute sous un vernis de civilisation.

— En outre, Sweet Heart, si j'avais une demande intime à vous faire...

Du pouce, il lui caressa hardiment le poignet.

— ... vous le sauriez sans le moindre doute.

Sophia tressaillit de nouveau.

— Alors appelez-moi Gray.

Il lui lâcha abruptement la main.

Sophia en éprouva un sentiment de déception aussi ridicule qu'inavouable. Voulait-elle, oui ou non, que cet homme garde ses distances ?

Elle lui rendit la tasse, ne lui laissant d'autre choix que de la saisir.

— Je continuerai de m'adresser à vous comme l'exigent les convenances, monsieur Grayson, répondit-elle en lui décochant un regard sévère. Et je ne vous permets pas de m'appeler Sweet Heart.

Il se composa une expression faussement innocente.

— Ce n'est pas ce que veulent dire ces initiales ?

Récupérant le mouchoir dans sa paume, il souligna du bout du doigt le monogramme brodé. S. H.

— Vous voyez ? reprit-il. Sweet Heart. Ce ne peut être que cela. Parce que votre nom, c'est Jane Turner.

Un sourire insolent lui retroussa les lèvres.

— À moins que... Ne me dites pas que c'est aussi un cadeau ?

De retour dans sa cabine, Sophia plongea un mouchoir propre, sans monogramme, dans une bassine d'eau fraîche. En culottes et bas, elle effectua une rapide toilette. Après s'être séchée, elle s'aspergea le corps d'un nuage de poudre parfumée.

Pourtant, elle avait toujours l'impression d'être sale.

De ses doigts tremblants de froid, elle fixa de nouveau sa liasse de billets, enfila une chemise propre et laça son corset.

Pourtant, elle avait toujours l'impression d'être nue.

Elle se brossa les cheveux d'une main rageuse. C'était bien le moment de badiner ! Pendant la saison, elle avait été courtisée par certains des célibataires les plus en vue de la capitale. Il n'y

avait pas eu de duc ni de comte parmi eux, au grand dam de ses parents, mais elle s'était fiancée au parti le plus convoité, le très séduisant sir Toby Aldridge. Jamais, au cours des innombrables valse, promenades et conversations des derniers mois, elle n'avait perdu ses moyens. Elle avait toujours su comment s'y prendre avec les hommes séduisants. Ou, plus exactement, elle avait toujours su comment se tenir en leur compagnie.

Jusqu'à présent. Car, manifestement, elle avait perdu la tête. Comment pouvait-on être assez sotté pour embarquer incognito sur un navire... et sortir de sa poche un mouchoir avec ses initiales ?

Avec des mouvements saccadés, Sophia rassembla ses cheveux en un chignon strict dans lequel elle enfonça des épingles comme s'il s'agissait de banderilles.

Qu'elle avait été naïve ! Si M. Grayson découvrait qu'elle transportait une petite fortune, il comprendrait immédiatement qu'elle avait menti. Il risquait de s'emparer de son argent, de la garder captive dans l'espoir d'empocher une plus forte somme, ou, pis, de se comporter en gentleman et de la ramener à sa famille.

Elle prit une profonde inspiration, et s'exhorta au calme.

Certes, compte tenu de son amitié avec la famille Waltham, M. Grayson risquait de découvrir rapidement la vérité, mais lorsque le navire atteindrait Tortola, elle ne serait plus qu'à quelques semaines de son vingt et unième anniversaire. Son héritage et son avenir seraient entre ses mains.

Ayant réussi à dominer quelque peu son anxiété, Sophia s'apprêta à se rhabiller. Elle n'avait guère envie d'enfiler de nouveau sa robe froissée, mais sa malle n'en contenait que quatre. Deux d'entre elles étaient en mousseline ; elles dataient de l'été précédent et lui serviraient sous les tropiques. Une autre était plutôt une blouse pour peindre. Quant à la quatrième.. . la quatrième était une petite folie.

Une fois vêtue, elle tourna son attention vers la plus petite des deux malles, qui contenait ses trésors les plus chers : ses huiles, ses fusains, ses pastels, sa palette, ses brosses, ainsi que deux paquets de cinquante feuilles de papier épais. De quoi tenir un mois, en se rationnant.

Après en avoir extrait deux feuillets, une petite planche à dessin et un morceau de fusain, elle remballa le reste de ses affaires avec soin. Sa main frôla alors un petit livre relié de cuir. Un sourire nostalgique aux lèvres, elle s'empara de l'ouvrage.

Le Livre.

Offert par son amie Lucy Waltham, désormais comtesse de Kendall, ce petit ouvrage s'était révélé une source inestimable d'informations et d'inspiration. *Les Mémoires d'une fille de ferme en chaleur* étaient, comme on pouvait s'en douter, un compte-rendu assez leste des ébats d'une laitière et d'un *gentleman-farmer*. Sophia avait trouvé ce récit à la fois choquant, excitant... et honteusement dépourvu d'illustrations. Elle avait donc décidé de remédier à cela.

Elle tourna les pages de la première moitié de l'ouvrage, dont les marges s'ornaient désormais d'esquisses à l'encre représentant les héros plus ou moins dévêtus. Elle avait songé à le rendre à Lucy une fois qu'elle aurait terminé, mais à présent... Son cœur se serra. Même si elle retrouvait son amie, celle-ci serait contrainte de l'ignorer. Une comtesse ne fréquentait pas une femme perdue.

Soudain, une image s'imposa à elle. Ses jupons blancs troussés jusqu'à la taille. Une peau

d'homme tannée par le soleil. Le frottement de favoris contre sa gorge...

Comme si elle s'était brûlée, elle jeta le livre dans la malle et rabattit le couvercle. Elle n'était pas une fille de ferme. Et M. Grayson, comme il l'admettait volontiers, n'était pas *un gentleman*.

L'atmosphère dans la cabine lui parut soudain étouffante. Elle avait besoin d'air frais. Munie de son matériel, elle quitta sa cabine pour aller réaliser des croquis sur le pont.

Elle grimpa à l'échelle, et se retrouva face à... une chèvre.

Dans un chevrotement, cette dernière lui arracha une feuille et se mit à la mastiquer. Furieuse et impuissante, Sophia la regarda engloutir son précieux parchemin. Lorsque la chèvre tendit le cou vers la seconde feuille, elle retrouva ses réflexes. Saisissant sa planche à dessin à deux mains, elle en frappa le ruminant.

— Du calme, Sweet Heart, fit la voix grave de M. Grayson. N'abîmez pas mon investissement.

Sophia regarda la chèvre. Plissant les yeux, elle imagina le visage arrogant de M. Grayson à la place du museau de l'animal... et cogna de plus belle.

Cela faisait un bien fou !

Naturellement, la chèvre protesta. Elle planta les dents dans la planche à dessin et tira de toutes ses forces. Sophia tira de son côté. Hélas, son pied glissa du barreau de l'échelle, et elle bascula en arrière, entraînant l'animal dans sa chute !

Malédiction !

Elle se redressa tant bien que mal, s'appuya sur les coudes. Et constata que ses jupes en désordre dévoilaient ses bas.

La chèvre, de son côté, s'empressa d'engloutir la seconde feuille qui avait volé jusqu'à terre.

— Charmant spectacle, commenta M. Grayson. Vous feriez une délicieuse fille de ferme, mademoiselle Turner.

Chapitre 5

— Des chèvres, marmonna Joss. Quelle idée d'acheter des chèvres !

— Un navire marchand ne doit pas rester vide, rétorqua Gray en s'arrachant à la contemplation de la scène pastorale qui se déroulait sur le pont inférieur.

Voilà une image qui n'avait pas fini de hanter ses rêves !

— L'espace gaspillé, reprit-il, c'est de l'argent perdu. Et nous aurons du lait jusqu'à notre arrivée à Tortola. Tu me remercieras bientôt.

— Quand tu les as achetées, t'es-tu seulement posé la question de savoir où nous allons loger ces sales bêtes ?

— Modère ton langage, Joss. Ces « sales bêtes » sont issues de la meilleure race du Hampshire. Elles nous rapporteront un bon prix. Nous allons les installer dans les cabines pour messieurs. Elles sont de toute façon trop petites pour des êtres humains.

— Bien sûr, maugréa Joss. Et je suppose que tu t'occuperas personnellement de nettoyer

leurs enclos et de les traire ?

— Ne sois pas ridicule. Stubb et Gabriel les traîtront. Et pour le reste... Ce petit mousse que tu viens d'engager ne vient-il pas d'une ferme ? Tiens, le voilà.

Il siffla entre ses dents.

— Holà, moussaillon !

Un garçon au visage pâle s'approcha en courant.

— Comment t'appelles-tu, mon garçon ?

— Davy Linnet, monsieur.

— Quel âge as-tu ?

— Quinze ans, monsieur.

— Tu viens d'une ferme, n'est-ce pas ?

Le gamin dansa d'un pied sur l'autre, puis jeta un regard noir en direction du troupeau.

— Oui, monsieur.

— Dans ce cas, je suppose que tu sais t'occuper de chèvres ?

Davy regarda Joss d'un air hésitant.

— Oui, monsieur, dit-il finalement, mais je croyais que j'en avais fini avec ça.

Gray éclata de rire.

— On est toujours rattrapé par son passé, mon garçon. J'en sais quelque chose. Emmène ces bêtes dans les cabines des messieurs. Une par cabine.

Puis, se tournant vers l'écouille, il ajouta en haussant la voix :

— Et aide Mlle Turner à se débarrasser de celle qui s'est égarée dans ses jupons.

Davy prit un refouloir à canon sur un râtelier installé contre le bastingage et s'en servit pour repousser une chèvre.

— Et toi ? s'enquit Joss en se tournant vers le timon. Où comptes-tu dormir ? Au milieu de ton troupeau ?

— Non. Il reste des cabines de libres chez les d...

— Les dames ? l'interrompit Joss en arquant un sourcil incrédule. Trouve autre chose. Et ne t'imagines pas que tu vas t'installer dans le gaillard d'avant. Pas question de te laisser saper mon autorité auprès de mon équipage.

Gray haussa les épaules.

— Alors il ne me reste plus que l'entrepont, je suppose. Davy me fera bien une petite place entre les tonneaux.

Il secoua la tête.

— Je suis l'armateur de ce fichu bateau et je dois dormir à fond de cale, grommela-t-il.

— N'essaie pas de m'apitoyer, répliqua Joss. Je ne veux pas de tes foutues chèvres ni de leur lait.

— Oh, tu le boiras ! Et tu m'en seras reconnaissant.

Pour toute réponse, son frère émit un ricanement

qui acheva de le mettre en colère.

— Bon sang, Joss ! s'emporta-t-il. J'ai pris des risques sur cette affaire. J'ai consenti des sacrifices. Tout cela pour que la famille... pour que tu en recueilles les bénéfices.

Gray comprit aussitôt qu'il était allé trop loin. Ces derniers temps, avoir une conversation avec Joss relevait de la nage en eaux infestées de requins.

Ce dernier fit un pas dans sa direction.

— C'est toi qui consens des sacrifices ? gronda-t-il. Et c'est moi qui en retire les bénéfices ? Ma famille a récolté les cannes à sucre qui ont payé ce bateau, Gray. Elle s'est tuée à la tâche. Ce maudit bateau t'appartient peut-être, mais pas moi !

Chaque fois que Gray pensait qu'ils avaient dépassé la question de l'inégalité de leurs naissances, Joss la lui rappelait sans ménagements. Hélas ! il ne pouvait rien changer au fait qu'il était le premier-né et le fils légitime. Joss était le cadet ; jamais il n'aurait les mêmes privilèges que lui, qu'il soit l'enfant d'une épouse, d'une maîtresse ou, dans son cas, d'une esclave.

— Joss, ne sois pas injuste. Tu sais que père se moquait éperdument que nous soyons de mères différentes. Et moi aussi, je m'en moque.

— Eh bien, tout le monde ne s'en moque pas. J'ai une cicatrice qui le prouve.

— Moi aussi.

Joss s'absorba dans la contemplation du grand hunier qui les surplombait de toute sa hauteur.

— Va t'occuper de ton fichu troupeau, Gray.

Puis, se tournant vers son second, il ordonna :

— Monsieur Wiggins ! Tout le monde sur le pont. Préparez-vous à jeter l'ancre.

Gray s'éloigna, morose. Il n'y avait rien de plus à dire. Ou du moins ne savait-il pas comment le dire. Il ne lui restait plus qu'à se taire, et à s'occuper des comptes. Il ne pouvait changer le passé, et très peu le présent. Il n'avait jamais eu aucun talent pour la moralité. Il laissait cela à Isabel. S'il s'occupait de l'argent, tout finirait par s'arranger.

Y compris le problème des chèvres.

— Monsieur, vous avez une dette envers moi.

Sophia prit M. Grayson par le coude et le poussa vers le mât. Il était maintenant face à elle, bloqué de part et d'autre par des rouleaux de cordages, incapable de s'esquiver. Parfait !

— Monsieur Grayson, reprit-elle, un poing sur la hanche, brandissant de sa main libre une feuille neuve, l'une de vos chèvres en ayant fait son déjeuner, vous me devez deux feuilles de papier à dessin de qualité supérieure. Grammage épais, grain fin. J'exige que vous me remboursiez.

Gray se massa la nuque d'un geste las.

— Du papier ? fit-il en haussant un sourcil. Vous vous mettez dans un état pareil pour quelques feuilles de papier ?

Soudain consciente de sa mise échevelée, Sophia lissa une mèche rebelle. Elle avait tablé sur

la rage qui bouillonnait en elle pour la préserver du charme de M. Grayson. Peut-être avait-elle légèrement surestimé les vertus de la colère.

Contrairement à elle, qui portait toujours la même tenue depuis leur première rencontre, il s'était changé. Son manteau bleu marine et ses culottes de daim étaient à la dernière mode. Il avait discipliné sa crinière auburn avec une touche de brillantine, et la barbe naissante qui lui ombrait les joues ne faisait qu'ajouter à son charme canaille. À part ses bottes, qui avaient subi quelques outrages, il était d'une élégance irrésistible.

Et scandaleusement séduisant. Sophia crispa les doigts sur sa feuille. Enfer ! À présent, il lui en devait trois.

— Du papier, répéta-t-il, visiblement déconcerté.

— Oui, du papier. Pour vous, ce ne sont peut-être que « quelques feuilles », mais pour moi c'est... Eh bien, du papier.

Consciente qu'il devait la prendre pour une parfaite idiote, elle ajouta :

— Je n'en ai qu'une quantité limitée, voyez-vous. Je ne peux pas me permettre de le donner en pâture au bétail.

— Je comprends, dit-il en considérant d'un air perplexe la feuille qu'elle tenait à la main.

— Non, vous ne comprenez pas.

Les larmes montèrent aux yeux de Sophia. Elle avait pensé qu'elle pouvait tout abandonner derrière elle - sa famille, ses amis, ses affaires - tant qu'elle pourrait peindre. Or tout lui manquait davantage que prévu. Et le simple fait de voir son seul plaisir dans la vie ridiculisé par cet odieux personnage et menacé par ses chèvres lui était insupportable.

— Vous ne comprenez rien du tout. Vous croyez que ce n'est qu'un vulgaire morceau de papier, alors que c'est... c'est...

— Du papier ? suggéra-t-il.

— Exactement, répondit-elle en détournant le regard.

— Eh bien, Sweet Heart, où est ce petit mouchoir de dentelle ? Il vous serait bien utile.

Sophia essuya furtivement une larme et croisa les bras. Leur conversation fut interrompue par des éclats de voix.

— Allez, mon gars ! Monte là-haut et largue le petit cacatois.

— À vos ordres, monsieur Brackett.

Un jeune garçon passa près de Sophia et de M. Grayson, et s'immobilisa au pied du mât. C'était celui censé s'occuper des chèvres.

— Première fois, Davy ? demanda M. Grayson.

— Première sortie en mer, monsieur.

M. Grayson lui donna une tape sur l'épaule.

— Alors prends ton temps. Le mât de cacatois n'est pas aussi dangereux que le mât de perroquet - il est plus haut, mais il n'y a pas besoin d'aller sur la fusée de vergue. Reste bien près du grément. Garde les pieds sur les haubans et les yeux sur tes mains, et tout ira bien.

Le gamin hocha la tête. Il gravit une sorte d'échelle de corde goudronnée, puis entreprit

l'ascension du mât, la mine grave. Retenant son souffle, Sophia le suivit du regard. Il atteignit rapidement la première des vergues auxquelles étaient attachées les voiles. Là, à une vingtaine de pieds au-dessus du pont, il atteignit une sorte de nacelle fixée autour du mât. Après une courte pause, il reprit sa progression.

— C'est bien, Davy ! l'encouragea M. Grayson. Du nerf !

Le garçon s'engagea sur une nouvelle échelle de cordage.

— Jusqu'où doit-il aller ? s'enquit Sophia, la main en visière au-dessus des yeux.

— Tout en haut. Jusqu'à la vergue de cacatois.

Sophia pencha la tête en arrière. Elle entrevoyait à peine l'extrémité du mât.

— Vraiment ? s'étonna-t-elle. Pour son deuxième jour en mer ?

— S'il veut être marin, il doit s'habituer à monter au grément malgré le roulis et le tangage.

Sophia leva de nouveau les yeux. Davy n'avait fait que la moitié du chemin, mais, déjà, elle ne distinguait plus ses traits. Le mât se balançait d'avant en arrière au rythme du navire.

— Et s'il fait une chute ? hasarda-t-elle d'une voix étranglée.

— De là où il est maintenant ? Il sera un peu cabossé, mais il s'en remettra.

— Et de la vergue de cacatois ?

— Qu'il tombe sur le pont ou dans l'eau, il n'a guère de chances d'y survivre. Mais ne vous inquiétez pas, Sweet Heart, cela n'arrivera pas.

Au même instant, le pied de Davy dérapa. Le garçon se rattrapa aussitôt, mais Sophia avait plaqué la main sur sa bouche pour étouffer un cri d'effroi. D'un mouvement vif, M. Grayson récupéra la feuille de papier qu'elle avait lâchée, et la lui tendit.

— Nous ne voudrions pas en perdre encore une, commenta-t-il avec une esquisse de sourire. Voyez-us, Sweet Heart, nous avons des réflexes, nous autres. Un marin trop lent est un marin mort.

Sophia se retourna. M. Grayson et elle n'étaient pas les seuls à observer Davy. Depuis le grand mât, la poupe et le timon, tous les regards étaient braqués sur le gamin, et on échangeait des commentaires, comme dans une course de chevaux.

Lorsque Davy atteignit la vergue suivante, une clameur d'encouragement s'éleva du pont.

— Tu y es presque, mon gars ! cria l'un des marins. Plus que le perroquet, maintenant !

Comme le garçon hésitait, M. Grayson mit les mains en porte-voix.

— Allez, Davy, encore un petit effort !

Davy entama alors la partie la plus périlleuse de sa progression. Incapable de regarder, Sophia baissa les yeux et concentra son attention sur la main de son voisin.

Cette main solide et large qui avait attrapé son mouchoir au vol, ainsi que sa feuille de papier... et Sophia elle-même à plus d'une occasion. Si Davy perdait l'équilibre, nul doute qu'elle le rattraperait lui aussi. Oui, songea-t-elle, aussi longtemps que cette main serait là, Davy serait en sécurité.

Elle serait en sécurité.

Allons, bon ! D'où sortait cette idée ? C'était parfaitement absurde. Cet homme était

dangereux. Il était capable de la percer à jour et de la ramener de force dans sa cage dorée. Elle qui avait toujours allègrement trompé son monde, elle perdait toutes ses capacités devant lui ! Et pourtant, elle se sentait en sécurité auprès de lui.

Elle retint un geste agacé. Était-ce le mal de mer ? Les piques de M. Grayson ? Elle avait l'impression d'avoir perdu la tête. Le bon sens aurait exigé qu'elle coure se réfugier dans sa cabine pour se soustraire au charme magnétique de M. Grayson.

Non seulement elle n'en fit rien, mais elle se rapprocha imperceptiblement de lui.

Gray perçut instantanément le mouvement de Mlle Turner. Elle s'était approchée de lui. Inutile de regarder - la soudaine tension de son corps le lui soufflait.

Il n'avait pas besoin de la regarder... mais il le fit tout de même. Dieu qu'elle était belle !

Même son frère aveuglé par le deuil et le chagrin l'avait remarqué. En vérité, le terme ne suffisait pas à la décrire. Il y avait dans ses traits quelque chose d'authentique, de pur, qui le faisait vibrer de tout son être. Comme le tintement d'un verre de cristal un jour de fête, ou l'écho d'un serment dans une cathédrale.

Elle était... parfaite.

Des hourras saluèrent la victoire de Davy. Levant les yeux, Gray vit la voile carrée déferler depuis le sommet du mât, tel un mouchoir blanc.

La cloche interrompit les cris et les sifflements de l'équipage. M. Brackett se tenait sur la dunette, la mine sévère.

— Vous n'êtes pas au cirque, bande de fainéants ! Tout le monde à son poste !

Les marins se remirent au travail en maugréant. Gray ne pouvait reprocher à l'officier de les avoir chassés, mais il les remplaça en félicitant chaleureusement le jeune Davy à sa descente.

— Bien joué, mon garçon ! s'exclama-t-il en assenant une claque amicale sur son épaule secouée de Tremblements. Tu seras vite sur le gaillard d'avant - avec les autres, peut-être même avant que nous traversions le tropique.

— Merci, monsieur, dit le gamin en s'essuyant le front du revers de la main.

Mlle Turner lui adressa un sourire amical.

— Vous êtes très courageux, monsieur Linnet.

Gray savait qu'elle s'était fait un sang d'encre pour lui, pourtant, elle parvenait à dissimuler ses émotions derrière son gracieux sourire. Parce qu'elle comprenait combien il était important que Davy, pour sa sécurité, ne voie pas sa peur.

Gray, lui, l'avait vue. Il l'avait perçue lorsque Mlle Turner s'était rapprochée de lui, si près que leurs ombres sur le pont n'avaient plus fait qu'une.

Tant de vulnérabilité le laissait désarmé. Et devant son sourire, il se prit à envier un moussaillon de quinze ans comme jamais il n'avait envié un prince. Un instant, il fut tenté de grimper à son tour au mât pour qu'elle lui manifeste la même approbation...

Posant la paume au creux de ses reins, il l'entraîna vers le château arrière, avec douceur mais fermeté. Elle ne protesta pas.

Elle semblait faite pour sa main, nota-t-il, troublé. Ses doigts déployés en éventail devraient couvrir la largeur de son dos au niveau de sa taille tant celle-ci était fine. Il s'y essaya. Elle

frémit, mais ne fit pas mine de s'éloigner de lui. Au contraire.

— Tout va bien, Sweet Heart, lui murmura-t-il à l'oreille. Le gamin s'en est admirablement sorti. Et vous aussi.

Elle pivota pour lui faire face, et ses jupes s'enroulèrent autour de ses bottes. Une inexplicable envie de la protéger gonfla soudain la poitrine de Gray.

Sur une impulsion, il s'empara de sa main et la porta à ses lèvres.

— Au fait, de quoi parlions-nous ? s'enquit-il. Il n'en avait pas la moindre idée.

— De mon papier. Vous m'en devez toujours deux feuilles.

— Et vous, vous me devez six livres et huit shillings. Sans parler d'une paire de bottes. Vous êtes donc mon débiteur.

Plus pour longtemps, ajouta-t-il en son for intérieur. Ces grands yeux, ce teint de rose, ce doux parfum qui l'assaillait en vagues enivrantes... S'il ne s'éloignait pas d'elle au plus vite, il ne pourrait résister à l'envie de la prendre dans ses bras pour la gratifier d'un baiser fougueux.

Allons, à quoi diable pensait-il ? On n'embrassait pas à pleine bouche une délicate petite gouvernante ! Cette beauté fragile s'attendait à des baisers aussi chastes qu'empreints de tendresse.

Par les cornes du diable ! Ces mots-là n'appartenaient pas à son vocabulaire.

— Au risque de vous décevoir, ma douce, vous pourrez écrire toutes les lettres que vous voudrez. La poste passe rarement, en haute mer.

— Oh, mais vous ne comprenez pas ! Ce n'est pas du papier à lettres.

— Expliquez-moi.

Elle leva vers lui ses grands yeux implorants. Il y avait une histoire derrière ce regard - une histoire qui ne tiendrait pas sur deux feuillets, ni même deux centaines, il l'aurait juré.

Il lui pressa la main. « Allez ! supplia une petite voix en lui. Révélez-moi tous vos secrets ! »

Elle n'en eut pas le temps.

— Veuillez m'excuser, mademoiselle Turner.

Joss venait de se matérialiser au côté de Gray, une expression contrariée sur les traits.

— Si cela ne vous ennuie pas, reprit-il, j'aurais besoin de dire un mot à mon frère.

— Oh, mais bien sûr, capitaine ! M. Grayson était juste en train de m'expliquer... comment on manœuvre un bateau.

Elle tenta de retirer sa main de celle de Gray, mais il la retint fermement.

— À vrai dire, rectifia-t-il d'un ton suave, nous faisons nos comptes. Mlle Turner n'a toujours pas payé son billet, et je...

— Et vous aurez votre argent aujourd'hui, coupa-t-elle avant de lui marcher sur le pied, profitant de ce que ses affreuses jupes grises pouvaient dissimuler son forfait.

Lorsque le talon de la bottine de Mlle Turner lui écrasa le pied, Gray regretta une fois de plus d'avoir troqué ses bottes solides pour ces brodequins ridicules.

Réprimant un grognement de douleur, il lâcha la main de la jeune femme. Il était sur le point de dire « et je dois lui rendre son mouchoir ». Pour la peine, il décida qu'il n'en ferait rien.

— Je vous souhaite le bonsoir, ajouta-t-elle tandis que, un sourire aimable aux lèvres, elle lui écrasait de nouveau le pied.

Gray se composa une mine réjouie.

— Je crois qu'elle m'aime bien, déclara-t-il en se tournant vers Joss.

— Dans ma cabine, Gray.

Grinçant des dents, ce dernier suivit son frère. Joss avait de la chance d'être du même sang que lui - mais sans doute n'aurait-il pas été d'accord -, car il n'aurait laissé personne d'autre qu'un proche lui parler sur ce ton.

— Tu m'as donné ta parole, Gray.

— Ah oui ? À quel sujet ?

Joss ôta son manteau d'un geste agacé.

— Tu sais très bien ce que je veux dire. Tu m'as promis de ne pas poursuivre Mlle Turner de tes assiduités. Et voilà que tu lui embrasses la main devant tout l'équipage ! Bailey prend déjà des paris pour savoir combien de jours il te faudra pour la mettre dans ton lit.

— Vraiment ? fit Gray en se frottant la nuque, pensif. A sa place, je miserais sur trois. Deux si tu envoies de nouveau Davy en haut du mât. Elle en était toute retournée.

Joss le fusilla du regard.

— Dois-je te rappeler que c'était ton idée ? articula-t-il. C'est toi qui voulais un respectable navire marchand. J'essaie de faire en sorte qu'il le soit, mais ça risque d'être difficile si tu prends le pont pour un salon de maison close ?

Gray sourit tandis que son frère s'installait dans son fauteuil de capitaine.

— Attention, Joss, tu as failli faire une plaisanterie ! Les gens pourraient s'imaginer que tu as le sens de l'humour.

— Ce n'est pas drôle. Il ne s'agit pas d'une croisière de plaisance en Méditerranée.

— Tu crois que je l'ignore ?

Gray alla se poster devant les fenêtres qui ouvraient sur l'arrière de la goélette.

— Je sais parfaitement ce qui est en jeu. J'ai misé gros dans cette affaire.

Joss ricana.

— Inutile de me rappeler qui est le propriétaire.

— Non, ce n'est pas inutile. C'est mon argent et c'est mon bateau, mais c'est à toi que je les ai confiés.

— Pas du tout. Tu donnes des ordres à mon équipage, tu contestes mes décisions...

— Ah, c'est donc ça ! Tu fais allusion à l'orage de cette nuit ?

— À l'orage, aux chèvres, à Bains, à Mlle Turner... Tu défies mon autorité en permanence, et nous ne - sommes en mer que depuis une journée. Si tu veux un capitaine qui ne pense qu'au profit, et n'a pas la moindre considération pour les personnes qui sont à son bord...

Gray serra les dents. C'était justement pour des personnes qu'il avait fait tout cela. Deux personnes particulièrement chères à son cœur - une qui était en train de le fixer d'un regard meurtrier, et l'autre qui avait motivé ce voyage. En effet, depuis des années Gray rêvait du jour où il reviendrait chercher Isabel pour l'emmener à Londres, afin qu'elle fasse ses débuts dans le monde.

— Je veux un capitaine qui n'amène pas les voiles et ne jette pas l'ancre à la vue du premier nuage. Et j'ai besoin d'un capitaine qui ait assez de nerfs pour s'accommoder de quelques chèvres et d'une gouvernante si cela peut générer un profit.

Il revint vers le bureau, qu'il contourna pour se planter près de son frère.

— Que t'arrive-t-il, Joss ? Nous avons écumé ces mers comme deux requins. Nous faisons main basse sur tout, nous n'avions peur de rien !

— Nous étions jeunes et stupides.

— Peut-être, mais nous étions redoutables ! Nous avons le brick le plus rapide de l'Atlantique. Et si l'Aphrodite a raflé plus de butin que tous les autres navires corsaires de la Couronne, c'est justement parce que nous prenions tous les risques.

Il posa la main sur l'épaule de son frère, et poursuivit d'une voix sourde :

— La guerre est finie. Nous sommes respectables, à présent. Nous devons conquérir le monde avec tous les moyens dont nous disposons.

— Nous ? répéta Joss en repoussant sa main. Depuis quand s'agit-il de « nous » ?

— Depuis toujours. Nous devons faire équipe, toi et moi, mais on dirait que tu as changé d'avis.

— Tu veux qu'on parle de promesses brisées ? À ta guise, mais je te préviens, tu n'as rien à y gagner.

Gray inspira profondément.

— Inutile de revenir sur le passé. J'ai fait de mon mieux. A présent, nous avons un défi à relever. Nous devons bien cela à Isabel et à Jacob.

— Je vois. C'est ton argent, mais c'est notre devoir ! marmonna Joss. Ne t'avise pas de me rappeler ce que je dois à mon fils. Tu n'as aucune leçon à me donner en matière de dévouement.

Gray regarda son frère. Il ne le reconnaissait plus. Quand Joss ne jouait pas les veufs éplorés, il se montrait un authentique casse-pieds. Pourquoi refusait-il d'admettre que Gray n'agissait que pour le bien de leur famille ? Que s'il s'était donné tant de mal, c'était pour lui, Joss, pour Isabel, et désormais pour Jacob ?

— Aussi ravissante que soit Mlle Turner, reprit Joss, tu vas devoir garder tes distances. Non seulement je suis chargé de sa sécurité en tant que capitaine, mais tes aventures sèment toujours la pagaille, et je ne peux pas autoriser une telle chose. Si tu la mets dans ton lit, tu sais très bien que les gars vont devenir fous. Et que se passera-t-il quand tu te lasserai d'elle ? Aurais-tu oublié la veuve du capitaine français ? Une femme en pleurs, ce n'est pas bon pour le moral de l'équipage.

— Qui te dit que je vais me fatiguer d'elle ? rétorqua Gray pour le seul plaisir de le contrarier.

— La Compagnie Grayson ne peut pas se permettre de livrer des... articles endommagés. Tu

veux que je remette à Waltham une gouvernante enceinte ?

— Je sais comment m'y prendre pour ne pas en arriver là, protesta Gray. Accorde-moi au moins ce crédit.

— Je ne t'accorde aucun crédit. Reprenons une dernière fois, veux-tu ? Tu m'as nommé capitaine de ce navire. Si je le suis vraiment, c'est moi qui commande. Je t'interdis de la toucher. Si tu n'acceptes pas de te soumettre à mes ordres, prends ma place et laisse-moi rentrer chez moi.

— Pour y faire quoi ? Dilapider ta fortune et ton talent en t'échinant à gratter la terre ?

— Pour prendre soin de ma famille. Et agir à ma guise, pour une fois.

Gray ravala un juron. Il savait Joss parfaitement capable de passer à l'acte. Il avait eu toutes les peines du monde à l'arracher à son deuil. Pour le convaincre d'accepter le commandement de l'Aphrodite, il avait dû le menacer de lui couper les vivres tant qu'il ne se serait pas présenté à Londres comme convenu. Sans l'aide de Joss, il ne pourrait pas mener cette entreprise à bien. Et il avait trop sacrifié pour supporter un échec.

— Ne t'approche pas de cette fille, Gray.

Ce dernier laissa échapper un soupir.

— Nous sommes sur le même bateau, ça me paraît difficile. Et je ne peux pas t'assurer que je ne la toucherai pas : elle perd l'équilibre dès que je suis dans les parages. Tout ce que je peux te promettre, c'est de ne pas l'embrasser. Satisfait ?

Joss secoua la tête.

— Je veux ta parole que tu ne coucheras pas avec elle.

— Pour qui me prends-tu ? Comme si je pouvais coucher avec une femme sans l'embrasser d'abord !

Puis, soudain songeur, il ajouta :

— Quoique... Le défi serait intéressant.

Voyant son frère ouvrir des yeux ronds, il s'empressa de préciser :

— Avec une autre dame, sur un autre bateau.

Puis, levant les mains en signe de capitulation, il déclara :

— Je ne coucherai pas avec elle, tu as ma parole. Mais sache que c'est un sacrifice. En deux jours, trois tout au plus, elle pourrait être à moi. Tu paries ?

— Non.

— Nom d'une pistole, Joss, je plaisantais. Que veux-tu, des excuses ? Je suis désolé d'avoir embrassé la main de Mlle Turner. Là, tu es content ?

Secouant la tête, Joss ouvrit le livre de bord.

— Non, marmonna-t-il. Tu n'es absolument pas désolé.

— Je te dis que si.

Le plus curieux, c'était qu'il ne mentait pas. Il n'avait pas embrassé la main de la jeune femme dans l'intention de la séduire, mais parce que ses doigts tremblaient et qu'il avait voulu que cela cesse. Ce qui ne lui ressemblait pas du tout. Décidément, en présence de Mlle Turner, il

n'était plus lui-même.

— Je suis désolé de lui avoir embrassé la main, répéta-t-il en se postant en face de son frère.
Je suis

désolé d'avoir discuté tes ordres avant la tempête. Je suis désolé d'avoir donné son congé à Bains. Je suis désolé pour les chèvres. Je suis désolé que tu aies eu la malchance d'avoir un père dégénéré. Je suis sûr que tu dois supporter un demi-frère comme moi. Joss lui adressa un regard noir.

— La seule chose dont je suis fier, poursuivit-il en s'asseyant, c'est de t'avoir nommé capitaine ce navire. Tu es le seul en qui j'aie confiance,

Joss. J'ai besoin de toi aux commandes. Je ne te contredirai plus.

Pensif, il déploya les doigts en éventail sur le tampon buvard en songeant à la taille de Mlle Turner. Il referma le poing.

— Je t'ai promis de ne pas séduire Mlle Turner. Je tiendrai parole.

Joss émit un petit rire blasé.

— J'aimerais bien qu'un jour tu me fasses un peu confiance ! grommela Gray.

— Et moi, j'aimerais bien qu'un jour, tu me donnes des raisons de te faire confiance.

Chapitre 6

Sophia s'aperçut qu'elle avait faim. Une faim de loup.

Elle descendit l'échelle qui s'enfonçait à l'intérieur du bateau. Stubb ne lui avait-il pas indiqué où se trouvait la cuisine ?

Une fois parvenue au dernier barreau, elle vacilla, le cœur battant la chamade. L'air était lourd, et elle était tellement affamée qu'elle était prise de faiblesse.

Elle avait été à deux doigts de tout révéler.

Cet homme faisait preuve d'un mélange d'arrogance et de sollicitude qui la déconcertait. Elle aurait pu résister à l'une, ou à l'autre, mais cette combinaison d'insolence et de charme produisait sur elle un effet détonant. Il avait eu des paroles moqueuses, mais il avait chassé sa détresse avec tant de douceur.

Il avait posé la main au creux de ses reins et lui avait effleuré les doigts de ses lèvres, mais avec tant de respect...

Comme l'attestaient son élégance naturelle, son accent distingué et son assurance, M. Grayson aurait pu évoluer dans les plus hautes sphères de la société. Et cependant, il semblait prendre un malin plaisir à fuir ce monde-là. L'espace d'un instant, elle avait hésité. Si elle lui avouait tout, peut-être comprendrait-il. Peut-être avait-il pris la fuite, lui aussi.

Voyons, répliqua la voix de la raison, M. Grayson ne comprenait que le profit ! Pour lui, un shilling était un shilling. À l'image de n'importe quel chasseur de dot, il ne voyait en elle que la promesse de quelques livres dans un joli emballage.

Eh bien, elle allait le lui donner, son argent. Dès qu'elle aurait trouvé quelque chose à se

mettre sous la dent.

Au lieu de tourner à gauche, vers les cabines des dames, Sophia partit à droite. Elle atteignit une pièce commune assez semblable à celle des dames, hormis la forte odeur de chèvres. Elle la traversa en se bouchant le nez et franchit la porte située du côté opposé.

— Referme cette fichue porte ! tonna une voix à travers un nuage de vapeur.

Sophia obéit.

Un grand Noir plutôt mince était penché au-dessus d'une marmite fumante, occupé à couper une pomme de terre en morceaux à l'aide d'un grand couteau.

— C'est pas le moment de traîner dans mes pattes ! grommela-t-il sans lever les yeux. Il y a eu coups de cloche. Suis pas assez vieux pour être sourd, et pas assez bête pour pas savoir compter. Fiche-moi le camp et reviens dans une heure.

Sophia aurait obtempéré si elle n'avait été frappée de stupeur. C'était bien la première fois de sa vie que l'on s'adressait à elle de manière aussi rude.

Le coq posa son couteau et s'essuya les mains sur son tablier.

— Je t'ai dit de filer, s'impacienta-t-il. T'auras rien avant...

Il leva enfin la tête, découvrit Sophia, et tressaillit. Derrière lui, la soupe déborda de la marmite.

— Miséricorde ! marmonna-t-il.

Attrapant un crochet de métal, il ouvrit le poêle et tisonna les braises d'un geste énergique.

— Pardonnez-moi, murmura Sophia. Je venais juste demander un morceau de pain et peut-être...

Le coq ferma le hublot en marmonnant.

— Peut-être une tasse de thé, acheva-t-elle.

— C'est moi qui vous demande pardon, mademoiselle.

Il s'essuya la main sur son tablier, laissant des traces noires.

— Asseyez-vous, mademoiselle... ?

— Turner.

Il approcha un tabouret à trois pieds d'un billot.

— Asseyez-vous, mademoiselle Turner. Je m'appelle Gabriel.

Sophia prit place. L'endroit était simple mais chaleureux. C'était une petite pièce carrée, avec des placards et le poêle alignés le long d'un mur. Le plafond était surélevé d'un pied par rapport au pont supérieur, laissant entrer l'air frais et la lumière du soleil par les quatre côtés. Les arômes qui montaient de la marmite firent gargouiller l'estomac de Sophia.

— Je vous sers tout de suite, reprit l'homme.

Lorsqu'il ne jurait pas, il s'exprimait avec des inflexions exotiques qui intriguèrent Sophia. Contrairement à celui des marins, dur et tranchant, le timbre de voix de Gabriel était profond et chaleureux.

— Je suis pas habitué à avoir des passagers à bord, expliqua-t-il.

Il lui adressa un sourire radieux, révélant une denture d'un blanc éclatant.

— Pendant un moment, j'ai cru que vous étiez un ange venu m'emporter au Ciel.

Sophia se retint de rire.

— Oh, je ne suis pas un ange ! assura-t-elle. Je suis gouvernante.

Mon ange. C'était ainsi que Toby l'appelait, avant qu'elle parte. « Ma colombe », disait-il en tressant des couronnes à sa pureté et à son innocence.

S'il savait !

« Pardonnez-moi, disait-il après avoir déposé un chaste baiser sur ses lèvres. N'ayez pas peur, mon ange. Je suis désolé. Je n'avais pas l'intention de vous bousculer. »

Alors Sophia murmurait les paroles timides que l'on attendait d'une vierge rougissante, et s'écartait de lui, impatiente et frustrée. Elle voulait au contraire qu'on la bouscule, qu'on la caresse et qu'on la prenne. Sans ménagements.

Elle avait vu avec effroi se profiler son avenir à l'horizon, une vie entière à n'être que l'ange de Toby. Mais elle n'avait que faire de l'innocence et de la pureté ! Ce qu'elle cherchait, c'était la passion ! Alors elle était partie, renonçant à un mariage - et à un mari - de rêve, dans l'espoir de la trouver.

Pour l'instant, cependant, une tasse de thé et un morceau de pain suffiraient à la combler de bonheur.

— Pardonnez-moi d'avoir juré, dit Gabriel en posant une bouilloire sur le poêle. Je croyais que c'était un des gars venu quémander. Vous leur donnez un biscuit en plus, et ces bougres-là viennent réclamer tous les jours !

Il posa un morceau de pain devant elle.

— C'est tout ce qu'il me reste. Savourez-le.

Sophia y mordit à belles dents. Jamais elle ne s'était autant régalée qu'avec ce quignon rassis.

— Je vous pardonne si vous m'offrez une tasse de thé, fit-elle. Et si cela avait été M. Grayson, ou le capitaine ?

Gabriel esquissa un geste insouciant.

— J'ai chassé Gray et Joss de ma cuisine lorsqu'ils étaient tout gamins. Ils savent qu'il faut pas venir traîner dans les pattes du vieux Gabriel.

Il s'empara d'une boîte à thé et s'immobilisa.

— C'aurait aussi pu être M. Brackett, reprit-il après réflexion. Et mon petit doigt me dit qu'il apprécierait pas qu'on lui parle sur ce ton.

Haussant les épaules, il versa un peu de thé dans un pot en métal.

— Ça fait beaucoup de changements pour un vieux de la vieille comme moi. J'ai pas l'habitude de voir des gens comme M. Brackett sur ce bateau. Ni des jolies demoiselles comme vous.

— Allons, vous n'êtes pas si âgé !

À ces mots, il éclata de rire. Elle l'étudia à travers le rideau de vapeur. Sa peau d'ébène, tendue sur ses pommettes hautes et son nez épaté, était aussi lisse et brillante que du bois ciré. Ses dents étaient parfaitement alignées. Seuls les fils d'argent dans ses cheveux ras trahissaient

son âge.

La bouilloire se mit à siffler.

— Pourquoi dites-vous que vous n'avez pas l'habitude d'avoir des passagers ? demanda-t-elle tandis qu'il versait l'eau bouillante dans le pot. Les cabines sont toujours réservées aux chèvres ?

Gabriel rit de nouveau.

— Réjouissez-vous d'avoir des chèvres à bord, mademoiselle Turner. Grâce à elles, vous aurez du lait pour votre thé, et du chowder le dimanche.

Ayant déposé une tasse de métal devant Sophia, il versa une généreuse rasade de mélasse.

— Ces cabines sont toutes neuves, enchaîna-t-il. Autrefois, il y avait que l'entrepont, des cuisines au gaillard d'avant. L'Aphrodite a été réaménagée. Elle prend un nouveau départ.

Il versa du thé dans la tasse et poursuivit :

— Pendant la guerre, on avait besoin de tout cet espace. Pour les armes, la poudre, les boulets de canon. Il fallait partir à vide pour qu'il y ait de la place pour les prises de guerre et les captifs.

Sophia le fixa d'un regard incrédule.

— Des canons ? Des prisonniers ? L'Aphrodite était donc un navire de guerre ?

— Non, mademoiselle.

Le sourire aux lèvres, Gabriel retourna à sa marmite.

— C'était un vaisseau corsaire, rectifia-t-il. Elle a abordé soixante-trois navires - des français, des américains... Et elle a plus rapporté à Gray en cinq ans que tout ce que le vieux M. Grayson a perdu en trente années dans les plantations de canne à sucre.

— Vous étiez des pirates ?

— Pas du tout, mademoiselle. Un corsaire, c'est pas un pirate.

— Il est moins violent ?

Gabriel secoua la tête.

— Il l'est tout autant.

— Il est plus honorable ?

— Pas nécessairement.

— Dans ce cas, en quoi sont-ils différents ?

— La guerre de course est légale. Elle est autorisée par la Couronne royale. Un corsaire risque pas la pendaison.

— Je vois.

— Seulement, on est en temps de paix, maintenant. Fini, le pavillon noir ! Il faut qu'on devienne respectables, qu'il a dit, Gray. C'était ça ou se faire pirates, mais moi, je tiens à ma tête.

Sophia prit sa tasse, sous le choc.

Elle était la seule passagère à bord d'un navire rempli d'hommes aussi dangereux que des

pirates... à la différence près qu'ils ne pouvaient être poursuivis par la loi. Et M. Grayson, avec ses airs hautains et ses appétits mercantiles, avait été leur capitaine.

Miséricorde !

D'une main tremblante, elle porta sa tasse à ses lèvres et la but d'un trait.

— Je... je vous remercie pour le thé, bégaya-t-elle en se levant abruptement.

L'atmosphère lui paraissait soudain oppressante.

— Je crois que je vais aller prendre l'air.

Elle remonta en hâte vers le pont, saisie de vertige. Elle avait pratiquement flirté avec un pirate ! Si M. Grayson découvrait la fortune qu'elle transportait sur elle, il ne reculerait devant rien pour s'en emparer.

Et cependant, malgré sa crainte, elle ne pouvait chasser un délicieux frisson d'excitation. Un pirate !

Elle était peut-être en danger, l'admonesta la voix de la raison. Elle risquait de se faire dépouiller.

Pourquoi cette menace l'effrayait-elle si peu ?

Si elle ne pouvait échapper à cet homme, elle pouvait atténuer l'impact de son charme sur elle. Et pour ce faire, elle ne voyait qu'une solution. Se réfugier dans sa cabine et dessiner, de préférence des sujets simples et innocents. Des boutons de rose, des pommes, un tas de bûches... n'importe quoi sauf lui.

Soudain, un objet tomba près d'elle sur le pont, lui arrachant un sursaut. Un cordage. Si elle se fiait au bruit, il était tombé de haut. Rejetant la tête en arrière, elle leva les yeux. Davy Linnet descendait le gréement avec une agilité surprenante. A croire qu'il était né pour être marin !

Il bondit sur le pont à deux pas de Sophia avec grâce et légèreté.

— Désolé, mademoiselle.

Ayant ramassé le cordage, il adressa un sourire timide à Sophia assorti d'une courbette un peu maladroite. Elle répondit à son salut, avant de réprimer un sourire en le voyant rougir.

— Monsieur Linnet, dit-elle, prise d'une brusque inspiration, pourrais-je vous demander une faveur ?

Le garçon vira à l'écarlate.

— Tout ce que vous voulez, mademoiselle.

Chapitre 7

Au cours des jours qui suivirent, Gray se trouva pris dans un étrange quadrille. Mlle Turner apparaissait régulièrement dans son champ de vision, mais elle n'était jamais à sa portée. Et lorsque leurs chemins se croisaient, elle se détournait aussitôt pour s'éloigner de lui.

Il avait fini par connaître par cœur le rythme de ses journées. Elle sortait sur le pont après le

petit déjeuner, sans doute pour s'aérer un peu. Puis elle disparaissait jusqu'au petit quart, en fin d'après-midi.

C'était le moment favori des marins, celui où l'activité se calmait, tandis que le soleil descendait vers l'horizon et que se profilait l'heure du dîner.

Ceux qui avaient un pipeau en jouaient, ceux qui possédaient des cartes faisaient une partie, et ceux qui n'avaient rien allumaient une pipe. Il était assez naturel que Mlle Turner se montre alors, sans doute attirée par les rires, les chants et l'atmosphère de camaraderie qui régnait sur le pont.

Gray aurait été curieux de savoir à quoi elle occupait son temps entre le matin et le soir. A quoi une dame s'adonnait-elle pendant une traversée transatlantique ? À la broderie ? À la lecture ? En ce qui le concernait, l'oisiveté lui pesait. Il n'avait guère d'activité, en dehors de consigner avec soin leur latitude et d'arpenter le pont pour discuter avec l'équipage.

De temps à autre, une voile apparaissait à l'horizon. Selon son bon plaisir de capitaine, Joss pouvait choisir ou non de saluer le navire. Comme c'était étrange de voir les autres bateaux les croiser sans prendre la fuite !

Soudain, des cris attirèrent son attention. Des marins faisaient cercle autour du jeune Davy. Celui-ci, visiblement furieux, enfonçait le doigt sur le torse d'O'Shea.

— Rends-le-moi, espèce de gros...

— Boucle-la, moussaillon ! Tu sais à qui tu parles ?

D'une pichenette, l'Irlandais poussa le gamin contre Quinn, une nouvelle recrue. D'un coup de coude, ce dernier fit rouler Davy sur le sol.

Gray s'approcha du groupe. Une petite bousculade ne faisait pas de mal à un débutant - il fallait bien lui montrer où était sa place -, mais Gray n'avait jamais toléré la cruauté sur son bateau. Sans un mot, il agrippa Davy par le devant de sa vareuse et le remit sur ses pieds. Aussitôt, les rires cessèrent.

— Quel est le problème, O'Shea ?

Gray n'était pas assez naïf pour demander d'abord la version de Davy. À bord, la hiérarchie était sacrée.

L'Irlandais haussa les épaules.

— Le gamin s'énerve pour un bout de papier.

— Un bout de papier ? répéta Gray.

Le moussaillon se débattit.

— Il est à moi ! protesta-t-il.

— Et je t'ai dit que j'allais te le rendre, morveux !

Tout en vociférant, O'Shea serra les poings.

— Cette petite canaille a insulté ma mère, Gray. Laisse-moi le corriger !

Au même instant, la cloche sonna. Tous les regards convergèrent vers M. Brackett, avec son éternel manteau noir et sa mine renfrognée.

— Retournez à vos postes ! cria-t-il.

Puis, se dirigeant vers les claires-voies donnant sur la cuisine, il se pencha et tonna :

— Coq ! Pas de rhum pour la bordée de bâbord, ce soir !

La voix de Gabriel monta dans un nuage de vapeur :

— À vos ordres, monsieur Brackett !

Les hommes maugrèrent.

— Donne-moi ce papier, O'Shea, ordonna Gray. Je vais m'expliquer avec le gamin.

L'Irlandais tendit une feuille froissée, puis se dirigea vers la proue. Gray se tourna alors vers le jeune mousse et toussota afin de se composer le timbre de voix sévère qu'il réservait aux réprimandes, funérailles et autres graves occasions.

— Eh bien, Davy. Cela ne se fait pas, et c'est en outre une mauvaise idée de chercher des poux dans la tête d'O'Shea. Ou de n'importe quel autre marin d'ailleurs. Vous allez passer plusieurs mois ensemble sur ce bateau, or, la vie en mer n'est pas une partie de plaisir. Tes coéquipiers tiennent ta vie entre leurs mains, tu ne voudrais pas qu'ils lâchent prise, n'est-ce pas ?

— Non, monsieur, mais... Regardez.

D'un geste, Davy désigna le papier froissé. Gray sourit.

— De quoi s'agit-il ? D'une lettre de ta fiancée restée au pays ? fit-il en lissant la feuille.

De stupeur, il faillit la lâcher.

Il s'agissait d'un portrait au fusain du jeune garçon. Et ce fut une révélation.

— C'est Mlle Turner qui l'a fait, précisa Davy.

L'esquisse, réalisée d'une main à la fois adroite et légère, offrait une ressemblance saisissante avec son modèle. Que l'on était loin des portraits figés et stéréotypés que gribouillaient la plupart des demoiselles !

Chaque détail, chaque trait exprimait la personnalité de Davy. L'énergie brouillonne qui émanait de lui, ses mèches brunes en désordre, et l'étincelle d'optimisme juvénile qui éclairait son regard, tempérée par ce petit sourire en coin, promesse d'un caractère non dépourvu de finesse et d'ironie... En quelques coups de fusain, l'artiste - car c'était là, indiscutablement, l'œuvre d'une artiste - avait non seulement rendu le jeune Davy tel qu'il était aujourd'hui, mais aussi l'homme qu'il deviendrait plus tard.

Ce n'était pas une représentation servile, c'était un portrait, sensible et puissant.

Un instant, Gray envia la jeunesse de Davy. Une grande solitude l'envahit... ainsi qu'une furieuse envie d'étrangler la chèvre qui avait dévoré deux des feuilles de Mlle Turner et de remettre le cap sur Londres pour aller lui en acheter de nouvelles.

Puis avec curiosité - et une pointe d'inquiétude -, il se demanda ce que voyait Mlle Turner lorsqu'elle le regardait lui.

— Je voulais le garder pour ma mère, reprit Davy.

Mlle Turner y a travaillé que pendant mes pauses, monsieur Grayson. Elle a dit que je lui rendais service en lui offrant un sujet d'étude.

Il s'essuya la joue du revers de la manche et détourna les yeux.

— C'est la première fois que je vois mon portrait. Est-ce qu'il me ressemble ?

— Beaucoup, répondit Gray, plus ému qu'il ne l'aurait souhaité.

Un sourire un peu forcé sur les lèvres, il ajouta :

— Vous avez fort belle mine, monsieur Linnet. Dans deux ou trois ans, vous briserez les cœurs sur les deux continents.

— Bah ! lâcha Quinn, qui se tenait à quelques pas de là. Il est fou amoureux de Mlle Turner. Pas vrai, mon gars ?

Davy rougit jusqu'aux oreilles.

— Je... je... bafouilla-t-il.

Gray s'esclaffa et lui flanqua une tape amicale sur l'épaule.

— Excellent choix, jeune homme. Elle est belle comme un ange et très douée de ses mains.

Davy dansa d'un pied sur l'autre.

— Je sais bien qu'elle me regardera jamais, monsieur. Je suis juste...

— Un garçon normalement constitué ! l'interrompit Gray en riant. Et un sacré petit veinard. Elle t'a fait cadeau d'une feuille de papier tout entière.

Alors que Sophia sortait par l'écouille, elle entendit le rire de M. Grayson sur sa droite. Elle tourna à gauche.

L'averse de la nuit avait lavé le ciel de ses nuages, révélant une voûte d'un bleu d'azur. Le soleil, qui projetait ses rayons avec ardeur, allumait des étincelles sur la crête des vagues. La mer scintillait comme un millier de diamants.

Ce jour aurait dû être celui de ses noces, songea Sophia.

Le soleil brillait-il aussi sur une certaine petite chapelle nichée au cœur du Kent ? Qu'avait-on fait des centaines de fleurs de serre cultivées tout spécialement pour l'événement ? La pyramide de glaces à la rose et aux amandes, tel un mausolée à la mémoire de sa trahison, attendait-elle stoïquement son retour ?

Même si on avait réussi jusqu'alors à garder le secret sur sa disparition, tout le monde comprendrait, en ne la voyant pas à l'église... La rumeur de son enlèvement par le mystérieux Gervais se propagerait plus vite qu'une touche de pigment sur un lavis. Le beau monde ne parlerait que d'elle, mais pas de la façon que ses parents avaient espérée.

Elle leur avait joué un bon tour ! Vraiment, elle n'imaginait rien de plus drôle.

Alors pourquoi avait-elle envie de pleurer ?

Elle se pencha par-dessus le bastingage pour observer le mouvement des vagues et de l'écume contre la coque du navire. Une larme roula sur sa joue et tomba dans l'eau, aussi insignifiante qu'un grain de sable dans le désert.

Soudain, un éclat sous la surface attira son regard. Une flèche s'élança des profondeurs émeraude, puis plongea de nouveau. Sophia attendit, retenant son souffle. Le trait de lumière jaillit de nouveau.

Un marin en appela un autre, et les deux hommes rejoignirent Sophia près du bastingage.

— Qu'est-ce donc ? les interrogea-t-elle.

— Des dorades, mademoiselle.

La créature chatoyante bondit encore une fois, vola dans les airs, puis disparut dans les flots. Elle poursuivit ce joyeux manège pendant quelques instants, laissant des arcs étincelants dans son sillage. Elle se rapprocha bientôt du bateau, pour le plus grand plaisir de Sophia, que le jeu de la lumière sur ses écailles aux subtiles irisations enchantait.

— C'est magnifique ! s'écria-t-elle.

Au même instant, un harpon jaillit de la main d'un marin et transperça la dorade dans un horrible chuintement.

— C'est surtout le dîner ! renchérit l'homme d'un ton satisfait.

Son compagnon et lui firent descendre un filet le long de la coque, et le remontèrent, chargé de leur prise qui s'agitait furieusement.

Sophia porta la main à sa bouche, saisie de nausées.

— Allons, faites pas de façons, mademoiselle. Regardez, ou vous allez rater les couleurs.

Les couleurs ? Intriguée, Sophia jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

Le poisson était à présent sur le pont, son corps aplati secoué de soubresauts.

— Vous voyez, mademoiselle ? Ça commence.

De fait, les couleurs vives de la dorade commencèrent à changer. Sophia s'approcha, fascinée. Le ventre irisé tourna au cobalt intense. Les nageoires rayées de vert franc prirent des teintes d'or éclatant. Jamais Sophia n'avait observé une telle palette - ni dans la nature, ni dans l'art, ni même dans ses rêves ! Cet animal était un arc-en-ciel vivant.

Ou plutôt, un arc-en-ciel à l'agonie. Ses flancs pâlirent, puis il cessa de remuer. Les marins récupérèrent le harpon et se tournèrent de nouveau vers le bastingage, laissant le cadavre inerte sur le pont.

Jamais Sophia n'avait éprouvé une telle désillusion. La dure réalité de la vie et de la mort venait de lui être jetée au visage tel un paquet d'eau glacée. Elle s'avisait soudain que, jusqu'à présent, elle n'avait vu le monde que comme une collection d'objets destinés à la distraire ou à l'émerveiller.

Maintenant, elle comprenait. Rien n'existait pour sa seule beauté. Le plus magnifique des poissons n'était qu'une créature mortelle... et un dîner en perspective.

Elle avait quitté son foyer dans l'espoir de connaître la vraie vie, l'authentique passion, la grande aventure. Eh bien, la vie était là, sous ses yeux, et elle n'était pas belle à voir. Quant à chaque instant passé sur ce pont, les yeux hagards et noyés de larmes, c'était un peu de « vraie vie » gaspillée.

— En voilà une autre ! cria un marin.

Il lança son harpon dans les vagues avant de claironner, quelques secondes plus tard :

— Du premier coup !

Sophia s'approcha du bastingage et se pencha. Un poisson frétillait dans les vagues. Elle fut parcourue d'un frisson d'excitation.

Comme le marin commençait à remonter le filin, elle lui demanda :

— Je peux vous aider ?

— Hein ? grommela l'homme sans s'interrompre.

— Puis-je ? répéta Sophia en indiquant le filin.

Elle avait déjà péché. Certes, ce n'était qu'une modeste truite dans une petite rivière des Midlands, mais le principe semblait le même.

Le marin la considéra d'un air perplexe, puis il haussa les épaules.

— Pourquoi pas ? fit-il.

Sophia saisit alors le filin à pleines mains, tandis que son voisin lui montrait comment s'appuyer du pied contre la rambarde et enrrouler la corde à mesure qu'il retombait sur le pont.

— Prête ? demanda-t-il.

Elle hocha la tête, et il lâcha la corde.

— Oups ! s'écria Sophia, tout en laissant filer plusieurs pieds de corde.

La dorade était plus rapide et plus puissante qu'elle ne s'y attendait, d'autant qu'elle venait de lui laisser plus d'espace pour se débattre.

— Un peu d'aide, mademoiselle ? proposa le marin.

— Non, merci, je vais y arriver.

Elle carra les épaules et raffermi sa prise. Puis, serrant les dents sous l'effort, elle recommença à tirer sur la corde. Chaque fois qu'elle regagnait un pied de filin, l'animal en reprenait trois, et il s'agitait avec tant d'énergie qu'il serait sans doute en charpie une fois qu'elle l'aurait hissé à bord.

Tant pis. Elle était bien résolue à le remonter. Ne serait-ce que pour trouver autre chose que du porc salé dans son assiette au dîner.

Peu à peu, la tâche lui parut plus facile, sans doute parce que le poisson s'épuisait. Hélas ! Alors qu'elle croyait avoir gagné la partie, la dorade, dans un ultime effort, la fit basculer vers l'avant. Son pied se prit dans le rouleau de corde, et elle faillit tomber. Elle parvint, Dieu sait comment, à retrouver son équilibre, et poursuivit la bataille. Ses efforts furent salués par un chœur de sifflements et de hourras.

— Bravo, mademoiselle !

— Vous l'avez !

Regardant brièvement par-dessus son épaule, Sophia s'aperçut qu'elle était à présent entourée d'un petit groupe de spectateurs. Manifestement, son combat contre la dorade offrait un divertissement bienvenu. Eh bien, qu'ils en profitent !

Le sourire aux lèvres, elle se remit à tirer sur la corde. Jamais elle ne s'était autant amusée.

Par les cornes du diable ! Cette innocente allait se faire tuer ! Depuis le timon, Gray observait, médusé, Mlle Turner lutter contre la dorade sous les applaudissements de l'équipage.

— Bon sang, où ont-ils la tête ? bougonna Joss à ses côtés. Monsieur Wiggins, veuillez...

— Je m'en occupe ! coupa Gray.

Il sauta par-dessus la rambarde qui séparait le timon du gaillard d'arrière, et traversa le pont d'un pas rapide tout en s'efforçant de contenir un début de panique. Nom d'une pistole, depuis quand le pont de l'Aphrodite était-il aussi long ? À l'autre bout, Mlle Turner venait de

buter contre le rouleau de corde. Le cœur battant, il la vit perdre l'équilibre, puis se rétablir de justesse...

— Bande de crétins ! marmonna-t-il en ravalant un chapelet de jurons.

Il fallait avoir perdu l'esprit pour laisser un poisson s'agiter ainsi au bout de son filin, projetant du sang et des lambeaux de chair dans son sillage. C'était une très mauvaise méthode pour attraper un poisson. En revanche, c'était la meilleure façon d'attirer...

— Un requin !

À partir de là, tout se déroula très vite. Pourtant, Gray éprouvait la curieuse impression de se mouvoir au ralenti.

Si Mlle Turner avait eu deux doigts de bon sens, elle aurait lâché la corde depuis longtemps.

Seulement, ce n'était qu'une jolie petite gouvernante au milieu d'une jungle maritime, en route pour un emploi fastidieux sur une île oubliée du monde, alors que le premier imbécile venu savait qu'une aussi jolie femme n'aurait nul besoin de travailler pour subvenir à ses besoins.

Si les gars avaient été moins stupides, ils auraient coupé la corde, mais ce n'était qu'une poignée de lourdauds, trop fascinés par le spectacle qu'elle offrait pour lui venir en aide.

Et si Gray avait eu son couteau, il l'aurait sorti. Seulement, il ne l'avait pas, parce qu'il n'était plus le capitaine, ni un officier, ni même un membre de l'équipage. Il n'était qu'un passager déguisé en dandy, qui n'avait pas pris son couteau ce matin-là pour ne pas déranger le tombé impeccable de son nouveau manteau.

En revanche, il avait ses jambes, qui le portaient à présent aussi vite qu'elles le pouvaient vers la proue. Il avait ses bras, qui entourèrent Mlle Turner au moment où les mâchoires du requin se refermaient sur la dorade pour l'entraîner sous la surface de l'eau. Et il avait sa voix, si puissante qu'elle portait par-dessus le roulement du tonnerre, le fracas des armes et les hurlements de douleur.

— Lâchez ce filin ! ordonna-t-il en lui secouant énergiquement les avant-bras.

D'instinct, elle avait resserré les mains sur sa prise. Le requin s'éloigna avec sa proie, tirant sur le câble qui glissa entre les paumes de Mlle Turner, lui arrachant probablement la peau.

— Lâchez-le ! répéta Gray. Vite !

Elle obtempéra enfin. Ses doigts tremblaient, ses paumes étaient écorchées.

Gray s'apprêtait à l'éloigner du bastingage lorsqu'il comprit, trop tard, que le requin était déjà loin... tirant derrière lui plusieurs pieds de cordage.

Ce même cordage qui était en train de se resserrer dangereusement autour des bottines de Mlle Turner.

— Coupez ce maudit filin ! hurla-t-il.

Puis il la serra contre lui de toutes ses forces et posa son pied à côté des siens, au milieu du rouleau de corde.

Le cordage se referma autour de leurs chevilles, leur faisant perdre l'équilibre. Mlle Turner poussa un cri de douleur tandis qu'ils s'affalaient sur le pont, avant d'être entraînés vers le bastingage. Encore quelques secondes et ils passeraient pardessus bord, ou se feraient arracher la jambe. Aucune de ces deux possibilités n'était plus souriante que l'autre.

Gray appuya son pied libre contre la rambarde, se préparant à ce qui risquait fort d'être une lutte aussi brève qu'inutile contre un requin.

— Coupez... cette fichue... corde ! articula-t-il. Il y eut un sifflement, puis un bruit mat. Quelqu'un l'avait entendu.

Levant les yeux, Gray vit Levi, qui tenait une hache dans sa grosse pogne. La lame était à demi enfoncée dans le rail du bastingage.

— Merci, mon vieux, dit-il dans un souffle, avant de laisser retomber sa tête sur les planches.

Voilà comment il se retrouva étendu sur le pont, étreignant Mlle Turner à l'étouffer. Elle lui tournait le dos, son charmant postérieur lové contre ses cuisses, trempée de sueur, haletante. Gray se souvint alors qu'il avait vécu cette scène en rêve la nuit précédente - à cette différence près que Mlle Turner était nue comme au premier jour, et qu'ils n'étaient pas entourés d'une meute de loups de mer au regard vitreux.

Et que disait-elle, cette jolie sirène qui avait failli l'entraîner vers une mort atroce ?

— Oh ! C'était merveilleux !

Chapitre 8

— Voilà le spectacle le plus stupide auquel j'aie jamais assisté !

M. Grayson claqua la porte de la cabine du capitaine et déposa une bassine d'eau sur la table devant Sophia. Puis, d'une main tremblante, il sortit une flasque de sa poche de poitrine, l'ouvrit et versa un trait d'alcool dans l'eau... avant de s'en octroyer une généreuse rasade.

Sophia tressaillit. Jamais elle ne l'avait vu aussi agité. D'ordinaire, il tournait tout en dérision, se sortait des plus vives confrontations par une boutade, et répondait aux provocations par un sourire moqueur.

— Vous êtes fâché, murmura-t-elle.

— Fâché ? J'ai une furieuse envie de ficeler cette brochette d'imbéciles à la fusée de vergue et de leur crier après jusqu'à les rendre sourds !

— Dans ce cas, pourquoi est-ce après moi que vous criez ?

Il ouvrit un tiroir d'un geste brusque et en sortit une boîte. Lorsqu'il en souleva le couvercle, Sophia vit qu'il s'agissait d'un nécessaire de soins - il était plein de flacons, d'emplâtres et de rouleaux de gaze.

— Parce que...

Laissant échapper un soupir las, M. Grayson s'assit dans l'autre fauteuil.

— Parce que c'est le privilège du capitaine, et que je ne suis pas le capitaine. Montrez-moi vos mains.

Sophia les sortit prudemment de sous la table et les ouvrit. Ses paumes étaient à vif.

Tout en maugréant, M. Grayson s'empara de l'une de ses mains avec délicatesse et la posa au creux de la sienne. Puis, de l'autre, il humecta un morceau de gaze dans la bassine.

— Cela va faire mal, la prévint-il.

— Cela fait déjà mal.

— Cela va faire encore plus mal.

Sophia frémit lorsqu'il nettoya la plaie, et détourna les yeux. Elle n'avait pas été aussi proche de lui depuis ce jour où elle avait observé à ses côtés Davy Linnet grimper au mât.

À présent, elle voyait son visage de près - sa mâchoire volontaire ombrée d'une barbe de plusieurs jours, la fine estafilade sur le bas de son visage, et les petites rides autour de ses yeux, conséquence d'années passées au grand air, ou d'un caractère joyeux. Son visage était sculpté par la vie. Et il était fascinant.

— Est-ce que vous vous rendez compte que vous auriez pu mourir ? demanda-t-il d'un ton bourru.

Sophia se mordit la lèvre. Elle savait qu'elle aurait dû trembler de peur rétrospective. Pourtant, elle se sentait vivante. Merveilleusement vivante... Et puissamment reliée à cet homme, comme si cette corde les unissait toujours.

— Pour une gouvernante, vous manquez singulièrement de bon sens.

Son regard vert chercha le sien.

— J'avoue que j'ai du mal à vous cerner, reprit-il. Un frisson parcourut Sophia.

Il lui lâcha la main et prit l'autre, avant d'humecter un nouveau morceau de gaze.

— Vous êtes une énigme, mademoiselle Turner, poursuivit-il en lui nettoyant la paume. Cette robe affreuse ne peut pas avoir été taillée pour vous. Vos gants sont un cadeau. La perte de deux feuilles de papier vous arrache des larmes. Et vos mouchoirs portent le monogramme d'une autre.

Une bouffée de panique envahit Sophia. Mal à l'aise, elle le regarda placer un pansement sur sa main.

— Depuis le jour où vous m'avez dit que vous alliez me payer, vous me fuyez. Et je sais pourquoi.

— Vraiment ? souffla-t-elle, le cœur battant.

— Oui, répondit-il en pansant son autre main.

Seigneur ! Que savait-il exactement ? Devait-elles'en tenir à sa première version ? Inventer une nouvelle histoire ?

— Vous me mentez depuis le début.

Sophia était incapable d'articuler un mot. Sa voix demeurait bloquée dans sa gorge.

— Regardez-vous ! dit-il. Vous êtes blanche comme un linge. Je le savais. Vous n'avez jamais eu l'intention de payer votre billet. Vous n'avez pas un shilling en poche, n'est pas ?

Sophia battit des cils, interdite. Il la croyait sans le sou !

Dans ce cas, à quoi bon le détromper ? La meilleure façon de préserver son secret était de ne rien dire de l'argent qu'elle transportait. Si M. Grayson voulait lui offrir la traversée, elle aurait été folle de ne pas accepter !

— Eh bien ? s'impatientait-il.

Sophia baissa les yeux.

— Qu'allez-vous me faire ?

— Je me le demande bien ! Je serais tenté de vous mettre au travail. Pour traire les chèvres, par exemple. Enfin, quand vos plaies seront guéries...

Il lui fit plier les doigts pour vérifier la solidité des pansements.

— Stubb vous les changera deux fois par jour. Interdiction de vous servir de vos mains.

— Qui va me nourrir ? M'habiller ? Me laver ? Vous, peut-être ?

Il prit une longue inspiration, et ferma un instant les paupières.

— Servez-vous-en le moins possible, rectifia-t-il en rouvrant les yeux. Évitez de dessiner.

À ces mots, Sophia sursauta.

— Je suis une artiste ! protesta-t-elle. J'ai besoin de mon art !

— Je vous croyais gouvernante ?

— Je suis les deux, marmonna-t-elle.

— Dans ce cas, répliqua-t-il en refermant la boîte, changez de comportement. Une gouvernante ne parle que lorsqu'on lui adresse la parole. Elle reste à sa place.

Il se leva et jeta, plus qu'il ne la posa, la boîte dans son tiroir.

— À partir d'aujourd'hui, vous avez interdiction de toucher une voile, une corde ou même une écharde sur ce bateau. Interdiction de discuter avec l'équipage en dehors des pauses. Interdiction de dépasser le mât de misaine. Interdiction de vous approcher du timon.

— Je n'ai plus qu'à tourner en rond à l'arrière du bateau, alors ?

— Exactement.

Il referma le tiroir d'un coup sec.

— Et seulement le matin et au petit quart. Le reste du temps, vous demeurerez dans votre cabine.

C'en fut trop ! Sophia bondit sur ses pieds, furieuse. Elle n'avait pas quitté une cage pour se laisser enfermer dans une autre.

— Qui êtes-vous, pour me dicter ainsi ma conduite ? Pas le capitaine de ce bateau, que je sache !

— Qui je suis ?

Il s'approcha d'elle, jusqu'à ce qu'ils soient presque nez à nez. La force virile qu'il dégageait était si intense que Sophia en eut le vertige.

— Je suis un homme qui se soucie de vous garder en vie. Voilà qui je suis.

Les jambes de Sophia menacèrent de se dérober sous elle. Elle se retint de justesse au bureau.

— Je ne suis peut-être pas le capitaine, enchaîna-t-il, mais je suis l'armateur. Je suis l'homme à qui vous devez six livres et huit shillings. Et maintenant que je sais que vous ne pouvez pas payer, je suis aussi l'homme qui ne recevra pas un seul penny tant qu'il n'aura pas livré à George Waltham une gouvernante... intacte.

Sophia le foudroya du regard, en colère contre lui et contre elle-même. Comment pouvait-elle trouver du charme à un individu aussi odieusement calculateur ? Sa vie ne valait-elle pas plus que quelques shillings ? Ses parents, au moins, l'estimaient en milliers de livres !

— Je vois, murmura-t-elle. Vous étiez prêt à affronter un requin pour six livres et huit shillings. Pour vous, il n'y a que l'argent qui compte.

— Exactement.

Il ponctua ce mot d'un vigoureux coup de poing sur la table. Tout trembla dans la cabine. Cette démonstration de force brutale était un peu effrayante, et très excitante. D'autant qu'il la regardait comme s'il avait envie de l'embrasser. Et qu'elle n'aurait pas été fâchée qu'il le fasse.

Et puis soudain, il recula et haussa nonchalamment les épaules. Un sourire arrogant flotta sur ses lèvres, et le baiser qu'il ne lui avait pas donné vola jusqu'à elle telle une ombre. Le vaurien insolent était de retour.

— Exactement, Sweet Heart, répéta-t-il, il n'y a que l'argent qui compte. Et quiconque vous dira le contraire est un fieffé menteur. Sinon, vous ne seriez pas en route pour travailler comme gouvernante à Tortola, n'est-ce pas ?

Que répondre à cela ?

— En effet, avoua-t-elle, vaincue.

— Les affaires sont les affaires, ma belle. Évitez de me compliquer la tâche ou je vous débarque dans le premier village de pêcheurs des Açores que nous croiserons.

— Vous ne feriez pas cela.

— Ah non ?

Il se dirigea vers la porte, fit halte sur le seuil et se retourna.

— Je connais la veuve d'un capitaine français qui vous prouverait le contraire.

Au terme d'un interminable après-midi, Gray posa le livre qu'il avait vainement tenté de lire. Lorsqu'il regardait les pages imprimées, il ne voyait qu'elle. Il ferma les paupières et tenta de dormir. Il ne voyait toujours qu'elle.

Lorsqu'il entendit piquer la cloche du petit quart, il renonça. Jetant l'ouvrage de côté avec un soupir dépité, il descendit de son hamac et gagna le pont.

Quitte à être hanté par le charmant minois de Mlle Turner autant l'avoir vraiment sous les yeux.

Seulement, il n'y avait pas que son visage qui le torturait, ni son corps mince et souple qu'il rêvait de libérer de cette affreuse robe de lainage gris. Il y avait cette honnêteté, lorsqu'elle avait admis la vérité sans discuter. Cette passion, lorsqu'il lui avait suggéré d'oublier son art. Cette innocente étincelle de désir, lorsqu'il lui avait dit qu'il se souciait de la garder en vie.

Dire qu'il avait gâché une partie de son adolescence à apprendre par cœur des sonnets, et passé des années à perfectionner l'art du sous-entendu ! Tout cela pour découvrir que la déclaration la plus efficace se résumait, peu ou prou, à : « Toutes choses étant par ailleurs égales, je préférerais ne pas vous voir servir de déjeuner à un requin. »

Six livres et huit shillings, se dit-il en endossant son manteau. Voilà exactement ce qu'elle représentait à ses yeux. Il avait promis à Joss de la surveiller, et les événements de la matinée

lui donnaient raison. Ce serait plus facile s'il l'avait sous les yeux.

Lorsqu'il parvint à l'air libre, le gaillard d'arrière était vide et le pont aussi. Tous les hommes s'étaient réunis à l'avant. A en juger par les chants et les rires, le rhum coulait à flots. Il se dirigea vers la proue pour se joindre aux libations rituelles du samedi soir au cours desquelles chaque marin portait un toast à l'épouse ou à la fiancée restée au pays.

Un rire léger, provocant, indéniablement féminin fusa soudain. Gray se figea. Mlle Turner lui avait désobéi.

Puis une autre pensée lui vint, plus déprimante encore.

C'était la première fois qu'il l'entendait rire. Il venait de passer plusieurs jours en compagnie d'une jolie femme sans la faire rire une seule fois. Il ne se reconnaissait plus. Il sortit sa flasque et en avala une rasade.

Puis il fit quelques pas, et un seul regard suffit à confirmer ses soupçons. Mlle Turner, un quart à la main, était assise sur une caisse. Bailey joua quelques notes de pipeau, et un chœur viril entonna un chant de marin. Gray attendit un couplet entier, puis il s'approcha à pas de loup, et s'immobilisa derrière la jeune femme.

— Que faites-vous là ? demanda-t-elle en lui jetant un regard par-dessus son épaule.

— Moi ? Je m'adosse contre le mât. Vous savez, ce grand morceau de bois que vous étiez supposée ne pas dépasser ?

Elle porta son quart à ses lèvres.

— La bonne question, reprit-il en s'asseyant sur ses talons à côté d'elle, serait plutôt : que faites-vous là ?

— Je m'amuse, répliqua-t-elle. Vous devriez en faire autant.

Elle lui tendit son quart et applaudit avec enthousiasme le marin qui venait d'achever son morceau. Gray fixa un instant le quart à moitié vide, puis le porta à son nez. Du rhum pur ! Il s'expliquait mieux la bonne humeur de Mlle Turner. Celle-ci lui reprit son gobelet, et en avala une lampée digne d'un vieux loup de mer.

Par les cornes du diable ! Gray ne connaissait rien de plus pénible que de devoir s'occuper d'une sage petite gouvernante... sauf, peut-être, s'occuper d'une petite gouvernante ivre morte.

— Gray ! s'écria O'Shea en se frayant un chemin jusqu'à lui pour lui fourrer un quart dans la main. T'arrives à temps pour un nouveau toast.

L'Irlandais leva haut son gobelet.

— A la belle Maureen, qui a le derrière ferme et...

— Et le cerveau ramolli, l'interrompit Gray. Il faut avoir du porridge dans le crâne pour batifoler avec un brigand comme toi.

Les hommes éclatèrent de rire.

— A la belle Maureen ! reprit Gray avant de boire une gorgée.

Puis il se redressa, prit Mlle Turner par le coude.

— Venez, dit-il. Vous n'avez rien à faire ici.

— Oh, mais j'ai été invitée ! rétorqua-t-elle d'une voix un peu pâteuse. Je ne vais nulle part.

- Ce n'est pas un endroit pour une dame, insista Gray en la forçant à se lever.
- A ton tour, Gray ! s'exclama alors O'Shea.
- Je ne suis pas venu pour boire, mais pour raccompagner Mlle Turner à sa cabine.
- Allez, Gray ! insista un autre marin. Juste un toast !

Mlle Turner s'appuya sur lui de tout son poids.

- Oh, oui, monsieur Grayson ! Rien qu'un tout petit toast, renchérit-elle avec des inflexions provocantes que n'aurait pas reniées la plus tentatrice des sirènes.
- Très bien, céda-t-il.

Il leva son verre et, le regard plongé dans celui, un peu brumeux, de sa voisine, déclara d'une voix forte :

- À la plus belle femme du monde, la seule que j'aie jamais aimée...

La jolie sirène ouvrit des yeux ronds. Un silence tendu se fit autour d'eux. Gray sourit jusqu'aux oreilles, ravi de son petit effet.

- À ma sœur Isabel ! conclut-il.

Mlle Turner plissa les yeux d'un air furieux. Les hommes le huèrent.

- T'es plus drôle du tout, Gray, bougonna O'Shea.
- Exact. Je suis respectable.

Il prit sa voisine par le bras.

- Et maintenant, au dodo ! ajouta-t-il à son adresse.
- Pas si vite, je vous prie, protesta-t-elle en se dégageant. Je n'ai pas encore porté de toast. Nous autres femmes, nous avons aussi nos bons amis, voyez-vous !

Des murmures égrillards fusèrent du petit groupe. Gray recula d'un pas et but une gorgée de rhum. Après tout, si elle avait envie de se ridiculiser, pourquoi l'en empêcher ?

Mlle Turner se leva en vacillant et leva son quart.

— À Gervais, le seul amour de ma vie. A mon petit lapin adoré !

Mon lapin ? Gray faillit s'étouffer.

— Mon professeur de peinture, précisa-t-elle d'une voix pâteuse, et mon maître dans l'art de l'amour.

Des cris et des sifflements s'élevèrent. Gray posa son quart d'un geste brusque.

— Très bien, mademoiselle Turner. Vous vous êtes suffisamment amusée pour ce soir.

— Je ne plaisante pas, répliqua-t-elle. Il m'aimait. Il était fou de moi.

Si elle continuait ainsi, songea Gray, furieux, l'équipage non plus n'allait pas tarder à devenir fou. Après tout, ces hommes étaient des marins, privés de femmes pendant des semaines.

— Il ne devait pas vous aimer tant que cela s'il vous a laissée partir, riposta-t-il en lui prenant le coude d'un geste ferme pour l'entraîner à sa suite.

— C'est possible, minauda-t-elle en résistant Dans ce cas, il me faut peut-être un nouveau fiancé ?

Il était temps de mettre fin à cette scène, ou Gray ne répondait plus de rien.

D'un geste fluide, il se pencha vers elle, lui entourra les cuisses du bras et la hissa sur son épaule. Elle poussa un cri de surprise.

— Posez-moi par terre, espèce de brute ! protesta-t-elle en lui martelant le dos de coups de poing.

Gray lui plaqua les jambes contre son torse et, de sa main libre, lui donna une petite tape sur le postérieur.

— Messieurs, annonça-t-il à la cantonade en affichant un sourire gourmand, nous allons nous coucher.

Salué par un chœur d'encouragements et de rires, il emporta sa proie jusqu'à la salle commune des cabines des dames. Là, il la reposa sur le sol. Comme elle perdait l'équilibre, il la retint par le bras.

Mal lui en prit. Mlle Turner en profita pour se suspendre à son cou. Gray demeura immobile, les bras ballants.

Par tous les diables de l'enfer ! Elle le regardait à présent de ses grands yeux suppliants - quoiqu'un peu embrumés par le rhum. Elle arrondit ses lèvres aussi pulpeuses que le fruit défendu...

Et éclata de rire.

— Je ne vois pas ce qu'il y a de si drôle, bougonna-t-il, partagé entre l'agacement et la satisfaction.

Au moins, il l'avait fait rire.

— Ces hommes, là-haut, fit-elle entre deux hoquets. Que croyez-vous qu'ils s'imaginent ?

Gray la fixa sans répondre.

— Ils croient que nous sommes amants ! poursuivit-elle avant de s'esclaffer de plus belle.

— Sweet Heart, vous devriez vous en féliciter, dit-il en l'écartant de lui.

Comme elle refusait de le lâcher, il la poussa, l'obligeant à reculer jusqu'à la cloison lambrissée. Puis, dardant sur elle un regard sévère, il reprit :

— Priez pour qu'ils s'imaginent que je suis en train de vous faire l'amour, ma belle. S'ils pensent que vous êtes à moi, ils ne vous toucheront pas. Sinon...

De ses mains bandées, elle lui caressa la nuque.

— Arrêtez, ordonna-t-il d'une voix enrouée.

Elle continua.

— Arrêtez ! répéta-t-il d'un ton plus rude.

Il laissa échapper un grognement de frustration lorsque, du bout des doigts, elle lui effleura la peau derrière l'oreille.

— J'aime quand vous me regardez ainsi, chuchota-t-elle. Vous avez l'air dangereux. Comme si vous étiez un pirate... et que j'étais votre captive.

— Vous êtes ivre, grommela-t-il.

— Hum... Et vous, vous êtes un homme. Un homme grand et solide, avec les plus beaux cheveux que j'aie jamais vus.

Sur ce, elle enfouit les doigts dans lesdits cheveux. L'incendie qui courait dans les veines de Gray se propagea jusqu'à ses reins. Elle rit de nouveau. Il n'avait plus qu'une envie, la faire taire d'un baiser passionné.

— Vous voulez que je vous dise ? reprit-elle.

— Non.

— Allons, Gray, roucoula-t-elle en se plaquant contre lui sans la moindre pudeur. Vous n'êtes plus drôle.

— En effet, maugréa-t-il.

« Je suis devenu respectable, ajouta-t-il pour lui-même. Depuis le début de cette traversée. » Et il se demandait bien pourquoi. Après tout, quel besoin avait-il de se presser ? Il aurait pu attendre le mois d'après. Qui prenait des bonnes résolutions en décembre ?

— Eh bien, je vais vous dire quand même. Vos cheveux sont d'une si belle couleur... Bruns, avec cette base rouge, et là...

Elle lui caressa la tempe d'un air concentré.

— ... de petits fils d'or... Depuis que je vous ai vu pour la première fois, j'ai envie de vous...

Sa voix s'étrangla, et elle fut secouée d'un fou rire.

Pour sa part, il ne trouvait pas du tout cela amusant. Ses reins étaient en feu, et ce qui lui restait d'empire sur lui-même fondait comme neige au soleil. Il s'écarta d'elle et appuya les mains contre la cloison, l'emprisonnant entre ses bras.

Il ne la touchait même pas.

Elle, en revanche... Sans cesser de lui caresser la nuque, elle se pressa contre lui. Gray eut toutes les peines du monde à ne pas frotter son sexe en érection contre elle. Il fallait qu'il parte d'ici. Sans un regard en arrière.

Hélas ! il en était incapable. Elle avait envie de lui. Rien n'était plus irrésistible qu'une femme brûlante de désir... Gray pouvait lutter contre ses propres appétits, mais lorsqu'une femme le voulait, il perdait tout contrôle sur lui-même. Cette sirène jouait les tentatrices avec une habileté consommée. Et il était sur le point de lui donner ce qu'elle réclamait.

— ... j'ai envie de vous... j'ai tellement envie de vous peindre, acheva-t-elle dans un soupir.

De le peindre ? Gray éclata de rire.

— Écoutez, ma belle, je...

Il s'interrompit tandis qu'une image prenait forme devant ses yeux. Non pas celle de Mlle Turner nue contre lui - une vision qui hanterait sans aucun doute ses rêves pendant longtemps -, mais celle de Mlle Turner en train de dessiner un portrait.

Son portrait.

Et soudain, il se vit à travers son regard d'artiste.

Un brigand hirsute sur le point d'abuser d'une petite gouvernante seule au monde et un peu ivre. Un homme qui s'apprêtait - une fois de plus - à briser une promesse faite à son frère. Un imposteur en bottes de dandy s'efforçant de s'acheter une place dans la bonne société et de rentrer dans les bonnes grâces de sa sœur, faute d'avoir été capable d'obtenir l'une et l'autre par ses seuls mérites.

Ce portrait-là ne lui plaisait pas. Il ne serait sans doute jamais un modèle de respectabilité, mais qu'il soit maudit si l'on devait conserver une telle image de lui !

Dans un grognement de dépit et de frustration mêlés, il recula de plusieurs pas.

— Pas question ! marmonna-t-il.

— Pourquoi ? Vous ne voulez pas que je vous...

— Non. Je ne veux rien de vous. Je vous interdis de me peindre, de me toucher, de distraire l'équipage, d'attirer les requins... Je ne veux même plus vous voir. Plus jamais !

Elle le fixa, visiblement perdue. Il n'en avait pas terminé.

— Vous n'êtes qu'une tête de linotte, poursuivit-il. Avez-vous idée de ce qui peut arriver à une jeune femme qui voyage sans chaperon et sans un sou vaillant ? Avez-vous conscience de jouer avec le feu, lorsque vous laissez ces hommes vous saouler et que vous vous pavanez devant eux comme une traînée ?

Le visage de Mlle Turner se décomposa.

— Si j'avais eu envie de vous, continua-t-il d'un ton menaçant, je vous aurais eue dès la première nuit. Et je me serais sans doute déjà lassé de vos charmes à l'heure qu'il est. Vous auriez perdu votre innocence, et pour quoi ? Pour rien ! Peut-être, si vous aviez été douée au lit, vous aurais-je décompté quelques shillings sur le prix de votre billet.

Elle ouvrit de grands yeux effarés. Son ivresse parut se dissiper. Tant mieux. Peut-être allait-elle se conduire avec un peu de bon sens, à présent.

— Maintenant, allez dans votre cabine, verrouillez votre porte, et au lit. N'oubliez pas de faire vos prières, et remerciez le bon Dieu que je ne veuille pas de vous.

Chapitre 9

Maudit soleil !

Sophia entrouvrit les paupières. Seul un faible rai de lumière passait sous la porte mais elle referma les yeux, douloureusement éblouie. Elle avait mal à la tête. Elle avait mal aux mains. Elle avait mal partout. Sans doute un souvenir de la lutte menée la veille contre un requin.

Un requin... ou un pirate ?

Des souvenirs épars émergèrent à la surface de sa mémoire. Peu à peu, ils se rassemblèrent pour former une image.

Au nom du Ciel, qu'avait-elle fait ? Elle avait déclaré devant une douzaine de marins éméchés qu'elle venait de rompre une relation torride, et qu'elle cherchait un nouvel amant... et comme si cela ne suffisait pas, elle s'était pressée contre M. Grayson en murmurant toutes sortes de sottises.

Elle ignorait ce qui était le plus mortifiant : le fait de s'être offerte à lui avec l'élégance d'une fille pour matelots... ou le refus qu'il lui avait opposé.

Je ne veux pas de vous. Voilà, en substance, ce qu'il lui avait dit.

La douleur de ses blessures n'était rien comparée à celle de l'humiliation !

Une jeune fille bien élevée se serait réveillée en remerciant le Ciel d'avoir conservé sa vertu après s'être comportée comme elle l'avait fait.

Sophia, quant à elle, avait depuis longtemps accepté d'embrasser l'infamie. Et l'Infamie en personne n'avait pas voulu d'elle.

Je ne veux pas de vous.

Les mots l'avaient transpercée comme un couteau. Qui voudrait encore d'elle, après cela ? Que serait-elle devenue si elle n'avait pas été élevée dans une bonne famille, préservée de toutes les tentations ? Si Toby la voyait aujourd'hui, il se féliciterait de sa disparition.

Des coups frappés à la porte lui arrachèrent un sursaut.

— Oui ? répondit-elle d'une voix faible.

— Petit déjeuner ! annonça Stubb. Avec les compliments de Germain.

— Gervais, marmonna-t-elle en plongeant sous ses couvertures.

Dieu du ciel, comment pourrait-elle regarder Stubb dans les yeux, désormais ? Comment pourrait-elle regarder qui que ce soit dans les yeux ?

Elle en était incapable.

Elle demeura cloîtrée trois jours durant, prenant ses repas seule, consacrant son temps au dessin, ne s'aventurant hors de sa cabine que pour se rendre aux cabinets d'aisances. Stubb passait le matin et le soir pour lui apporter à manger et lui changer ses pansements.

Finalement, l'ennui eut raison de son embarras. Il devait rester au moins trois semaines de voyage. Elle ne pourrait rester enfermée aussi longtemps.

Elle avait besoin d'air frais, de lumière, et de nouvelles sources d'inspiration pour son art.

Voilà donc comment, au matin du quatrième jour, Sophia ôta ses bandages, rassembla son matériel à dessin et son courage, et monta sur le pont.

Un calme inhabituel régnait sur le navire. Sophia avait beau garder la tête baissée, elle percevait le poids des regards sur elle.

Elle prit une profonde inspiration et redressa le menton. Puis elle franchit les cinq pas qui la séparaient d'une caisse retournée et s'y assit. Eh bien, cela n'avait pas été si difficile que cela, finalement.

Elle entendait les marins discuter et rire - probablement de ses vantardises. Elle n'aurait su dire ce qu'elle ferait si l'un d'eux venait se proposer pour remplacer Gervais. Bien que la façon barbare dont M. Grayson l'avait emportée ce soir-là lui ait laissé un souvenir cuisant, elle espérait qu'il avait raison en supposant qu'ils la laisseraient tranquille s'ils la prenaient pour sa maîtresse.

S'ils savaient ! *Je ne veux pas de vous.*

Assez. Elle avait suffisamment ruminé. Il était temps de se mettre au travail.

Elle choisit de dessiner un chat. Un chaton aux grands yeux, dressé sur ses pattes arrière comme pour bondir. Sur quelle proie ? Elle n'en avait aucune idée.

Une ombre obscurcit soudain sa feuille. Sophia se figea, incapable de lever les yeux.

— Qu'est-ce qu'il a vu ? Une souris ?

Ce n'était que O'Shea. Sophia poussa un soupir de soulagement.

— Je n'ai pas encore décidé, répondit-elle. Peut-être un serpent.

— Il est courageux, alors.

La main en visière au-dessus des yeux, Sophia regarda l'Irlandais. Il émit l'un de ces raclements de gorge dont les hommes ont le secret lorsqu'ils ont quelque chose à dire mais ne savent pas par où commencer.

Sophia attendit, nerveuse. Elle avait peur de ce qui allait suivre.

— Oui ? fit-elle pour l'encourager.

— Avec les gars, on a tiré à la courte paille, mademoiselle Turner.

Il s'accroupit soudain devant elle tandis qu'un sourire fendait son visage buriné.

— C'est moi le premier.

— C'est mon tour, maintenant, mademoiselle Turner.

Sophia leva les yeux de sa planche à dessin. Quinn se tenait devant elle, l'air grave, tournant sa casquette entre ses grosses mains.

— Je vous en prie, monsieur Quinn, asseyez-vous.

Il prit place sur la caisse installée en face d'elle et posa les paumes à plat sur ses genoux.

— Je dois faire quoi ? demanda-t-il.

Sophia aiguisa la pointe de son fusain.

— Rien du tout, répondit-elle.

Elle lui sourit, puis baissa vivement les yeux en constatant que cela le mettait mal à l'aise.

— Parlez-moi de vous, suggéra-t-elle tout en commençant son esquisse.

Il se frotta la mâchoire d'un air perplexe.

— Y a pas grand-chose à raconter. Je suis né dans le Yorkshire. Le paternel nous a emmenés à Londres quand j'étais tout minot. J'ai été enrôlé dans la marine quand j'avais seize ans, et je suis jamais resté longtemps à terre depuis ce jour.

— Vous n'avez pas de famille, alors ? demanda-t-elle d'un ton volontairement léger, tout en étudiant discrètement son nez busqué et ses sourcils fournis.

— Pas encore, mademoiselle.

— Même pas une fiancée à qui porter des toasts le samedi soir ?

Quinn émit un rire rude.

— Oh, j'en ai une pour chaque jour de la semaine !

Sophia cessa un instant de dessiner et arqua un sourcil.

— Tant mieux. Je suis ravie d'apprendre que votre emploi du temps est plein, monsieur Quinn, car je vous avertis, je n'ai pas l'intention d'être infidèle à Gervais.

Il s'esclaffa, puis se détendit visiblement. Sophia en fut soulagée. Personne n'avait cru à l'existence de son peintre français, et elle commençait à comprendre pourquoi. La plupart des « fiancées » de ces hommes étaient imaginaires, elles aussi. Ces marins au long cours menaient une vie dangereuse. Ils flirtaient avec la mort et s'efforçaient d'en rire. S'ils parvenaient à lui échapper, ils n'échappaient pas à la solitude en revanche, et la chassaient comme ils le pouvaient - avec des chansons, du rhum et des amours rêvées.

D'une certaine façon, elle était comme eux. Elle aussi s'inventait de belles histoires.

Elle se remit au travail tout en interrogeant Quinn sur son enfance, son pays, ses années de guerre, ce qui lui permettait de l'examiner sans le mettre mal à l'aise.

Comme c'était différent de dessiner de « vraies » gens ! Chaque portrait était un défi, et cependant, Sophia prenait un plaisir étonnant à faire parler ses modèles, à gagner leur confiance. Ils s'asseyaient en face d'elle dans l'espoir qu'elle saurait saisir leurs traits, mais lorsqu'elle leur tendait leur portrait achevé, elle leur offrait plus qu'un simple reflet d'eux-mêmes.

Elle leur donnait un cadeau de valeur né de son talent, et non de sa fortune ou de son joli visage.

Bien sûr, cela l'aidait aussi à passer le temps. Et à ne pas penser à lui. Il semblait être partout à la fois sur ce maudit navire. Impossible de lui échapper ! Même si elle restait dans sa cabine, sa voix lui parvenait par l'écouille.

M. Grayson n'était pas un homme discret. Il parlait souvent, en général d'une voix forte, et tout le monde l'écoutait. Elle comprit.

Les cris des marins, leurs jurons, la cloche qui piquait les quarts, le grincement des chaînes sur le pont, les craquements de la coque... tous ces sons avaient fini par se fondre en un bruit de fond, mais pas la voix de M. Grayson, dont les accents sonores assaillaient Sophia aux moments les plus imprévisibles.

Ainsi, il choisissait l'instant où elle lançait son corset pour lancer une plaisanterie leste destinée à faire rougir le pauvre Davy - que les pointes de ses seins se dressent en réaction

agaçait Sophia au plus haut point.

Ou bien, de sa puissante voix de baryton, il entonnait une chanson, paillardes en général, avec la gravité que l'on réserve à un hymne religieux. Avant la fin du premier couplet, tout l'équipage reprenait en chœur, et Sophia souriait malgré elle.

Ou encore, il calmait une querelle par une simple boutade, formulée d'un ton léger.

M. Grayson avait le don de diriger les hommes par le seul pouvoir de sa voix, aussi sûrement que le timonier dirigeait le bateau en manœuvrant la barre.

— Je sais à quoi tu penses, Gray, déclara O'Shea par une matinée paisible et chaude, alors que Sophia était occupée à dessiner dans sa cabine.

— Oui, répondit M. Grayson d'un ton nostalgique. Ce serait si facile de la prendre.

De stupeur, Sophia faillit en lâcher sa plume.

— On a le vent pour nous, observa O'Shea.

— Et notre goélette est plus rapide, renchérit M. Grayson.

Ils parlaient de bateaux, comprit Sophia, non sans soulagement.

— Un boulet de canon sur le gouvernail... suggéra l'Irlandais.

— Ce ne serait même pas nécessaire. Il suffirait d'un coup de semonce et d'un sourire pour qu'elle se rende.

Sophia pouvait presque l'entendre sourire.

— Les canons, c'est pour les amateurs, poursuivit M. Grayson. Pour prendre une goélette sans coup férir, tout est dans l'approche. Il faut se comporter comme si elle nous appartenait déjà. Ensuite, il ne reste plus qu'à en informer son capitaine.

Cette fois, Sophia sourit avec lui. Elle comprenait parfaitement ce qu'il disait. Elle avait employé la même méthode le jour où elle était allée à la banque, et en était sortie une demi-heure plus tard avec six cents livres sterling en poche.

Comme c'était étrange ! Elle n'avait quasiment pas adressé la parole à M. Grayson depuis une semaine, pourtant, à force de conversations et de remarques surprises ici ou là, elle en était venue à le connaître plutôt bien. Et à l'apprécier.

Elle le voyait comme un ami, à présent.

Après tout, il lui avait sauvé plus que la vie ce fameux soir. Impossible de le nier, il aurait pu l'avoir si facilement. La conquête, c'était sa spécialité. Les femmes, les bateaux... Ce qu'il voulait, il le prenait. Et il l'avait désirée, en dépit de ses dénégations. Lorsqu'elle s'était pressée contre lui de manière si impudique, elle en avait eu la preuve manifeste.

Elle s'était littéralement jetée à sa tête, et pourtant, il s'était détourné. Oh, il n'était pas le premier à se soucier de sa vertu ! Toute sa vie, elle avait été entourée de gens qui semblaient n'avoir d'autre mission que de veiller sur sa virginité. Car celle-ci avait de la valeur ; c'était une monnaie d'échange que l'on négocierait contre des entrées dans la haute société. Ces mêmes gens se seraient-ils autant souciés de la garder intacte si elle était née dans le caniveau ? Elle en doutait.

Mais M. Grayson, lui, l'avait respectée. Il la prenait pour une petite gouvernante sans le sou, sans famille, sans relations, pourtant il avait protégé sa vertu alors que, dans un moment

d'ivresse, elle avait été prête à la lui offrir.

Lorsque ses parvenus de parents avaient constaté l'échec de leur aînée, Kitty, à ferrer un mari titré, ils avaient reporté leurs espoirs sur leur cadette. En s'enfuyant, Sophia avait repris le contrôle de sa fortune, mais aussi de son propre corps.

Épouser un homme pour sa position dans le monde, sans amour ni passion, cela aurait fait d'elle la pire des prostituées ! Sophia refusait que sa vertu ne soit qu'un objet de transaction ou un moyen de paiement. Elle rêvait de désir, de tendresse, d'histoire d'amour.

M. Grayson avait fait en sorte que son rêve ne se brise pas. Peut-être avait-il eu raison, après tout. Peut-être aurait-elle dû remercier le bon Dieu qu'il n'ait pas voulu d'elle.

Dans ce cas, pourquoi n'y parvenait-elle pas ?

Elle se leva et rassembla son matériel de dessin. Il faisait un temps radieux, il y avait une voile à l'horizon, et elle ne pouvait tout simplement pas rester un instant de plus confinée dans sa cabine.

Oh, qui essayait-elle de tromper ? Elle avait envie d'être près de lui, voilà tout.

Gray se figea en voyant Mlle Turner apparaître sur le pont. Voilà des semaines qu'elle le hantait - le jour, lorsqu'il apercevait son beau visage, la nuit, quand il rêvait d'elle. Et alors qu'il pensait avoir enfin dompté son désir pour elle, voilà qu'elle ruinait tous ses efforts en un instant.

Rien qu'en changeant de tenue.

L'affreux suaire de laine grise avait disparu, remplacé par une robe de mousseline à fleurs.

Mlle Turner fit quelques pas, puis leva le visage vers le ciel. Une fleur s'épanouissant au soleil ! La brise fit danser la fine étoffe de sa robe, puis la plaqua contre ses jambes, en révélant les courbes affolantes.

Décidément, Mlle Turner était la créature la plus ravissante qu'il eût jamais vue. Par conséquent, il devait s'interdire de la regarder.

Ce à quoi il s'efforça vertueusement pendant quelques instants. Il scruta l'horizon en quête de nuages. Vérifia l'heure sur sa montre, dont il remonta le mécanisme et nettoya le verre. Il songea à l'Angleterre, puis à la France, puis à Cuba, puis à l'Espagne. Il pensa à son frère, à sa sœur, et même à l'horrible tante Rosamond, qu'il n'avait pas vue depuis des années. Au terme de cet effort herculéen, il avait le front couvert de sueur, et n'avait fait que repousser l'inévitable d'une minute. Il la regarda de nouveau.

Une vague de désir d'une stupéfiante intensité déferla en lui, sous laquelle il perçut toutefois une émotion étrange. Si étrange qu'il préféra la laisser s'abîmer dans les sombres profondeurs de son être. Il laissait volontiers à d'intrépides explorateurs de l'âme humaine le soin d'examiner cette sensation des plus déstabilisantes...

Pour sa part, il préférait se consacrer à l'observation de la robe de Mlle Turner. L'étoffe était de qualité s'il se fiait à l'impression parfaite du motif, sans la moindre variation de couleurs. La couturière avait placé son patron de sorte que les coutures ne rompent pas la disposition des motifs. Les manches s'ajustaient idéalement aux épaules, et le tombé était impeccable. Contrairement à l'abomination de serge grise, cette robe avait dû coûter fort cher. Et elle avait été taillée sur mesure pour Mlle Turner.

Pourtant, elle ne lui allait plus. Quand la jeune femme se tourna, Gray vit que l'encolure

bâillait et que la jupe flottait au niveau des hanches au lieu d'en souligner les rondeurs.

Il fronça les sourcils.

Leurs regards se croisèrent à cet instant. Le sourire de Mlle Turner laissa place à une expression perplexe. Ne sachant que dire, et furieux d'avoir chassé son sourire, Gray la salua d'un bref hochement de tête, puis tourna les talons.

Gray pénétra en trombe dans la cuisine.

— Mlle Turner ne mange plus.

Si seulement la vapeur qui s'échappait par les ouvertures pouvait emporter les émotions qui bouillonnaient en lui !

— Bonjour à toi aussi, fit Gabriel en s'essuyant les mains sur son tablier.

— Elle ne mange plus, répéta Gray. Elle maigrit.

— Ah oui ? demanda Gabriel, le sourire aux lèvres, en s'emparant d'un maillet pour attendrir un morceau de porc salé. Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Sa robe ne lui va plus. Elle bâille sur le devant.

Gabriel arqua un sourcil amusé. Gray serra les dents, agacé, puis il poussa un soupir et détourna les yeux.

— Si on m'avait dit qu'un jour, tu te plaindrais qu'une jolie femme soit trop décolletée, commenta le vieux coq,

— Ce n'est pas une jolie femme...

Gray s'interrompit devant le regard hilare de Gabriel.

— Ce n'est pas seulement une jolie femme, rectifia-t-il, c'est une passagère. J'ai le devoir de veiller sur sa santé.

— C'est pas la responsabilité du capitaine ?

Gray plissa les yeux.

— Je pense que Mlle Turner a pas l'habitude de la vie à bord d'un bateau, expliqua Gabriel. Elle est habituée à une existence raffinée.

Gray darda un œil noir sur le porc salé et les pommes de terre flétries en train de germer.

— C'est le déjeuner ?

— Oui, avec des biscuits.

— Je vais ordonner aux hommes de pêcher du poisson.

— C'est pas la responsabilité du capitaine ? répéta Gabriel d'une voix suave.

Gray n'aurait su dire si la vapeur qui sortait par les claires-voies provenait du poêle ou de ses propres oreilles. Il n'aimait pas du tout le ton ironique de Gabriel. Et il détestait l'idée que les courbes de Mlle Turner fondent avant même qu'il ait eu le temps de les apprécier.

Contrarié au-delà des mots, il se tourna vers la porte, l'ouvrit avec force...

— Assieds-toi donc, Gray, fit Gabriel.

Avec un soupir, Gray revint sur ses pas. Il prit place sur un tabouret, et regarda le vieux coq remplir un gobelet d'étain qu'il posa ensuite devant lui.

Du lait.

— Bonté divine, Gabriel, je n'ai plus six ans !

— C'est toi qui as acheté les chèvres, rétorqua ce dernier d'un ton placide.

Gray secoua la tête. Puis il prit le gobelet, le porta à ses lèvres, et après en avoir goûté le contenu, le but d'un trait. Le liquide était doux et crémeux. Il avait un goût d'innocence.

Tandis que Gabriel reprenait son maillet, le regard de Gray fut attiré par un mouvement derrière lui. Un dessin - du coq lui-même - était fixé à la cloison par un coin et voletait au rythme des mouvements du bateau. L'artiste avait si bien capturé le sourire espiègle du vieux cuisinier et l'étincelle moqueuse qui brillait au fond de ses yeux que Gray avait l'impression que Gabriel était en train de rire.

De rire de lui, probablement.

— Elle est venue ici ? demanda-t-il.

— Chaque matin.

Gabriel se redressa avant d'ajouter avec des inflexions distinguées :

— Nous prenons le thé.

Encore un endroit à éviter, songea Gray. La cuisine à l'heure du petit déjeuner.

— Veille à ce qu'elle mange quelque chose, ordonna-t-il. Verse plus de lait dans son thé. Prépare-lui du pudding. Chaque jour si elle aime cela. Penses-tu à lui donner sa ration quotidienne de jus de citron vert ?

Gabriel sourit au morceau de porc salé.

— Oui, monsieur.

— Double la dose.

— Oui, monsieur, répéta Gabriel, qui souriait à présent jusqu'aux oreilles.

— Et cesse de ricaner ainsi, bon sang !

— Oui, monsieur, fredonna le vieil homme sans même le regarder. Si on m'avait dit que je verrais ça un jour.

Chapitre 10

La veille de Noël arriva. Sophia, d'humeur morose, était assise à la table de la salle commune des dames, son matériel disposé devant elle. Afin de s'adapter au roulement incessant de l'océan, elle avait fixé son encrier avec une pastille de cire fondue et attaché son papier par des lanières de cuir.

Elle avait à présent illustré les trois quarts du Livre d'études détaillées de ses deux héros à chacun de leurs ébats. Ce matin, cependant, la lubricité ne l'excitait plus. Elle tourna les pages jusqu'à l'épilogue dans lequel le gentleman-farmer demandait la main de sa jolie laitière. D'une main distraite, Sophia esquissa le couple, assis à l'ombre d'un saule. La demoiselle, désormais vêtue comme une lady, regardait l'horizon. Le jeune homme était étendu dans

l'herbe, la tête sur les genoux de sa belle. Ils avaient tout d'un couple très amoureux.

— Holà ! cria soudain une voix. Navire à bâbord ! Tout le monde sur le pont !

Le bateau se mit soudain à grouiller d'activité. Sophia entendit le son familier de la vigie descendant son poste, puis celui de la grand-voile que l'on amenait. *L'Aphrodite* ralentit et pivota lentement.

Sophia reboucha en hâte son flacon d'encre et s'essuya les mains sur son tablier. Une rencontre avec un autre bateau prenait parfois quelques minutes, parfois quelques heures, selon que les capitaines se saluaient simplement ou échangeaient des informations ou des marchandises, mais c'était toujours un événement que Sophia, comme n'importe qui d'autre à bord, ne voulait pas manquer.

Elle gagna le pont, et, la main en visière, décrivit un arc de cercle. Aucun navire n'était en vue, pas même une voile à l'horizon. Et cependant l'équipage était rassemblé sur le pont, piaffant d'impatience. Perplexe, Sophia s'approcha de Quinn.

— Je croyais que nous croisions un navire ?

Un large sourire étira les lèvres du marin.

— Pour sûr, mademoiselle !

— Mais... commença Sophia en scrutant de nouveau l'océan.

— Oh, il est pas sur la mer ! reprit le marin. On attend un visiteur qui vient de dessous. On a franchi le tropique du Cancer. Il faut apaiser la colère du vieux Triton avant de poursuivre notre route.

Sophia fixa Quinn sans comprendre.

— Triton ? Sous la mer ?

— C'est la coutume, mademoiselle, expliqua O'Shea en s'approchant. Le Roi de la Mer en personne doit monter sur l'*Aphrodite* pour mettre à l'épreuve ceux qui passent pour la première fois le tropique, comme le moussaillon.

Du menton, il désigna Davy, qui semblait aussi désorienté que Sophia.

L'Irlandais croisa ses bras massifs sur son large torse.

— Et bien sûr, Triton prélève toujours sa taxe. Alors préparez une ou deux petites pièces, mademoiselle Turner, ou il pourrait bien vous emporter sous la mer et vous y garder pour l'éternité.

Quinn ricana et jeta un regard entendu à O'Shea.

— Connaissant ce vieux Triton, ça m'étonnerait pas qu'il fasse exactement ça, dit-il.

— On pourrait pas lui reprocher, renchérit O'Shea avec un clin d'œil complice.

Le cœur de Sophia se mit à cogner sourdement dans sa poitrine, tout contre la liasse fixée sous son corset. Ce Triton était-il une espèce de pirate ?

— Où est le capitaine ? demanda-t-elle à Quinn. N'est-il pas censé saluer les navires qu'il croise ?

— Oh, les officiers se tiennent à l'écart de Triton ! C'est une affaire de marins.

Si Sophia avait besoin d'un prétexte pour s'éclipser, on venait de lui en offrir un sur un

plateau. Mais avant qu'elle ait le temps d'esquisser un mouvement, une voix cria :

— Holà ! Préparez-vous à accueillir votre souverain ! Le Roi de l'Océan remonte des profondeurs, accompagné de sa Reine !

Des rires fusèrent. Manifestement, cette visite ne semblait pas inquiéter l'équipage.

Des matelots hissèrent le canot à rame le long de la coque, et deux silhouettes étranges apparurent bientôt. Sophia ne vit d'abord que la plus petite - une créature bizarre aux longs cheveux et au visage grimé, vêtue d'une jupe en toile de jute et d'un corsage en filet de pêche décoré de coquillages. L'équipage acclama avec enthousiasme la Reine des Mers, une souveraine barbue qui offrait une singulière ressemblance avec... Stubb.

Interdite, Sophia se tordit le cou pour tenter d'apercevoir Triton, dont le visage était à demi caché par le grand mât, et dont elle ne voyait qu'une toge blanche drapée sur une épaule bronzée. Elle fit un pas de côté et faillit se prendre le pied dans un rouleau de cordage.

— À genoux, pauvres mortels ! À genoux devant votre Roi !

Les hommes s'exécutèrent, offrant à Sophia une vue imprenable sur le souverain. Malgré son déguisement, et la peinture bleue qui lui couvrait le front, Sophia aurait reconnu entre mille cette voix de basse.

M. Grayson, car c'était bien lui, se tenait à quelques pas d'elle, grand et fier, le torse à demi nu, des mèches humides encadrant son visage bronzé, sa puissante musculature soulignée par le jeu des rayons du soleil. Un dieu païen descendu sur terre.

Ses yeux croisèrent ceux de Sophia, et son sourire se fit carnassier. Son regard était si hardi qu'elle eut soudain l'impression d'être nue.

Refusant de se laisser impressionner, elle le salua d'une petite révérence.

Le Roi des Mer s'esclaffa, visiblement satisfait. Il acceptait leur allégeance à tous comme si elle lui était acquise de toute éternité. Et après tout, pourquoi pas ? N'était-il pas leur chef, celui à qui ces hommes avaient offert leur loyauté ? Et ce navire n'était-il pas le sien ?

— Où est le propriétaire de ce rafiot ? tonna-t-il. Ah, non ! On m'a dit qu'il n'est plus drôle du tout.

Tandis que l'équipage riait de bon cœur, Triton sauta par-dessus le bastingage, tenant d'une main un balai supposé représenter son trident.

— Que l'on m'amène l'agneau encore pur !

En s'entendant désigner ainsi, Sophia tressaillit. Qu'avait-il donc l'intention de lui faire ? Elle était à la fois affolée et impatiente de le découvrir.

Étrangement, les marins ne lui prêtèrent aucune attention. Et c'est Davy Linnet qu'ils poussèrent vers l'avant.

— Le voilà, Votre Altesse ! s'écria Quinn.

Le Roi de la Mer tendit son trident vers le jeune mousse.

— Si tu veux traverser mon océan, jeune homme, tu dois d'abord te soumettre à un petit interrogatoire. Et il faut me dire la vérité, m'entends-tu ? On ne ment pas à Triton ! Si tu essaies de me duper, je t'emporte avec moi au fond des mers.

Davy jeta autour de lui des regards indécis.

— Oui, monsieur.

— Oui, Votre Altesse, rectifia Triton.

— Oui, Votre Altesse, répéta Davy en dansant d'un pied sur l'autre.

Deux marins firent rouler un tonneau contre le mât et l'on hissa le jeune garçon dessus parmi les éclats de rire.

— Et maintenant, mon garçon, ordonna Triton, dis-moi quel est ton nom.

— Davy Linnet, monsieur.

Bang ! Triton frappa le sol de son trident.

— Votre Altesse.

— Davy Linnet, Votre Altesse.

— Quel âge as-tu ?

— Quinze ans, monsieur. Bang !

— Quinze ans, Votre Altesse.

D'un pas tranquille, le Roi de la Mer tourna autour du mousse.

— D'où viens-tu, Davy Linnet ?

— Du Sussex. De la ville de Dunswold. Votre Altesse.

— Combien de frères et sœurs ?

— Cinq, Votre Altesse. Quatre sœurs et un frère. Triton pivota lentement sur ses talons en posant son trident sur son épaule. Il rattrapa d'un geste rapide sa toge qui avait glissé, mais Sophia avait eu le temps d'apercevoir une cicatrice sur son torse - un cercle de chair plissée, de la taille de sa paume.

— Dis-moi, Davy Linnet, que préfères-tu : le pain blanc ou le pain noir ?

— Blanc, Votre Altesse.

— Bière ou grog ?

— Grog, Votre Altesse.

Davy, qui s'était manifestement attendu à un interrogatoire plus sévère, commença à se détendre. À tort.

— As-tu déjà volé, Davy Linnet ?

Le sourire timide qui avait commencé à éclairer le visage du gamin se figea.

— Eh bien... j'ai fauché un truc ou deux, Votre Altesse. De la nourriture, surtout.

Triton lui adressa un regard sévère.

— La faim justifie donc le vol ?

— N... non, monsieur. Non, Votre Altesse.

— Volerais-tu tes camarades ?

— Non, répondit Davy d'un ton ferme. Jamais.

Bang !

— Non, Votre Altesse.

Le Roi de la Mer décrivit un nouveau cercle autour de lui.

— Même si tu avais faim ?

— Même, Votre Altesse. On vole pas ceux avec qui on partage tout. Si j'ai faim, c'est que les autres ont faim aussi.

Triton approuva d'un hochement de tête un peu raide, visiblement satisfait de la réponse de Davy. Puis il s'accouda négligemment, dos au bastingage.

— As-tu une femme, Davy Linnet ?

Le mousse sourit.

— Non, Votre Altesse.

— Combien de fiancées ?

— Aucune, Votre Altesse, répondit Davy en s'empourprant.

— Tu as déjà troussé des filles, Davy Linnet ?

Cette fois, le mousse devint écarlate.

— Non.

Bang !

— Non, Votre Altesse. Pas encore.

Un éclat de rire général salua sa réponse, et arracha un petit sourire au Roi de la Mer.

— Es-tu été amoureux, Davy Linnet ?

A ces mots, Davy se raidit. Il jeta un bref regard dans la direction de Sophia qui sentit son cœur se serrer. Elle savait, comme tout l'équipage, que le jeune garçon était entiché d'elle.

— La vérité, mon garçon ! tonna Triton.

— Oui, monsieur. Je suis amoureux.

Un tonnerre de rires salua sa réponse. Davy était plus rouge qu'une pivoine. Sophia se mordit la lèvre, vibrant de compassion pour lui.

Même le jour où il avait grimpé au mât, tremblant de peur, il n'avait pas fait preuve d'autant de courage qu'en cet instant. Et elle ne se souvenait pas d'avoir entendu prononcer ces paroles avec autant de sincérité - pas même par les innombrables gentlemen qui lui avaient déclaré leur amour.

M. Grayson lui-même dut être touché par l'honnêteté de Davy, car il en oublia de frapper le pont de son trident pour exiger le « Votre Altesse » de rigueur.

— Une dernière question, Daw Linnet. As-tu une pièce pour payer l'octroi ?

Le gamin battit des paupières d'un air perdu.

— Tu sais qu'il y a une taxe à payer pour passer ces eaux sans encombre, reprit Triton. Et si tu ne t'en acquittes pas en monnaie sonnante et trébuchante, tu devras en subir les conséquences.

Il fit un signe de tête à la Reine des Mers. Celle-ci souleva le couvercle d'un tonneau, dont s'éleva une effroyable puanteur où se mêlaient des odeurs de goudron, de poisson en

décomposition et d'eaux usées.

— Je... je n'ai pas de pièce, Votre Altesse, bégaya le mousse.

— Dans ce cas, tu vas devoir être baptisé, Davy Linnet, acheva le Roi des Mers d'un ton suave.

— Et rasé ! ajouta Stubb en agitant une lame de métal rouillée.

Une salve d'encouragements monta de l'assemblée, tandis que Levi et O'Shea prenaient chacun Davy par une jambe et le soulevaient pour le porter jusqu'au tonneau.

Sophia savait qu'elle ne devait pas intervenir - Davy en serait quitte pour un bain, et tous ces hommes avaient très probablement subi la même initiation dans leur jeunesse -, mais ce fut plus fort qu'elle. L'adolescent avait été suffisamment humilié, en partie à cause d'elle.

— Arrêtez ! cria-t-elle.

Tout le monde se figea, puis une dizaine de têtes se tournèrent vers elle.

— Et moi ? lança-t-elle à M. Grayson. Moi aussi, c'est la première fois que je franchis le tropique.

Un sourire étira les lèvres de M. Grayson, qui la parcourut du regard.

— Vraiment ? fit-il.

— Oui. Et je n'ai pas un sou vaillant. Comptez-vous m'infliger le même traitement ?

— C'est une idée... Mais d'abord, je dois vous interroger.

Puis, d'une voix théâtrale, il reprit :

— Quel est ton nom, ma fille ?

La gorge nouée par l'inquiétude, Sophia ne répondit pas. Triton donna un coup de trident sur le pont.

— La vérité ou la mort !

Des murmures excités parcoururent l'assemblée. Tout le monde semblait avoir oublié Davy Linnet, qu'on avait reposé sur le pont. Le vent lui-même tomba, comme s'il retenait son souffle. Malgré les battements désordonnés de son cœur, Sophia parvint à répondre d'une voix neutre :

— Je n'ai pas l'intention de me soumettre à votre interrogatoire.

Levant bien haut le menton, elle arqua un sourcil.

— Et vous ne me faites pas peur.

Il fallut quelques instants pour que l'hilarité générale s'apaise.

— Tu oses me parler sur ce ton ? fit Gray sans ciller. Je suis Triton.

Tout en parlant, il s'était dirigé vers elle.

— Roi de la Mer.

Il continua de s'approcher.

— Un dieu parmi les mortels.

A présent, ils n'étaient plus qu'à quelques pas l'un de l'autre. Ses yeux brillaient d'excitation.

— Et j'exige un sacrifice ! tonna-t-il.

Sophia porta nerveusement la main à sa gorge. Il était si près qu'elle voyait le jeu de ses muscles sous la peau hâlée. Des gouttes d'eau de mer roulaient sur son torse en perles irisées avant d'aller se perdre sous les plis de sa toge.

Un sacrifice ? répéta-t-elle dans un souffle, les jambes flageolantes.

D'un geste adroit, il tendit vers elle son sceptre dont il glissa délicatement l'extrémité sous sa main pour l'approcher de ses yeux, avant de faire mine de l'inspecter.

Sophia le laissa faire, aussi impatiente que le reste de l'équipage de voir comment la représentation allait s'achever.

— Exceptionnel spécimen d'individu féminin, commenta Triton. Jeune. Belle. Pure.

Soudain, il baissa son trident, laissant retomber la main de Sophia.

— Mais elle ne me convient pas.

Sophia eut l'impression d'avoir reçu une gifle. Ces paroles faisaient douloureusement écho à d'autres. *Je ne veux pas de vous.*

— Trop maigre, décréta le Roi de la Mer.

Il balaya l'assemblée d'un regard souverain tout en décrivant un arc de cercle de la pointe de son sceptre.

— L'offrande doit avoir de la chair sur les os. J'exige...

Il jeta sur le pont son emblème, faisant sursauter Sophia, et posa les mains sur les hanches dans une attitude royale.

— J'exige qu'on sacrifie une chèvre !

Chapitre 11

L'odeur forte de chèvres qui flottait sur l'Aphrodite depuis des semaines était à présent couverte par un appétissant fumet de viande rôtie.

Gray traversa l'étable improvisée en regardant où il marchait. À présent qu'il s'était lavé et changé, il n'avait pas envie de se présenter pour le repas de Noël avec des bottes souillées.

En entrant dans la cuisine, il fut accueilli par des vapeurs chargées d'épices odorantes. Surpris, Gabriel, qui venait de porter un quart à ses lèvres, faillit s'étrangler. Stubb dissimula prestement quelque chose dans son dos. Leurs yeux brillaient, mais pas uniquement de joie.

— Joyeux Noël, Gray, dit le coq en lui tendant son quart.

Gray le repoussa en riant.

— C'est mon madère que tu goûtes ?

Gabriel acquiesça d'un hochement de tête.

— J'ai préféré m'assurer que tu pouvais le servir à tes invités.

Il vida le récipient d'un trait.

— Tu peux, confirma-t-il d'une voix réjouie.

Gray se tourna vers Stubb.

— Tu as retrouvé la malle ? demanda-t-il.

— Oui, et j'ai mis la table. Il y a même les bougies.

— C'est un vrai Noël, confirma Gabriel. Mlle Turner m'a offert un cadeau.

Gray regarda dans la direction qu'il lui indiquait. Une petite toile était posée sur un placard. Il s'agissait d'une marine trompeusement simple. Les coups de pinceaux rendaient à la perfection les ondulations de la houle, le mouvement de la brise et la caresse du soleil couchant sur la crête des vagues.

Comme toutes les œuvres de Mlle Turner, celle-ci Emouvait profondément Gray, non seulement par sa beauté mais aussi par la générosité qu'elle trahissait. À sa façon, Mlle Turner avait ouvert une fenêtre pour Gabriel dans le mur de la cuisine. Elle lui avait offert un véritable cadeau.

— Et elle a fait un portrait de Bailey pour sa femme, dit Stubb. Maintenant, il lui confectionne des petites toiles sur cadre à partir de bouts de bois et de chutes de voile.

— Bailey n'a pas assez de voiles à réparer ? grommela Gray. Je ne paie pas mes hommes pour faire des châssis pour peinture.

Gabriel haussa les épaules.

— Moi, je fais à manger pour les gars. Je suis pas là pour les surveiller.

Gray savait qu'il se comportait comme un imbécile, mais la vague artistique qui déferlait sur son bateau l'irritait au plus haut point. Peut-être parce qu'aucune des œuvres de Mlle Turner ne lui était destinée.

Il se tourna vers Stubb.

— Et toi, elle t'a offert aussi un présent ?

Le vieil homme sourit dans sa barbe.

— Oui. Une peinture qui représente une jolie petite sirène.

— Bonté divine ! gémit Gray en frottant sa joue rugueuse.

Le steward attrapa une cuillère en bois et piqua Gray dans les côtes.

— Allez, tout le monde t'attend.

Gray s'engagea dans le couloir, Stubb sur ses talons, et pénétra dans la cabine du capitaine. Joss était déjà assis en bout de table, flanqué par ses officiers. A son entrée, les hommes se levèrent.

— Joyeux Noël à tous, marmonna Gray, soudain mal à l'aise.

Il salua les hommes d'un hochement de tête, se tourna vers Mlle Turner, s'inclina devant elle et prit place de l'autre côté de la table.

La robe à rayures.

Chaque jour, la même question lui venait à l'esprit. Quelle robe allait-elle porter ? Celle à fleurs ou celle à rayures ? Gray avait une petite préférence pour la seconde. Non seulement son coloris était plus flatteur pour le teint de sa propriétaire, mais son décolleté plus échancré révélait la bordure de sa chemise.

La robe à fleurs était plus sage, avec son encolure carrée et ses volants discrets. En revanche, elle était boutonnée sur le côté par une rangée de minuscules perles - quatorze, il avait compté - qu'il rêvait de défaire chaque nuit.

Ce qui posait la question de savoir où diable se cachait la fermeture de la robe à rayures ! Se dissimulait-elle sous une couture ?

Mlle Turner toussota, l'arrachant à ses réflexions. Seigneur ! Il venait de passer une bonne minute à loucher sur ses seins. Pis, il avait perdu ce temps précieux à réfléchir à des coutures et à des boutons, alors qu'il aurait pu le consacrer à tenter de discerner les pointes de ses seins.

À présent, il n'avait d'autre choix que de baisser les yeux et de s'intéresser à la porcelaine.

Les motifs du service s'accordaient assez bien aux fioritures qui ornaient l'argenterie. L'idée de servir le madère dans des tasses à thé était assez inhabituelle, mais c'était plus élégant que les quarts de fer-blanc. Quant au drap qui faisait office de nappe, dans la lumière tamisée, il ne jurait pas trop.

— C'est une jolie table, fit remarquer Mlle Turner, sans s'adresser à quelqu'un en particulier.

Gray s'aperçut qu'il venait de consacrer deux minutes à étudier de la vaisselle et du linge de maison. Il n'était plus lui-même !

Que diable lui arrivait-il ?

Il désirait Mlle Turner. Son corps. C'était l'évidence même. Beaucoup plus dérangement, il désirait aussi son approbation. Il voulait les deux avec une intensité presque paralysante, alors même qu'il savait ne pouvoir obtenir l'un sans renoncer à l'autre.

En la voyant s'emparer de sa tasse d'un geste gracieux, il se souvint de la raison de cette invitation.

Il voulait la voir manger.

— Premier service ! annonça Stubb en apportant une soupière fumante.

Il servit le chowder, en commençant par Mlle Turner.

Pendant quelques instants, on n'entendit que le claquement des cuillères dans les assiettes.

— Il faut nous pardonner, mademoiselle Turner, commença Wiggins. Nous autres, marins, n'avons pas l'habitude de faire la conversation. Et encore moins d'avoir une jolie femme à notre table.

— Le silence ne me dérange pas, assura-t-elle. Je ne suis moi-même pas très douée pour la conversation.

Gray ravala un ricanement. Pas très douée pour la conversation ? De la part d'une femme qui avait réussi l'exploit de faire raconter leur vie à tous les hommes de ce bateau, cela ne manquait pas de sel !

— Vous ne trouvez pas cette traversée trop ennuyeuse, mademoiselle Turner ? s'enquit poliment Joss.

— Oh, mais j'ai de quoi m'occuper, capitaine ! Et à ma grande surprise, j'adore la vie en mer.

Le cœur de Gray battit un peu plus fort.

— Votre famille ne vous manque pas, en ce jour de Noël ? demanda M. Brackett.

— Si, bien sûr. Curieusement, ce qui me manque le plus... ce sont les oranges. Nous en avons toujours à Noël quand j'étais petite.

— Oui, dit Joss, un sourire nostalgique aux lèvres. Nous aussi. N'est-ce pas, Gray ?

Des oranges. Ils voulaient des oranges. Comme s'il était facile de revenir à ces temps heureux où le bonheur était un fruit rond qui tenait dans le creux de la main. Et pourtant, en cet instant, Gray aurait allègrement échangé l'Aphrodite contre une caisse d'agrumes !

— Deuxième service ! annonça Stubb, l'arrachant à ses pensées.

Cette fois, il était suivi par Gabriel.

— Tourte à la viande, dit ce dernier en déposant celle-ci sur la table.

— Et voici le plat principal, ajouta Stubb en apportant un cuissot de chèvre braisé accompagné d'olives et de fromage de chèvre.

Une fois la tourte et le rôti bien entamés, accompagnés de quelques tasses de vin de Madère, l'atmosphère devint plus joyeuse. Wiggins se mit à parler de ses enfants. M. Brackett quitta la table pour aller reprendre son tour de garde. Quant à Gray, il se resservit et en profita pour ajouter une tranche de rôti dans l'assiette de Mlle Turner.

Elle lui adressa un regard à la fois choqué et plein de reproches.

C'était ainsi qu'elle le remerciait pour sa générosité ? se dit-il, dépité. Fort bien.

— Je m'étonne que votre famille vous manque, mademoiselle Turner, lâcha-t-il tout à trac.

— Vraiment ? répliqua-t-elle froidement.

— Je crois me souvenir que vous m'aviez dit n'avoir personne au monde.

— C'est la vérité, répondit-elle en redressant le menton.

— Vos proches sont donc décédés ?

Elle tripota sa fourchette.

— Certains.

— Mais pas tous ?

Gray se pencha vers elle et reprit un ton plus bas, même s'il savait que tout le monde pouvait l'entendre :

— Quels parents laisseraient une jeune femme traverser l'Océan sans chaperon pour aller travailler comme gouvernante dans une plantation des Caraïbes ? J'imagine que vous devez être soulagée d'être débarrassée d'une telle famille.

Elle battit des cils.

— À moins, murmura-t-il en s'adressant à son assiette, qu'elle ne soit soulagée d'être débarrassée de vous ?

Quelque chose lui écrasa le pied sous la table. Un talon de bottine. La pression cessa presque aussitôt, mais le pied de Mlle Turner demeura sur le sien. Si exaspérant que ce soit, c'était aussi terriblement érotique.

Gray croisa le regard de la jeune femme et, cette fois, n'y décéla ni froideur ni reproche. Ses yeux étaient immenses, implorants. Ils faisaient appel à quelque chose en lui qu'il ignorait posséder.

Puis ses jolies lèvres articulèrent en silence : « S'il vous plaît. Non. »

Gray ressentit un étrange pincement au cœur. Soudain, il eut l'impression qu'ils étaient seuls dans la pièce.

Seuls au monde.

Jusqu'à ce que Wiggins, maudit soit-il, reprenne la parole.

— Vous devez trouver bien étrange de fêter Noël par cette chaleur tropicale, mademoiselle Turner ? observa le second. On est loin du climat anglais traditionnel, n'est-ce pas ?

— En effet, répondit Sophia, qui bénit son intervention.

S'arrachant au regard énigmatique de M. Grayson, elle prit sa tasse de madère.

— N'est-ce pas aussi votre avis, capitaine Grayson ? enchaîna-t-elle.

Elle retira le pied de celui de son vis-à-vis. Grave erreur. Une seconde plus tard, la botte de M. Grayson s'écrasait sur sa bottine.

— Je ne saurais dire, mademoiselle Turner, répondit le capitaine. J'ai toujours passé Noël en mer ou à Tortola.

Sophia tenta de libérer son pied, en vain. M. Grayson le retenait fermement. Elle lui lança un regard furieux, mais il s'était soudain absorbé dans la contemplation de sa tasse.

— Oui, bien sûr, fit-elle. Votre frère m'a expliqué que votre père y possédait une plantation. Que m'avez-vous dit qu'il cultivait, monsieur Grayson ?

Ce dernier refusa de lever les yeux.

— Je ne vous l'ai pas dit, marmonna-t-il en inspectant ses ongles.

— La canne à sucre, répondit le capitaine. Mais notre père est mort voici plusieurs années.

— Je suis désolée, s'excusa Sophia en regardant de nouveau le capitaine.

— Vraiment ? murmura M. Grayson, d'une voix si basse qu'elle devait être la seule à l'avoir entendu.

Sophia renonça à retirer son pied. La pression s'allégea, mais le contact demeura.

— Qui dirige la propriété, à présent ? s'enquit-elle Vous avez un régisseur ?

Les deux frères échangèrent un regard tendu.

— Les terres ne sont plus dans la famille, dit le capitaine Grayson d'un ton sec. Elles ont été vendues.

— Oh ! La décision n'a pas dû être facile à prendre.

— Une fois de plus, répondit-il, je ne saurais le dire. Ça l'a été, Gray ?

— Qu'est-ce qui a été quoi ?

Manifestement, il n'avait pas envie de répondre. Car il n'avait rien perdu de leur échange, Sophia l'aurait juré.

— Le dessert ! annonça Stubb.

Des arômes de figues, d'épices et de cognac montèrent du pudding que Stubb venait de déposer sur la table.

— Cette dame a posé une question, Gray, insista le capitaine d'un ton glacial. La décision de vendre la maison de notre enfance a-t-elle été difficile à prendre ? N'ayant pas été impliqué dans cette décision, c'est à toi de répondre.

M. Grayson crispa les mâchoires.

— Non, ça n'a pas été difficile, répondit-il en fixant son frère, les yeux plissés. C'était le seul choix rentable.

Un sourire sans joie étira les lèvres du capitaine.

— Vous avez votre réponse, mademoiselle Turner. Mon frère n'a aucun mal à prendre une décision dès lors qu'elle est rentable. Il garde sa conscience dans son compte en banque.

Les deux hommes se défièrent longuement du regard. Puis, tout à coup, M. Grayson se détendit. Un sourire désinvolte éclaira son visage. Une fois de plus, songea Sophia, il jouait de son charme comme d'une arme.

— C'est donc pour cela que Gray est toujours célibataire ! s'exclama M. Wiggins en se servant une part de pudding. Un homme fortuné peut enfermer sa conscience dans un coffre-fort. Nous autres, qui sommes pauvres, devons nous marier.

M. Grayson feignit de s'amuser de cette saillie, mais son sourire se figea. L'espace d'un instant, Sophia vit ce qu'elle n'avait jamais remarqué jusqu'à présent : ce sourire insolent lui coûtait. Il dissimulait une authentique... lassitude. Un élan de compassion la submergea. Elle-même avait passé tant de soirées et de bals à feindre la bonne humeur !

M. Grayson leva soudain les yeux et croisa son regard. Sophia s'empourpra comme si elle l'avait surpris dans son bain.

Et cette image la fit rougir de plus belle.

Une fois de plus, c'est M. Wiggins qui vint à son secours.

— Sans ma femme, dit-il, je serais perdu. Je ne sais même pas quelle couleur de gilets commander au tailleur.

Sophia sourit.

— Avec votre teint, monsieur Wiggins, l'ivoire est assurément le meilleur choix.

Un sourire radieux aux lèvres, celui-ci enfourna un morceau de pudding. De la sauce goutta sur son gilet. Il l'essuya en étouffant un juron.

— Le seul inconvénient, ajouta Sophia, c'est que assez salissant.

Elle s'empara de sa fourchette à dessert et poursuivit :

— Voyez-vous, monsieur Wiggins, pour certains d'entre nous, le plus difficile n'est pas de faire des choix, mais d'en assumer le fardeau.

Elle glissa un regard prudent à M. Grayson, qui ôta enfin son pied. Pour caresser celui de Sophia du bout de sa botte. Elle se figea, le cœur battant, sa fourchette à mi-chemin de sa bouche. Puis elle baissa les yeux, les joues brûlantes.

Lorsque sa cheville se frotta contre la sienne, Sophia tressaillit. Et soudain, il enroula sa jambe autour de la sienne en une caresse des plus intimes.

À présent, Sophia devait être rouge de la tête aux pieds !

— Il y a un problème avec votre pudding, mademoiselle Turner ?

Maudit soit ce charmeur impénitent ! Et maudite soit sa propre faiblesse !

— Non.

Il l'avait déjà éconduite. Il faudrait qu'elle soit folle pour se jeter de nouveau à sa tête. Le mieux serait d'écarter la jambe et d'assener un bon coup de pied dans le tibia de cet arrogant M. Grayson.

Seulement, elle n'en avait aucune envie. Elle aurait pu rester ainsi des heures, sa jambe secrètement pressée contre la sienne. Elle se sentait tellement vivante, soudain, désirée... et plus du tout seule au monde !

Elle voulait être avec lui. Aussi proche de lui qu'une femme peut l'être d'un homme.

— Non, répéta-t-elle en croisant hardiment son regard.

Elle se moquait bien, tout à coup, de passer pour une traînée à ses yeux. Il y avait dans son regard vert un défi qu'elle brûlait de relever, quitte à en assumer plus tard les conséquences.

— Tout est parfait, ajouta-t-elle, le sourire aux lèvres.

Chapitre 12

— À quoi rime tout cela ? demanda Joss dès que Gabriel eut emporté les dernières assiettes.

— De quoi parles-tu ? riposta Gray en sortant de sa poche une flasque de cognac qu'il lui tendit.

Joss la refusa d'un geste.

— Tu le sais très bien. Il se passe quelque chose entre Mlle Turner et toi.

Gray prit une gorgée d'alcool.

— Qu'est-ce qui te fait dire cela ?

Il se leva, contourna la table et s'assura discrètement que son frère n'avait pu voir ce qui s'était passé sous la table. Au demeurant, Joss pouvait bien jouer les inquisiteurs, Gray n'avait pas l'intention de se soumettre à son interrogatoire.

Pour la première fois depuis qu'il avait quitté l'Angleterre, il se félicita d'avoir acheté ces bottes. Le cuir en était si ridiculement fin qu'il avait parfaitement senti la jambe de Mlle Turner. Mlle Turner qui avait du reste promptement accepté son contact. Qu'elle était séduisante lorsqu'elle rougissait ! Sous cette table, ils avaient contracté une sorte d'alliance secrète.

Une alliance scellée par l'invitation sans ambiguïté qu'elle avait formulée à voix haute.

S'il la rejoignait en cet instant dans sa cabine, elle l'accueillerait volontiers. Et il pourrait enfin résoudre le mystère de la fermeture de cette maudite robe à rayures. A condition qu'il ait la patience de la lui ôter au lieu de la déchirer comme une brute...

— Comment savait-elle, pour la plantation ?

— Je lui en ai parlé à Gravesend, quand elle a mentionné Waltham. Et à propos, quelle mouche t'a piqué de m'interroger sur la vente de la propriété ?

— C'est elle qui a amené le sujet.

— Tu l'as relancé. Bon sang, Joss, pourquoi ce ressentiment ? C'était il y a huit ans ! Et tu ne t'es pas plaint, à l'époque.

— J'avais dix-neuf ans.

— Et moi vingt-trois. Je n'étais pas précisément un homme mûr. J'ai fait de mon mieux. Et je le fais toujours. Si je ne suis pas à la hauteur de tes attentes, j'en suis désolé. Quoique pas surpris.

— Oh, ne joue pas les martyrs avec moi ! Et ne change pas de sujet. J'ai vu les regards que vous avez échangés, Mlle Turner et toi. Elle rougissait chaque fois que tu t'adressais à elle. Bonté divine, Gray, tu l'as même servie sans lui demander son avis !

— C'est un crime ?

De fait, Gray n'avait pas oublié le regard noir qu'elle lui avait lancé.

— Enfin, Gray, on ne prend pas une telle liberté avec une simple relation. C'était un geste... intime. Il y a quelque chose entre vous, ne le nie pas !

— Je nie tout en bloc, répliqua Gray en avalant une nouvelle gorgée d'alcool. Je t'ai donné ma parole, Joss, et je l'ai tenue.

Ce qui était la stricte vérité. Certes, il avait touché Mlle Turner, mais il n'avait pas pris l'engagement de ne pas le faire. Il n'avait pas couché avec elle. Il ne l'avait même pas embrassée. Ce n'est pourtant pas l'envie qui lui en manquait. Il posa machinalement la main sur sa poitrine, là où il avait éprouvé ce curieux pincement lorsqu'elle I lui avait adressé ce regard suppliant et avait articulé en silence : « *S'il vous plaît. Non.* » Comme si elle en appelait à sa conscience.

Sa conscience ! Où diable cette demoiselle était-elle allée pêcher l'idée qu'il en possédait une ? Certainement pas dans la façon dont il la traitait.

— Crois-moi, reprit-il, je lui ai à peine parlé ces dernières semaines. Tu n'imagines pas le mal que je me suis donné pour l'éviter. Sans compter qu'elle refuse de rester tranquillement dans sa cabine. Je ne peux pas ne pas la voir. Et je ne peux pas ne pas remarquer qu'elle a maigri. Il faut qu'elle mange, donc je mets de la nourriture dans son assiette, voilà tout.

Joss le fixa d'un air ahuri.

— Quoi ? s'impatienta Gray. Tu ne me crois pas ?

— Je crois ce que tu me dis, répondit lentement son frère, mais je ne peux pas croire ce que j'entends.

Gray croisa les bras sur sa poitrine.

— Et puis-je savoir ce que tu entends ?

— Je me demandais pourquoi tu avais fait tout cela. Ce dîner, cette table... Maintenant, je comprends.

— Tu comprends quoi ? tonna Gray, de plus en plus irrité.

— Tu es amoureux de cette fille.

— Amoureux, répéta Gray, indigné.

— Ose affirmer le contraire, répliqua Joss d'un air suffisant.

Cette affirmation était trop grotesque pour qu'il la considère sérieusement, mais elle donna une idée à Gray.

— Si je ne t'affirme pas le contraire, me libéreras-tu de ma promesse ?

Joss secoua la tête.

— Si tu ne m'affirmes pas le contraire, tu pourras - et devras - attendre une semaine de plus. Elle ne disparaîtra pas à l'instant où nous accosterons. Ne mérite-t-elle pas au moins cela ?

Non, songea Gray en se laissant choir sur sa chaise. Quelle que soit sa réponse, elle méritait bien plus que cela.

Il se frappa la cuisse d'un geste agacé. C'était bien pour cette raison que lorsqu'une femme lui plaisait, il la poursuivait de ses assiduités, la troussait, et passait à autre chose. Faire connaissance avant compliquait tout.

— Je ne vois pas comment je pourrais être amoureux d'elle, marmonna-t-il. Je l'ai à peine côtoyée ! Je suis en manque de femmes, je l'admets. Mais amoureux certainement pas. Je ne sais même pas à quoi ressemble l'amour. Rappelle-toi, je garde ma conscience dans mon compte en banque.

Joss demeura un instant silencieux, puis :

— Moi, je sais à quoi ressemble l'amour. Utiliser toutes les denrées portugaises en un seul repas, tuer une chèvre qui aurait rapporté beaucoup, sortir de la réserve de la porcelaine qui perdrait la moitié de sa valeur si on ébréçait une seule assiette... C'est ça, être amoureux.

Gray fourragea dans ses cheveux comme si cela pouvait chasser cette idée folle avant qu'elle prenne racine en lui.

— Tu te trompes. Je m'ennuie à mourir, voilà tout. Je n'ai rien d'autre à faire pendant cette traversée que d'organiser des dîners. Et ce n'est pas aujourd'hui qu'il y aura de la vaisselle brisée.

Du menton, il désigna la lampe suspendue au plafond. Elle était parfaitement immobile.

— Au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, nous sommes dans le pot au noir.

— Je l'avais remarqué, riposta Joss. C'est une bonne chose que les hommes aient eu du grog et un bon repas ce soir. Les accalmies, ce n'est jamais bon pour le moral de l'équipage.

— Ni pour celui de l'armateur, renchérit Gray. Espérons que cela ne dure pas trop longtemps.

L'accalmie se prolongea le jour de Noël et le lendemain. L'oisiveté, d'abord bienvenue, se transforma rapidement en fardeau pour tout le monde. Au matin de la troisième journée, les hommes commencèrent à se quereller pour un rien. Le vent tombé, ils n'avaient rien d'autre à faire que réparer le grément ou nettoyer les chaînes. L'équivalent des travaux d'aiguille, songea Sophia en regardant avec compassion les marins manier l'épissoir. Elle avait toujours détesté la broderie.

Le ciel était sans nuages, l'air étouffant, l'atmosphère à couper au couteau. La chaleur tropicale était lourde, aussi épaisse qu'une couverture de laine. Une véritable fournaise.

Incapable de rester confinée dans sa cabine, Sophia s'assit sur une caisse à l'abri d'un dais de

fortune - une voile que les hommes avaient fixée aux mâts. Elle demeura immobile, s'éventant de sa planche à dessin, dessinant parfois une esquisse.

M. Grayson, pour sa part, semblait en proie à une agitation fébrile. Il faisait les cent pas de la proue à la poupe, montait sur le gaillard, arpentait le pont d'un pas impatient.

Après leur échange furtif sous la table du dîner, Sophia était restée éveillée toute la nuit, comptant les coups de cloche avec une délicieuse excitation. Puis, lorsque la nuit avait cédé la place à l'aube, une vive déception l'avait submergée. Pourquoi n'était-il pas venu ? Son invite était pourtant on ne peut plus claire !

Quand leurs chemins s'étaient croisés, dans l'après-midi, il s'était contenté de marmonner un vague « Joyeux Noël ». Et au cours des deux journées suivantes, il ne lui avait pratiquement pas adressé la parole.

En revanche, elle l'avait entendu parler d'elle plus d'une fois, quoique d'un ton impersonnel : « Apportez de l'eau à Mlle Turner », ou « Vérifiez que son auvent tient bien. » Il veillait sur elle, un peu comme sur les chèvres. Peut-être n'aurait-elle pas dû se plaindre. Après tout, elle appréciait de boire à sa soif et de jouir d'une ombre bienvenue.

Seulement, Sophia n'était pas une chèvre. Elle avait d'autres besoins, qu'il semblait résolu à ignorer.

Au troisième matin d'immobilité forcée, le capitaine Grayson ordonna que l'on mette la grande chaloupe à l'eau. Ses paroles furent accueillies par des bougonnements de protestation dans les rangs.

— Que se passe-t-il ? s'informa Sophia auprès de O'Shea.

— Le capitaine veut qu'on tire le bateau, maugréa l'Irlandais. Il pense qu'on pourra trouver le vent un peu plus loin, mais par cette chaleur, on va tous crever !

Les hommes furent répartis en trois équipes, qui ramèrent chacune pendant une heure d'affilée sans que *l'Aphrodite* progresse de façon notable. Sophia les regarda, partagée entre la compassion... et la fascination. Elle réalisa à la dérobée quelques esquisses des marins au torse nu, aux muscles saillants, au corps couvert de cicatrices et de tatouages. Qu'ils étaient différents des marbres grecs à la beauté un peu languide qu'elle avait appris à dessiner !

Certes, ils étaient imparfaits, ils ruisselaient de sueur, ils peinaient sous l'effort... mais ils étaient réels.

Bientôt, son crayon s'échappa de ses doigts moites et roula sur le sol. Elle n'eut pas le courage de le ramasser.

Une heure passa ainsi. Les équipes se relayaient - la première ramant, la deuxième démontant les voiles pour les réparer, la troisième se reposant. M. Grayson, quant à lui, était descendu sur le pont inférieur.

Lorsque Davy Linnet passa devant elle, Sophia se redressa.

— Bonjour, Davy, le salua-t-elle d'un ton enjoué.

Depuis qu'ils avaient traversé la ligne du tropique, elle veillait à lui manifester de l'attention devant ses camarades. Même par cette chaleur accablante, son courage méritait d'être récompensé.

— Bonjour, mademoiselle Turner, répondit-il en dissimulant un sourire timide.

— Vous avez une mine superbe, le complimenta-t-elle. Je ne serais pas étonnée que vous ayez pris une dizaine de livres depuis que nous avons quitté l'Angleterre. Bientôt, ils ne pourront plus vous appeler « moussaillon ». Vous ont-ils admis dans le gaillard d'avant ?

— Non, mademoiselle, mais j'y serai bientôt.

— Je n'en doute pas.

Elle lui sourit et le vit rougir. Elle savait combien il était impatient d'avoir sa place dans le dortoir avec les autres, mais tant qu'il n'aurait pas fait preuves, il continuerait de dormir dans la cale.

— Un homme là-haut pour épisser le petit perroquet gauche ! cria-t-on soudain.

Quinn, qui se trouvait près du mât de misaine, se dirigea vers les échelons de cordage en maugréant.

— Je vais le faire, déclara Davy en lui barrant le chemin.

Quinn répliqua par un chapelet de jurons.

— Laisse-moi passer, gamin, ou je te jette aux requins.

— J'ai dit que j'allais le faire, répéta Davy en tendant la main. Donne-moi ton épissoir.

Quinn le toisa.

— C'est un travail de marin, ça. T'as déjà épissé un cordage ?

— Je me suis entraîné sur le pont.

L'autre ricana et poussa Davy d'un coup de coude. Après un bref regard en direction de Sophia, le jeune garçon bondit devant Quinn.

— Laisse-moi le faire, insista-t-il. Comment veux-tu que j'apprenne si tu me donnes pas l'occasion d'essayer ?

Quinn s'immobilisa, leva les yeux vers le mât. Puis, essuyant son front en nage, il regarda de nouveau Davy.

— Si t'as vraiment envie de grimper là-haut par cette chaleur, c'est pas moi qui t'en empêcherai.

Détachant l'épissoir de sa ceinture, il le déposa sans douceur dans la paume du garçon.

— Me l'abîme pas ou je t'étripe, ajouta-t-il en guise d'encouragements.

Davy s'élança dans le gréement. Sophia observa n ascension jusqu'à ce qu'il disparaisse à la vue. Puis, comme sa loyauté envers lui n'exigeait pas elle se dessèche sous le soleil tropical pendant qu'il réparait un cordage, elle décida de réserver son énergie pour le féliciter lorsqu'il redescendrait.

Elle patienta donc, le menton entre les mains. Ses paupières se firent lourdes. La torpeur la gagna... Tchac.

Un bruit mat la réveilla en sursaut.

— Hé, là-haut ! Descends de là, mon garçon !

Sophia reconnut la voix tranchante de M. Brackett. Elle sortit de sous son auvent. Rassemblés autour du mât, les hommes regardaient Davy redescendre dans un silence tendu. M. Brackett semblait furieux.

— Ohé ! Tout le monde ici !

Sophia tressaillit, mal à l'aise. Qu'avait fait Davy pour justifier cet attroupement qui ressemblait désagréablement à une cour martiale, avec M. Brackett dans le rôle du juge et de l'exécuteur ?

C'est alors qu'elle vit l'épisssoir fiché dans le bois du pont telle une gigantesque aiguille. C'était le bruit qu'il avait fait en tombant qui l'avait réveillée. Davy l'avait lâché depuis le haut du mât. S'il y avait eu quelqu'un à cet endroit... Malgré la chaleur, Sophia frissonna. C'était un miracle que personne n'ait été tué.

Elle s'était rassurée un peu trop vite.

Alors que Davy posait pied sur le pont, le visage de M. Brackett prit une expression meurtrière. Le second se dirigea vers l'épisssoir et, l'ayant tiré d'un geste sec, le braqua sur la poitrine du jeune garçon.

— Négligence, Linnet. Grossière négligence.

Davy se redressa de toute sa hauteur, mais c'est d'une voix tremblante qu'il répondit :

— Je suis désolé, monsieur. J'avais les mains moites. Il a glissé. Ça arrivera plus, monsieur.

— Possible, mais je vais tout de même te donner une petite correction. Histoire de m'assurer que tu as bien appris ta leçon.

Une correction ? Que comptait-il lui faire ? Sophia scruta le pont. Le capitaine se trouvait dans la chaloupe. M. Wiggins devait être descendu prendre un peu de repos. M. Brackett était seul maître à bord.

Et, de toute évidence, il tenait à ce que les hommes ne l'oublient pas.

L'air était si calme, l'eau si étale, que chaque parole résonnait sur le pont comme sur une scène. Quant à M. Brackett, il semblait résolu à jouer son personnage. Il fit le tour du petit groupe d'un pas lent, dardant sur chacun de ses hommes son regard d'aigle, ses bottes claquant sur le sol d'une manière menaçante.

— Cet équipage est le pire ramassis de fainéants que j'aie jamais vu. Voilà longtemps que l'envie de vous remettre au pas me démange.

Il se tourna vers Davy.

— As-tu vraiment l'intention d'être marin, mon garçon ? Crois-tu que tu en sois capable ?

Davy acquiesça d'un hochement de tête.

— Et pourtant, tu n'arrives pas à tenir un épisssoir. Mais peut-être que tâter du fouet t'apprendra.

— Non, vous ne pouvez pas faire ça ! s'écria Sophia.

À peine ces mots lui avaient-ils échappé qu'elle comprit son erreur. S'il restait à Davy un espoir que M. Brackett se montre indulgent, elle venait de l'anéantir. Le second lui décocha un regard noir, présent, il ne fléchirait pas. Ce serait perdre toute autorité devant ses hommes.

— Désolé d'offenser votre sensibilité féminine, mademoiselle Turner. La justice n'est pas toujours belle à voir. Je vous conseille de rejoindre votre cabine.

— Partez, mademoiselle Turner, intervint Davy. J'ai déjà pris des coups. Ça me fait pas peur.

Brave Davy, qui ne voulait pas qu'elle assiste au spectacle. Sophia lui adressa un regard désolé puis, redressant le menton, répondit à M. Brackett :

— Merci, mais je préfère rester. Si vous êtes capable de commettre une telle atrocité, vous pouvez le faire devant moi.

Peut-être aurait-il la main plus légère en sa présence. Et puis, elle pouvait toujours s'évanouir au moment opportun afin de détourner l'attention sur elle.

— À votre guise.

Brackett pivota sur ses talons, l'épissoir braqué devant lui, et s'arrêta sur Quinn.

— Toi. Attache-le à l'extrémité de la vergue.

Des jurons étouffés s'élevèrent des rangs. Quinn dansa d'un pied sur l'autre, mal à l'aise. Brackett tourna de nouveau sur lui-même, l'épissoir toujours braqué devant lui. Les hommes reculèrent dans un silence hostile.

Un filet de sueur glacée roula entre les omoplates de Sophia.

— Enlève ta chemise, Linnet.

Comme le mousse n'obéissait pas, Brackett glissa la pointe de l'épissoir dans son col et, tirant d'un coup sec, déchira le vêtement de haut en bas. Puis il l'arracha de sa main libre, révélant le torse mince et lisse de l'adolescent.

Brackett posa l'extrémité de l'outil sur son épaule et s'adressa à Quinn.

— Attache-le.

Quinn ne bougea pas. Bras croisés, jambes écartées, il reçut l'ordre avec indifférence. « Essayez donc de me forcer à obéir », semblait dire son regard buté.

Sophia aurait aimé croire que Quinn agissait par solidarité envers Davy, mais elle soupçonnait la chaleur accablante d'être pour beaucoup dans son refus. Brackett, de son côté, ne parut pas s'offusquer de son attitude. En vérité, il semblait en éprouver une étrange satisfaction. Un sourire mauvais lui retroussa les lèvres.

— Ainsi, vous désobéissez à un ordre, Quinn ?

L'autre ne répondit pas.

— L'insubordination, reprit Brackett en s'approchant, est un grave délit. Je vous le demande une dernière fois, Quinn. Attachez-le.

Brackett avait ponctué chaque syllabe d'un coup de poinçon sur le torse du marin, qui frémit, tel un cheval s'efforçant de chasser une mouche.

Brackett ricana. La sueur lui plaquait les cheveux sur le crâne et ruisselait de son front. Sophia n'aurait su dire si c'était l'effet de la chaleur ou l'excitation d'être le maître, mais une flamme cruelle s'était allumée dans ses yeux.

— Je pensais faire un exemple avec ce garçon, mais à la réflexion, vous allez prendre sa place.

D'un mouvement leste, il plongea derrière Quinn et lui enfonça le poinçon à l'arrière du genou. Le marin s'effondra lourdement sur le pont.

Sophia porta la main à ses lèvres pour contenir un cri.

Quinn grogna, et se redressa à genoux. Vif comme l'éclair, Brackett fit tourner l'outil entre ses

mains et utilisa l'extrémité contondante pour le frapper entre les omoplates. Quinn s'affala, face contre terre. Sans lui laisser le temps de se relever, Brackett posa le pied sur sa nuque, le plaquant au sol.

Les hommes demeuraient immobiles, échangeant des regards frénétiques. Sophia comprenait qu'ils hésitent. Quand bien même le capitaine ne cautionnerait pas une telle violence sur son bateau, se rebeller contre son second serait considéré comme un acte de mutinerie. Elle tourna les yeux vers la proue. De là où elle se trouvait, impossible de voir la chaloupe. Si seulement elle pouvait appeler à l'aide !

— Va me chercher le fouet ! ordonna Brackett à Davy. Et dépêche-toi ou je double le nombre de coups.

Sophia n'attendit pas la réponse du jeune garçon. Pivotant sur ses talons, elle gagna le pont inférieur en courant, passa en trombe devant les cabines des dames, et longea la coursive jusqu'à la cale.

— Monsieur Grayson ! cria-t-elle en louvoyant entre les caisses.

Il saurait régler le problème, elle en était sûre. Il le fallait !

— Monsieur Grayson ! Gray !

Une poigne solide la saisit par le coude.

— Vous venez enfin à moi ?

Il régnait là une chaleur oppressante. Était-ce sa voix grave, sa main solide et rassurante, toujours est-il que Sophia faillit s'effondrer.

— Que se passe-t-il, Sweet Heart ?

— Dépêchez-vous ! répondit-elle en repoussant sa main, avant de tenter de le tirer à sa suite.

Alerté par ses inflexions affolées, il retrouva aussitôt son sérieux. Mais elle eut beau lui secouer le bras, il ne fit pas mine de bouger.

— Que se passe-t-il ? répéta-t-il en la scrutant d'un regard inquiet.

— C'est Davy. Et Quinn. Il veut les fouetter !

— Qui ?

— M. Brackett.

Étouffant un juron, Gray se libéra, et la contourna pour s'élancer dans la coursive. Il gravit l'échelle quatre à quatre, Sophia sur ses talons.

— Que diable se passe-t-il ? tonna-t-il en émergeant à l'air libre.

Sur le pont, la situation était telle que Sophia l'avait laissée. Brackett retenait toujours Quinn au sol. Les hommes faisaient toujours cercle autour d'eux, ruisselants de sueur dans la chaleur de midi. Seul Davy manquait à l'appel.

— Ah, monsieur Grayson ! fit Brackett.

Son ton était calme mais ses yeux étaient froids comme l'acier.

— Où est le gamin ? demanda Gray.

— Je l'ai envoyé chercher le fouet.

Appuyant un peu plus fort sur la nuque de Quinn, il ajouta :

— Ce misérable a besoin d'apprendre qui sont ses supérieurs.

— Il n'y a pas de fouet sur ce bateau, Brackett. J'ai interdit la flagellation.

Le second ricana.

— Pas étonnant que votre équipage soit aussi fainéant. Ma foi, je vais devoir improviser.

— Holà ! cria alors une voix en provenance de la chaloupe.

— Voilà votre capitaine, Brackett, dit M. Grayson avec une tranquille assurance. Vous pouvez vous retirer.

Ses cheveux en bataille et son manteau flottant au vent offraient un contraste saisissant avec la mise impeccable de M. Brackett. Cependant, il ne faisait aucun doute pour personne que c'était lui qui avait la haute main dans cet affrontement. Une fois de plus, il avait fait preuve de cette autorité naturelle qui le caractérisait.

Sophia, pour sa part, tremblait comme une feuille. Quelqu'un lui prit le coude. Tournant la tête, elle découvrit Stubb à ses côtés.

— Le gamin est en bas, murmura-t-il. Quand il est venu me demander le fouet, je lui ai dit de rester là.

Sophia hocha la tête, incapable de parler.

— Vous pouvez disposer, Brackett, reprit M. Grayson. S'il y a une sanction à infliger, le capitaine s'en chargera.

M. Brackett ôta sa botte de la nuque de Quinn, avant de lui flanquer un coup de pied dans les côtes, un sourire cruel aux lèvres.

— Je suis le second, répliqua-t-il. Je ne suis pas aux ordres du capitaine mais aux vôtres.

— Plus maintenant.

Le capitaine les rejoignit à cet instant, suivi de quatre marins.

— Que se passe-t-il ? s'enquit-il.

Puis, avisant Quinn, toujours à terre, il ajouta :

— Bonté divine ! Il est tombé du mât ?

— Non, le rassura M. Grayson. Et je t'informe que je viens de relever M. Brackett de ses fonctions. Je te laisse décider de ce que tu feras de lui jusqu'à notre arrivée. Je suggère les fers.

— Je vois... Stubb, occupe-toi de Quinn. Levi Q'Shea, escortez M. Brackett jusqu'à ses nouveaux quartiers, à fond de cale. Gray...

Du menton, il désigna Sophia.

— Ramène-la dans sa cabine, et veille à ce qu'elle y reste.

M. Grayson hocha la tête.

Sophia regarda les deux marins torse nu emmener M. Brackett. Alors qu'ils passaient devant elle, elle tressaillit : le dos de Levi était lacéré d'épouvantables cicatrices. Elle ne put s'empêcher de se demander si c'était là la raison de son mutisme, ou sa conséquence ?

- Venez, Sweet Heart, murmura M. Grayson en posant la main au creux de ses reins. Sophia secoua la tête, incapable de détacher les yeux du dos de Levi.
- Je croyais que vous aviez interdit le fouet ? articula-t-elle d'une voix blanche.
- Je l'ai interdit, en effet. Pour cette raison.

Chapitre 13

Mlle Turner se laissa aller mollement contre lui. Gray l'entoura spontanément de ses bras, croyant qu'elle avait perdu connaissance, puis il croisa son regard brillant de larmes.

Il entendit Joss distribuer des ordres aux hommes, et à M. Wiggins, qu'il venait de nommer second, puis tout le monde se dispersa pour reprendre son poste. Il ne restait plus qu'eux sur le pont, à présent. Un bras autour de la taille de la jeune femme, Gray l'escorta jusqu'aux cabines des dames.

Il savait qu'il aurait dû l'emmener s'asseoir mais il ne pouvait se résoudre à la lâcher. Voilà une éternité qu'il rêvait de la tenir ainsi, tout contre lui. Ils s'appuyèrent contre l'encadrement de la porte. L'un d'eux tremblait, et Gray s'inquiéta que ce pût être lui.

— Je savais que vous arrangeriez tout, chuchota-t-elle en posant la tête contre son épaule. J'ai essayé, mais je n'ai fait qu'aggraver la situation. J'étais certaine que vous ne laisseriez pas faire une chose pareille.

Bon sang, elle semblait le prendre pour un saint ! Ou du moins, pour un homme capable de se comporter de façon honorable. Preuve qu'elle soupçonnait pas les pensées inavouables qui lui traversaient l'esprit en cet instant.

Si elle en avait eu connaissance, jamais elle ne l'aurait autorisé à l'étreindre ainsi. Se rendait-elle seulement compte que, dans son abandon, elle lui offrait une vue imprenable sur sa gorge laiteuse et l'exquise vallée entre ses seins ?

Soudain, il eut honte de lui, honte de profiter de ce qu'elle était tremblante d'émotion pour se rincer l'œil.

— Vous devriez vous asseoir, lui conseilla-t-il.

La prenant par les épaules, il la guida vers la table.

Elle se laissa tomber sur une chaise et croisa sagement les mains devant elle. Bon, et à présent, que faire ? Il ne pouvait certes pas l'abandonner dans cet état. Elle était livide, ses lèvres tremblaient.

Il se mit à arpenter la cabine, indécis.

— Que va-t-il arriver à M. Brackett ? demanda-t-elle d'une voix neutre, lointaine.

— Il va rester à fond de cale dans une cellule - enfin c'est plus une cage - jusqu'à notre arrivée.

— Une cage ? C'est affreux !

— Peut-être, mais il sera en sécurité. A présent qu'il a été déchu de son autorité, les hommes pourraient être tentés de le lyncher.

— Tout est ma faute, gémit Mlle Turner. Je suis désolée.

Il s'immobilisa.

— Ne le soyez pas. Vous avez agi comme il le fallait. Vous avez eu raison de venir me chercher.

Il se remit à faire les cent pas dans la cabine.

— Ce que j'aimerais comprendre, poursuivit-il, c'est ce que Davy fabriquait là-haut avec un épissoir. C'est un travail de marin.

Mlle Turner enfouit le visage entre ses mains.

— Je... j'ai bien peur qu'il n'ait voulu m'impressionner.

Gray laissa échapper un rire étranglé.

— Bien sûr qu'il a voulu vous impressionner. Vous devriez faire attention quand vous battez des cils devant un homme, ma belle. Vous allez finir par en faire passer un par-dessus bord.

Elle se leva d'un bond tandis que son visage reprenait des couleurs.

— Si Davy s'est comporté ainsi, c'est autant votre faute que la mienne !

— Et de quelle façon ? rétorqua-t-il d'un ton plus sec qu'il n'aurait voulu.

— C'est vous qui l'avez humilié devant l'équipage en lui faisant avouer... Eh bien, vous savez quoi.

— Oui, je le sais, riposta Gray en s'approchant de la table qui se trouvait entre eux. Mais n'allez pas prétendre que vous n'avez pas aimé cela. N'allez pas prétendre que vous n'utilisez pas ces hommes pour flatter votre vanité !

— Ma vanité ? Et quand vous jouez les Rois de la Mer, il n'y a aucune vanité de votre part, peut-être ? Il est possible que ces hommes m'apprécient, mais ils vous vénèrent, et vous le savez très bien. Vous en avez joué l'autre jour aux dépens de Davy !

— Je n'ai fait que le taquiner. Je ne risque pas de lui briser le cœur, moi.

Mlle Turner cilla.

— Ce n'est qu'une toquade. Il n'est pas vraiment amoureux de moi, se défendit-elle.

Gray frappa du poing sur la table.

— Bien sûr que si ! Comme tous les autres ! Vous leur parlez, vous les écoutez ! Vous supportez même les bavardages de Wiggins, Dieu seul sait pourquoi. Vous leur offrez des cadeaux à Noël. Vous leur rappelez tout ce qu'ils ont laissé derrière eux et qu'ils rêvent de retrouver un jour. Tout cela avec vos airs de déesse sortie d'un tableau de Botticelli... Jamais ils n'ont vu de femme aussi belle que vous ! Comment voulez-vous qu'un homme ne tombe pas amoureux de vous ?

Un silence pesant tomba entre eux.

Elle le regarda, l'air perdu.

Battit des paupières.

Entrouvrit les lèvres, et inhala brièvement.

« Dites quelque chose, la supplia Gray en son for intérieur. N'importe quoi ! » Hélas, elle semblait frappée de mutisme. Bon sang, qu'avait-il dit ?

Gray se frotta le front, mortifié. Si Joss avait été là, il aurait ri de lui.

— Vous... commença-t-elle.

— Oui?

— Vous avez déjà vu un Botticelli ?

Gray laissa échapper le soupir qu'il retenait depuis une éternité.

— Oui.

— Oh ! Comment était-ce ?

Il leva les mains en un geste d'impuissance.

— Je n'ai pas de mots pour le décrire.

— Essayez, insista-t-elle, et son regard était si clair, si pénétrant.

— Parfait. Lumineux. Si beau que vous en avez le cœur brisé. Et tellement... pur. Comme du cristal. Vous en avez les mains qui vous démangent tellement vous avez envie de le toucher.

— Mais vous ne pouvez pas.

— Non. C'est interdit.

— Et vous respectez cette interdiction ?

Elle contourna la table, caressant le plateau du bout des doigts.

— Si vous étiez seul ? reprit-elle. Si personne ne pouvait vous voir, que feriez-vous ?

Gray regarda ses mains. Puis, choisissant ses mots avec soin, il répondit :

— Si je posais les doigts sur tant de perfection je la salirais. Je ternirais sa beauté. Et je ne pourrais plus vivre avec moi-même.

— Donc...

Elle appuya la hanche contre la table, imprimant à sa silhouette des courbes plus voluptueuses que jamais. Gray prit une inspiration saccadée.

— ... ce n'est pas l'interdiction qui vous retient.

— Pas vraiment, non.

Il y eut un autre silence, aussi vaste et plein d'échos que la longue galerie dallée de marbre des Offices.

— Il n'empêche, lâcha-t-elle. C'est votre faute. Comment vouliez-vous que Davy réagisse à un interrogatoire aussi indiscret ? Vous l'avez cuisiné devant tout l'équipage. Devant moi. Qu'auriez-vous ressenti à sa place ?

— Les hommes me respectent parce qu'ils savent que j'ai enduré la même épreuve. Tout comme eux. Pas de secrets entre marins, mademoiselle Turner. Contrairement à d'autres, je n'ai rien à cacher.

— Vraiment ? fit-elle en retournant s'asseoir. Gray hocha la tête.

— Voyons cela. Quel est votre nom ?

Ah, elle voulait jouer à ce petit jeu ? À sa guise ! Elle allait le voir tel qu'il était. Et peut-être cesserait-elle de faire appel à cet hypothétique sens de l'honneur qu'elle semblait lui attribuer

!

— Benedict Percival Grayson. Comme mon père.

— Quel âge avez-vous ?

— J'aurai trente-deux ans cette année.

— D'où venez-vous ?

Il prit place en face d'elle.

— Je suis né sur l'île de Tortola et j'y ai grandi, la famille Grayson est originaire du Wiltshire. Mon grand-père était un gentilhomme de bon rang, et mon père, l'exemple type du cadet aux mœurs dissolues. Pour racheter ses nombreux péchés, il a été exilé à Clarendon, notre plantation.

— A-t-il réussi ?

Gray posa un pied botté sur la table.

— À votre avis ?

Un sourire éclaira le visage de Mlle Turner.

— Combien de frères et sœurs avez-vous, monsieur Grayson ?

— En vérité, je ne saurais le dire. Mon père en a reconnu trois. J'ai un frère, que vous connaissez, et une sœur, que vous ne connaissez pas. Nous sommes tous trois de mères différentes. Si cela peut répondre à votre précédente question, les Caraïbes semblent inefficaces en tant que remède aux mœurs dissolues.

Il la scruta, cherchant à deviner si elle était choquée ou mécontente. Elle demeura impassible.

— Je sais que votre père est décédé. Qu'en est-il de votre mère ?

— Elle est morte quand j'étais enfant. Je n'ai aucun souvenir d'elle.

— Je suis désolée.

— Je préfère cela plutôt que de souffrir de sa disparition.

— Vous pensez réellement que c'est préférable ?

Gray se pinça l'oreille, pris au dépourvu.

— Je ne sais pas...

À la réflexion, il commençait à se demander avait bien fait d'accepter ce petit jeu. C'était Mlle Turner qui était censée être mal à l'aise, pas lui.

— Bis ou blanc ?

— Pardon ?

— Le pain, monsieur Grayson. Le préférez-vous bis ou blanc ?

— Bis, s'il y a du beurre. Sinon, blanc.

— Bière ou grog ?

— Bière. Avec un trait de cognac.

Tiens, ce n'était pas une mauvaise idée, songea-t-il en sortant sa flasque de sa poche. Il la

déboucha et la porta à ses lèvres.

— Avez-vous déjà volé quelque chose, monsieur Grayson ?

Gray regarda Mlle Turner par-dessus le goulot. Avec une lenteur délibérée, il avala une gorgée d'alcool, reboucha la flasque et la remit dans sa poche.

— Bien sûr.

Elle arqua un sourcil, l'invitant à développer.

— J'ai été corsaire, mademoiselle Turner. J'ai fait du vol un mode de vie ; je pourrais vous en parler pendant des heures. Jusqu'à quel point êtes-vous prête à entendre mes confessions ?

Elle réfléchit quelques instants.

— Vous semblez n'en éprouver aucune honte.

— La plupart du temps, non.

— Et parfois ? Y a-t-il des vols qui pèsent sur votre conscience, monsieur Grayson ?

Gray soutint son regard limpide. Devait-il lui dire ? Au moins, elle saurait à quel vaurien elle avait affaire ! Elle cesserait de le regarder de cet air confiant qu'il ne méritait aucunement.

— J'ai volé l'héritage de mon frère, dit-il en baissant les yeux.

Sa voix sonnait étrangement creux. Son corps entier semblait creux.

— A deux reprises, précisa-t-il.

— Ah, fit-elle, et lorsqu'il se risqua à la regarder, il découvrit qu'elle semblait plus intriguée que choquée. Et comment avez-vous réussi cet exploit ?

— C'est une longue histoire.

— Je n'ai pas d'engagement urgent.

— J'étais en Angleterre. J'avais quitté Oxford pour passer l'été dans le Wiltshire, chez mon grand-père. Nous avons appris le décès de mon père. Mon grand-père en a été profondément affecté. Sa santé s'est rapidement dégradée. Je crois qu'il avait toujours espéré le retour du fils prodigue...

Gray fit une pause, puis :

— Il ne s'en est pas remis.

— Vous avez perdu votre père et votre grand-père en l'espace de quelques jours ?

— En fait, mon père était mort depuis déjà deux mois lorsque la nouvelle nous est parvenue.

— Il n'empêche que les chocs se sont succédé à peu de jours d'intervalle, murmura-t-elle.

Elle semblait terriblement affectée. Bon sang, elle était censée le mépriser, pas le prendre en pitié ! Ni se montrer compatissante.

— Mon grand-père avait légué Clarendon à mon père. Au cas où celui-ci mourrait avant lui, la propriété devait être partagée entre ses héritiers de sexe masculin.

— Le capitaine Grayson et vous.

— Oui. Sauf que personne n'était au courant de l'existence de Joss. Je suppose que mon père avait négligé de signaler la naissance de son fils sang-mêlé dans son bilan annuel.

— Et vous n'en avez pas parlé, dit-elle en l'étudiant d'un regard perçant. Vous avez pris les terres les avez vendues sans demander son avis à votre frère.

Gray hocha la tête.

— Avez-vous partagé le bénéfice avec lui ?

— Non. J'ai acheté *l'Aphrodite* et je l'ai armée. Tout était à mon nom, mais je lui ai promis de partager le butin à la fin de la guerre.

— Avez-vous tenu parole ?

Gray secoua la tête.

— Non. Je lui ai versé sa solde de second, mais pas un penny de plus. J'ai gardé le reste, acheté une maison à Londres, et lancé la compagnie maritime Grayson.

— Pas Grayson frères ? s'étonna-t-elle.

— Non. La flotte, le capital, les risques, les profits... tout est à moi. Je suis l'employeur de mon frère, pas son associé.

— Mon Dieu, souffla-t-elle en s'adossant à sa chaise sans le quitter des yeux. Vous avez effectivement des raisons d'avoir honte.

Et voilà. L'expression d'innocence choquée qu'il attendait. Une satisfaction morose l'envahit. D'autres que lui auraient choisi un homme d'Église pour confesser ses péchés. Gray avait préféré une gouvernante. La plus belle femme qu'il ait jamais croisée dans sa carrière de séducteur au long cours. La seule qui ait su éveiller cette sourde nostalgie qui lui serrait le cœur. Il avait sa pénitence, comprit-il en la voyant se fermer, son beau regard soudain terne, comme voilé par la méfiance.

Il avait ce qu'il méritait, et ce n'était pas terminer Il devait boire la coupe jusqu'à la lie.

— Poursuivez, Sweet Heart, l'encouragea-t-il. Vous n'avez pas fini votre interrogatoire.

Elle regarda fixement un point au-delà de sa épaule.

— Etes-vous marié, monsieur Grayson ?

— Non, je ne suis pas fait pour le mariage.

— Avez-vous eu beaucoup de... fiancées ?

— Beaucoup, oui.

Elle tressaillit, mais poursuivit vaillamment son interrogatoire, en le regardant dans les yeux, cette fois.

— Et combien de maîtresses, monsieur Grayson ?

Chapitre 14

— Je ne saurais le dire.

— Ce n'est pas une réponse, observa Sophia, soulagée de pouvoir plaisanter. La vérité ou la mort, monsieur Grayson.

Il ne sourit pas.

— Honnêtement, mademoiselle Turner, je suis incapable de le dire. Il y a longtemps que j'ai perdu le compte. J'ai troussé ma première fille voici plus de quinze ans. Depuis, j'ai sillonné trois océans et quatre continents, et j'ai connu des femmes dans chaque port. Si vous voulez un chiffre, faites le compte. Je ne peux pas.

Sophia attendit que son sourire charmeur éclaire son visage. En vain. Il était parfaitement sérieux.

Certes, elle ne s'attendait pas qu'il ait vécu comme un moine. Mais pour qu'un homme d'affaires tel que lui, qui jonglait avec les chiffres, ait perdu le compte... le nombre devait être considérable.

— Ma foi, dit-elle sans pouvoir masquer son amertume, c'est un miracle que vous ne soyez pas mort de la syphilis.

— Non. C'est le résultat de la prudence et d'un usage systématique du boyau de mouton.

— Voilà qui est tout à votre crédit. Et vous semblez encore vif et alerte malgré quinze années d'épuisante activité physique. Tout à fait remarquable ! Pas étonnant que vous paraissiez si fier de vos exploits.

— C'est l'impression que je donne ? demanda-t-il d'un ton crispé.

— Si vous continuez à jouir d'une bonne santé, vous aurez encore quelques belles décennies de débauche devant vous.

— Ma belle, c'est ma pire crainte.

— Quoi ? La bonne santé ou la débauche ?

— Les décennies.

Sophia l'étudia avec attention. Mal à l'aise, il baissa les yeux et se frotta la mâchoire. Elle s'était trompée. Il ne retirait aucune fierté de ses exploits.

— Et l'amour ? Parmi toutes ces... fiancées et maîtresses, combien en avez-vous aimées, monsieur Grayson ?

— Toutes, ma douce. Toutes.

Sophia leva les yeux au plafond.

— Autant dire aucune.

Il haussa les épaules en guise de réponse. Une autre question brûlait les lèvres de Sophia.

— Combien d'entre elles vous ont aimé ?

— Seulement les plus insensées.

Il avait parlé d'un ton détaché, mais son regard brillait de fierté blessée.

Il assena soudain un coup de poing sur la table. Sophia sursauta.

— Je crois que c'est à mon tour de vous interroger, non ? fit-il en se levant et en commençant à aller et venir. Je connais déjà votre nom, mademoiselle Jane Turner.

Sophia faillit l'interrompre pour rectifier, mais, à sa grande honte, n'en trouva pas le courage.

— Quel âge avez-vous ?

— Vingt ans.

Cela, au moins, c'était vrai.

— Vingt ans, répéta-t-il d'un ton désabusé. Que sait-on de la vie à cet âge ?

— Plus que vous ne l'imaginez.

Il pivota sur ses talons, s'appuya de la main sur la table.

— D'où venez-vous, mademoiselle Turner ?

Il la dominait de sa haute stature, et la scrutait d'un regard si intense qu'il en devenait intimidant.

— Du Kent.

— Du Kent ! répéta-t-il en riant. Cette région sauvage réputée pour la barbarie de ses garden parties ! Vos parents sont-ils encore en vie ?

— Oui, tous les deux.

— Avez-vous des frères et sœurs ?

— Une sœur.

— Charmante petite famille !

Sophia ouvrit la bouche pour répliquer, mais il ne lui en laissa pas le temps.

— Le pain, bis ou blanc ?

— Blanc.

— Bien sûr. Il ne faut que le meilleur pour Mlle Turner. Je suppose que je peux sauter la question suivante. Je connais déjà votre goût pour le rhum.

— En vérité, répliqua-t-elle, agacée, je préfère le bordeaux.

Il émit un petit rire moqueur.

— Pain blanc et bordeaux. Désolé, mais je crains de ne pas pouvoir répondre à vos attentes, mademoiselle Turner.

— Je n'ai pas de telles attentes, et vous le savez, fit-elle en se levant à son tour. Pourquoi vous comportez-vous ainsi ?

M. Grayson posa les mains à plat sur la table, en face des siennes.

— Comment suis-je censé me conduire ? Je suis ce que je suis, Sweet Heart. Un menteur, un voleur, un séducteur... et pire encore.

Il se pencha vers elle. Son visage était tout près du sien. Assez proche pour qu'il l'embrasse.

— Alors un conseil. N'attendez rien de moi.

Il s'écarta brusquement. Le cœur battant la chamade, Sophia recula. M. Grayson croisa les bras d'un air buté, l'air à la fois triste et satisfait.

Et soudain, elle comprit. Sa trahison envers son frère, ses vantardises sur ses innombrables maîtresses, et maintenant son interrogatoire brutal, tout cela n'avait d'autre fin que de l'éloigner de lui.

Lui, l'homme qui l'avait serrée contre lui si tendrement un peu plus tôt, et lui avait pratiquement déclaré son amour. L'homme qu'elle désirait si violemment, corps et âme, s'efforçait de la repousser en se montrant sous son jour le plus sordide.

Eh bien, elle aussi avait un passé scabreux. Peut-être ses péchés n'étaient-ils pas aussi nombreux que les siens, mais pour la noirceur, elle n'avait rien à lui envier. Et elle n'avait pas l'intention de le laisser, comme tant d'autres, la transformer en un ange de pureté intouchable !

Elle contourna la table et s'approcha de lui.

— Nous n'en avons pas terminé.

— Mon cœur, je pense que nous en avons fini avant d'avoir commencé.

Secouant la tête, elle posa la main sur son bras.

— Continuez votre interrogatoire.

Avec un petit sourire blasé, il lui prit la main.

— N'essayez pas de me faire croire, dit-il en lui caressant les doigts, que cette délicate petite main a commis un vol ?

— Pourtant c'est le cas.

— Oh, et quoi donc ? Des rubans, des dentelles ? Quelques feuilles de papier ?

— Du papier.

Les billets de banque n'étaient-ils pas du papier ?

— Quels que soient vos péchés, ma belle, je gage que je pourrais les racheter avec la pièce qui se trouve au fond de ma poche.

S'il savait ! Sophia pressa sa main libre à l'endroit où était cachée la liasse de billets. Certes, l'argent était à son nom, mais n'était-il pas censé revenir à Toby après leur mariage ? Celui-ci était en droit de la poursuivre devant les tribunaux pour exiger la dot dont elle l'avait privé en rompant leurs fiançailles. Sa trahison n'était pas si différente de celle qu'avait commise M. Grayson. Elle avait volé son propre héritage.

— Leur coût vous surprendrait, répliqua-t-elle.

Avant qu'elle puisse poursuivre, il lui souleva le menton du doigt, puis laissa retomber sa main presque aussitôt.

— Ne me dites pas que vous êtes mariée ?

— Non. Bien sûr que non, répondit-elle en réprimant un rire, vite remplacé par une bouffée de culpabilité.

À l'heure qu'il était, elle aurait dû être mariée.

— Combien de prétendants ?

— Beaucoup.

Il arqua un sourcil moqueur.

— Ne comptez pas les hommes à bord de ce navire.

— Même sans eux, il en reste quelques-uns, rétorqua-t-elle avec un sourire plein de coquetterie.

— Des amants ?

Il y avait du dédain dans sa voix, et de la suffisance dans son demi-sourire. Sans doute

s'attendait-il qu'elle s'offusque et nie farouchement. Eh bien, il se trompait. Elle ne lui confirmerait pas qu'elle était vierge, et donc inaccessible.

Elle ne connaissait qu'une façon de lui montrer sa véritable nature.

En lui mentant.

— Oui, répondit-elle. Un.

Il prit une brève inspiration. Sophia pivota sur ses talons et s'éloigna de quelques pas en s'exhortant au calme. Après tout, ce n'était pas la première fois qu'elle proférait ce mensonge.

— Vous avez l'air étonné, reprit-elle en regardant M. Grayson par-dessus son épaule. Je vous ai déjà parlé de Gervais, mon professeur de dessin et maître dans l'art de...

— La passion, je me souviens, finit-il à sa place.

Il lui décocha un coup d'œil sceptique.

— Et je ne vous crois pas plus que l'autre jour.

— Peu importe que vous me croyiez ou pas, déclara-t-elle en se mettant à déambuler dans la cabine. Il était grand et mince, et divinement beau. Les cheveux d'un noir de jais, les yeux gris, de longues mains fuselées. Et il était fou de moi.

— Bien entendu.

— Il m'aimait, insista-t-elle. Ce n'était cependant pas de l'affection qui nous liait, mais une passion brûlante, animale.

M. Grayson croisa les bras et s'autorisa un petit rire sec.

— Comment pourriez-vous savoir ce qu'est une passion animale ?

Sous son regard pénétrant, elle rougit.

— Il y a d'abord eu les regards échangés dans des réceptions.

Elle laissa courir ses doigts à la surface de la table tout en s'approchant de lui.

— Puis les mille et un prétextes pour se toucher... Chaque fois qu'il me frôlait, continua-t-elle en lui caressant le dos de la main du bout de l'index, je frissonnais de désir.

D'un geste brusque, il lui agrippa le poignet. Elle en eut le souffle coupé.

— Ma foi, dit-elle, je suppose que vous savez comment cela s'est terminé.

— J'imagine, fit-il en la libérant.

Et elle vit dans son regard qu'il commençait à la croire.

— Ce que vous êtes en train de me dire, c'est que votre réputation est ruinée. D'où votre départ pour Tortola.

Sophia acquiesça d'un petit hochement de tête. Comme c'était aimable de sa part d'en venir lui-même aux conclusions !

— Nous étions devenus imprudents, improvisa-t-elle, galvanisée par son succès. Une fois que Gervais m'a ouvert les portes du Paradis, rien ne nous a plus arrêtés. J'échappais à la surveillance de mon chaperon chaque fois que je le pouvais pour aller le retrouver ; je quittais la maison à la nuit tombée. Les placards, l'abri à voitures, et même un fiacre... tout était bon pour abriter nos étreintes.

Gervais est même venu me retrouver lors d'une partie de campagne chez mes parents, dans le Kent.

— Une partie de campagne ? Je savais que vous étiez issue de la haute société. Vous n'avez pas été éduquée pour être gouvernante.

Elle lui décocha un regard impertinent.

— Je n'ai pas non plus été éduquée pour être une dévergondée, mais je le suis devenue.

— Une dévergondée. Vous.

Sophia feuilleta mentalement les pages du Livre. Des détails ! Il lui fallait des détails pour le convaincre.

— Je lui avais donné rendez-vous dans l'étable. J'ai volé les vêtements d'une fille de ferme, relevé mes cheveux et enfoncé un chapeau de paille sur ma tête. Personne ne m'a reconnue. Quand je suis arrivée, il m'a prise dans ses bras, m'a entraînée en haut, là où on stocke la paille. Il avait allumé une douzaine de bougies et répandu un lit de pétales de roses sur le foin odorant.

— Des bougies dans une grange remplie de paille sèche ? Vous avez de la chance d'être encore en vie, Sweet Heart. Vous auriez pu périr carbonisée.

— Nos ébats ont été particulièrement brûlants ce soir-là, enchaîna Sophia, ignorant son ton moqueur. J'ai bien cru que je ne survivrais pas à tant de plaisir.

M. Grayson éclata de rire.

— Quelle imagination vous avez !

— Je vous dis la vérité ! répliqua Sophia avant de lui tourner le dos et de s'éloigner, feignant d'être vexée.

Les hommes préféraient être chasseur plutôt que proie, elle le savait. Allait-il mordre à l'hameçon ? Le cœur battant, elle attendit. L'air moite s'obscurcit soudain. Ici, sous les tropiques, la nuit tombait brutalement. Pas de crépuscule, pas d'heure romantique entre chien et loup. Il faisait jour, et tout à coup, les ténèbres vous enveloppaient.

— Les pétales de roses, murmura M. Grayson, et elle l'entendit s'approcher d'elle.

Elle perçut la caresse de son souffle sur sa nuque lorsqu'il ajouta :

— Je veux bien croire les pétales de roses.

D'une main légère, il écarta de son épaule une mèche échappée de son chignon. Un frisson de plaisir la parcourut. Et il ne l'avait même pas effleurée...

— L'aimiez-vous ? Ce Gervais ?

Alors qu'elle aurait dû s'y attendre, cette question la prit au dépourvu.

— Bien sûr, s'écria-t-elle étourdiment.

Elle comprit aussitôt son erreur. Elle pivota sur ses talons, mais M. Grayson s'était déjà composé un masque impassible. S'il avait envisagé de partager son lit ce soir, il allait y réfléchir à deux fois, à présent. Ironiquement, rien ne refroidissait davantage les ardeurs d'un homme que l'évocation de l'amour !

Sophia attendit, oppressée, espérant une autre question, ou qui sait ? un baiser.

Au même instant, un bruit de pas la fit tressaillir, et la lueur d'une lanterne jaillit dans la pièce. M. Grayson s'écarta.

— Le souper, annonça Stubb en déposant un plateau sur la table.

Tandis qu'il suspendait la lanterne à un crochet au-dessus d'eux, M. Grayson s'inclina devant Sophia.

— Je vais vous laisser dîner, mademoiselle Turner, déclara-t-il.

— Oh, il y en a pour deux ! protesta Stubb. Tous les passagers doivent prendre leurs repas dans la cabine des dames. Ordre du capitaine.

Puis, se tournant vers M. Grayson, il ajouta :

— Vous avez tous les deux interdiction de monter sur le pont tant que durera l'accalmie. Le capitaine a dit que vous comprendriez.

— Je comprends, répondit M. Grayson. Mais je vais tout de même laisser Mlle Turner à son dîner.

Stubb souleva un couvercle. Un appétissant fumet envahit la cabine.

— Je n'ai pas faim, reprit M. Grayson. Et je ne voudrais pas que ma compagnie gâche le repas de Mlle Turner.

Sur ce, il s'éclipsa non sans avoir décoché un dernier regard brûlant à Sophia. Elle réprima un sourire. Il mentait très mal.

Chapitre 15

Gray passa une nuit épouvantable. Son estomac criait famine, ses articulations protestaient contre l'inconfort du hamac, et ses reins en feu le suppliaient de soulager le brasier qui les consumait.

Sans parler de son esprit en proie à un délire fiévreux, ni de son cœur à la dérive...

Elle n'était plus vierge. Du moins l'affirmait-elle.

À présent, il cernait mieux Mlle Turner. Les vêtements de qualité, le langage raffiné, le poste de gouvernante. Et cet éclat dans son regard, cette façon de le toucher, de réagir à sa proximité... Elle avait connu la passion ; elle savait ce qu'était le plaisir partagé.

Malgré cela, il passa la nuit seul.

Parce qu'elle lui offrait plus que du plaisir. Elle lui offrait son cœur. Sa confiance. Et il n'en voulait pas. Il avait déjà suffisamment déçu ceux qu'il aimait.

Cependant, dès l'aube, il avait fait un brin de toilette et s'était habillé. Assis sur une caisse, tapant du pied, il joua avec sa montre de gousset jusqu'à ce que la cloche pique huit coups. La relève du quart de la nuit. L'heure du petit déjeuner. Il fallait qu'il mange quelque chose. Et il fallait qu'il la voie.

Il n'avait aucune idée de ce qu'il lui dirait. Moins il parlerait, mieux cela vaudrait, devinait-il. Il prit un livre, le glissa sous le bras et se dirigea vers la salle commune des dames.

Il fut accueilli par l'arôme du thé fraîchement infusé. Mlle Turner était de l'autre côté de la

table, occupée à disposer une demi-douzaine de petits pots. Gray fut surpris de la trouver aussi détendue. L'étau qui lui oppressait la poitrine se desserra.

— Bonjour, la salua-t-elle en ouvrant l'un des pots.

Gray posa son livre, s'assit et s'empara d'un biscuit.

— Vous envisagez de m'empoisonner ? s'enquit-il.

— Rien d'aussi effrayant, répondit-elle en lui adressant un regard pétillant. Je vais vous peindre.

Gray tressaillit. Il n'avait pas oublié leur conversation le soir où, un peu ivre, elle avait évoqué une telle éventualité. Il se souvenait encore de ses doigts dans ses cheveux, de son corps souple pressé contre le sien...

— Vous n'y voyez pas d'inconvénient, j'espère ? Il faut que je travaille et cela m'aidera à passer le temps.

Écartant une tasse à thé, elle commença à déplier un petit chevalet.

— A moins que vous n'ayez prévu d'autres activités, ajouta-t-elle.

Gray se racla la gorge. Il avait un tas d'autres activités en tête.

— Je comptais lire un peu.

— Aucun problème, dit-elle en enfilant un tablier qu'elle noua dans le dos. Laissez-moi juste le temps de tracer une esquisse de votre visage, et vous pourrez vous plonger dans votre livre pendant que je finirai.

— Je ne suis pas certain que...

— Je suis à court de modèles, l'interrompit-elle tout en disposant des pinceaux devant elle. J'ai déjà dessiné tout l'équipage de ce navire.

— Oui, j'avais remarqué... Eh bien, que dois-je faire ?

— Vous détendre, dit-elle, amusée, en posant les yeux sur sa main.

Gray suivit son regard. Sa main était crispée sur l'accoudoir de son siège. Irrité, il croisa les bras et s'adossa plus confortablement.

— Je suis parfaitement détendu, mentit-il.

Elle prit un fusain et commença à tracer son esquisse.

— Comment un jeune homme éduqué à Oxford et ayant hérité d'une terre et d'un revenu, demandât-elle tandis que son regard passait de son modèle à sa toile, décide-t-il de courir les mers ? Vous rêviez d'être marin ?

Gray éclata de rire.

— Je n'étais jamais monté sur un bateau avant qu'on m'envoie à Oxford. J'ai été malade pendant la première semaine de la traversée. Puis il se trouve que quatre marins sont décédés. Intoxication alimentaire.

— Seigneur !

— J'ai proposé mon aide au capitaine. Le temps que nous atteignions la ligne du tropique, j'étais devenu un véritable marin. J'ai appris tout ce que le capitaine avait à enseigner sur les vents et la navigation. À notre arrivée en Angleterre, je lui ai demandé de me prendre dans

son équipage. Il m'a nommé second. Je suis resté dix-huit mois en mer.

— Et Oxford ?

— J'ai failli ne jamais y aller. Mais j'ai reçu une lettre m'annonçant que mon père était tombé malade. Joss et Isabel étaient mineurs, et je savais qu'il n'y aurait personne pour veiller sur eux si notre père mourait. J'ai préféré me fixer quelque temps, au cas où ils auraient besoin de moi. Oxford faisait l'affaire. Je n'y suis resté que le premier semestre.

— Parce que votre père est mort ?

— Oui.

Elle l'observa quelques instants en silence. Gray s'agita, plus troublé qu'il ne l'aurait voulu par l'intensité de son regard.

— C'est à ce moment-là que vous avez vendu la propriété familiale pour devenir corsaire ?

Il hocha la tête.

— Pourquoi ne pas être retourné auprès de votre frère et de votre sœur ? Vous auriez pu diriger la plantation.

— Pour toutes sortes de raisons financières. Les prix du sucre baissaient dramatiquement. Les tarifs étaient en constante augmentation. Les plantations n'étaient plus aussi rentables qu'autrefois. Nous aurions été criblés de dettes avant la fin de l'année.

Il secoua la tête.

— Si j'avais parlé de Joss aux exécuteurs testamentaires, il aurait fallu attendre des mois avant de vendre, et rien ne me disait que mon frère aurait été d'accord. J'avais trouvé un acquéreur. J'avais la possibilité d'acheter *l'Aphrodite* et d'obtenir des lettres de marque. J'ai saisi la chance qui s'offrait à moi.

Il marqua une pause, conscient de la fierté qui perçait dans sa voix.

— J'ai pris plus de soixante bateaux au nom de la Couronne. Je n'ai jamais regretté ma décision. C'était la seule façon de faire du profit.

Gray leva les yeux vers l'ouverture ménagée sous le plafond. Il régnait une chaleur suffocante. Non seulement cette immobilité forcée réduisait son bénéfice d'heure en heure, mais il était en outre enfermé dans cette cabine avec la plus jolie femme qu'il avait jamais vue. Une situation proche de l'enfer.

— Vous auriez pu vous marier, observa Mlle Turner, l'arrachant à ses réflexions moroses.

— Pardon ?

— C'est ce que font la plupart des gentlemen qui connaissent des difficultés financières. Vous venez d'une bonne famille, vous avez des biens. Vous auriez pu trouver une riche héritière ou une veuve fortunée. D'autant que vous êtes plutôt séduisant, à votre façon.

— Plutôt séduisant, répéta-t-il. À ma façon.

— Oh, ne prenez pas vos airs suffisants. Je n'essaie pas de vous flatter. J'énonce des faits. Vous auriez bel et bien pu épouser une femme fortunée.

— Le problème, c'est que je n'en avais pas envie.

Elle s'empara d'un pinceau, le tapota contre sa palette.

— Non, en effet. Ce qui vous plaisait, c'était de courir les océans. De prendre des bateaux. D'avoir une femme dans chaque port. C'est pour cela que vous avez vendu votre terre, monsieur Grayson. Le profit n'était que secondaire.

Gray tira sur la manche de sa veste, mal à l'aise sous son regard perçant. Elle voyait en lui des vérités qu'il fuyait depuis des années. Maintenant, il apparaissait pire qu'un voleur.

Il était un voleur égoïste et de mauvaise foi.

Et cependant, cela ne semblait pas empêcher Mlle Turner de le trouver « plutôt séduisant », et de badiner avec lui. De combien de noirceur devrait-il faire preuve avant qu'elle se détourne de lui ?

— Et vous, mademoiselle Turner ? Vous aussi, vous auriez pu vous marier. Vous êtes issue du meilleur monde, c'est évident. Et même si vous n'avez pas de dot, ma douce...

Il attendit qu'elle lève les yeux.

— Votre beauté la remplace avantageusement.

Elle rougit imperceptiblement. Du dos du poignet, elle se tamponna le front.

— Ne jouez pas les coquettes. Je ne vous flatte pas. J'énonce un fait, tout simplement, rétorqua-t-il, lui renvoyant ses propres paroles au visage. Alors ? Pourquoi ne pas vous être mariée ?

— Je vous l'ai dit, j'ai été compromise.

— Ah, oui ! Le fameux Germain.

— Gervais, rectifia-t-elle. Cela m'a coûté cher, mais le plaisir qu'il m'a donné en valait la peine. Jamais je ne me suis sentie aussi vivante qu'entre ses bras. Avec lui, j'ai vraiment connu le paradis.

Il émit un petit rire. Elle essayait de le rendre jaloux. Et elle y parvenait, bon sang !

— Une fois, reprit-elle, il m'a entraînée dans le cellier, et m'a plaquée contre le mur avant de...

— Puis-je lire un peu, à présent ? l'interrompit Gray, incapable d'en écouter davantage.

— Je vous en prie, répondit-elle, un petit sourire aux lèvres.

Gray ouvrit son livre, mais il avait la tête ailleurs. Il tourna les pages sans les voir, tandis que des images d'un érotisme brûlant s'imposaient à son esprit.

Le soleil continua de monter dans le ciel. L'ombre de la grille de la lucarne descendit le long de la cloison, avant de traverser paresseusement le plancher. Lorsque le soleil fut à son zénith, un quadrillage d'ombre et de lumière dessina un échiquier sur la table.

Gagné par la torpeur, Gray tira sur sa cravate humide de sueur. Il jeta un coup d'œil à Mlle Turner par-dessus son livre. La mousseline de sa robe se plaquait contre son corps moite de la manière la plus sensuelle qui soit.

— Il reste du thé ? demanda-t-il.

— J'ai peur que non, répondit-elle en épongeant son décolleté avec un mouchoir.

Détournant le regard, Gray s'efforça de penser à quelque chose de frais. Les glaces que l'on servait à Mayfair et qu'il se promettait de faire goûter à Isabel. Le ruisseau du Wiltshire où il avait pêché la truite pendant ses vacances d'été, voilà bien longtemps. Un paysage hivernal en Angleterre...

Puis son imagination enfiévrée fit apparaître Mlle Turner, vêtue de velours pourpre, des flocons tournoyant autour d'elle. Son teint de porcelaine contrastait délicieusement avec ses lèvres rouges et pulpeuses.

L'ange de la tentation.

Il se vit lécher un flocon sur sa joue, puis un autre, et encore un autre... avant de la renverser dans la poudreuse. Là, il dénuda les rondeurs laiteuses de ses seins, puis les courbes de son corps plus appétissant que le fruit défendu... et entreprit de se repaître du festin ainsi offert.

Chapitre 16

Sophia compta six coups de cloche avant que M. Grayson se réveille. Il sursauta, et rougit, comme s'il avait été surpris en train de faire quelque chose d'interdit.

Elle sourit.

Il se leva en se frottant les yeux.

— Cela vous choquerait-il, mademoiselle Turner, si j'ôtai mon manteau ?

Quand cesserait-il de la tenir à distance en érigeant sans cesse entre eux ce mur de politesse détachée ? Combien d'étreintes audacieuses devrait-elle encore inventer avant qu'il comprenne qu'elle était aussi peu recommandable que lui, bien que moins expérimentée ? Peut-être était-il temps de prendre des mesures radicales.

— Je vous en prie, ne vous gênez pas, répondit-elle en battant des cils. Je ne suis plus une petite fille innocente, monsieur Grayson. Vous devrez en faire plus pour me choquer.

— Je vais y songer, répliqua-t-il d'un air entendu.

Il se débarrassa de son vêtement qu'il drapa sur le dossier de son siège avant de se rasseoir. Sa chemise détrempée par la transpiration soulignait ses épaules et ses bras musclés. Un délicieux frisson secoua Sophia.

— De toute façon, ce manteau ne vous va pas, déclara-t-elle en prenant un peu de peinture avec sa brosse.

Il lui décocha un regard perplexe tout en dénouant sa cravate.

— La couleur ne convient pas ? demanda-t-il avec un sérieux déconcertant.

— Non, elle est parfaite. C'est la coupe qui ne vous flatte pas. Elle est destinée à des gentlemen minces et peu musclés. Vous avez une carrure trop large pour les tenues à la mode.

— Ah, bon ? fit-il en roulant ses manches, révélant ses avant-bras bronzés. Et quel style de vêtements me conviendrait, selon vous ?

— À part la toge ? ironisa-t-elle.

Un éclat amusé passa dans le regard de M. Grayson.

— Un costume de marin, reprit-elle. Ou de capitaine.

— Vraiment ? dit-il d'un air songeur, avant de chercher son regard. Et vous me trouveriez

toujours plutôt séduisant ? À ma façon ?

— Non.

Elle marqua une pause, puis lâcha :

— Je vous trouverais irrésistiblement séduisant. De toutes les façons possibles.

Sophia mélangea plusieurs pigments sur sa palette avant d'enchaîner d'un ton enjôleur :

— Et moi ? Si vous le pouviez, quelle tenue choisiriez-vous pour moi ?

— Aucune.

Un nouveau frisson la parcourut. Ses joues lui brûlèrent, mais elle s'obligea à soutenir son regard. Ce n'était pas le moment de flancher.

— Un jour, dit-elle, Gervais m'a demandé de me dévêtir pour me peindre.

— Il a fait un tableau de vous nue ?

— Non. C'est moi qu'il a peinte. Il m'a habillée de pigments... Une orchidée ici...

Elle traça une spirale au-dessus de son sein.

— Une branche de vigne là...

Elle fit courir sa main sur sa hanche avec une volupté délibérée. Il suivit son geste d'un regard un peu vitreux.

— J'ai refusé de me laver pendant une semaine, conclut-elle avec un petit soupir nostalgique.

Malgré la jalousie et la frustration qui semblaient bouillonner en lui, il demeura impassible. Que devait-elle donc faire pour qu'il se décide enfin ?

— Pouvez-vous me passer le pot de vermillon ? s'enquit-elle.

— Lequel est-ce ?

— Là, près de votre coude, répondit-elle, étonnée qu'il puisse hésiter.

— Celui-là ? demanda-t-il en lui tendant le pot de brun Vandyke.

Sophia posa sa palette d'un geste sec et se pencha pour attraper le vermillon.

— Si vous ne voulez pas m'aider, dites-le.

— Du calme, ma belle. Ce n'est pas que je ne veux pas vous aider, c'est juste que je ne distingue pas les couleurs.

— Pardon ?

Il haussa les épaules.

— Je ne vois pas les couleurs comme les autres, expliqua-t-il. Quand vous dites « rouge, vert, bleu », je ne perçois pas la différence. Je ne distingue pas un saphir d'une améthyste. Il paraît qu'un de mes oncles avait le même problème. Cela ne me dérange pas.

— Mais... c'est terrible ! s'écria Sophia. Comment apprécier l'art, la beauté, si on ne voit pas les couleurs ?

Il éclata de rire.

— Je ne suis pas aveugle. Je suis sensible à l'art, comme vous avez pu le remarquer. Et pour ce qui est d'apprécier la beauté, je n'ai pas besoin de savoir si vos yeux sont bleus, verts ou

violettes pour les trouver incroyablement beaux. Votre professeur de dessin ne vous a jamais dit que vos iris étaient plus foncés autour de la pupille ? Et que des rayons plus clairs se déployaient depuis le centre ? Ils sont si pleins de fraîcheur, d'innocence...

Il se pencha et continua d'une voix feutrée, presque hypnotique :

— Mais lorsque vous jouez à me provoquer, et que vous battez des cils - là ! Comme vous êtes en train de le faire -, vos yeux sont pareils à deux fleurs qui s'ouvrent. Ils séduisent. Ils appellent...

Les joues et la gorge de Sophia s'empourprèrent. M. Grayson se radossa à son siège, l'air satisfait.

— Je n'ai pas besoin de connaître la nuance de vos cheveux pour les imaginer sur ma peau, plus doux que de la soie.

Ouvrant son livre, il poursuivit :

— Et ne me posez pas de questions sur vos lèvres, ma belle. Si je commence à me demander si elles sont roses, rouges ou violettes, je vais devenir fou.

Il tourna une page de son ouvrage, puis s'abîma dans le silence.

Sophia fixa sa toile, le cœur battant la chamade. Maudit soit-il ! Il avait compris qu'elle cherchait à le rendre jaloux. Et il lui rendait la monnaie de sa pièce.

Comme dans une partie de cartes, il venait de faire monter l'enjeu. Sophia sourit. Aux cartes, elle gagnait toujours.

— L'arête de votre nez est un véritable défi, lâcha-t-elle soudain.

— Ah bon ?

— Oui. Un jour, pendant l'une de mes leçons avec Gervais, j'essayais de copier un David de Michel-Ange, mais je n'arrivais pas à reproduire son avant-bras.

— Encore votre peintre français ? commenta M. Grayson avec un soupir d'ennui.

— Il m'a pris la main et m'a fait suivre des doigts son propre bras, continua Sophia en se levant.

Joignant le geste à la parole, elle souligna du bout du doigt son avant-bras. Lorsqu'elle parvint au creux du coude, elle entendit M. Grayson émettre un drôle de petit hoquet. Bien. Elle progressait !

— Ensuite, je n'ai plus jamais eu de mal à dessiner un bras musclé.

M. Grayson ferma son livre dans un claquement sec avant de darder sur elle un regard de défi. Tranquillement, elle s'approcha de lui, tendit la main vers son visage.

— Ne bougez pas, je vous prie, souffla-t-elle.

Il ferma les paupières au moment précis où son index se posait sur l'arête de son nez. Avec une lenteur délibérée, elle fit glisser son doigt sur toute la longueur, puis brisa le contact. Il garda les yeux clos.

Alors elle lui caressa le sourcil du pouce, puis traça une ligne de sa tempe à sa pommette. Sa peau était plus douce qu'elle ne s'y attendait. Elle passa doucement la paume sur sa joue râpeuse.

Il prit une inspiration bruyante qui ressemblait presque à un gémissement, mais ne rouvrit

pas les yeux. Et demeura parfaitement immobile. En proie à une soudaine fébrilité où se mêlaient le désir et la grisante volupté du pouvoir, Sophia s'enhardit.

Elle fit courir sa main sur ses sourcils, puis ses paupières, qui tremblèrent sous sa caresse, souligna ensuite la fine estafilade qui lui barrait le bas du visage... avant de passer le pouce sur sa lèvre inférieure.

Vif comme l'éclair, il plaqua sa main sur la sienne pour la garder sur sa joue. Puis, rouvrant les yeux, il la couva d'un regard à la fois nostalgique et douloureux.

— Gray... murmura-t-elle.

Elle se rapprocha de lui. L'étoffe humide de sa robe lui collant aux cuisses. Il se raidit.

— Arrêtez, dit-il. Je ne pourrais que vous faire du mal.

— Je ne suis plus innocente, Gray. Je sais ce que vous voulez. Ne voyez-vous pas que je le veux aussi ?

Elle se pencha vers lui pour lui chuchoter à l'oreille :

— Je pourrais vous montrer des couleurs que vous n'avez jamais vues, même en rêve. La fraîcheur bleutée de mes yeux... La soie dorée de mes cheveux...

Tout en parlant, elle avait saisi l'une de ses mèches pour lui en caresser la joue.

— Sweet Heart... tenta-t-il de protester.

Elle demeura inclinée vers lui, sa bouche tout près de la sienne.

— Je pourrais vous laisser goûter le rose de mes lèvres...

Il secoua la tête.

— J'ai donné ma parole de ne pas vous séduire.

— Et si c'est moi qui vous séduis ?

— Ma douce, je n'en vaudrais pas la peine, croyez-moi. Et si je vous laisse faire, je vaudrais encore moins. Pour une fois dans ma vie, je suis résolu à tenir une promesse. Je suis un vaurien. Une femme comme vous n'a rien à faire avec moi.

— Je vous l'ai dit, ma réputation est ruinée.

— Parce que vous avez déjà croqué au fruit défendu ? La belle affaire ! Vous êtes jeune, délicieuse, exquise...

Il lui caressa le visage.

— Parfaite.

Sophia sentit les larmes lui brûler les yeux. Des paroles si tendres. Comme elle aurait aimé en être digne !

— Ce Français qui a essayé de vous pervertir était un amateur - croyez-moi, je suis expert en la matière. Seulement, j'essaie de devenir un homme respectable.

— Vous essayez de devenir ce que vous n'êtes pas et cela vous rend malheureux. Vous avez peut-être les traits d'un pirate... continua-t-elle en lui encadrant le visage de ses mains.

— Ah, vous me voyez tel que je suis.

— ... mais à l'intérieur, vous êtes plus que cela. Je le sais. Je le sens. Il y a en vous une telle passion pour la vie, une telle force... et du cœur.

Elle glissa la main dans le col de sa chemise, fit courir ses doigts sur son torse. Il tressaillit. Puis, dans un gémissement de frustration, il la repoussa.

— Ma douce, je... je ne peux pas.

Sophia se redressa.

— Je vois, murmura-t-elle, mortifiée.

— Je suis désolé. Vous n'imaginez pas à quel point.

Sophia pivota, et retourna à sa chaise en s'efforçant de dissimuler sa déception. D'une main tremblante, elle reprit sa palette et son pinceau.

— Dans ce cas, dit-elle d'un ton léger, je vais continuer votre portrait. Vous pouvez poursuivre votre lecture.

Elle se remit au travail, les yeux rivés sur sa toile. Elle entendait cependant le souffle bruyant de M. Grayson, qui n'avait pas repris son livre. En dépit de la touffeur ambiante, elle percevait la chaleur qui rayonnait de son corps viril.

Plus le temps passait, plus il lui devenait difficile de feindre l'indifférence face à ce désir brut, non dissimulé. Sa main était tellement crispée sur sa palette qu'elle en avait mal dans tout le bras. Elle posa ses outils un instant pour se masser l'épaule. Des petites mèches de cheveux collaient à sa nuque moite.

— Touchez-vous pour moi.

Sophia se figea. Son cœur s'arrêta de battre. Elle avait dû mal comprendre...

— Vous m'avez très bien entendu, dit-il en rapprochant son siège du sien. J'ai donné ma parole de ne pas vous toucher. Alors faites-le pour moi.

Le cœur de Sophia se remit à battre brutalement, les coups sourds se répercutant dans son corps entier. Elle ferma les yeux. La suggestion de M. Grayson était si choquante, si indécente et si... excitante qu'elle ne sut que répondre.

Fébrilement, elle chercha une repartie cinglante pour doucher les ardeurs de M. Grayson. Et les siennes dans la foulée. Elle n'en trouva pas. Il n'y avait que le désir, un désir brûlant, un brasier impossible à éteindre. C'était elle qui avait commencé ce petit jeu. Difficile de crier « pouce ! » à présent, au risque de voir M. Grayson lui échapper définitivement.

Comme mus par leur propre volonté, ses doigts quittèrent son épaule pour effleurer son décolleté bordé de dentelle.

— Oui, souffla-t-il. Caressez-les pour moi.

Ses seins se dressèrent aussitôt sous sa chemise. Elle hésita, les paupières toujours closes.

— Continuez, l'encouragea-t-il. Voilà vingt-cinq jours que nous sommes sur ce navire, et vingt-quatre nuits que je rêve de poser les mains sur vos seins. Ils sont doux, n'est-ce pas ?

La vibration un peu rauque de sa voix était comme une caresse qui venait aviver la brûlure entre ses cuisses. Sophia se mordit la lèvre pour l'empêcher de trembler. Elle fit lentement glisser sa robe et sa chemise pour dégager son épaule, passa la main dans son décolleté et en fit jaillir un sein rond humide de transpiration. L'air brûlant en caressa la pointe tendue. Elle frémit, imaginant que c'était le souffle de M. Grayson.

Le silence parut s'étirer à l'infini... Sophia garda les paupières closes, pétrifiée de honte. Que diable lui prenait-il de dénuder ainsi sa poitrine devant un homme ? Elle n'était qu'une fille facile. Il s'était joué d'elle. Si elle ouvrait les yeux, elle verrait son sourire narquois.

— Seigneur, vous êtes si belle... murmura-t-il. Continuez, mon cœur. Caressez-vous.

Quoique choquée par sa propre audace, Sophia glissa le pouce sur la pointe de son sein.

— Oui, gronda-t-il. Recommencez !

Elle s'exécuta.

— Encore. Dieu que j'ai envie de vous lécher ! Je voudrais vous prendre dans ma bouche et vous sucer jusqu'à vous arracher des gémissements de plaisir...

Sophia continua de se caresser en imaginant ses grandes mains chaudes sur sa poitrine, ses lèvres sur son sein, son souffle sur sa gorge... Un long soupir lui échappa.

— Plus fort, fit-il. Je veux vous entendre.

Dans un gémissement, Sophia referma la main en coupe autour de son autre sein. De la pointe de sa langue, elle s'humecta les lèvres.

— Oh, mon cœur ! Si vous saviez ce que vous me faites...

Un instant, Sophia se demanda s'il se caressait, lui aussi. Cette idée aurait dû la choquer, mais elle ne fit que l'exciter davantage. Ses cuisses s'écartèrent malgré elle. Elle était moite de chaleur et de désir.

— Soulevez vos jupes, ordonna-t-il d'une voix enrouée. Je veux vous voir.

L'esprit embrumé par le désir, toute honte bue, Sophia laissa ses mains descendre jusqu'à ses

cuisses. Elle empoigna la mousseline et remonta lentement sa robe, dénudant ses chevilles, puis ses genoux.

— Encore, l'encouragea M. Grayson. Plus haut.

Elle obéit, froissant l'étoffe entre ses mains moites, avant de caresser l'intérieur de sa cuisse nue.

— Juste Ciel ! gémit M. Grayson. Pas de bas, pas de jarretière. Dites-moi que vous n'avez pas non plus de culottes !

Rejetant la tête en arrière, elle se cambra et continua de dénuder ses cuisses.

Un soupir saccadé, puis :

— Pas de culottes... C'est ainsi que je vous veux. Pas de lingerie, rien. Toujours prête à me recevoir. Car vous êtes prête, n'est-ce pas ? Brûlante et humide. Dieu que j'ai envie de vous goûter...

Le cœur de Sophia lui martelait la poitrine. La tête lui tournait. Elle entrouvrit les lèvres, haletante. Elle était impudique, audacieuse, sensuelle. Femme comme jamais elle ne l'avait été.

— Caressez-vous, dit-il d'un ton pressant où se mêlait une touche d'impatience. Vous savez où... Caressez-vous pour moi.

L'aurait-elle voulu que Sophia se sentait incapable de refuser. Du reste, elle ne le voulait pas. L'esprit embrumé par le désir, elle était prête à faire tout ce qu'il lui demanderait, à se soumettre à tous ses caprices. Ses doigts frôlèrent les boucles humides de sa toison, se glissèrent entre les pétales de sa féminité, jusqu'au petit bourgeon charnu si sensible.

— Oh, oui, mon cœur ! Allez-y. Caressez-vous. Imaginez que c'est moi qui vous touche. Que je vous prends de toutes les manières possibles...

La vague de jouissance déferla sans prévenir. Sophia s'arc-bouta sur son siège, un cri étranglé lui échappa tandis que son corps était parcouru de spasmes voluptueux.

Elle fut d'abord envahie par une insondable félicité.

Puis elle retomba sur terre. Et la honte la submergea.

Seigneur, qu'avait-elle fait ? En tremblant, elle rabattit ses jupes. Elle plaqua une main sur son sein dénudé, et l'autre sur ses paupières closes, s'efforçant de retenir ses larmes. Sans succès.

— Oh, non, ma douce...

Sa supplique était vibrante de tendresse, mais le son de sa voix ne fit que rappeler à Sophia qu'il était là. Qu'il l'avait vue. Ses larmes redoublèrent, roulèrent sur ses joues.

— Mon cœur, ne pleurez pas, murmura-t-il. Avez-vous...

Il hésita.

— Avez-vous pensé à lui ?

Elle secoua la tête en signe de dénégation.

— Dans ce cas, pourquoi ces larmes ? Ne me dites pas que vous êtes embarrassée ?

Sophia ne put que hoqueter.

— Je vous en supplie, ne pleurez pas ! Vous êtes ce que j'ai vu de plus beau, de plus parfait au monde.

D'une main un peu calleuse, il écarta une mèche de cheveux de son front.

— N'ayez jamais honte. Pas avec moi, reprit-il en lui écartant les mains de son visage.

Tandis qu'elle gardait les yeux obstinément clos, il lui embrassa les doigts un à un, avant de déposer au creux de sa paume un baiser d'une infinie douceur.

Sophia rouvrit les paupières. Malgré les larmes qui lui brouillaient la vue, elle fut un instant aveuglée par la lumière brutale qui tombait de la claire-voie. Elle renifla en battant des cils.

Jamais elle ne s'était sentie aussi vulnérable. Finis, les mensonges. Elle s'était montrée à lui telle qu'en elle-même. Elle s'était dénudée de toutes les façons possibles. Comme elle n'avait jamais osé le faire devant personne. En quelques secondes, elle lui en avait plus révélé sur elle qu'au cours de n'importe quelle conversation. Et pourtant, il continuait de la consoler. Manifesterait-il autant de compassion s'il savait toute la vérité ? Il lui embrassa de nouveau la paume.

— Je vous en prie, ne pleurez pas, répéta-t-il. Plutôt mourir que de vous voir souffrir. Je ne supporte pas l'idée d'être à l'origine d'une telle détresse.

Une fois de plus, il pressa sa main contre sa joue râpeuse.

— Mon cœur, murmura-t-il en lui frôlant la tempe de ses lèvres, vous êtes en sécurité avec moi. Vous le serez toujours.

Elle tourna lentement la tête, rencontra son regard bleu céruléen si pénétrant.

— Oh, Gray ! s'écria-t-elle.

Chapitre 17

Elle avait dit son nom, et il en fut transpercé. Comme si on lui avait plongé un poignard dans le cœur.

Et comme pour n'importe quelle blessure, la douleur le prit par surprise. Et le choc l'ébranla jusqu'au tréfonds.

Que s'était-il passé ? Il était en train de lire ; elle était en train de peindre. Ils avaient discuté de couleurs, il l'avait taquinée, elle avait fait de même. Elle lui avait caressé le visage. Et il s'était soudain retrouvé devant le spectacle le plus érotique auquel il ait jamais assisté. Et pourtant, il en avait vu quelques-uns...

Seigneur, ces choses qu'il lui avait dites ! Elle s'était pliée à ses caprices avec tant de sensuel abandon, tant d'innocente confiance qu'il en avait le cœur serré. Il l'avait encouragée à se donner le plaisir qu'il n'avait pas le droit de lui offrir.

Et elle avait joui. Sous ses yeux.

Oh, que cela avait été bon !

Puis elle avait fondu en larmes, et il lui avait parlé de nouveau. Il aurait dit n'importe quoi pour apaiser son chagrin. Et maintenant, il frémissait de peur rétrospective. Il avait été à deux

doigts de promettre tout ce qu'elle voulait.

Il n'avait pas la moindre idée de ce qui lui arrivait mais il savait que la situation était grave.

Il détourna les yeux. Comme le lâche qu'il était.

— Je croyais que vous faisiez un portrait. De moi.

Elle suivit son regard en direction de la toile inachevée. La scène représentait une mer démontée sous un ciel de tempête. Un peu décentré, un petit bateau semblait en équilibre au sommet d'un vague ourlée d'écume.

— C'est le cas, répondit-elle.

— Je suis dans le bateau ?

— Non, dit-elle doucement en revenant à lui. C'est moi qui suis dedans. Vous, vous êtes la tempête. Vous êtes l'Océan. Vous... Gray, vous êtes tout.

Il comprit alors que la situation n'était pas grave. Elle était désespérée.

— La composition n'est pas de moi, avoua-t-elle avec honnêteté. Je me suis inspirée d'une œuvre que j'ai vue dans une galerie de Queen Ann Street. D'un certain John Turner.

— Je connais son travail. C'est un parent à vous ?

— Non.

Elle tourna de nouveau le regard vers le petit tableau.

— Quand j'ai vu cette marine si hardie, si pleine d'énergie... j'ai pris conscience de la tempête qui bouillonnait dans mes veines. J'ai compris qu'il y avait trop de passions, trop de sauvagerie en moi pour les garder confinées à l'intérieur d'un salon. J'ai d'abord tenté de nier cette réalité, puis de la fuir... et c'est alors que je vous ai rencontré. J'ai tout suite su que vous étiez comme moi. Ne dites pas le contraire, Gray. Ne m'abandonnez pas.

Elle se redressa, lui caressa la joue. Soudain, elle prit la main et la plaqua sur son sein nu. Seigneur ! Elle était aussi douce que dans ses rêves. Il se mit à trembler.

— Caressez-moi, Gray, murmura-t-elle. Embrassez-moi, ajouta-t-elle en se penchant, lèvres offertes.

Une bouffée de panique monta en lui. Même s'il ne faisait que lui effleurer la bouche de la sienne, il était perdu. Il en avait la certitude.

— S'il vous plaît, l'implora-t-elle.

— Je ne peux pas.

Pour la deuxième fois de la journée, il repoussa la main de Mlle Turner. Pour la première fois, et très certainement la dernière, il ôta sa propre main de son sein.

— Je ne peux tout simplement pas, murmura-t-il.

La douleur qu'il vit alors dans son regard l'anéantit.

— Dans ce cas, vous feriez mieux de vous en aller.

La cloche se mit soudain à sonner, fracassant le silence de son tintement insistant. Elle fit écho à l'assourdissante pulsation qui grondait dans le corps de Gray. Bon sang, tout le bateau était-il au courant du danger qui le menaçait ?

Retombant brusquement sur terre, il comprit que le tambourinement sourd qu'il entendait ne provenait pas de son cœur mais du tonnerre. Le vent se mit à hululer au-dessus d'eux. Le navire se souleva doucement, et l'un des petits pots de peinture roula sur le plancher. Puis une deuxième vague arriva, plus forte que la première, projetant à terre les autres pigments, tandis que tous deux agrippaient spontanément le bord de la table.

— Tout le monde sur le pont ! cria une voix.

Comme Gray se levait, le bateau plongea, envoyant son siège à l'autre bout de la pièce.

— Mon cœur, je...

— Je comprends, monsieur Grayson, coupa-t-elle d'une voix faible. Allez-y. Je vous prie.

Il croisa une dernière fois ses yeux brillants de larmes, et sortit.

En émergeant sur le pont, Gray tressaillit. Le spectacle qui s'offrait à ses yeux était si semblable au tableau de Mlle Turner que c'en était presque irréel. *L'Aphrodite* dansait sur des rouleaux blancs d'écume, et l'horizon était barré d'une sinistre muraille de nuages aux reflets de plomb.

Tandis que Gray se dirigeait vers le timon, des paquets d'eau salée s'abattirent sur lui, lui rappelant qu'il avait laissé son manteau en bas.

Enfer ! Il avait laissé bien plus que cela. Son courage. Son honneur. Son cœur.

Et elle.

Au-dessus de sa tête, deux marins ferlaient les ris du grand hunier pour réduire la voilure. Gray les enviait. Voilà de quoi il avait besoin ! D'action. Travailler dur jusqu'à en avoir le corps brisé et l'esprit engourdi. Jusqu'à la chasser de ses pensées.

Il retrouva Joss près du timon.

— On dirait que le vent est revenu.

— Oui, dit Joss, et il ne fait pas semblant. Je n'aime pas l'aspect de ces nuages.

L'orage gronda dans le lointain.

— Ni leur musique, renchérit Gray.

Son frère regarda dans sa longue-vue.

— Une voile sous le vent, annonça-t-il. Elle vient vers nous. J'ai donné ordre de mettre en panne et de l'arraisonner. Ils auront peut-être des informations à nous donner sur ce grain.

Joss abaissa l'instrument et adressa un regard indéchiffrable à Gray.

— Que fabriques-tu sur le pont, au fait ?

— On a appelé tout le monde.

— Tu ne fais pas partie de l'équipage. Tu n'es qu'un passager.

— Possible, mais l'inaction me rend fou.

Le regard de Joss s'attarda sur son col ouvert et sa cravate dénouée.

— L'inaction... ou Mlle Turner ?

— Les deux, bougonna Gray. Bon sang, Joss, donne-moi quelque chose à faire, n'importe quoi !

Son frère arquait un sourcil amusé.

— Si tu insistes... Il faut fermer les écoutilles.

Gray s'élança vers le gaillard d'arrière et se mit au travail. Il fallait rabattre les bâches goudronnées sur les écoutilles et les fixer à l'aide de barres. Le vent gagna rapidement en violence. Gray finit par la lucarne de la cabine des dames, s'interdisant de regarder par l'ouverture.

— Holà !

Wiggins venait de héler l'autre navire, dont les voiles claires semblaient presque phosphorescentes contre le ciel d'encre.

Gray courut fermer l'écoutille menant aux cabines. Il se pencha, chercha la poignée à tâtons.

Une main se referma sur son bras.

Lorsque les écoutilles furent fermées, la cabine se retrouva plongée dans l'obscurité. Sophia se leva, les jambes tremblantes, et se rajusta maladroitement. Puis elle se dirigea à l'aveuglette vers la porte et l'ouvrit. Un peu plus loin, un carré de lumière se découpait dans la pénombre : l'écoutille qui menait au pont.

Sophia s'en approcha, posa le pied sur le premier échelon. Lorsqu'elle voulut saisir le côté de l'échelle, ses doigts se refermèrent sur un bras.

— Ma douce, que faites-vous ici ? Retournez dans votre cabine.

Sa main. Sa voix.

Sophia n'eut pas la force de le lâcher. Elle se hissa en haut de l'échelle malgré le roulis de plus en plus prononcé.

— Que se passe-t-il ? s'enquit-elle.

Une rafale de vent mouillé d'embruns lui plaqua quelques mèches sur le visage. De sa main libre, elle les ramena derrière son oreille.

— Un orage vient sur nous, expliqua M. Grayson. Il faut rester en bas.

— Cela n'a pas l'air si méchant que cela, protesta-t-elle. Il ne pleut même pas.

Il lui prit le menton. L'espace d'un instant, elle crut qu'il allait l'embrasser.

Elle se trompait. Il se contenta de lui tourner la tête en direction de la proue.

— Regardez.

Devant eux se dressait une formidable barrière de nuages d'un noir verdâtre. Si Sophia n'avait pas su que la Terre était ronde, elle aurait pensé qu'ils en avaient atteint la limite, et que le navire était sur le point de basculer dans le néant.

M. Grayson l'obligea ensuite à le regarder dans les yeux. Son expression n'était pas moins menaçante que le ciel. Jamais il ne lui avait paru aussi impressionnant.

— Retournez dans votre cabine, ordonna-t-il. Et restez-y.

— Vous m'accompagnez ?

— Non, répondit-il, les lèvres pincées.

— Holà !

Des cris à tribord attirèrent leur attention. Un grand navire s'approchait de *l'Aphrodite*. A travers le crachin, Sophia distingua à peine son nom. Le *Kestrel*.

Soudain, le vent hurla dans le gréement. L'océan en furie se hérissa de mille crêtes d'écume phosphorescente tel un monstre révélant ses crocs.

— Descendez ! cria Gray en la poussant vers l'écoutille.

Le ciel s'ouvrit alors dans un craquement. Un éclair zébra la voûte noire, immédiatement suivi d'un coup de tonnerre qui fit vibrer le sol sous leurs pieds. Pendant quelques secondes terrifiantes, il n'y eut plus qu'une aveuglante lumière blanche et une puissante odeur de soufre.

D'un geste vif, Gray attira Sophia à lui, et la força à s'accroupir sur le pont, avant de l'entourer de ses bras. Elle sentit la chaleur qui émanait de son grand corps protecteur autour d'elle. Elle referma la main sur son poignet, terrifiée. Des bruits étouffés lui parvenaient - cris, sourds craquements du bois -, mais les seuls sons qu'elle voulait entendre, c'était les pulsations de leurs deux cœurs qui battaient à l'unisson.

Cela ne dura que quelques instants. Très vite, elle fut soulevée par deux mains solides et remise sur ses pieds.

— Pouvez-vous tenir debout ?

Elle hocha la tête, mais appuya le dos contre lui.

— Est-ce que... commença-t-elle d'une voix étranglée. Est-ce que la foudre a frappé le bateau ?

— Pas le nôtre.

Sophia tourna la tête et leva les yeux vers lui. Pâle, les traits tirés, il fixait l'autre navire. Elle suivit son regard.

Elle ne remarqua pas immédiatement la faible lueur rouge au sommet du grand mât. Elle plissa les yeux, fit un pas en avant. La lumière parut faiblir, avant de briller de nouveau, telle une braise qui rougeoit dans un feu mourant.

Seulement, celui-ci était bien vivant ! Une langue de feu jaillit du mât telle une oriflamme orangée. L'incendie se propagea le long d'un cordage, avant de gagner l'extrémité d'une vergue.

— Bon sang, pourquoi ne sonnent-ils pas l'alarme ? s'écria le capitaine Grayson, qui les avait rejoints. Que fabrique l'équipage ?

— Il doit être sonné, murmura Gray. Il y a sûrement des morts...

Une forte vague souleva le navire, envoyant Sophia dans les bras de M. Grayson. Celui-ci se raidit, mais ne la repoussa pas.

— Les canots à l'eau ! cria le capitaine, les mains en porte-voix. Brassez la grand-voile à culée !

— Tu fais marche arrière ? s'étonna M. Grayson.

— Nous n'avons pas le choix. Impossible de savoir dans quelle direction le mât va tomber. Nous ne pouvons pas prendre le risque que *l'Aphrodite* soit incendiée. Je vais mettre les canots à l'eau. S'il y a des survivants, ils y monteront.

— Pas s'ils sont blessés ou enfermés dans la cale, rétorqua M. Grayson.

— Que proposes-tu ?

La réponse fusa, calme mais déterminée :

— Abordons-le.

— Quoi ? s'écria Sophia en faisant volte-face.

— Quoi ? lâcha simultanément le capitaine, l'air effaré. Aborder un navire en feu ? Tu as perdu la tête ou quoi ?

— Comme si nous ne l'avions jamais fait ! Si ce mât n'est pas abattu rapidement, c'est tout le bateau qui va brûler.

M. Grayson flanqua une claque dans le dos de son frère, une ébauche de sourire aux lèvres.

— Allez, Joss. Comme au bon vieux temps !

— Autrefois, c'est nous qui mettions le feu aux navires avec nos canons, lui rappela son frère. Et s'il y a des caisses de poudre ou un tonneau d'alcool près du mât ? Le bateau peut exploser d'un instant à l'autre.

— Alors dépêchons ! répliqua Gray en se dirigeant à grands pas vers le bastingage.

Puis il cria à l'attention des marins :

— Hissez la grand-voile ! Parez à virer !

Les hommes obéirent sans hésiter, et *l'Aphrodite* pivota lentement sur son axe pour se placer contre l'autre navire. Sophia ne parvenait pas à détacher le regard de la vergue en feu. La voile ferlée s'embrasa comme un rouleau de papier.

— À l'abordage ! hurla M. Grayson en détachant un cordage. Des volontaires avec moi ! Je ne veux que des célibataires !

Levi apparut, comme jailli de nulle part, aussi massif et taciturne que d'ordinaire.

— J'en suis, lança O'Shea en sautant du gréement avec une agilité de chat. Comme autrefois, hein, Gray ?

M. Grayson décocha un regard amusé à son frère. La distance entre les deux vaisseaux continuait de se réduire. Les trois hommes vérifièrent leur cordage.

— Je viens aussi, déclara Davy en s'approchant du bastingage.

— Non ! intervint Sophia. Gray, vous ne pouvez pas accepter !

— J'ai ni femme ni enfants, monsieur, insista le mousse.

— En effet, admit Gray. Dans ce cas, d'accord.

Les quatre hommes agrippèrent fermement leur corde, puis grimpèrent sur la rambarde. Le visage de M. Grayson n'exprimait aucune inquiétude, juste une intense concentration et une sombre détermination. Les flammes avaient atteint le perroquet. Sophia, pétrifiée d'effroi, ne pouvait chasser de son esprit les paroles du capitaine. S'il y a des caisses de poudre ou un tonneau d'alcool... Elle le perdrait pour toujours.

— Je viens aussi, décréta le capitaine Grayson en s'avançant à grands pas pour s'emparer d'un cordage.

— Pas question ! répliqua M. Grayson. Pas d'hommes avec femme ou enfants.

Son regard croisa brièvement celui de Sophia. S'il avait vu la supplique désespérée dans son regard, il n'en laissa rien paraître.

Le message était clair. Elle n'était rien pour lui.

Je ne veux pas de vous.

Quelque chose se brisa en elle. Elle serra les bras autour d'elle, comme pour s'empêcher de voler en éclats, là, sur ce pont.

— Fais marche arrière dès que nous aurons abordé, lança Gray au capitaine. Nous t'enverrons un signal quand la voie sera libre.

Il pesa de tout son poids sur le cordage, ses muscles puissants se dessinèrent sous sa chemise humide.

— Je te confie *l'Aphrodite*, Joss. Prends soin d'elle.

— Promis, répondit son frère avec un regard entendu. Je m'occuperai aussi du bateau.

Chapitre 18

Les bottes de Gray heurtèrent le pont du *Kestrel* avec un bruit mat. Dès que les trois autres l'eurent rejoint, il distribua des ordres. Les mugissements du vent l'obligeaient à crier.

— O'Shea, au timon. Maintiens le vaisseau face au vent, ou il risque de se coucher avant qu'on ait le temps de faire quoi que ce soit.

L'Irlandais acquiesça d'un hochement de tête et s'éloigna au pas de course.

— Levi, dégotte des haches et attaque-toi au mât. Je te rejoins dès que possible.

Une fois les deux hommes à leur tâche, Gray leva les yeux. Les flammes avaient gagné la moitié du mât, et le vent ne faisait que les attiser. L'incendie atteindrait bientôt le pont. Il n'y avait pas de temps à perdre.

— Davy, ordonna-t-il, fouille le bateau. Vérifie qu'il n'y a pas de départ de feu dans la cale. Vois si personne n'est blessé ou enfermé. Si tu trouves quoi que ce soit d'inflammable - alcool, poudre à canon ou autre - jette-le par-dessus bord, compris ?

Le jeune homme hocha la tête. Son visage était pâle, mais son expression résolue.

— Oui, capitaine, répondit-il.

Gray ressentit un pincement de culpabilité. Il n'aurait pas dû accepter que le gamin vienne.

— Je ne suis pas ton capitaine, rappela Gray comme Davy s'éloignait.

— Sur ce bateau, si ! lança ce dernier par-dessus son épaule.

Gray se dirigea vers le mât, cherchant Levi du regard. Son pied écrasa quelque chose de métallique. Des clous ! Certains tordus, d'autre fondus et collés ensemble. Par les cornes du diable ! Il avait déjà entendu parler de coups de foudre assez puissants pour arracher les clous du mât et les projeter ainsi sur le pont, mais jamais, au cours de ses années de navigation, il n'avait vu un tel phénomène.

Un petit tas de métal en fusion roula sous sa botte. Gray l'écarta d'un coup de pied.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? maugréa-t-il.

— Je crois que c'était la cloche, répondit une voix inconnue.

Levant la tête, il aperçut deux matelots maigres et dépenaillés.

— Vous êtes blessés ? demanda Gray.

— Juste secoués, répondit l'un des deux. Les autres n'ont pas eu autant de chance.

Du menton, il désigna un tas de haillons de l'autre côté du pont. Gray ravalait un flot de bile.

— Où est votre capitaine ? Et les haches, où les rangez-vous ?

— Sais pas où est le capitaine, répondit le deuxième marin. Doit cuver son vin dans sa cabine. Je parie que ce salaud est même pas mort.

— Pour ce qui est des haches... commença son compagnon.

Il tendit une main noire de suie vers le bastingage. Gray suivit son regard et découvrit une rangée de manches en bois sagement alignés. Leurs lames, en revanche, étaient sur le pont, encore fumantes, à demi fondues... et définitivement hors d'usage.

Gray lâcha un juron. Au même instant, Levi jaillit de la cambuse, un hachoir à viande dans une main, un couteau de boucher dans l'autre. Gray se demanda s'il devait rire ou pleurer. Ils n'allaient tout de même pas abattre un mât avec des ustensiles de cuisine ?

Sans un mot, le géant noir lui tendit le couteau et s'attaqua au mât.

Apparemment, si...

Gray courut jusqu'au gréement et tenta de scier les cordes qui reliaient le mât au pont. Si, par miracle, Levi parvenait à couper l'énorme poutre, celle-ci serait retenue dans sa chute par les cordages. Les deux matelots sortirent leur couteau de leur ceinture et l'imitèrent.

Malgré le vent et le crachin, Gray se mit à transpirer.

— Combien d'hommes dans l'équipage ? cria-t-il.

— On était onze. Cinq dans le gaillard d'avant. Sais pas ce qu'ils sont devenus. Deux sur le pont, morts. Quelques autres brûlés mais vivants. Pour l'instant.

— Que transportez-vous dans la cale ?

— Du rhum ! cria Davy, qui courait dans leur direction, un tonnelet à poudre entre les mains.

Gray se figea. Le gamin avait les traits crispés par la terreur.

— C'est du rhum, Gray, répéta-t-il. La cale en est pleine et le...

Il se prit alors le pied dans un cordage et laissa tomber son fardeau. Impuissant, Gray regarda le tonnelet rouler sur le pont, laissant dans son sillage une traînée de poudre. Parfait ! songea-t-il. Exactement ce dont ils avaient besoin !

— Il y a des départs de feu en bas ? demanda-t-il.

— J'en ai pas vu, mais il y a des brûlés. L'un d'eux...

Le gamin eut un haut-le-cœur.

— L'un d'eux est mal en point.

Gray se tourna vers les deux matelots.

— Combien de canots ?

— Un seul.

Au-dessus d'eux, le hunier s'enflamma comme une feuille sèche. Malgré sa force, Levi avait à peine entamé le mât. L'abattre prendrait trop de temps. Les flammes allaient gagner le pont, se propager à la cale, et le vaisseau exploserait comme une vulgaire grenade.

Bon Dieu !

Hormis Levi, qui continuait de s'activer, les autres le regardaient, attendant visiblement des ordres.

— Capitaine ? fit Davy.

À cet instant, Gray comprit un certain nombre de choses.

Il sut qu'il était désormais capitaine de facto de ce navire en perdition. Il l'avait abordé, avait pris les commandes. Il devrait le maintenir à flot ou périr.

Il sut qu'il pourrait sauver des hommes, mais pas tous. Au train où allaient les choses, ils auraient de la chance s'ils réussissaient à mettre le canot à l'eau avant que tout explose, alors récupérer les blessés dans la cale...

Et il sut qu'il ne pouvait laisser ces hommes derrière lui, et vivre avec un tel fardeau sur la conscience.

Il ne retournerait pas sur l'*Aphrodite*. Il ne reverrait pas sa famille. Il ne la reverrait pas, elle.

Il allait mourir.

Il prit le hachoir des mains de Levi.

— Mettez le canot à l'eau. Donnez l'ordre d'abandonner le navire.

Un tronçon de vergue calcinée tomba à ses pieds. Il bondit en arrière.

— Vite ! ajouta-t-il.

Tandis que les hommes se ruaient vers la poupe, il leva les yeux sur le mât, qui évoquait à présent une gigantesque bougie. Serrant le poing, il en assena un coup contre la poutre.

— Tombe, bon sang ! grinça-t-il en appuyant l'épaule contre le mât et en poussant de toutes ses forces. Mais tombe donc !

Au loin, un matelot hurlait d'abandonner le navire. Une poignée de marins valides sortit de la cale et gagna en titubant le canot de sauvetage. Ils n'accordèrent pas le moindre regard au pauvre fou qui tentait de renverser le mât à mains nues.

— Arrêtez de brailler ! gémit alors une voix avinée. Gray tourna les yeux vers l'avant du navire.

Un homme mince, vêtu d'un manteau noir à boutons de cuivre, émergeait d'un pas mal assuré de la cabine du capitaine.

— Que diable... commença-t-il, avant de remarquer enfin les flammes.

Gray secoua la tête. Il avait perdu deux hommes, son bateau était sur le point d'exploser, et ce capitaine d'opérette se plaignait du bruit ?

Gray mit les mains en porte-voix.

— O'Shea ! appela-t-il.

L'Irlandais, toujours au timon, croisa son regard. Gray lui indiqua le capitaine.

— Emmène-le dans le canot, et restes-y aussi. Dis-à Levi de commencer à s'éloigner. Exécution.

— Et toi, Gray ?

— Je sais nager. Allez, vite !

O'Shea entraîna sans ménagement l'ivrogne à sa suite. Puis tous deux disparurent par-dessus le bastingage. Les cordes retenant le canot se déroulèrent, et devinrent lâches.

Ils étaient partis. Gray se laissa aller contre le mât. Au-dessus de lui, les flammes se rapprochaient. Il allait mourir ici, sans rien laisser derrière lui qu'un chapelet d'espoirs brisés et de promesses non tenues.

Il entendit un craquement. Des étincelles voletèrent autour de lui. Il se pencha pour se protéger le visage du bras. Il ne pouvait plus rien pour les blessés qui agonisaient dans la cale, mais peut-être pouvait-il encore sauver sa peau ? Peut-être pouvait-il aller la retrouver ? Pour elle, il aurait traversé l'océan à la nage...

Au-dessus de lui, le goudron des cordages grésilla et crépita, et retomba en pluie brûlante sur le pont. Un avant-goût de l'enfer ?

C'est alors qu'une voix familière demanda :

— Et maintenant, capitaine ?

Ce n'était pas possible ! Grayson redressa brusquement la tête en étouffant un juron. Si, c'était possible...

— Qu'est-ce que tu fiches ici, Davy ? Tu étais censé partir avec les autres !

Le gamin haussa les épaules.

— J'ai pensé que vous auriez besoin de moi.

Gray ravala un soupir.

— Je suppose que tu ne sais pas nager ?

— Non, capitaine.

Cette fois, Gray jura pour de bon. Il flanqua un coup de pied dans le mât, avant de le frapper du poing. Puis, reculant de quelques pas, il se jeta dessus de toutes ses forces en proférant un chapelet d'injures. Davy se gratta la tête.

— C'a pas l'air de servir à grand-chose, capitaine.

— Non, ça ne sert à rien, gronda Gray. Nous allons mourir, tu t'en rends compte ?

— Il y a pas d'autre façon de faire tomber un mât ?

— J'en ai abattu des dizaines. Mais depuis mon propre bateau, à l'aide d'un...

Gray n'acheva pas sa phrase. Une étincelle d'espoir s'était soudain allumée en lui tandis qu'une idée folle germait dans son esprit.

Il tourna sur lui-même et balaya le pont du regard en priant pour trouver... Là, près du bastingage !

Un canon de six. Gray s'en approcha à grands pas, Davy sur ses talons.

— Davy, tu sais tirer avec un canon ?

— Non, capitaine.

Gray trancha les cordes qui retenaient le canon, le fit pivoter de cent quatre-vingts degrés et le poussa jusqu'au centre du pont.

— Eh bien, tu vas apprendre. Pose le pouce ici...

Il indiqua l'orifice sur le dessus. Le jeune homme obéit.

— Ne l'enlève que quand je te le dirai, ordonna-t-il.

Puis il alla récupérer le tonnelet de poudre que Davy avait fait tomber, l'ouvrit et versa un bon tiers de son contenu dans le canon. Il n'avait pas le temps de mesurer la charge - mieux valait trop que pas assez.

— Nous n'aurons droit qu'à un seul essai, expliqua-t-il à Davy.

Il voulut s'emparer d'un des boulets alignés le long du bastingage, et écarta la main en sursautant. Les boules de métal étaient brûlantes. Pire, elles étaient soudées entre elles.

Gray lâcha un torrent de jurons. Puis, voyant que Davy avait pâli, il s'efforça de retrouver son calme. « Pas de panique, se dit-il. N'importe quel objet peut servir de projectile. Il suffit qu'il soit en fer, et rond si possible. »

Le vent s'engouffra en mugissant dans la grand-voile dévorée par les flammes. Le bateau se souleva. Et ce qui restait de la cloche roula aux pieds de Gray.

La réponse à ses prières ! Se protégeant les mains de la chaleur avec ses manches, Gray ramassa l'objet et le fourra dans la bouche du canon.

Il fit signe à Davy d'enlever le pouce.

— Maintenant, dit-il, il nous faut une mèche... et du feu.

— C'est pas ça qui manque, répliqua Davy avec un flegme qui galvanisa Gray.

Un marin doté de tant d'humour et de courage était une perle rare. Il le laisserait pas mourir ! S'agenouillant devant le canon, il orienta son fût vers la base du mât, juste en dessous des flammes.

S'il ratait son coup, il risquait de faire exploser le navire entier. Aux grands maux, les grands remèdes !

— Écarte-toi, ordonna-t-il, et bouche-toi les oreilles !

Gray ramassa un brandon sur le pont, l'approcha de la mèche, puis s'accroupit, les mains plaquées sur les oreilles.

Boum !

Le coup partit, faisant reculer le canon. Un nuage de poudre et de fumée s'éleva, suivi d'une pluie d'éclats de bois. Aveuglé, assourdi, suffoquant, Gray attendit le verdict.

La nuée se dissipa enfin, révélant le mât. Brûlé sur un côté, mais toujours debout. Et toujours en feu.

Gray bondit sur ses pieds.

— Tombe, nom de Dieu ! hurla-t-il.

Il y eut tout à coup une rafale de vent plus forte que les autres. Un craquement surnaturel retentit. Puis le mât se mit à osciller lentement, se fendit à sa base, et bascula par-dessus bord, entraînant une partie du gréement dans sa chute.

— Seigneur ! s'écria Gray en tombant à genoux.

Au même instant, comme si le Ciel l'avait entendu, une pluie diluvienne s'abattit. Pendant un long moment, les deux hommes demeurèrent immobiles sous le déluge, en état de choc.

Puis Davy s'ébroua comme un jeune chien et adressa un sourire joyeux à Gray, qui éclata de rire. Ils avaient survécu !

— Nous ne sommes pas encore tirés d'affaire, dit-il en aidant le jeune garçon à se redresser. Rassemble les hommes à peu près valides pour former une chaîne. Il faut jeter tout le rhum par-dessus bord, au cas où le feu se serait propagé dans la cale. Nous nous occuperons des blessés ensuite.

Davy s'élança vers l'écouille, avant de faire halte.

— Avant de se débarrasser du rhum, on pourrait peut-être en boire un peu ? J'en aurais bien besoin.

Gray rit de nouveau.

— Moi aussi, mon garçon !

Un peu plus tard, à bout de forces, Gray enjamba le bastingage de l'*Aphrodite*. Joss le rejoignit en courant.

— Des morts ? s'enquit-il.

— Deux. Et trois blessés.

Il écarta de son visage des mèches humides.

— Il faudrait leur envoyer la chaloupe, reprit-il. Je pense qu'il n'y a plus de danger d'incendie, mais il est trop tôt pour le dire.

Son frère leva les yeux vers le ciel.

— Avec cette pluie, c'est peu probable.

Recru de fatigue, Gray s'appuya contre le gréement et essuya son front ruisselant.

— Tout le monde va bien, ici ? demanda-t-il en s'efforçant de maîtriser sa voix.

Joss hocha la tête.

— Elle est dans ma cabine, Gray. Elle était folle d'inquiétude, j'ai dû lui ordonner de descendre. Elle sera soulagée de te voir.

— Elle s'inquiète seulement pour Davy, marmonna Gray.

Pourtant, il fut incapable d'éteindre l'étincelle d'espoir qui venait de s'allumer en lui. Après avoir donné une tape amicale sur l'épaule de son frère, il se dirigea vers l'écouille du timon.

Il gagna ensuite la cabine du capitaine plongée dans la pénombre. Plissant les yeux, il aperçut sa silhouette qui se découpait devant les fenêtres de la poupe.

— Gray ?

Il hocha la tête. Puis, s'avisant qu'elle ne pouvait le voir, il répondit d'une voix enrouée :

— C'est moi.

— Est-ce que... vous allez bien ?

— Oui.

À présent que sa vue s'était accoutumée à la faible lumière, il la distinguait mieux. Ses longs cheveux dénoués retombaient en lourdes vagues jusqu'à la taille.

— Levi et O'Shea ? murmura-t-elle. Davy ?

— Ils sont sains et saufs. L'incendie est éteint. C'est fini.

Elle ne répondit pas. Gray demeura immobile un moment, indécis. « Va vers elle, le pressa une petite voix. Prends-la dans tes bras. Demande-lui pardon. Dis-lui quelque chose, n'importe quoi ! »

Seigneur, quel couard il était ! En vérité, il avait trouvé plus facile d'aborder un navire en feu que d'affronter cette petite gouvernante, et la tempête d'émotions qu'elle éveillait en lui. Il était sur le point de battre en retraite lorsqu'elle se rua vers lui et se jeta à son cou.

— Oh, Gray ! s'écria-t-elle en sanglotant. J'ai eu si peur ! Mais je savais que vous me reviendriez. Il le fallait.

— Bien sûr, marmonna-t-il en demeurant les bras ballants, incapable de réagir.

Il était bouleversé par son chagrin et par sa tendresse. L'affection qu'elle lui manifestait était incompréhensible... et merveilleuse à la fois. Laissant échapper le soupir qu'il retenait depuis une éternité, il referma les bras sur elle et la serra étroitement contre lui.

— Chut, ma douce, lui souffla-t-il à l'oreille. D'une main tremblante, il lui caressa les cheveux.

— Ne pleurez pas. Tout va bien, maintenant. Dans un petit sanglot, elle s'écarta et le regarda.

Une fois de plus, sa beauté le prit de court. Elle le frappa avec la force de l'éclair.

Elle glissa les mains sur sa nuque pour l'attirer à elle. Gray ferma les paupières lorsqu'elle déposa un baiser plus léger qu'une plume sur sa tempe, puis un autre dans son cou, et un troisième à la commissure de ses lèvres. Elle pressa contre la sienne sa joue mouillée de larmes.

Son cœur se serra. Lui témoigner tant de tendresse après la façon dont il l'avait traitée... c'était l'acte de bravoure le plus authentique qu'il eût jamais vu ! Elle lui offrait son cœur tout en sachant qu'il risquait de le lui briser. Et Gray, en égoïste qu'il était, ne trouvait pas la force de la repousser.

Peut-être n'y était-il pas obligé, après tout. Pour la première fois de sa vie, il avait abordé un navire pour le protéger et non pour le piller.

Ne pouvait-il en faire autant avec une femme, lui qui avait enchaîné les conquêtes sans la moindre intention honorable ? Pour une fois, ne pouvait-il se comporter honorablement ? Ne pas prendre, mais protéger, chérir, aimer ?

— Chut, mon ange, murmura-t-il de nouveau en prenant son visage entre ses mains. C'est fini, maintenant.

Oui, c'était fini. L'incendie était éteint. Les hommes étaient en sécurité. Et elle était dans ses

bras. Là où elle devait être.

Des semaines de frustration prenaient fin. Et des années de solitude, aussi...

Quant à lui, il était perdu. Il sombrait corps et âme dans la plus douce, la plus tendre des étreintes imaginables. Il effleura ses lèvres des siennes comme si c'était son premier baiser.

Parce qu'en réalité, c'était le cas.

Il ne s'agissait plus de séduire ou de conquérir, mais de goûter. De savourer sa fraîcheur et sa délicatesse. De lui exprimer ce qu'il n'osait dire avec des paroles. Ce pour quoi il n'avait pas de mots. De l'embrasser pour le seul plaisir de l'embrasser...

Il parsema son visage de baisers légers tout en lui murmurant des mots tendres dans toutes les langues qu'il connaissait. Puis, les yeux clos, il appuya son front contre le sien et attendit. Lui laissant le choix.

Avec un petit soupir, elle se serra contre lui, ses seins ronds et fermes se pressant délicieusement contre son torse. Aussitôt, le désir embrasa Gray. Il était de retour au cœur de la fournaise.

L'énergie qu'il avait déployée dans son combat contre les flammes courait encore dans ses veines. Il souleva la jeune femme, la plaqua contre son érection.

Elle entrouvrit les lèvres. Acceptant son invitation, il la gratifia d'un baiser profond auquel elle répondit avec ardeur. Une main posée sur les rondeurs de ses fesses, l'autre enfouie dans ses cheveux, il murmura entre deux baisers :

— Je suis désolé... De ce que j'ai dit cette nuit-là... Et d'être parti, tout à l'heure. Je n'ai jamais voulu...

— Je sais, l'interrompit-elle en drapant une jambe sur sa hanche pour se hisser contre lui. Ne me quitte plus jamais.

— Jamais, promit-il.

Le mot avait jailli de ses lèvres avec la solennité d'un serment.

— Jamais, répéta-t-il en la regardant au fond des yeux, avant de sceller sa promesse d'un baiser fervent.

Elle glissa la main sous le col de sa chemise pour lui caresser le dos et les épaules. Il enfouit le visage au creux de son cou, s'enivrant de son parfum.

Il avait oublié combien l'odeur des roses après l'averse était douce... Tout en semant une pluie de baisers sur sa gorge, il l'entraîna vers la couchette.

— Fais-moi l'amour, Gray.

Elle n'avait pas besoin de le lui demander. Ils savaient tous deux ce qui allait se passer. Mais Gray avait saisi la nuance. Lui qui avait eu d'innombrables maîtresses sur tous les continents allait, pour la première fois de sa vie, faire l'amour à une femme. Et pas n'importe laquelle.

Sa femme.

Et cette idée, tellement impensable, tellement effrayante jusque-là, il la trouvait soudain, et à sa grande surprise, furieusement excitante.

Ils roulèrent ensemble sur le lit étroit, et elle tenta de lui ôter sa chemise. Impatient, il s'agenouilla et la fit passer par-dessus sa tête.

Puis il regarda sa robe dans la pénombre.

Par les feux de l'enfer ! La robe à rayures.

Il fit rouler la jeune femme sur le flanc, cherchant fiévreusement les lacets, crochets ou autres fermetures diaboliques inventées à seule fin d'exaspérer les hommes.

— La prochaine fois, dit-elle en se tortillant pour remonter ses jupes jusqu'à sa taille.

Ses ondulations ne firent qu'exaspérer le désir de Gray.

— La prochaine fois, nous prendrons notre temps, promit-elle.

Elle laissa échapper un soupir lorsqu'il posa la paume sur son sein, par-dessus la fine barrière de mousseline. Puis, glissant ses mains sous la ceinture de son pantalon, elle leva vers lui un regard embrumé de passion.

— Je te veux, Gray. Tout de suite.

Étouffant un grondement, il se pencha et referma ses lèvres sur la pointe dressée de son sein à travers l'étoffe. Elle s'arc-bouta en gémissant. Puis, d'une main habile, elle ouvrit sa braguette et referma les doigts sur son érection.

Enfer ! Lui aussi, il la voulait ! Maintenant, et ensuite, et encore plus tard. Et le lendemain, et le jour d'après, et chaque jour qui viendrait...

Il vibrait sous sa caresse, si légère et si douce qu'il en aurait pleuré de bonheur. Il lui caressa l'intérieur de la cuisse avant de remonter jusqu'à sa féminité. D'un mouvement des hanches délicieusement impudique, elle se frotta contre sa main. Elle était moite et brûlante. La prochaine fois, se promit-il. La prochaine fois, il prendrait le temps de la caresser, de la goûter, de la contempler tandis qu'elle s'adonnerait aux vertiges de la passion.

Pour l'instant, il la voulait. Elle le voulait. Tout de suite. Lui écartant la main, il se positionna entre ses cuisses, et donna un coup de reins.

Elle poussa un cri, et enfonça les ongles si fort dans ses bras qu'il faillit crier à son tour.

Bon sang, qu'elle était étroite ! Trop étroite...

De nouvelles larmes roulèrent sur ses joues alors même qu'elle s'efforçait d'être brave. C'est alors que Gray comprit - enfin - d'où provenait cette douceur indéfinissable qui s'attachait à elle en permanence.

C'était le parfum de l'innocence.

Sa petite sirène était vierge.

— Pourquoi...

Son souffle se bloqua dans sa gorge tandis qu'il s'efforçait de maîtriser le désir qui le consumait.

— Oh, mon ange, tu aurais dû me dire la vérité !

— Je te la dis maintenant.

Elle lui prit le visage entre les mains.

— Il n'y a que toi, Gray. Maintenant, et pour toujours. Rien que toi.

— Mais, et...

D'un doigt posé sur ses lèvres, elle le fit taire, avant de laisser sa main glisser lentement jusqu'à son cœur.

— Il n'y en a jamais eu d'autre. Seulement toi.

Gray secoua la tête, incrédule. Tout ceci était un miracle. Ses paroles, ses cuisses qui lui enserraient les hanches, ses cheveux déployés sur l'oreiller... Une bouffée de joie presque primitive le submergea à la pensée qu'elle était à lui, et à lui seul.

Lui seul l'avait possédée. Lui seul allait lui donner du plaisir...

Il s'appuya sur ses mains mais, ce faisant, il entra davantage en elle. Tous deux tressaillirent. Et lui seul la faisait souffrir.

— Ma douce, je ne supporte pas de te faire mal, murmura-t-il.

— Ça va, assura-t-elle, les lèvres tremblantes. Franchement, ça va déjà mieux.

Elle mentait. Il le savait. Il commença à se retirer, mais elle le retint en le serrant entre ses cuisses.

— Non ! s'écria-t-elle, et son corps se crispa autour de lui de toutes les manières imaginables. Tu ne peux pas me laisser. Tu m'as fait une promesse.

Il gémit tandis que, dans une exquise friction, elle l'attirait en elle. Serrant les dents, il la pénétra lentement. Elle ouvrit de grands yeux, mais l'encouragea bravement d'un signe de tête.

— Oui, souffla-t-elle lorsqu'il fut entièrement en elle.

Jamais, même en rêve, il n'avait rien éprouvé de plus merveilleux que cette sensation d'être en elle, totalement en elle. Fermant les yeux, il commença à aller et venir doucement entre ses cuisses, se frottant lascivement contre elle. Jusqu'à ce qu'elle répète, cette fois dans un soupir de bien-être :

— Oui...

Gray dut faire appel à toute sa volonté pour ne pas laisser libre cours au désir brutal qui l'habitait. Elle s'était abandonnée à lui pour qu'il lui fasse l'amour. Pas pour qu'il la prenne à la hussarde.

Elle ferma les yeux et renversa la tête en arrière sur l'oreiller.

— Oh, Gray ! gémit-elle en se cambrant timidement pour mieux l'accueillir en elle.

Il se pencha de nouveau pour aspirer son sein dans sa bouche, le léchant à travers l'étoffe. Elle se cramponna à ses épaules avec tant de force qu'il se figea, haletant.

— Ça va ? articula-t-il.

— Oui.

Elle lui caressa les épaules à travers sa chemise. Gray laissa échapper un soupir un peu rauque.

— Je ne vais pas pouvoir...

Ses paroles s'étranglèrent dans sa gorge. Elle venait de l'embrasser dans le cou. Lorsqu'elle commença à le caresser de la langue, il sut qu'il ne pourrait se retenir très longtemps.

— Mon cœur, arrête, haleta-t-il. Je veux que tout se passe bien pour toi.

— C'est le cas.

Elle le mordilla délicatement à la base de la gorge. Puis, laissant sa tête retomber sur les oreillers, elle ajouta :

— Je n'ai plus mal du tout.

Cette fois, il la crut. Il le fallait, car le peu d'empire sur lui-même qu'il lui restait encore était en train de fondre comme neige au soleil. Il devait lui faire confiance.

Il plongea en elle avec délice, chaque fois un peu plus profondément, et accéléra la cadence. Et cette fois, lorsqu'elle cria, il sut que c'était de plaisir et non de douleur. Il la sentit se serrer convulsivement autour de lui, le tirant peu à peu vers le gouffre de l'extase. Puis, prenant son visage entre ses mains, elle le remercia d'un unique baiser empreint d'une douceur sans nom.

Et ce fut ce baiser qui eut raison de lui. Le corps secoué d'un long frisson, il sombra à son tour dans le néant.

Les derniers spasmes de plaisir ne s'étaient pas encore éteints qu'il avait de nouveau envie d'elle.

Toujours en elle, il l'enveloppa de ses bras. Le souffle court, il était incapable de parler, mais il n'en avait pas besoin. Aucun mot n'aurait pu décrire l'euphorie qui lui gonflait le cœur et le faisait dériver sur un océan de béatitude.

Il lui fallut un certain temps pour s'aviser qu'un objet anguleux lui rentrait dans la chair. Intrigué, il s'appuya sur le coude et glissa la main sous la robe de la jeune femme avant de remonter en direction de ses seins... jusqu'à ce que ses doigts rencontrent un petit paquet. Les sourcils froncés, il le palpa.

Des billets, comprit-il. C'étaient des billets de banque. Il écarta les doigts pour évaluer la taille de la liasse. Par les cornes du diable ! Il y avait là une véritable petite fortune.

— Je peux tout t'expliquer, Gray.

Chapitre 19

— J'attends, dit Gray d'un ton tranchant.

Sophia tressaillit. Il ne pouvait pas être en colère ? Pas après le plaisir qu'ils avaient partagé. Il était encore en elle !

— Gray, murmura-t-elle en essayant de l'embrasser.

Elle aurait voulu le remercier pour le cadeau qu'il venait de lui offrir. Il lui avait donné tant de tendresse et de plaisir.

Sa mère, sa sœur, ses amies déjà mariées... Toutes les femmes de son entourage l'avaient avertie que sa première expérience dans le lit conjugal serait douloureuse, gênante, et, fort heureusement, brève. Ces dames professaient des opinions variées quant à l'amélioration que Sophia pouvait espérer avec le temps, mais toutes étaient d'accord sur un point : la nuit de noces était un moment désagréable.

Aucune d'entre elles, songea Sophia, ne connaissait Gray, son corps puissant et solide, la

patience dont il était capable, et cette infinie tendresse qu'il dissimulait soigneusement aux yeux du monde. Oui, elle avait eu mal, mais la douleur avait été vite remplacée par un plaisir d'une intensité indescriptible, qui allait bien au-delà de tout ce qu'elle avait imaginé.

Et de l'imagination, Sophia en avait à revendre...

Les braises du désir rougeoyaient encore sous sa peau, sur ses lèvres, entre ses cuisses. Elle se contracta autour de lui pour prolonger l'instant, et, glissant la main derrière sa nuque, tenta d'attirer son visage à elle pour lui voler un baiser.

Il ne bougea pas.

— J'attends, répéta-t-il d'un ton sec. Explique-moi.

Elle lui écarta une mèche du front.

— Je te promets de tout te dire, Gray. Mais, s'il te plaît, serre-moi dans tes bras.

— Je ne sais même pas qui je tiens dans mes bras, répliqua-t-il, avant de se retirer d'elle.

Sophia retint un petit cri. D'une certaine façon, c'était plus douloureux que lorsqu'il était entré en elle.

Il bascula sur le flanc, la délestant de son poids. Trempée de sueur, de pluie et de larmes, elle eut soudain très froid.

— Tu sais très bien qui je suis, murmura-t-elle.

Il s'assit au bord de la couchette et se prit la tête entre les mains. Roulant sur le côté, Sophia voulut lui caresser le dos, mais il s'écarta.

— Tu ne t'appelles pas Jane Turner, n'est-ce pas ? fit-il en se redressant.

— Turner est... un nom d'emprunt. Mais Jane est bien mon prénom.

Son deuxième prénom. Au moins, elle n'avait pas menti sur ce point.

— Ta réputation était intacte.

— Non.

Même si elle n'avait jamais connu d'homme avant Gray, sa réputation était sans doute en loques.

— Ne me mens pas, répliqua-t-il en lui adressant un regard dur. Tu étais vierge.

Sophia ne comprenait pas sa colère. Certes, elle l'avait trompé, mais n'aurait-il pas dû se réjouir d'avoir été son premier amant ? Le seul, s'il ne tenait qu'à elle.

— Oui, mais...

— Dans ce cas, ta réputation était intacte, s'entêta-t-il. Et maintenant, elle ne l'est plus. À cause de moi.

Il jura.

— Tu m'as menti. Tu savais que je ne voulais pas te prendre ta virginité, alors tu m'as piégé. Tu es sacrement rusée !

Ses paroles la glacèrent. Elle rabattit sa robe sur ses jambes.

— Gray, ce n'est pas du tout cela. Laisse-moi au moins t'expliquer...

— Tu n'es même pas gouvernante, pas vrai ?

Elle se mordit les lèvres.

— Non.

— Bien sûr. Une femme dotée de tels atouts...

D'un geste brusque, il désigna ses seins où se dissimulait la liasse de billets.

— ... n'a nul besoin de chercher du travail. Combien y a-t-il, deux cents livres ? Trois cents ?

— Presque six cents.

— Diable ! Une telle somme ne s'obtient pas par des moyens honnêtes. Qu'es-tu donc ? Une voleuse ? Une fugitive ? Une espèce d'escroc ?

« Un peu des trois », songea-t-elle. Sophia savait qu'elle s'était mise elle-même dans cette situation, mais elle n'aurait jamais imaginé que rétablir la vérité serait si difficile. Une fois leur étreinte consommée, il accueillerait ses aveux avec bienveillance, avait-elle cru. Elle avait même espéré que son récit l'amuserait. Manifestement, elle avait fait erreur. La peur qui s'insinua soudain en elle la prit par surprise.

— Est-ce vraiment important ? s'entendit-elle demander d'une voix faible. Après tout ce que nous avons partagé ?

— Et qu'avons-nous partagé ? rétorqua-t-il. En dehors des mensonges ?

Comment pouvait-il parler ainsi ? Elle lui avait tout donné ! Ses talents d'artiste, ses secrets. Au nom du Ciel, elle s'était caressée devant lui ! Elle venait de lui faire cadeau de sa vertu. Et il rejetait ce don comme s'il ne valait rien. Il la rejetait.

Avec un juron, il boutonna son pantalon et se leva. Puis il tourna vers elle un regard incrédule.

— Je t'ai parlé de moi, de ma famille. Je t'ai dit des choses que je n'avais jamais dites à personne. Et maintenant, je découvre que tu n'es rien de plus qu'une inconnue. Bon sang, moi qui croyais que coucher avec des inconnues était terminé !

Sophia sentit la colère monter en elle.

— Je vois. Et maintenant, je suppose que tu as l'intention de continuer ?

Il se figea, fuyant son regard. Puis, avec des gestes saccadés qui trahissaient sa fureur, il enfila sa chemise.

— En effet, répondit-il froidement. Après tout, ça n'a pas d'importance.

— Qu'est-ce qui n'a pas d'importance ? demanda Sophia, la gorge nouée. La vérité ? Ou moi ?

Il avait déjà le pied sur la première marche menant vers l'écoutille. Il lui lança un regard glacial.

— Comment peux-tu me poser une telle question ? lâcha-t-il.

« Comment peux-tu être aussi cruel ? » aurait-elle voulu lui rétorquer, mais un sanglot l'en empêcha. Cillant pour chasser ses larmes, elle referma les bras autour d'elle.

— Sweet Heart...

Il y avait dans sa voix une fêlure qui arracha un tressaillement à Sophia.

— Il y a des blessés et un navire en perdition. Pour l'instant, c'est tout ce qui importe. Attends-moi ici, nous réglerons cela plus tard.

Un instant plus tard, il avait disparu.

Sophia se recroquevilla sur elle-même. Nous réglerons cela ? Il y avait dans cette phrase quelque chose de définitif qui la glaça. Elle ne voulait pas être un problème que l'on règle. Elle voulait être reconfortée, être serrée dans des bras solides. Elle voulait quelque chose qu'elle n'avait pas ressenti depuis si longtemps qu'elle savait à peine comment le nommer.

Elle voulait être aimée.

Il ne revint pas. Ses seuls visiteurs furent Gabriel, qui ignora poliment le désordre de sa tenue lorsqu'il lui servit son thé et ses biscuits du soir, et Stubb, qui lui apporta ses malles, les cabines des dames ayant été réquisitionnées comme hôpital de campagne pour les blessés du *Kestrel*.

Une activité inhabituelle régna cette nuit-là sur l'*Aphrodite*. Blottie sur sa couchette, Sophia dormit par intermittence. Elle guettait le son de la voix de Gray ou le grincement des gonds de l'écoutille. S'il venait la retrouver, elle voulait être réveillée. À l'aube, vaincue par la fatigue, elle sombra dans un profond sommeil.

Lorsqu'elle s'éveilla, il faisait grand jour. Elle se redressa brusquement, le cœur battant.

On se querellait juste au-dessus d'elle, près du timon. Elle distingua les voix de Gray, du capitaine, d'O'Shea, ainsi qu'une autre qu'elle ne parvint pas à identifier.

Elle se leva, s'approcha du petit miroir rond fixé à la cloison. C'était la première fois qu'elle voyait son reflet depuis qu'elle avait quitté l'Angleterre. Elle se reconnut à peine. Sa peau était moins pâle et parsemée de taches de rousseur. Son visage avait perdu de ses rondeurs. Lorsqu'elle plissait les yeux, de petites rides se dessinaient au coin. Elle était toujours belle, songea-t-elle sans fausse modestie, mais elle n'avait plus rien d'une débutante.

Elle était une femme, désormais.

Une femme perdue, en vérité, seule au monde, responsable de ses choix. Elle devait être forte. « Plus de larmes ! » se tança-t-elle en s'essuyant les yeux. Lorsque Gray reviendrait, ce qu'il ferait tôt ou tard, elle n'éclaterait pas en sanglots, ne se répandrait pas en excuses, ne supplierait pas.

Et elle serait aussi jolie que possible.

Après s'être baigné le visage et avoir tamponné ses paupières avec du thé froid pour atténuer le gonflement, elle chercha dans ses malles sa brosse à cheveux et sa boîte de poudre. Sa chevelure, rincée par l'orage de la veille, cascada sur ses épaules en lourdes vagues dorées. Elle avait lavé sa robe à fleurs quelques jours plus tôt.

Une fois poudrée et habillée, elle rassembla ses cheveux en chignon, jeta un dernier regard dans le miroir, puis gagna le pont. En haut, la querelle se poursuivait de plus belle. Elle entrouvrit l'écoutille et s'immobilisa, les yeux au ras du sol. Elle reconnut les bottes de Gray, noircies par la suie. Un grand soleil brillait, projetant des ombres interminables sur le pont.

Elle entendit une voix rocailleuse qu'elle ne connaissait pas.

— Je vous dis que vous allez me payer ce rhum, bande de malfrats !

— Capitaine Mallory, je n'ai pas l'intention de vous rembourser quoi que ce soit, répliqua Gray de sa voix de basse. En revanche, j'accepte vos remerciements.

— Et de quoi est-ce que je vous remerciais ?

— De quoi ? s'écria O'Shea, outré. Juste d'avoir sauvé du naufrage votre rafiote et votre bande d'ivrognes, voilà de quoi !

— Allez au diable ! vitupéra l'autre. Vous n'aviez pas le droit d'aborder mon bateau et de jeter la cargaison par-dessus bord !

— J'aurais mieux fait de laisser votre coque de noix exploser, espèce de sac à vin ! lança Gray.

— Si vous êtes aussi charitables que vous l'affirmez, pourquoi suis-je ficelé comme un cochon qu'on mène à l'abattoir ?

Sophia ouvrit davantage l'écouille et se pencha. Elle aperçut une paire de bottes liées par une corde.

— Nous vous avons attaché la nuit dernière parce que vous étiez tellement ivre que vous n'aviez plus toute votre tête. Et nous vous avons laissé attaché ce matin parce que même sobre, vous ne l'avez toujours pas, riposta Gray.

— Je vais vous étrangler ! éructa le capitaine Mallory.

L'Irlandais répondit par un chapelet de jurons.

— Capitaine Mallory, intervint le capitaine Grayson, dont les bottes soigneusement cirées s'interposèrent entre celles de Mallory et celles de Gray. Je comprends que la perte de votre cargaison vous soucie, mais vous serez remboursé par votre

assureur. Vous n'avez pas pris la mer sans être assuré contre le risque d'incendie, n'est-ce pas ?

Gray laissa échapper un rire ironique.

— Joss, dix contre un que la marchandise de M. Mallory ne figure sur aucun bon de livraison. Tu ne vois pas que c'est un contrebandier ? Où comptiez-vous accoster, Mallory ? Dans quelque crique déserte des Cornouailles ?

Il émit un claquement de langue désabusé.

— Ce bateau était trop chargé et l'équipage trop peu nombreux. C'aurait été un miracle que vous atteigniez ne serait-ce que le Portugal. Quant au rhum, vous irez vous plaindre devant la cour de la vice-amirauté dès notre arrivée à Tortola.

— Je n'ai pas l'intention d'aller à Tortola, rétorqua Mallory avec mépris.

— Votre bateau n'est pas en état de traverser l'océan, vos hommes ont besoin de soins, et Tortola est le premier port sur notre route. Si vous préférez, nous pouvons couler le *Kestrel* et accueillir votre équipage à bord de l'*Aphrodite*, mais cela vous obligerait à renoncer au reste de votre cargaison.

— Je ne vous laisserai pas envoyer mon bateau par le fond, bande de vauriens ! Je vais réparer le *Kestrel* et reprendre la route. Dès que vous m'aurez remboursé mon rhum.

— Vous êtes fou ? gronda O'Shea. Vous ne franchirez pas la ligne du tropique avec un mât en moins et quatre blessés ! Pourquoi vous refusez de comprendre ?

— Je vais te le dire, répondit Gray. Notre ami sait que s'il me traîne devant un tribunal, je pourrai réclamer sa cargaison à titre de réparation pour les risques courus en allant sauver son bateau. Non seulement il ne récupérerait pas son rhum, mais il devrait me céder ce qui reste du *Kestrel* ! N'est-ce pas, Mallory ?

L'autre ne répondit pas. Intriguée, Sophia gravit un échelon supplémentaire.

— Il sait que le *Kestrel* m'appartient de fait, reprit Gray en s'approchant de Mallory. Et j'ai bien envie de le récupérer sans attendre.

— Vous n'oseriez pas ! s'indigna l'autre, avant de proférer une bordée de jurons qui fit rougir Sophia.

— Gray, tenta de s'interposer le capitaine Grayson, je ne suis pas certain que tu puisses simplement...

— Oh, je t'assure que ce serait très simple ! Je l'ai déjà fait une soixantaine de fois. Et je n'ai pas sauvé ce bâtiment pour le saborder ensuite. Les blessés ont besoin d'un médecin et le *Kestrel* a besoin d'un nouveau mât. Je le ramène à Tortola.

Il quittait l'*Aphrodite* ? Sophia poussa l'écoutille. Malgré sa posture nonchalante, qui trahissait sa fatigue, Gray semblait déterminé. Le cœur de Sophia se serra. Il ne pouvait songer à la quitter de nouveau ! Ils ne s'étaient même pas expliqué.

Mallory ricana.

— Fils de pute ! lança-t-il à Gray, avant de lui cracher à la figure.

Ce dernier s'essuya lentement. Les deux hommes se défièrent du regard dans un silence de mort. Puis soudain, Gray haussa les épaules, et afficha un sourire nonchalant.

— Mallory, commença-t-il d'un ton faussement conciliant, je serais désolé que cette affaire prenne un tour agressif. J'ai toujours eu horreur de la violence.

Puis, se tournant vers Joss, il enchaîna :

— Envoie quelques hommes sur le *Kestrel* pour installer un mât de fortune et lui fixer une voile. Tu emmèneras les blessés à Tortola, et nous te suivrons de notre mieux. Rendez-vous à Town Road.

— Non!

Sophia sortit sur le pont.

Gray posa sur elle un regard indéchiffrable.

— Que diable faites-vous ici ? demanda-t-il, revenant au vouvoiement.

— Ce que je fais ? Permettez-moi de vous retourner la quest...

Elle s'interrompit. Mallory était occupé à la parcourir d'un regard lascif qui lui arracha un frisson de dégoût. L'homme était plus jeune qu'elle ne l'imaginait, mais pas moins répugnant.

— Tiens, tiens, roucoula-t-il en plissant les yeux. Tout compte fait, je veux bien rester sur votre bateau. Voilà un joli petit lot ou je ne m'y connais pas !

Indignée, Sophia se tourna vers Gray. À sa grande horreur, elle découvrit que celui-ci avait esquissé un sourire. Était-ce ainsi qu'il la voyait, lui aussi ? Elle avait soudain la pénible impression d'être de nouveau dans cette taverne crasseuse de Gravesend, où elle l'avait pris pour un gentleman, et où il n'avait vu en elle qu'un jupon à trusser.

— Monsieur Mallory, dit-il d'un air fanfaron, j'aimerais vous remercier.

— Pourquoi donc ?

— Vous venez de me fournir une excuse en or pour faire ceci.

Joignant le geste à la parole, Gray ferma le poing et cueillit Mallory à la mâchoire, l'envoyant valdinguer contre le bastingage. Avant que Sophia ait eu le temps de reprendre son souffle, il lui assena un direct à l'estomac. Dans un gémissement étranglé, Mallory se plia en deux et s'affala sur le pont.

— Je vous l'ai dit, j'ai la violence en horreur, lança Gray en secouant sa main, mais je ne suis pas contre son utilisation.

Puis, s'adressant à O'Shea, il ajouta :

— Mettez-le aux fers.

— Impossible, répondit l'Irlandais. Il y a déjà Brackett.

— Je ne peux pas emmener ce misérable sur le *Kestrel*, il serait capable de retourner les hommes contre moi. Je prends Brackett avec moi.

Joss hocha la tête.

— Il te faudra aussi quelques marins capables.

Il pivota vers O'Shea, qui sourit.

— J'en suis !

— Tu seras mon second, déclara Gray. Il me faudra aussi Bailey pour les voiles et le travail du bois. Et Davy, si tu peux te passer de lui, Joss. Ainsi que quelqu'un pour remplacer leur cuisinier, qui a été foudroyé.

— Prends aussi quelques chèvres, suggéra Joss. Si Stubb doit s'occuper des blessés, il ne pourra pas toutes les traire.

Gray hocha la tête.

Sophia ravala un sanglot. Il s'apprêtait à quitter l'*Aphrodite*, pensait aux marins qu'il allait emmener, à cet affreux M. Brackett et même aux chèvres... mais il l'ignorait complètement.

Elle s'essuya les yeux du revers de la main. Ne venait-elle pas de se jurer qu'elle ne pleurerait pas ?

— Retournez dans la cabine, ordonna Gray sans tourner la tête. Et préparez vos malles.

Ces paroles ne pouvaient s'adresser qu'à elle. Le capitaine Grayson tenta de s'interposer.

— Gray, ce n'est pas une bonne idée. Elle sera plus en sécurité sur l'*Aphrodite*.

— Je sais, mais je ne peux pas la laisser, rétorqua Gray. J'ai donné ma parole.

Il n'y avait pas la moindre tendresse dans ses paroles, juste de l'amertume.

— Gray... commença Sophia en s'avançant vers lui.

— Retournez dans la cabine, martela-t-il, se décidant enfin à la regarder. Et restez-y.

Le ton était sans réplique. Les mains tremblantes et l'esprit en déroute, Sophia regagna la cabine. Et elle y resta.

Chapitre 20

Le soleil était déjà bas dans le ciel lorsque la porte de la cabine s'ouvrit à la volée. Sophia sursauta violemment. Cela faisait des heures qu'elle était assise à attendre, et ses membres gourds protestèrent.

— Tes affaires sont prêtes ? s'informa Gray sans préambule.

Il considéra un instant les deux malles - sans doute pour en estimer le poids.

— Je vais demander à Levi de s'en occuper, reprit-il.

Son visage était maculé de suie et de sang séché, et il avait des cernes sombres sous les yeux. Il avait gardé sa chemise et son pantalon froissés, sur lesquels il avait enfilé son manteau, qui semblait à présent d'une élégance incongrue. Était-ce seulement le matin de la veille qu'il lui avait cérémonieusement demandé s'il pouvait l'ôter ? Qu'une telle question semblait absurde après tout ce qui s'était passé entre eux...

Sophia avait quantité de choses à dire à Gray. Après réflexion, elle les avait réduites à une poignée, dont le choix dépendrait de l'attitude de ce dernier : une réplique cinglante, de tendres supplications, les excuses les plus lâches, des protestations indignées... Toutes s'évanouirent à l'instant. Où elle le vit.

— Oh, Gray ! s'écria-t-elle. Tu dois être épuisé.

— En effet, dit-il sans la regarder.

Lorsqu'il se risqua à poser les yeux sur elle, Sophia y lut une immense vulnérabilité, qu'il était sans doute trop fatigué pour dissimuler.

Elle eut soudain envie de le prendre dans ses bras. Et si elle se fiait à son expression, il n'attendait que cela. Seule sa fierté - ainsi que deux malles - se dressait entre eux.

— Allons-y, dit-il en se penchant vers la plus petite. La nuit ne va pas tarder à tomber.

Le canot du *Kestrel* avait été remonté et fixé au bastingage de l'*Aphrodite*.

Une fois ses bagages chargés, Sophia s'assit sur l'une des deux planches de bois faisant office de banc. Le capitaine Grayson, venu lui faire ses adieux, s'inclina et déposa un baiser sur la main qu'elle lui tendit. Ce geste la surprit. Lui d'ordinaire si réservé. Apparemment, les deux frères avaient aussi le charme en partage.

— Vous avez été très bon pour moi, dit-elle. Merci.

— Rien ne vous oblige à quitter l'*Aphrodite*, mademoiselle Turner. Si vous voulez rester, vous n'avez qu'un mot à dire.

Gray apparut alors, et jeta à Sophia un regard de défi.

— Je vous remercie, capitaine, mais Gray veillera sur moi.

Le capitaine Grayson sourit.

— Je n'en doute pas. Nous nous reverrons à Tortola, dans ce cas.

Il s'inclina de nouveau et s'écarta pour laisser Gray monter dans le canot.

— Et les autres ? s'étonna la jeune femme tandis que l'embarcation descendait le long de la coque de l'*Aphrodite*.

— Tout le monde est déjà sur le *Kestrel*. Y compris les chèvres, précisa-t-il sans sourire.

Le canot heurta bruyamment la surface de l'eau. Gray lança quelques instructions aux

hommes, puis s'empara des rames.

— Nous devons parler, attaqua-t-il. Seuls. Nous n'en aurons sans doute plus l'occasion sur le *Kestrel*. Je vais être très occupé.

— Alors je vais te remercier maintenant.

— Pour quoi ?

— Pour le capitaine Mallory.

— Parce que je l'ai frappé ? Garde tes remerciements. J'avais juste besoin de cogner sur quelqu'un. Il tombait à pic.

— Ah!

Sophia détourna les yeux, s'efforçant de contenir ses larmes.

— Seigneur ! grommela Gray. J'étais censé devenir un homme respectable durant cette traversée. Regarde ce que tu as fait de moi ! Je distribue des coups de poing, je vole des bateaux et je dépucelle des vierges...

Sophia tressaillit, et s'assit de biais sur son banc. Du coin de l'œil, elle vit Gray lâcher soudain les rames et ôter son manteau.

— Tiens, fit-il en le lui tendant. Assieds-toi là-dessus. Tu dois être un peu sensible... à cet endroit.

Elle ne put s'empêcher de rougir. Elle l'était en effet, et le bois brut n'arrangeait rien, d'autant qu'elle ne portait qu'une robe légère. Piquée au vif, elle refusa cependant de prendre le vêtement.

— Écoute, Gray, j'étais peut-être encore vierge, mais je savais ce que je faisais. Je savais aussi que cela ferait mal et cela n'a rien changé.

L'expression de Gray se durcit. Il posa le manteau et se mit à ramer vigoureusement.

— Et ceux à qui tu ferais du mal, tu y as pensé, dis-moi ?

Sophia ne répondit pas. Seul le bruit des rames qui plongeaient dans l'eau en cadence brisait le silence. Le disque orangé du soleil, qui s'apprêtait à rouler derrière l'horizon, était barré d'une ligne de nuages couleur cendre. Sophia prit une profonde inspiration, inhalant avec bonheur les senteurs iodées de l'océan.

Puis elle regarda l'homme qui se trouvait en face d'elle. Son amant. Dans d'autres lieux, dans d'autres circonstances, ils auraient pu être n'importe quel couple d'amoureux canotant sur un lac paisible au couchant. Vu de loin, le tableau qu'ils offraient devait sembler des plus romantiques.

Alors qu'en réalité, il n'y avait entre eux que de l'incompréhension, du ressentiment et de la douleur.

Sophia réfléchit. Était-elle désolée de lui avoir menti ? Elle n'aurait pu le jurer. Comme il l'avait lui-même reconnu, jamais il ne lui aurait fait l'amour s'il l'avait crue vierge. Et en aucun cas elle ne regrettait les plaisirs exquis qu'elle avait découverts entre ses bras.

Elle regarda Gray, si séduisant, si solide, si passionné, et qui semblait si fatigué. C'était sans doute égoïste de sa part, mais pas un instant elle ne regrettait que cet homme soit désormais lié à elle.

Elle regrettait en revanche une seule chose.

— Gray, je suis désolée de t'avoir blessé.

— Je ne parlais pas de moi, rétorqua-t-il brièvement.

— De qui, alors ? fit-elle, perplexe.

— De Davy, bien sûr. Ce garçon a suffisamment souffert par ta faute. Laisse-le tranquille, c'est compris ? Plus de flirt, plus de dessin. Ce sera d'autant moins facile pour lui qu'il sait pourquoi tu es à bord.

— Il est au courant ?

— Bien sûr. Tout le monde l'est. Il n'y a aucun secret sur un navire. Enfin, se reprit-il en lui glissant un regard prudent, si, à l'évidence, il y en a.

— Je t'ai dit que j'étais désolée. Que dois-je faire pour que tu me pardonnes ?

Il la dévisagea longuement. Allait-il enfin lui demander la vérité ?

— Rien, lâcha-t-il finalement. Mais quoi que tu aies fait, qui que tu sois en réalité... tant qu'il y aura une possibilité que tu portes mon enfant, je ne te laisserai pas partir.

Sophia déglutit péniblement. Bien sûr elle aussi avait envisagé cette éventualité, mais c'était autre chose de l'entendre formuler à haute voix.

— C'est donc pour cette raison que tu m'as emmenée avec toi ?

Il hocha la tête.

— Quand as-tu eu ton cycle pour la dernière fois ?

Sophia s'empourpra. C'était bien la première fois qu'elle abordait un sujet aussi intime avec un homme !

— Juste avant notre départ d'Angleterre.

— Dans ce cas, nous devrions être bientôt fixés.

Il rama quelques instants en silence.

— Je te préviens, reprit-il. Si tu es enceinte, je t'épouse. Pas question de te laisser t'enfuir et élever mon enfant je ne sais où.

Ses propos firent à Sophia l'effet d'un coup de poignard. Non seulement il était prêt à l'épouser sans lui demander son avis, mais il supposait qu'elle « s'enfuirait » ? Et si elle n'était pas enceinte, que comptait-il faire d'elle ? La jeter par-dessus bord ?

— Je ne me laisserai pas marier contre ma volonté, articula-t-elle. Ni à toi ni à personne. J'ai fui un mariage forcé, je peux recommencer. J'ai les moyens d'élever un enfant, lui rappela-t-elle en tapotant la liasse roulée entre ses seins. Du reste, qu'est-ce que cela change pour toi ? Tu as probablement d'innombrables bâtards sur tous les continents.

— Non. J'ai toujours pris mes précautions. Sauf hier. C'était la première fois que j'oubliais.

— Eh bien, dit-elle sans cacher son amertume, au moins, j'aurai représenté une première fois pour toi. Même s'il s'agit d'une erreur.

Il poussa un soupir exaspéré. Depuis le *Kestrel*, on leur lança une corde. Gray l'attacha au canot.

— Hier, c'était une première à bien des égards... admit-il. Je me suis laissé emporter, et je n'ai pas réfléchi à ce que je faisais.

Il la scruta d'un regard intense. Comme s'il cherchait une réponse au fond de ses yeux.

— Je... je suppose que j'espérais, reprit-il.

Le cœur de Sophia se mit à battre un peu plus fort. Se penchant vers lui, elle lui prit la main.

— Et maintenant, Gray ? Espères-tu encore ?

Une seconde corde fut lancée depuis le *Kestrel*. Gray rompit le contact pour attacher le canot. Il parut hésiter, puis il secoua la tête.

— Je ne sais même pas que penser de toi, dit-il.

— Je vois, souffla-t-elle en baissant la tête.

Il laissa échapper un profond soupir, et lui frôla le bras.

— Sweet Heart... Essaie d'avoir de l'espoir pour deux si tu le veux. Moi, je suis trop fatigué.

Le canot fut hissé abruptement le long de la coque du *Kestrel*, arrachant à Sophia un petit cri. La main de Gray se posa sur son poignet, mais n'y resta qu'un instant.

Lorsqu'ils parvinrent à la hauteur du pont, Sophia enjamba le bastingage. Parmi les marins présents, certains la saluèrent de quelques mots, d'autres d'un hochement de tête. Un mât de fortune venait d'être installé - une poutre mince que l'on avait fixée à la base de l'ancien mât. On aurait dit une jeune pousse bien droite jaillissant d'un rosier ancien. Davy se tenait à côté, testant avec soin le nouveau grément. Il ne se tourna pas vers elle.

— Davy ! appela Gray.

— Oui, capitaine !

— On m'a dit que tu avais accroché ton hamac dans la soute ?

— En effet, capitaine.

— Dès que tu le pourras, tu iras t'installer dans le gaillard d'avant. Sur ce bateau, tu es marin.

— Bien, capitaine.

Le jeune garçon décocha un regard douloureux à Sophia, puis tourna les talons. Il aurait dû se réjouir de cette promotion, en éprouver de la joie, songea-t-elle. Elle avait tout gâché.

Ce n'était pas la première fois qu'elle brisait le cœur d'un homme, mais c'était assurément la première fois qu'elle était témoin des conséquences. On ne quittait pas un bateau comme on fuyait un mariage.

Gray posa la main au creux de ses reins et l'escorta jusqu'à la cabine du capitaine.

— Tu t'installeras ici, dit-il.

Sophia parcourut la petite pièce du regard. Il y avait une couchette contre une cloison, des placards le long de l'autre. Au centre, une table et le fauteuil du capitaine. Une fenêtre donnait sur la proue du navire. La disposition était assez semblable à celle de l'*Aphrodite*, même si l'espace était plus réduit.

— La cabine a été aérée et nettoyée, précisa Gray d'un ton détaché. Les draps sont propres. Ils viennent de l'*Aphrodite*.

— Merci, fit Sophia en pivotant pour lui faire face. C'est très attentionné.

— Je vais faire apporter tes bagages. Tu as ordre de rester ici, me fais-je bien comprendre ?

Elle hocha la tête.

— Pas de promenades sur le pont. Et tu fermes ta porte à clef.

— Dois-je craindre pour ma sécurité ?

Il secoua la tête.

— Brackett est aux fers, et les hommes du *Kestrel* semblent soulagés d'avoir changé de capitaine, mais je ne les connais pas.

Il lui décocha un regard appuyé avant d'ajouter :

— Je ne fais pas confiance aux gens que je ne connais pas.

Comme il se détournait pour sortir, elle demanda :

— Et toi ? Où vas-tu dormir ?

— Quand je prendrai du repos, c'est-à-dire rarement, j'irai dans la couchette du second qui se trouve là, précisa-t-il en indiquant la porte qui jouxtait celle de la cabine du capitaine. Que je sois sur le pont ou dans la soute, je ne serai jamais loin.

— C'est une promesse ou une menace ? s'enquit Sophia, qui s'approcha de lui, les mains sur les hanches en une attitude provocatrice.

Il la parcourut d'un œil enfiévré, et son souffle s'accéléra subtilement. Même épuisé, il la désirait, nota-t-elle.

Mais à peine avait-elle commencé à espérer, qu'il haussa les épaules, et lui décocha un demi-sourire distant.

— Prends-le comme tu le veux, fit-il avec indifférence.

— Je vois, dit-elle, furieuse et déçue.

Les doigts tremblants, elle entreprit de déboutonner son corsage.

— Que diable fais-tu ? demanda Gray. Tu t'imagines qu'il te suffit d'oter ta robe pour...

— Ne t'excite pas, l'interrompit-elle.

Elle fit glisser son corsage le long de ses bras, puis commença à délayer son corset.

— Les bons comptes font les bons amis, reprit-elle en retirant des pièces de la liasse nichée entre ses seins.

— Tiens, fit-elle en les jetant sur la table. Six livres et dix shillings. Tu m'en dois deux.

— Désolé, je n'ai pas de monnaie sur moi. Il va falloir me faire confiance.

— Pas pour tout l'or du monde. Pas même pour deux shillings.

Il la fusilla du regard, tourna les talons et quitta la cabine en claquant la porte. Sophia faillit le suivre, avant de s'aviser que son corsage pendait sur ses hanches. Elle s'interrogeait sur la conduite à tenir lorsqu'il revint au pas de charge.

— Tiens ! s'écria-t-il.

Deux pièces claquèrent sur la table.

— Deux shillings. Et tes deux feuilles de papier, ajouta-t-il en posant celles-ci à côté des pièces. A présent, je ne te dois plus rien.

Furieuse, Sophia sortit un billet de la liasse.

— Pour t'acheter des bottes neuves, dit-elle en la jetant à son tour sur la table.

— Puisque nous en sommes à régler nos comptes, répliqua-t-il, tu me dois vingt nuits d'insomnie.

— Oh, non ! Sur ce point, nous sommes à égalité, rétorqua-t-elle.

Elle marqua une pause, puis :

— Tu m'as pris ma vertu, lâcha-t-elle froidement - et injustement, car tous deux savaient qu'elle la lui avait offerte de bon cœur.

— Oui, et quant à moi, j'aimerais retrouver mes illusions perdues, mais on ne refait pas le passé, n'est-ce pas ?

Il marquait un point, admit-elle en son for intérieur.

— Eh bien, je suppose que nous sommes quittes, conclut-elle.

— En effet.

— Je ne te dois plus rien ?

Il lui jeta un regard glacial.

— Rien du tout.

« Oh, mais si ! eut-elle envie de hurler. Je te dois la vérité, mais encore faudrait-il que tu te soucies suffisamment de moi pour souhaiter la connaître. » Manifestement, ce n'était pas le cas. Il se dirigea vers la porte.

— Ah, si, fit-il. Une dernière chose.

Le cœur battant, elle le regarda sortir de sa poche un petit carré d'étoffe blanche.

— Tiens, dit-il en le jetant sur la pile de pièces et de feuilles sur la table. Je suis las de me promener avec ceci.

Sur ce, il sortit. Sophia fixa d'un regard hagard le morceau de tissu. Un mouchoir bordé de dentelle à ses initiales. S.H.

Chapitre 21

Gray travailla des jours durant, jusqu'à ne plus pouvoir penser ni ressentir. Il n'y avait plus de place dans sa vie pour s'inquiéter de l'avenir ou regretter le passé. Seul existait l'instant présent, la tâche à accomplir : prendre un ris dans la voile, renforcer l'attache du mât. Faire avancer le *Kestrel*, coûte que coûte.

Et pendant tout ce temps, un courant insidieux lui traversait le cœur, où le ressentiment se mêlait à la peur et à la confusion. Il fit appel à toute sa volonté pour le tenir à distance. La moindre trace d'incertitude suffirait à entacher irrévocablement son autorité de suspicion.

Mais il eut beau faire, il lui suffit de la croiser de nouveau, et tous ses efforts furent anéantis

en un instant.

— Que fabriques-tu ici ?

Elle n'avait rien à faire dans la cuisine ! Elle était censée être dans la cabine du capitaine, où elle était restée cloîtrée ces trois derniers jours. Là, au moins, il ne voyait pas son beau visage, il ne respirait pas son parfum enivrant, il ne se mettait pas à trembler chaque fois qu'elle le frôlait.

— Je sers le dîner, répondit-elle en lui tendant une assiette de chowder.

Gray fixa le plat fumant. Puis il leva les yeux sur elle. Et comprit aussitôt son erreur.

Il était affamé... et elle était plus appétissante que jamais, avec ses joues rosies par la chaleur, les petites mèches qui bouclaient autour de son visage, et sa gorge ronde emperlée de sueur. Et ses yeux ! Ils étincelaient littéralement. Quant à sa bouche pulpeuse, elle s'était retroussée sur un sourire satisfait.

Elle ressemblait à une femme sortant, comblée, du lit de son amant. En un éclair, le désir que Gray contenait à grand-peine depuis des jours jaillit librement. Il courut dans ses veines, lui incendia le bas-ventre.

Dieu qu'il détestait ce pouvoir qu'elle exerçait sur lui ! Voilà pourquoi elle devait rester hors de sa vue.

— Tu n'as rien à faire ici, grommela-t-il.

— Je donne un coup de main, riposta-t-elle.

Son sourire s'envola et son regard perdit tout éclat tandis qu'elle reposait bruyamment l'assiette sur la table.

Gray se massa le front d'un geste las. Comment pouvait-il maintenir le *Kestrel* à flot si elle tournait autour de lui, plus désirable que jamais ? Il n'était pas un saint !

— Retourne dans ta cabine, ordonna-t-il.

— Non. Si j'y reste une journée de plus, je vais devenir folle. Je m'y ennuie à mourir.

— Désolé, ce n'est pas une croisière. Trouve une occupation. Lis.

— Je n'ai qu'un livre et je l'ai déjà lu.

— Quelle femme traverse l'océan avec un seul livre dans ses bagages ?

— Pas une gouvernante, assurément, répliqua-t-elle d'un ton de défi.

Refusant de mordre à l'hameçon, Gray garda le silence et détourna les yeux. Quel naïf il avait été de croire qu'il avait changé, qu'il pourrait trouver plus qu'un plaisir fugitif avec une femme ! Et comment avait-il pu penser que cette délicate jeune femme, qui connaissait tous ses crimes, s'offrirait à lui sans réserve ? Une part de lui, obscure, inexplorée, s'était imaginé qu'elle ne lui avait pas offert seulement son corps, mais aussi son cœur.

Alors qu'elle ne lui avait même pas révélé son nom !

— Envisages-tu de me parler un jour ? demanda-t-elle. N'as-tu aucune question à me poser ?

— Une seule. As-tu eu tes règles ?

— Pas encore.

— Dans ce cas, nous n'avons rien de plus à discuter.

Gray préférait le silence aux mensonges. Peu lui importait de savoir qui elle était ou ce qu'elle avait fait. Ce qui comptait, c'était qu'elle lui avait menti. Alors même qu'elle s'offrait à lui de la façon la plus intime qui soit, elle avait continué de lui cacher certaines choses.

Pendant les longues heures solitaires où il était de quart, Gray avait cru devenir fou. S'il lui avait tout dit sur lui, elle n'avait cessé de lui mentir. Lui avait-elle adressé un seul sourire qui soit sincère ? Au cours de leurs conversations, avait-elle découvert une fraction de son cœur ? Et lorsqu'il l'avait enfin tenue entre ses bras, avait-il finalement réussi à atteindre la femme qui se cachait derrière les mensonges ?

Il refusait de le lui demander. Parce qu'il connaissait déjà la seule réponse qui comptait. Elle ne s'était pas donnée entièrement à lui.

Et il voulait tout d'elle... ou rien du tout.

— Dessine, suggéra-t-il d'une voix enrouée.

— Je n'ai plus le cœur à cela, murmura-t-elle en se tournant vers le poêle pour remuer la soupe qui mijotait dans son chaudron. Gray, sois en colère contre moi s'il le faut, traite-moi de tous les noms que tu veux, mais laisse-moi aider.

— Je n'ai pas besoin de ton aide.

— Bien sûr que si ! Tu as huit hommes pour faire le travail de douze. Tu crois que je n'ai pas remarqué que tu travaillais comme un fou ? Tu n'as pratiquement pas dormi depuis trois jours !

Elle posa sa cuillère et s'essuya le front du dos de la main.

— Si je m'occupe de la cuisine, reprit-elle d'un ton radouci, Davy pourra prendre un quart. Et si Davy prend un quart, tu pourras dormir.

Gray la fixa un instant, puis il secoua lentement la tête.

— Sweet Heart...

— Non ! l'interrompit-elle. Ne m'appelle pas ainsi si tu ne le penses pas.

— Que dois-je dire, alors ? Mlle Turner ? Jane ?

— Puisque je fais la cuisine, appelle-moi Coq.

D'un geste impatient, elle écarta une mèche de son visage.

— Écoute, je suis incapable d'accomplir le travail d'un marin, mais je peux m'occuper des repas. J'ai passé assez de temps avec Gabriel sur l'*Aphrodite*.

— Je ne peux te permettre de t'occuper de ces tâches domestiques.

— Et moi, je refuse de rester assise sur une chaise toute la journée pendant que tu te tues à la tâche !

Elle attrapa une cuillère et la lui tendit.

— Je t'ai préparé un repas, et tu vas le manger, ajouta-t-elle.

Gray prit la cuillère.

Du pied, elle poussa un tabouret vers la table.

— Assieds-toi, ordonna-t-elle.

Gray céda. Il avait besoin de repos, et avoir Davy sur le pont lui serait d'une grande aide.

En outre, son estomac lui rappelait bruyamment qu'il n'avait rien avalé de solide depuis un certain temps. Voilà trois jours qu'il distribuait des ordres à tout l'équipage. Cela faisait du bien de laisser quelqu'un d'autre prendre des décisions à sa place.

Cela dit, il ne pouvait laisser la jeune femme s'en tirer si facilement.

— Si tu es le coq, déclara-t-il entre deux bouchées, je suis ton capitaine. Il n'est pas question que tu me parles de cette façon.

— Tu n'es pas habillé comme un capitaine.

Gray baissa les yeux sur sa chemise et son pantalon d'emprunt retenu par une corde en guise de ceinture. À bord du *Kestrel*, plus question de jouer les dandys ! L'équipage était si réduit qu'il devait être partout, du gréement à la cale.

— Ne prend pas cet air désolé, ta tenue te va très bien, reprit-elle en le parcourant du regard. Mais je constate que tu as gardé ces bottes honnies.

Il haussa les épaules.

— Je m'y suis habitué.

— Moi qui espérais que tu les avais gardées pour raisons sentimentales.

Elle déposa devant lui une chope de grog, et Gray s'aperçut qu'il avait soif. Il le porta à ses lèvres en réprimant un mouvement d'agacement. Elle lisait en lui comme dans un livre ouvert alors qu'elle-même demeurait une énigme à ses yeux. Ses talents et capacités n'obéissaient à aucun schéma cohérent - dessiner, peindre, mentir, séduire, voler... et maintenant, transformer des biscuits et de la viande salée en un chowder exquis ? Il y avait peu d'espoir qu'il parvienne un jour à la comprendre.

En revanche, songea-t-il, soudain pressé de s'éclipser, il était dangereusement près de s'habituer à cette sensation inédite : l'impression d'être compris.

— Tenez-la bien. Là, comme ça. Vous approchez pas trop, elle pourrait vous flanquer un coup de sabot. Et maintenant, prenez fermement son... son.

Sophia commençait à se demander si elle avait eu une bonne idée. Elle toussota et, d'un ton qu'elle espérait désinvolte, demanda :

— Son pis ?

— Hum... oui.

Dieu merci, il y avait une chèvre entre Davy et elle. Elle ne pouvait voir le visage sans doute rougissant du jeune homme, mais elle percevait sa gêne dans sa voix.

— Comme ça, reprit Davy.

Sophia se pencha pour observer le geste de Davy, qui avait saisi le téton gonflé de lait entre le pouce et l'index. Elle tendit la main et s'efforça de l'imiter. La chèvre s'ébroua, manifestement agacée. Sophia écarta la main en hâte.

— La laissez pas commander, mademoiselle Turner. Vous pouvez pas avoir peur d'une chèvre.

Un fou rire nerveux lui échappa.

— Oh, je vous assure que si ! Je ne possède pas votre courage, monsieur Linnet.

Sa remarque fut accueillie par un silence. Sophia regretta aussitôt ses paroles. C'était déjà assez gênant d'avoir demandé à Davy de lui apprendre à traire les chèvres. Quel besoin avait-elle de badiner avec lui ? D'un autre côté, il fallait absolument qu'il lui montre comment s'y prendre. Chaque heure que Davy passait à traire les chèvres était une heure de perdue pour son travail sur le pont.

Bien décidée à en finir avec cette leçon, elle prit le pis de la chèvre entre le pouce et l'index avec détermination.

— Comme ça ? demanda-t-elle.

— Oui, mademoiselle. Et maintenant, vous roulez les doigts vers le bas, l'un après l'autre, enchaîna-t-il en joignant le geste à la parole.

Le lait gicla dans le seau.

Sophia s'efforça d'imiter Davy. Rien ne se produisit. Elle essaya de nouveau, avec pour seul résultat un mouvement impatient de l'animal.

— Un peu plus vite, suggéra le jeune garçon.

Elle s'exécuta, sans plus de succès. La chèvre émit un chevrottement de protestation.

— Ne tirez pas, dit Davy. Essayez encore, un doigt après l'autre.

De nouveau, il fit jaillir un trait laiteux.

Sophia prit une longue inspiration et recommença en s'appliquant. Lorsqu'un peu de lait tomba enfin, elle retint à grand-peine un cri de triomphe. Elle fit une nouvelle tentative. Un jet de lait coula.

— Parfait, la félicita Davy. Vous avez compris.

Il continua à traire de son côté, et le silence tomba entre eux.

— Vous faisiez cela souvent, chez vous ? s'enquit Sophia au bout d'un moment.

— Tous les jours.

— Et maintenant, qui s'en charge ?

— Mes sœurs, je suppose.

— Elles sont plus jeunes que vous ?

— Je suis au milieu. L'aînée est mariée. A mon retour, j'imagine qu'elle aura un petit.

À en juger par son ton, la perspective ne lui souriait guère.

— Cela n'a pas l'air de vous faire plaisir ? Quand vous rentrerez, vous serez un héros. Pensez aux récits et aux petits souvenirs que vous rapporterez. Les enfants vous accueilleront avec joie.

Puis, d'un ton enjôleur, elle ajouta :

— Et les filles aussi...

De nouveau, il s'absorba dans le silence. Furieuse contre elle-même, Sophia tira un peu trop fort et évita de peu un coup de patte de la chèvre. Était-elle donc incapable de discuter avec un homme sans flirter ?

— Tant que je rentre avec ma paie, dit Davy, j'imagine qu'elles me repousseront pas.

Sophia attendit quelques instants, puis demanda prudemment :

— Vous n'avez pas l'air heureux, pour votre sœur.

Davy ne répondit pas tout de suite.

— L'homme qu'elle a épousé, il est trop vieux pour elle. C'est mon père qui a tout arrangé.

Il continua pendant quelques instants de traire en silence.

— Je crois qu'il avait des dettes envers cet homme et qu'il pouvait pas les payer.

— Je vois.

Davy dut percevoir son désarroi, car il s'empressa de préciser :

— Elle a pas été forcée, vous savez.

— Non, bien sûr. C'est juste qu'elle ne s'est pas mariée par amour. Je comprends. C'est le sort de nombreuses femmes.

Après tout, c'était exactement ce qui avait failli lui arriver.

— Vous ne le soupçonnez pas de la maltraiter ?

— Non. Mon père l'aurait pas accepté.

— Je suppose que c'est un réconfort.

— Oui.

Il fit jaillir un dernier trait de lait et lâcha le pis de la chèvre.

— Tout de même, j'aime pas la voir avec un homme qu'elle a pas choisi.

— C'est normal, dit Sophia tout en continuant de traire. C'est votre sœur. Vous voudriez qu'elle soit aimée et bien traitée.

— Oui.

Une fois de plus, Davy s'absorba dans un long silence.

— C'est un homme bon, le capitaine, lâcha-t-il à brûle-pourpoint.

— Le capitaine ?

— Gray. C'est quelqu'un de bien, mademoiselle Turner. Il se comportera comme il faut avec vous.

Sophia ne sut que répondre. Elle ne pouvait lui dire la vérité sur l'état de ses relations avec Gray. Elle n'avait pas envie de détruire la confiance qu'il avait quant aux intentions honorables de son capitaine.

Elle cessa de traire et s'essuya les mains sur ses jupes.

— Je crois qu'elle n'a plus de lait, annonça-t-elle.

— Vous êtes sûre ?

Davy tendit la main et tira d'un coup sec sur le pis le plus proche de Sophia. Un jet de lait crémeux en sortit, mouillant les chaussures de la jeune femme.

— Attention ! s'écria-t-elle en riant, avant de s'écarter.

Davy recommença en orientant le pis, éclaboussant les cheveux, le visage et la gorge de Sophia. Elle se leva d'un bond.

— Davy Linnet, dit-elle, feignant d'être fâchée, vous n'êtes qu'un coquin !

— Ah oui ? fit-il en lui décochant un sourire innocent. Eh bien, vous, vous rougissez.

Sophia croisa les bras d'un air faussement outré.

— Ne dites jamais que vous n'avez rien appris de moi, Davy Linnet. Vous m'avez peut-être montré comment traire une chèvre, mais je vous ai donné une leçon de flirt.

— Ça paraît un échange juste, dit-il en se levant pour emmener la chèvre.

— Possible, tant que vous ne confondez pas les chèvres avec les demoiselles.

— Pas de risque, dit-il d'un air espiègle. Les chèvres rougissent pas, elles.

— Ah, la barbe !

Gray regarda, dépité, l'encre qu'il venait de renverser sur son pantalon et ses bottes. Il commençait à comprendre pourquoi le capitaine avait sa cabine personnelle. Impossible de tenir correctement le livre de bord dans la cabine du second, dont le bureau se résumait à une planche de bois fixée au mur, trop étroite pour y poser à la fois le journal et l'encrier. Il regarda le flacon vide. Impossible, a fortiori quand on n'avait plus d'encre...

Ayant ramassé sa plume et son cahier, il se rendit dans la cabine du capitaine, dont l'occupante devait être en train de préparer le dîner. Là, il posa son matériel sur la table et ouvrit les tiroirs à la recherche d'un encrier. Il n'en trouva pas.

— Nom d'une pipe ! maugréa-t-il.

Son regard tomba sur les malles. Mlle Turner avait sûrement de l'encre. Sans y réfléchir à deux fois, il s'approcha de la plus petite des deux malles et l'ouvrit.

Il eut vaguement l'impression de délayer son corset pour y découvrir les trésors qu'elle y dissimulait. La malle contenait des feuilles de papier enveloppées dans de la toile cirée et attachées par des nœuds dignes d'un marin. Des fagots de pinceaux dégageant une légère odeur de térébenthine. Et des rangées de flacons d'encre et de petits cubes de pigments. Si leur couleur ne signifiait rien pour lui, le soin avec lequel ils étaient alignés lui serra le cœur. Dans cette malle, tout n'était qu'ordre et beauté. Tout ce qu'il admirait en elle était là, offert à ses regards, sans mensonge pour lui brouiller la vue.

Gray effleura chaque article du bout des doigts, sans toutefois se résoudre à en prendre un. Jusqu'à ce qu'un petit ouvrage relié de cuir, glissé sur le côté, attire son attention. Avec précaution, il le souleva. Mémoires d'une fille de ferme en chaleur. Il éclata de rire. C'était donc là l'unique livre qu'elle avait emporté ? Un roman leste ?

Les pages en étaient gondolées, comme si l'ouvrage était tombé dans l'eau. Il s'ouvrait sur un frontispice représentant une laitière au décolleté généreux arborant chapeau de paille, jupons volumineux et sourire coquin. En le feuilletant, Gray comprit d'où venait l'aspect gonflé de l'ouvrage. De nombreuses pages ornées d'illustrations à l'encre avaient été ajoutées.

Gray reconnut immédiatement l'acuité du regard et la main habile de l'artiste. Il passa en revue les vignettes illustrant les différentes étapes des amours de la fille de ferme et de son gentleman aux traits un peu flous : un baiser sur la main, de tendres aveux... Vers le milieu de l'histoire, la demoiselle avait les jupons retroussés jusqu'aux oreilles et s'était donnée à son amant - toujours dans la même position, ou à peu près - dans tous les décors possibles :

l'étable, un attelage, le cellier, un grenier à foin éclairé de bougies et jonché de... pétales de roses ?

Que le diable l'emporte !

Il devina rapidement quelle était la véritable source des exploits mythiques du peintre français. Plus troublant, au fil des pages, Gray nota une subtile métamorphose du gentleman. Il était de plus en plus grand, ses épaules s'élargissaient, et ses cheveux d'abord coupés court lui frôlaient le col en l'espace de deux pages.

Impossible de s'y tromper. Elle l'avait pris comme modèle pour ses illustrations coquines ! Elle l'avait dessiné, non pas une mais de nombreuses fois.

Et dire qu'il était jaloux lorsqu'elle dessinait les membres de l'équipage !

En quelques instants, il passa de la surprise à la fierté, et à (grâce à une scène particulièrement inventive dans un verger) une indéniable excitation.

Mais tandis qu'il s'attardait sur une étude de nu le représentant de manière plus ou moins réaliste, il commença à éprouver un tout autre sentiment. L'impression d'avoir été utilisé.

Elle l'avait dénudé dans ces pages sans l'en avertir ni lui demander son consentement.

À présent, il était en colère.

Il tourna les pages avec une impatience croissante. Lorsqu'il parvint à la fin du récit, sa main se figea.

Ils étaient là, lui et elle, assis sous un saule, entièrement vêtus. Ils n'étaient engagés dans aucune activité intime, et cependant ils partageaient une intimité dont il n'avait jamais fait l'expérience, même en rêve.

Le désir qui l'avait saisi s'évanouit, et son cœur se serra. D'une certaine façon, ce dessin était peut-être le plus naïf, le plus consternant. Au moins les scènes polissonnes étaient-elles plausibles, sinon parfois physiquement improbables. Ceci en revanche était impossible, car pour elle, il n'avait jamais été qu'un fantasme.

Gray se demanda si ces malles ne dissimulaient pas d'autres secrets. Si, en les fouillant, il ne trouverait pas les réponses à ses questions. Ou à d'autres qu'il n'aurait jamais songé à poser. Pourtant, il rabattit le couvercle et referma les attaches d'une main tremblante. Il avait assez souffert des rêveries de Mlle Turner pour aujourd'hui.

Il était temps de la confronter à la réalité.

Chapitre 22

La réalité avait frappé durement Sophia, sous la forme d'un sabot de chèvre qui avait laissé des traces sur sa peau. La réalité était douloureuse, ses muscles meurtris étaient là pour en témoigner.

Sa première journée en tant que coq avait été placée sous le signe de l'amusement et de la nouveauté. Elle avait découvert le plaisir de participer. Chaque feu allumé, chaque pomme de terre pelée, chaque goutte de lait dans le seau avait été autant de petites victoires.

À peine quelques jours plus tard, elle était sur le point d'admettre sa défaite. Non seulement

le travail manuel n'était pas du tout romantique, mais il demandait des efforts considérables pour des résultats qui n'apportaient que peu de satisfaction.

Dès qu'elle rentrerait en possession de son héritage, se promit-elle, plus jamais elle ne ferait bouillir d'eau ni ne trairait une chèvre ! En économisant, elle pourrait sûrement s'offrir les services de quelques domestiques jusqu'à la fin de ses jours.

Gray, au contraire, semblait s'être parfaitement accoutumé au travail. Il avait endossé ses fonctions de capitaine du *Kestrel* en moins de temps qu'il ne lui en avait fallu pour passer sa tenue de marin. Pour lui, l'autorité était une seconde nature.

Malgré tout ce qui s'était passé entre eux, jamais elle ne l'avait vu aussi heureux. Le travail lui convenait manifestement mieux que l'oisiveté, et Sophia se réjouissait qu'il puisse vivre cette vie pour laquelle il semblait né.

Parce qu'elle l'aimait à un point tel que c'en était douloureux. Elle voulait qu'il soit heureux, avec ou sans elle. Et si elle ne devait plus jamais poser les yeux sur lui une fois qu'ils auraient atteint leur destination, elle emporterait cette image de lui arpentant le *Kestrel*, rayonnant d'énergie, de charisme et d'autorité.

En ce qui la concernait, en revanche, elle s'efforcera d'oublier le tableau qu'elle offrait.

Portant laborieusement un seau de lait, elle ouvrit de l'épaule la porte du cellier afin d'y prendre des biscuits et du bœuf salé pour le repas du soir. Elle frappa plusieurs fois du pied sur le plancher pour faire fuir les rats qu'elle entendait grouiller dans la pénombre. Si sa mère la voyait ! Toutes les eaux curatives de Bath et de Brighton réunies ne suffiraient pas à apaiser la crise de nerfs que cette scène déclencherait.

Sophia entra dans la petite pièce encombrée et posa le seau sur une caisse.

Soudain, un bras s'enroula autour de sa taille. Sophia poussa un cri tandis que du lait lui éclaboussait la main. Son dos heurta un mur de muscles.

— C'est cela que tu voulais ? murmura une voix tout près de son oreille.

— Gray !

Elle faillit s'évanouir de soulagement. Il la pressa étroitement contre lui tout en lui caressant la hanche de sa main libre.

— Gray, que fais-tu ? Par ta faute, j'ai renversé du lait!

— Il n'est pas perdu pour tout le monde.

Desserrant les doigts qui tenaient l'anse du seau, il les porta à ses lèvres et entreprit de les lécher un à un, arrachant de délicieux frissons à Sophia. Puis, entremêlant ses doigts aux siens, il répéta :

— Ce n'est pas ce que tu voulais ? Ton amant en embuscade dans l'étable ou le cellier, prêt à bondir sur sa fille de ferme en chaleur ?

Sophia frémit. Il avait vu Le Livre.

— Tu... tu n'avais pas le droit ! protesta-t-elle.

Il lui mordilla doucement la nuque.

— Et toi, tu n'avais pas le droit de me dessiner dans ce livre, répliqua-t-il avec une pointe de colère.

Sans lui lâcher la main, il la pressa contre son sein. Sous sa paume, Sophia sentit la pointe durcir.

— Gray !

Elle tenta de s'arracher à l'étau de ses bras, sans succès. Il resserra son étreinte, ne lui laissant rien ignorer de son désir. Sophia se débattit avec un peu moins d'énergie. N'espérait-elle pas cela depuis des jours ? Peu importait qu'il se montre tendre ou brutal. Ce qui comptait, c'était lui. Sa chaleur... Ses caresses... Sa bouche...

— Est-ce que tu penses à moi, la nuit ? chuchota-t-il en l'obligeant à se caresser le sein. Est-ce que tu imagines mes mains sur ton corps ?

Il lui caressa le lobe de l'oreille de la langue tout en lui posant la main sur son autre sein. Une chaleur inavouable se répandit entre les cuisses de Sophia. Fermant les paupières, elle s'abandonna aux sensations brûlantes qui déferlaient en elle. Un petit gémissement lui échappa.

— As-tu envie de moi... ici ? reprit-il.

Il fit descendre la main de Sophia le long de son ventre et la plaqua sur le doux renflement entre ses cuisses.

— Oh que oui, pas vrai ?

Il enfonça l'index entre les doux replis de son sexe.

— Pas vrai ? insista-t-il avant de lui mordre de nouveau le lobe de l'oreille.

— Oui, dit-elle dans un halètement.

— As-tu imaginé que je venais te rejoindre dans ta cabine, que je te forçais à te pencher en avant et que je retroussais tes jupes jusqu'à la taille ? murmura-t-il.

Il lui plaqua les paumes sur la caisse devant elle, puis, lentement, lui remonta sa robe. Depuis qu'ils avaient franchi la ligne du tropique, Sophia avait renoncé aux bas et aux sous-vêtements. Le frottement de la mousseline contre ses jambes la fit frissonner.

De la main, Gray l'obligea à se courber et glissa le genou entre ses jambes pour les écarter. Elle l'entendit ouvrir sa braguette, sentit son sexe en érection s'insinuer entre ses cuisses. Doucement, il se frotta contre les replis humides et gonflés de sa féminité. Elle laissa échapper un cri de soulagement lorsqu'il effleura le petit bourgeon de chair sensible, source de tous les plaisirs.

De sa main libre, il souleva ses jupes par-devant.

— Baisse la tête, ordonna-t-il. Regarde !

Elle obéit. L'extrémité engorgée de son sexe émergeait de la toison bouclée entre ses cuisses.

La seule vue de leurs corps ainsi réunis l'excita au-delà de toute raison.

— C'est ce que tu voulais, non ? Voir le sexe d'un homme, le toucher, le sentir se frotter contre toi. Satisfaire ta curiosité de pensionnaire et vivre tous les fantasmes décrits dans ton livre. C'est cela que tu voulais depuis le début, n'est-ce pas ?

Il recula sans hâte, sa virilité caressant sa fente humide. Puis il revint tout aussi lentement.

— N'est-ce pas ? répéta-t-il tandis qu'elle frémissait de volupté.

— Oui, haleta-t-elle. Oui !

— Eh bien, dit-il d'une voix rauque, il se trouve que moi aussi, j'ai mes rêves secrets...

Ses paroles achevèrent d'embraser les sens de Sophia.

— Raconte-moi, souffla-t-elle.

Le cœur de Gray battait sourdement dans sa poitrine. Bon sang, elle était si chaude, si humide ! Il se frotta de nouveau contre elle, et le léger bruit de succion lui parut plus excitant que les mots les plus audacieux.

Il avait prévu de s'arrêter là, et même un peu avant. Il comptait l'obliger à admettre qu'elle n'avait rien voulu d'autre de lui que du plaisir. Qu'elle s'était servie de lui pour assouvir ses fantasmes. Après quoi, il avait l'intention de la planter là, pantelante de désir, en lui conseillant de trouver un autre naïf pour se plier à ses caprices.

C'était oublier combien elle était douce, brûlante, excitante...

— Raconte-moi, répéta-t-elle d'une voix enrouée. Montre-moi.

Il ne trouva pas la force de refuser. Elle voulait découvrir le plaisir. Pourquoi l'en priver ? Pourquoi s'en priver ?

Il la prit par les hanches, la souleva et la pressa contre lui. Puis il fit courir ses doigts sur le dos de sa maudite robe à rayures dont il ne trouvait toujours pas les boutons ni les rubans.

— Mes fantasmes, dit-il en glissant la main dans le col de sa robe, commencent comme ceci.

D'un geste sec, il déchira le vêtement jusqu'à la taille. La mousseline s'écarta, révélant un corset qui recouvrait une chemise arachnéenne. Délacer le premier fut l'affaire d'un instant ; arracher la seconde, un jeu d'enfant.

Il caressa son dos soyeux avant de murmurer :

— Et ils se poursuivent ainsi...

Glissant ses mains sous les pans déchirés de ses vêtements, il empoigna ses seins nus. Elle laissa échapper un bref halètement lorsqu'il les pétrit, avant d'en faire rouler les pointes sous ses pouces.

— Et ensuite ? demanda-t-elle, le souffle court, en se frottant sur son érection.

Il lui pinça délicatement les seins, avant de lui lécher la nuque.

— Ensuite, tu dis mon nom.

— Gray, gémit-elle.

Il sentit son sexe tressaillir en réponse.

— Tu me dis que tu me veux.

— Je te veux.

— Moi, et aucun autre.

— Rien que toi, Gray. Rien que toi.

Il la prit de nouveau par les hanches, la souleva et se positionna à l'orée de sa féminité.

— Et ensuite, tu me dis...

Il s'interrompit abruptement tandis qu'il prenait conscience du ridicule de ce qu'il avait failli ajouter. Tu me dis que tu m'aimes. Quel naïf il était ! Pour elle, il n'était pas question d'aimer.

Il ne s'agissait que d'assouvir ses caprices et de satisfaire sa curiosité. Lui aussi avait eu vingt ans. Lui aussi avait cherché le plaisir sans jamais le confondre avec l'amour. En fait, il n'avait jamais songé à l'amour. Jusqu'à présent.

Elle recula doucement, l'obligeant à entrer en elle. Un flot de félicité inonda Gray. Ses muscles intimes se refermèrent sur lui tel un poing, l'agrippant si étroitement qu'il crut un instant qu'elle ne le laisserait plus jamais aller.

Il l'attira à lui, s'enfouit en elle, se perdit en elle. Il était trop tard pour se retirer. Il ne pouvait rien faire d'autre que prendre le plaisir qu'elle lui offrait et lui en donner en retour, lui en donner tant que jamais elle ne l'oublierait.

Il commença à aller et venir en elle, ses coups de reins se succédant inlassablement, fluides et puissants. Puis il glissa la main entre ses cuisses, la gratifia d'une caresse si habile qu'elle en gémit de bonheur.

Elle se cambrait pour mieux s'offrir à ses assauts lorsque le premier spasme de plaisir la secoua, suivi d'un autre. Il plongea en elle plus profondément, sans aucune retenue, et la rejoignit bientôt dans la jouissance.

Ensuite, il la garda serrée contre lui un long moment.

— Eh bien, murmura-t-il en se retirant, tu as eu ce que tu voulais.

Une pointe d'amertume se mêla aux derniers frissons de félicité qui le parcouraient.

— Et moi aussi, ajouta-t-il.

— Vraiment ? souffla-t-elle en se retournant.

Dieu qu'elle était belle ! C'était cela qui le perdrait...

— Gray, reprit-elle en repoussant les cheveux de son front avec une tendresse infinie. Si tu as lu mon livre, tu as dû comprendre que cette sorte de... rencontre... n'est pas tout ce que j'attends de la vie. Je veux beaucoup plus que cela. Et c'est avec toi que je le veux.

Il ferma les yeux. Le couple paisible étendu sous le saule pleureur apparut sous ses paupières. Il le chassa en secouant la tête.

— Tu veux un rêve de gamine. Cela n'arrive pas, dans la réalité.

Elle le scruta longuement.

— Tu as sans doute raison, reconnut-elle. Pour que ce rêve se réalise, il faudrait que tu le partages.

— Ce n'est pas...

— Assez parlé de mes rêves, coupa-t-elle.

Elle fit courir l'index sur les lèvres de Gray, puis le long de sa mâchoire.

— Toi, Gray, que veux-tu vraiment ?

Il la saisit aux épaules.

— Plus de mensonges. Plus d'histoires. Plus d'affabulations. Je veux tout savoir. Qui tu es, d'où tu viens, où tu vas. Tout.

Le beau regard clair s'adoucit.

— Gray, je suis désolée de t'avoir trompé, de t'avoir fait de la peine. Mais j'étais désespérée.

Tu me repoussais alors que je tenais tellement à toi. Et ce n'était rien comparé à ce que je ressens à présent. Gray, je...

— Ce ne sont pas des excuses que je veux, mais la vérité.

Elle se raidit.

— Là, c'est un mensonge, articula-t-elle. Personne ne veut connaître la vérité à mon sujet. Les gens ne veulent que le joli paquet qui l'emballa. Si tu voulais vraiment la vérité, tu m'écouterais. Mes sentiments pour toi font autant partie de moi que mon nom ou l'endroit d'où je viens, mais tu ne veux pas l'entendre. Tu préfères prendre la fuite.

Il déglutit péniblement, ne sachant que répondre.

— C'est toi qui m'accuses de malhonnêteté ? poursuivit-elle. Toi qui m'as dit que je ne valais à tes yeux que six livres et huit shillings ? Toi qui m'as dit de remercier Dieu que tu ne veuilles pas de moi ? Tu n'imagines pas combien ces mensonges m'ont fait souffrir !

— Ma douce, si seulement je pouvais retirer ces paroles...

— Tu ne le peux pas. Il faut que tu vives avec, et moi aussi.

Passant les mains dans son dos, elle ajusta son corset et le laça.

— Tu sais ce que je pense ? Qu'en dépit de tes mensonges, tu as été heureux d'être mon premier amant. Tu as été fou de joie en découvrant que j'étais vierge. Tu t'en es toujours douté. C'est seulement lorsque tu as trouvé mon argent que tout s'est gâté.

Elle enfonça un index accusateur dans le torse de Gray.

— Tu espérais que ta petite vierge innocente et pure allait écarter les cuisses et racheter tes péchés par le pouvoir mystique de sa vertu. Désolée, Gray, je ne suis pas parfaite. J'ai suffisamment à faire avec mes propres péchés. Je ne suis pas là pour te sauver de toi-même.

Une fois de plus, il en resta sans voix. Il boutonna sa braguette en soupirant. Que lui répondre ? Comment lutter contre la vérité ?

— Écoute, mon ange...

Retenant tant bien que mal les pans de sa robe d'une main, elle reprit son seau de l'autre.

— J'ai des rêves, Gray. De très beaux rêves. J'ai aussi des fantasmes moins avouables. Et j'ai également un cœur. Tu es dans les trois. Tu peux m'ignorer ou me fuir, mais tu ne peux me demander de nier mes sentiments plus longtemps.

Elle l'étudia un instant. Puis, se haussant sur la pointe des pieds, elle lui planta un baiser sur la joue.

— Je sais ce que tu veux, Gray. Je sais ce que tu as vraiment besoin d'entendre. Quand tu seras prêt, fais-moi signe.

Son baiser s'attarda sur la joue de Gray longtemps après son départ.

— Il y a un problème, là-haut, marmonna Gray en indiquant le petit perroquet.

Le marin du *Kestrel* leva sa lanterne et scruta le mât dans l'obscurité.

— Où donc ? Je vois rien.

— Un cordage a lâché.

Avec un soupir exaspéré, Gray tendit la main.

— Prête-moi ton épissoir, je vais m'en occuper moi-même.

Le matelot obéit sans discuter.

— C'est vous le capitaine, dit-il en haussant les épaules.

Gray escalada rapidement le gréement, dépassa les vergues de misaine et de petit hunier. Lorsqu'il eut atteint le perroquet, il s'y percha et se reposa. Les cordages étaient en parfait état, de même que les voiles, et il le savait très bien.

C'était en lui qu'il y avait un problème, et il avait besoin d'espace et de distance pour y réfléchir.

L'air frais de la nuit s'engouffra dans sa chemise, balayant l'odeur de sueur qui lui collait à la peau.

La question de Mlle Turner le hantait. Que voulait-il vraiment ? Ces deux dernières années il s'était consacré corps et âme à son entreprise maritime.

Ses buts étaient clairs. Il voulait que Joss devienne son associé. Il voulait qu'Isabel fasse ses débuts à Londres. Il voulait offrir sécurité et statut social à sa famille.

En revanche, que souhaitait-il pour lui-même ? Voilà une éternité qu'il avait cessé de s'imaginer un avenir heureux.

Le bonheur, avait-il fini par croire, était pour les autres - les hommes qui vivaient honorablement, qui tenaient leurs promesses, qui bâtissaient d'honnêtes fortunes. Les hommes qui le méritaient. Gray prenait son plaisir là où il le trouvait, et poursuivait son chemin. Pour le vaurien qu'il était, rêver d'un bonheur durable était pure folie.

Sauf qu'à présent, elle en rêvait pour lui. Pour eux. Naïve et délicieuse petite créature, elle croyait sincèrement qu'ils pourraient vivre heureux à jamais comme dans les contes de fées. Et rien de ce qu'il lui avait dit - sombres confessions ou paroles amères - ne l'avait découragée.

Incroyable. Il avait enfin rencontré la seule femme au monde à qui il ne parviendrait pas à faire perdre ses illusions.

C'est alors que, fendant les ténèbres piquetées d'étoiles, bercé par les vagues, Gray se risqua à fermer les yeux et à rêver.

Il voulait une femme avec qui partager sa vie. Partager ses fardeaux, ses triomphes, sa maison et son lit. Une puissante nostalgie l'assailit soudain. Avec la force d'une source souterraine qui aurait soudain jailli à l'air libre, elle se mit à couler dans ses veines.

Il voulait... il voulait tant de choses. Des plaisirs simples. Lui acheter une dizaine de robes de mousseline pour remplacer celle qu'il avait déchirée cet après-midi. La nourrir de fruits frais, de viandes rôties à point, de fromages crémeux.

Poser la tête sur ses genoux et l'écouter dévider l'écheveau de ses rêves et de ses histoires débordantes d'imagination. Partager ses pensées sans avoir besoin d'échanger une parole.

Lui faire l'amour chaque fois qu'elle le lui permettrait. La voir porter leur enfant...

Il voulait être indéfectiblement lié à elle. Il la voulait, elle.

Il avait cru avoir perdu cette respectabilité après laquelle il courait lorsqu'il lui avait pris sa

vertu, puis avait découvert la somme qu'elle dissimulait. La futilité de ses efforts avait creusé un sombre cratère dans son âme. Mais peut-être était-ce exactement ce dont il avait besoin : que son cœur pétrifié explose, laissant un vide qu'elle seule pouvait combler.

Peut-être que, pour la première fois de sa vie, le plaisir et le devoir allaient enfin se confondre.

Il ne restait plus qu'à la convaincre. Au moins avait-il un peu d'expérience dans ce domaine. En matière de conquête, il connaissait une ou deux petites choses.

Gray demeura une bonne heure dans le grément, s'efforçant de rassembler son courage. Et lorsque la cloche sonna huit coups, il sut qu'au-delà du changement de quart, c'était sa vie tout entière qui était sur le point de changer.

Chapitre 23

Sophia s'éveilla en sursaut. Dans la pénombre, elle distingua la silhouette d'un homme au pied de la couchette. Il était si grand, ça ne pouvait être que Gray. Depuis combien de temps était-il là ?

— Que veux-tu, Gray ? demanda-t-elle en s'appuyant sur le coude.

— Toi.

Une onde de chaleur la balaya de la tête aux pieds. Elle demeura immobile, indécise, n'osant respirer. Dans le silence, le clapotis des vagues parut assourdissant.

Gray se pencha, posa les mains de chaque côté de ses jambes. Le lit grinça sous son poids. Sophia retomba sur les oreillers avec un petit soupir.

Lorsque Gray grimpa sur la couchette, sa chaleur et son odeur virile l'enveloppèrent. Il lui prit le menton, et son cœur s'emballa. Son visage n'était qu'à deux doigts du sien, mais elle distinguait tout juste ses traits.

Incapable de faire le moindre mouvement, elle se contenta de le fixer avec de grands yeux. Ses lèvres commencèrent à trembler. Il l'apaisa d'un baiser, si tendre qu'elle crut défaillir, avant de s'apercevoir qu'à présent, c'était son corps entier qui tremblait.

— Je te veux, souffla-t-il tout contre sa bouche.

Il captura de nouveau ses lèvres, la gratifiant cette fois d'un baiser profond, impérieux, exigeant. Il pesait sur elle de tout son poids, et Sophia écarta spontanément les jambes pour l'accueillir entre ses cuisses. Lorsque le renflement dur de son sexe se pressa contre son intimité, elle s'aperçut qu'elle était déjà tout humide, prête à le recevoir.

Elle aussi, elle le voulait.

Il imprima un mouvement ondulant à ses hanches, lui arrachant un gémissement. Sentir son corps impatient se plaquer sur le sien, savoir qu'elle était capable de le rendre fou de désir au point que rien - ni la fierté, ni les mensonges, ni les secrets - ne le détournait longtemps d'elle la rendait extraordinairement heureuse.

Il se redressa soudain, fit passer sa chemise pardessus la tête en un tournemain, puis dénoua la corde qui retenait son pantalon. Sophia le fit glisser le long de ses hanches, libérant sa

virilité.

À présent fébrile, pressé d'assouvir ce désir qui les consumait tous deux, Gray se débarrassa de son pantalon, avant d'aider Sophia à ôter sa chemise de nuit.

— Gray, souffla-t-elle en l'enlaçant.

— Si tu savais combien j'ai envie de toi... fit-il d'une voix rauque.

Il promena ses lèvres brûlantes sur son visage, son cou, sa gorge.

— Je veux te toucher...

Ses mains calleuses coururent sur ses seins, ses hanches, sa taille.

— Je veux te lécher...

Sophia frémit... avant de pousser un petit cri de plaisir lorsqu'il joignit le geste à la parole.

— Je veux te sucer...

Elle creusa les reins en criant son nom tandis qu'il aspirait la pointe durcie de son sein dans sa bouche, la flattait de la langue. Lorsqu'il la mordilla, l'excitation de Sophia atteignit un nouveau palier. Elle enfouit les doigts dans les cheveux de Gray en gémissant.

— Je veux te goûter, mon ange, murmura-t-il d'une voix enrouée. Laisse-moi te goûter...

Lui soulevant les genoux, il s'inclina entre ses cuisses. Sophia ferma les yeux et attendit, frémissante. Jamais elle ne s'était sentie plus nue, plus offerte.

En la drapant d'ombre, la nuit épargnait sa pudeur, et elle en fut reconnaissante.

Elle se cabra toutefois lorsque Gray plongea la langue entre les replis les plus secrets de sa chair.

— Chut... murmura-t-il. Fais-moi confiance.

— Oui, dit-elle en s'efforçant de se détendre.

Il pencha de nouveau la tête, lui immobilisa les hanches, et entreprit de l'explorer, d'abord très doucement, avant de s'enhardir. Lorsque sa langue s'enroula autour de la petite crête nichée entre les pétales de son sexe, elle laissa échapper un long gémissement.

La jouissance survint rapidement, en une succession de spasmes de volupté, mais Gray continuait de la lécher avec ardeur.

— Gray ! le supplia-t-elle. Je t'en prie...

Il consentit enfin à la libérer, et, se redressant, parsema son ventre de baisers.

— Je te veux, chuchota-t-il avant de se loger entre ses cuisses. Et je veux être sûr que tu n'écarteras jamais ces jolies jambes pour un autre que moi, ajouta-t-il en s'enfonçant lentement en elle, lui arrachant un petit soupir.

Il s'empara de ses mains, et les plaqua sur l'oreiller.

— Je veux être sûr que tu n'offriras jamais ceci à un autre.

Il la pénétra plus profondément, mais Sophia en voulait davantage. Elle s'arc-bouta contre son ventre et enroula les jambes autour de ses hanches.

— Gray... Oh, Seigneur, continue !...

En réponse, il donna un puissant coup de reins.

— Je veux que tu saches que tu es à moi.

Il se retira, puis plongea de nouveau. Jusqu'à la garde.

— À moi... À moi... A moi... répéta-t-il, ponctuant chacune de ses paroles d'une poussée profonde.

À présent, un voile de sueur lui couvrait le front. Le lit gémit sous ses coups de boutoir de plus en plus rapides, et Sophia gémit avec lui.

— Je veux... que tu sois à moi, haleta-t-il. Maintenant. Et pour toujours.

Les doigts entremêlés aux siens, Sophia resserra les jambes autour de ses hanches.

— Oui, murmura-t-elle. Pour toujours.

— Je veux t'emplir de ma semence. Je veux que tu portes mon enfant...

Il accéléra le rythme. Ferma les yeux.

— Gray, cria-t-elle, tandis que le plaisir enflait en elle.

— Et je veux la vérité, articula-t-il, les dents serrées.

Il se figea. Le temps ralentit sa course, vacilla au bord de l'abîme. Lâchant les mains de Sophia, Gray enfouit le visage au creux de son cou.

— Ma douce, ne comprends-tu pas ? Je te veux tout entière. Je veux te connaître, et que tu me connaisses en retour. Rien ne me détournera de toi, je te le jure. Je suis prêt à tout entendre.

Elle referma ses mains tremblantes autour de son visage.

— Je t'aime, souffla-t-elle.

Il se raidit, puis commença à se retirer. Sophia se cambra contre lui, et le retint.

— Tu sais que ce n'est pas ce que je te demande, gronda-t-il.

— Vraiment ? fit-elle en plongeant les doigts dans ses cheveux. Gray, c'est la vérité. Je t'aime.

Elle le sentit se tendre, puis, glissant les mains sous ses fesses, il la souleva, et reprit son va-et-vient avec une ardeur renouvelée, l'entraînant inexorablement à sa suite.

— Dis-le encore... Dis-moi la vérité.

— Je t'aime, gémit-elle.

Le rythme s'accéléra, devint frénétique.

— Et quoi... d'autre ? dit-il, pantelant.

— Toi aussi... tu m'aimes...

Il écrasa ses lèvres sur les siennes, et le plaisir explosa en eux, volcanique, libérant un torrent de lave dans leurs veines, les arrachant à la terre pour les propulser dans le ciel de l'extase.

En nage, à bout de souffle, ils demeurèrent un long moment inertes sur la couchette, comme vidés de leurs forces. Puis Sophia sentit Gray l'embrasser dans le cou.

— Tu es si belle, chuchota-t-il.

Elle réprima à grand-peine un gloussement.

— Gray, il fait nuit.

— Tu es belle même dans le noir. Tu es la plus belle femme que j'aie jamais vue.

Et soudain, ce furent des larmes que Sophia tenta de réprimer. Sans succès.

— Je jure de ne jamais te quitter, murmura-t-il. Peu m'importe ce que tu as fait par le passé, parce que ton avenir est avec moi. Si je n'apprends jamais ton nom, ce n'est pas grave. J'ai l'intention de te donner le mien.

Il se hissa sur le coude. Dans la pénombre, elle entrevit son sourire.

— Pour le monde, tu seras Mme Grayson, mais pour moi, tu seras toujours Sweet Heart. Je ne crois pas que je pourrai t'appeler autrement.

Sophia se mordit la lèvre.

— Tu es sûr ? demanda-t-elle. Je peux encore avoir mes règles.

— Je n'ai jamais été aussi sûr de moi.

— Je croyais que tu n'étais pas du genre à te marier ?

— Je ne l'étais pas. Et c'est une bonne chose, car sinon, je serais encombré d'une épouse au lieu d'être ici, avec toi.

Il laissa sa main glisser jusqu'au ventre de Sophia.

— Tu portes peut-être mon enfant. Je veux l'élever avec toi. Je veux vivre avec toi.

Un espoir nouveau gonfla le cœur de Sophia.

— Gray...

— Chut, dit-il en posant l'index sur ses lèvres. Ne dis rien, sauf si c'est « oui ».

Le silence était insupportable, les ténèbres presque palpables. Gray n'osait ôter le doigt de ses lèvres de crainte qu'elle ne dise autre chose que « oui ».

Le doute s'insinua en lui, bientôt remplacé par une peur panique. Comment était-il possible qu'en l'espace de quelques semaines cette femme ait pris une telle place dans son cœur ?

Et comment osait-il croire qu'il était digne d'elle, qu'il méritait d'être heureux ?

Il sentit sa bouche trembler... À moins que ce ne soit sa main à lui. Puis ses lèvres s'entrouvrirent... Elle souriait. « N'espère rien, s'ordonna-t-il. Ce n'est peut-être qu'un sourire de regret. » Lentement, il écarta le doigt. La terre avait cessé de tourner. Gray avait l'impression d'être un condamné attendant sa sentence.

— Oui, souffla-t-elle.

— Oui ? fit-il, incrédule.

— Oui, répéta-t-elle en enroulant les bras autour de son cou.

Il était toujours en elle, et ses muscles intimes se contractèrent autour de lui, ranimant la flamme du désir.

— Oui, murmura-t-elle de nouveau avant de l'embrasser. Oui, Gray. Je t'aime.

À ces mots, l'incendie gronda de plus belle dans les reins de Gray. Seigneur, jamais il ne se rassasierait de cette femme. Sa femme. Et, miracle des miracles, elle ne semblait pas non plus se lasser de lui. Déjà, elle ondulait rythmiquement sous lui, l'invitant à reprendre leur danse amoureuse.

— Mon cœur, murmura-t-il en glissant la main entre leurs deux corps pour la caresser. Je te

jure de prendre soin de toi. De te rendre heureuse.

— Oui... gémit-elle.

Une fois, deux fois, dix fois... Jamais Gray ne se fatiguerait d'entendre ce mot. Il lui fit l'amour avec une lenteur et une douceur qui n'excluaient pas la passion.

Puis il la regarda dormir, blottie contre lui, jusqu'à ce que les premiers rayons du soleil caressent son corps nu. C'était la première fois, se rendit-il compte, ému, qu'il voyait vraiment son corps. Il eut un peu honte des reproches qu'il lui avait adressés. Certes, elle l'avait dessiné dans son livre, mais de son côté, combien de fois ne l'avait-il pas déshabillée en rêve ?

Il aurait fallu, songea-t-il, un maître de la Renaissance pour capturer sur la toile sa beauté fragile.

Sa chevelure déployée sur l'oreiller brillait comme de la soie. Ses seins étaient ronds et pleins, et lorsqu'il souffla dessus, les pointes se dressèrent instantanément, tels deux petits boutons de rose jumeaux. Une tache de naissance ornait sa hanche, nota-t-il. Il en suivit le contour du bout du doigt. Elle s'agita, puis ouvrit les yeux.

— Ne regarde pas, murmura-t-elle d'une voix ensommeillée. C'est affreux.

Elle semblait si contrariée qu'il ne put s'empêcher de rire.

— Mon cœur, je peux t'assurer qu'il n'y a rien d'affreux en toi.

— Mon professeur de peinture ne serait pas d'accord avec toi.

Une soudaine amertume envahit Gray.

— Ce Français a intérêt à ne jamais croiser mon chemin.

— Oh, non, non ! Pas Gervais ! s'écria-t-elle. Mon professeur de peinture était un certain M. Turklethwaite. Un vieillard chauve et prétentieux.

Gray devait avoir l'air perdu, car elle ajouta :

— Il n'y a jamais eu de Gervais. Non seulement il n'y a jamais eu d'homme dans mon lit, mais il n'y en a pas eu non plus dans mon cœur.

Elle déposa un baiser sur ses lèvres.

— Je n'aime que toi.

Dans sa bouche, les mots étaient aussi légers que des plumes, mais ils atteignirent Gray en plein cœur, avec la puissance de boulets de canon.

D'une voix qu'il espérait détachée, il demanda :

— Et quand ce professeur de peinture a-t-il eu l'occasion de voir ta tache de naissance ?

— Il ne l'a jamais vue. Un jour, j'ai dessiné une Vénus, et je lui ai ajouté une tache de naissance pour faire plus réel. Il m'a alors déclaré qu'une dame qui peignait - pas une artiste, tu noteras - n'avait d'autre but que de distraire et de plaire, et que, par conséquent, elle ne pouvait peindre une imperfection. La beauté n'est pas réelle, et la réalité n'est pas belle.

Gray secoua la tête.

— Incroyable. Je crois que je déteste encore plus ton vrai professeur de peinture que son prédécesseur imaginaire, ce que je n'aurais jamais cru possible.

Elle s'appuya sur le coude, l'air soudain inquiet.

— Gray, comment peux-tu souhaiter m'épouser ? Il y a tant de choses que tu ignores. Et certaines ne sont pas flatteuses, crois-moi.

— Je sais que tu es à moi, répondit-il en entremêlant ses doigts aux siens. Je te l'ai déjà dit

sur l'*Aphrodite*, avec moi, tu es en sécurité. Je ne te quitterai jamais. La première fois que je t'ai fait l'amour, mes intentions étaient honorables. Je voulais t'épouser, et je n'en savais pas plus sur toi que maintenant. Je ne connais peut-être pas ton histoire, mais je pense connaître ton cœur.

— Mieux que personne, assura-t-elle.

— Et toi, as-tu confiance en moi ? Tu peux tout me dire, tu le sais, n'est-ce pas ?

— Oui, et je le ferai.

Une lueur incertaine vacilla dans son regard, et elle ajouta :

— En temps voulu.

Ses hésitations le mettaient au supplice, mais Gray s'exhorta à la patience. S'il insistait, il obtiendrait peut-être des réponses, mais il perdrait sa confiance. Or il voulait les deux.

— Comme tu veux, murmura-t-il.

D'une main distraite, elle joua avec une mèche de ses cheveux.

— Je ne sais pas par où commencer.

— Par le commencement, suggéra-t-il. Es-tu libre de m'épouser ?

— Bien sûr. Enfin, dès que je serai majeure.

— Et quand cela le seras-tu ?

— Le 1^{er} février.

— Alors ce sera la date de notre mariage, décréta-t-il en caressant sa tache de naissance.

— S'il te plaît, arrête de me toucher à cet endroit.

— Pourquoi ?

— Parce que cette marque est affreuse, et que je la déteste.

— Eh bien, moi, je l'adore. Je trouve très excitant de savoir que personne d'autre ne l'a vue avant moi.

— Aucun homme, rectifia-t-elle. Quand j'étais petite, ma nurse me disait que le bon Dieu a donné les taches de naissance aux enfants pour qu'ils ne se perdent pas.

Ses lèvres s'étirèrent sur un sourire doux-amer.

— Et me voilà au milieu de l'océan, de l'autre côté de la terre. N'est-ce pas ce qu'on appelle de l'ironie ?

— Je crois plutôt qu'on appelle cela la Providence, répliqua Gray. Tu es ici, je t'ai trouvée, et je n'ai pas l'intention de te perdre, conclut-il en roulant sur elle.

— Gray, protesta-t-elle en se tortillant, il est tard. J'ai du travail. Les hommes vont attendre leur petit déjeuner.

— Ils attendront que leur capitaine ait terminé le sien, murmura-t-il d'un ton gourmand avant de plonger en elle d'un mouvement fluide.

Chapitre 24

Le petit déjeuner fut servi tard ce jour-là, mais avec le sourire. Comme les hommes étaient déjà à leur poste, Sophia apporta elle-même du thé et des biscuits au prisonnier dans la cale.

— Monsieur Brackett ? appela-t-elle en bas de l'escalier, ne sachant dans quelle direction aller.

— Serait-ce Mlle Turner ? demanda une voix aux inflexions suaves.

Luttant contre une soudaine anxiété - après tout, il était enfermé -, la jeune femme s'avança lentement vers l'endroit d'où lui était parvenue la voix.

— Voici votre petit déjeuner, annonça-t-elle, tandis que ses yeux s'accoutumaient lentement à la pénombre.

Elle repéra enfin le prisonnier, entravé, et attaché à une pompe à eau. Il semblait en assez bonne santé, quoique assez sale. Son visage lui parut plus émacié sous sa barbe de plusieurs jours.

— Mademoiselle Turner, reprit-il avec un claquement de langue désapprobateur, vous êtes montée sur ce bateau en tant que respectable préceptrice, et voyez ce que Grayson a fait de vous. Sa servante. Et sa putain.

Les joues de Sophia lui brûlèrent et ses mains se mirent à trembler.

— Je vous interdis de parler de lui de cette façon. Il est meilleur que vous le serez jamais... et meilleur que moi ! Il vous a nourri et protégé malgré ce que vous avez fait à Quinn et à Davy, quand moi je vous aurais volontiers donné en pâture aux requins !

D'un geste furieux, elle lança le thé et les biscuits loin de lui.

— Tout compte fait, je préfère encore nourrir les rats ! ajouta-t-elle. Bonne journée, monsieur Brackett.

Frémissante de rage, elle regagna le pont.

— Qu'y a-t-il ? demanda Gray en la prenant dans ses bras, avant de la scruter d'un air inquiet. Que s'est-il passé ?

Sophia secoua la tête en s'essuyant les yeux.

— M. Brackett est vraiment un être infâme et détestable !

— Il t'a fait du mal ? Je vais l'étrangler !

— Non. Tu me ferais mentir, protesta-t-elle en étouffant un rire nerveux.

La prenant par les coudes, Gray l'obligea à s'asseoir.

— Il ne m'a pas touchée, le rassura-t-elle. Nous avons eu... des mots, voilà tout.

— Je ne veux plus que tu descendes à la cale, c'est compris ?

— Crois-moi, je préférerais le laisser mourir de faim plutôt que d'y retourner.

— Il n'en aurait pas le temps. Nous ne sommes plus loin de la terre.

Sophia leva les yeux.

— Nous sommes si près de Tortola ?

Ce n'était pas la fin du voyage, se rappela-t-elle. A peine le commencement. Il y aurait

d'autres mers, d'autres continents à explorer.

— Nous devrions l'atteindre d'ici un jour ou deux.

Il l'aida à se lever et la fit pivoter vers le bastingage.

— Regarde, dit-il.

Un banc de poissons longeait le *Kestrel*, telle une rafale de flèches d'argent fendant l'écume. Sophia les distinguait clairement sous la surface. De loin, la mer paraissait bleu saphir, mais d'aussi près, elle était transparente. Au grand étonnement de Sophia, quelques poissons jaillirent de l'eau et volèrent dans les airs, portés par de longues nageoires qui ressemblaient à des ailes.

— Des poissons volants, expliqua Gray. Signe que nous approchons. Et voilà un autre signe.

Il désigna le mât de misaine au sommet duquel une grande mouette blanche était perchée.

— Un oiseau ! s'exclama Sophia. Je ne peux pas croire que cela fait un mois que je n'en ai pas vu.

Elle se tourna vers Gray.

— Je ne peux pas croire non plus que cela ne fasse qu'un mois que je te connais. Je ne saurais dire si cela a été le mois le plus court ou le plus long de ma vie.

Il afficha une expression faussement fâchée.

— Je me demande ce qui serait le plus vexant pour moi.

— Ni l'un ni l'autre. Si je voulais te faire un compliment, dit-elle en le prenant par le bras, je te dirais que cela a été le mois le plus merveilleux de ma vie. Ce qui est la vérité.

Jamais elle n'avait été aussi sincère.

— Bien joué. Mon honneur est sauf.

Malgré ses airs nonchalants, ses yeux brillaient d'émotion. Aujourd'hui, ils étaient d'un bleu azur limpide, comme l'océan.

Et Sophia comprit soudain. Elle avait toujours été intriguée par la couleur si changeante de ses iris, un jour gris, un jour verts, un autre bleus. Elle savait enfin pourquoi : ils reflétaient toujours la mer.

— Si tu continues de me fixer ainsi, je vais être contraint de t'emmener dans l'entrepont, la menaça-t-il.

— Oh ? fit-elle en battant des cils. Il se trouve justement que je dois aller au cellier, tout à l'heure... Mais attention, cette robe est la dernière que je possède.

Il s'esclaffa.

— En fait, je pensais à la cabine. Et tu vas y aller seule. Tu as besoin de repos.

— Tu ne viendras pas te reposer avec moi ?

— Si je t'accompagne, aucun de nous deux ne se reposera.

Une vague d'excitation monta en elle, aussitôt suivie d'une réflexion plus prosaïque.

— Qui s'occupera du déjeuner, si je vais m'allonger ? Il ne se fera pas tout seul.

À cet instant, un poisson volant passa par-dessus le bastingage et retomba à leurs pieds. Gray

le contempla un instant, puis arqua les sourcils.

— Je crois que nous pourrons nous débrouiller.

Sophia se réveilla au milieu de la nuit. Seule. Elle se leva, drapa une couverture légère sur sa chemise de nuit et monta sur le pont.

Elle fut accueillie par une multitude d'étoiles. Gray était à la proue du *Kestrel*, accoudé au bastingage. Traversant le pont dans la lumière dansante des lanternes, elle le rejoignit.

Sans un bruit, elle se pressa contre son dos. Il sursauta, puis se détendit comme elle glissait les bras autour de sa taille.

— Tu devrais dormir, murmura-t-il, et elle savoura l'écho de sa voix, qu'elle percevait plus qu'elle ne l'entendait à travers la puissante musculature de son dos.

— Tu me manquais, dit-elle. Et moi, est-ce que je te manquais ?

— Tu veux savoir à quel point ?

S'emparant de sa main, il la posa sur la preuve indéniable de son désir. Sophia ne put réprimer un sourire. Apparemment, elle lui manquait... énormément.

— Nous toucherons terre demain, reprit-il. Au matin, si les vents ne tombent pas.

Cette fois, ce fut Sophia qui tressaillit. Il pivota sur ses talons pour la prendre dans ses bras.

— Rien ne changera entre nous, demain.

Il porta sa main à ses lèvres, l'embrassa, puis, frottant sa paume sur sa joue hérissée de barbe, il ajouta :

— Sauf ceci. La première chose que je ferai une fois sur la terre ferme, ce sera de me raser. Je n'en peux plus !

— Pourquoi ne l'as-tu pas fait plus tôt ? s'étonna-t-elle.

— Tu sens cela ? demanda-t-il en guidant les doigts de Sophia vers la cicatrice qui lui barrait le bas du visage. Voilà ce qui arrive quand on essaie de se raser en mer.

— Tu veux dire que c'est en te rasant que tu t'es fait cette estafilade ?

Elle ne put réprimer un éclat de rire.

— Il y en a au moins une qui trouve cela drôle, répliqua-t-il d'un ton pincé.

— Je ne ris pas de toi, mais de moi. Ce n'est pas du tout ce que j'avais imaginé !

— Oh, mais tu peux te moquer ! C'était parfaitement ridicule.

Il laissa son regard dériver vers les flots.

— C'était la veille de notre arrivée à Tortola. Je rentrais d'Angleterre après le décès de mon père pour retrouver Isabel. Ce n'était qu'une enfant, à l'époque. Je ne l'avais pas revue depuis des années. Je voulais avoir l'air solide et responsable, histoire de la rassurer...

Il esquissa un sourire désabusé.

— Un orage a éclaté pendant que je me rasais. J'ai perdu l'équilibre et je suis tombé. Non seulement je me suis coupé, mais j'ai récolté un superbe œil au beurre noir. Résultat : au lieu d'avoir l'air solide et rassurant, je donnais l'impression d'avoir été attaqué par des pirates.

— Elle n'en était pas moins ravie de te retrouver, j'en suis sûre, déclara Sophia. Tu crois

qu'elle m'aimera ?

— Elle va t'adorer. Isabel se consacre à des œuvres de charité. Elle se dévoue aux âmes perdues.

— Alors elle risque de s'attacher à moi.

— J'y compte bien.

Ayant resserré son étreinte, Gray murmura :

— Où est passé ton argent ? Je ne le sens plus sous tes vêtements. Ne me dis pas que tu l'as jeté par-dessus bord ?

— Je l'ai caché sous le matelas. Et quand bien même je l'aurais jeté par-dessus bord. J'espère que tu ne m'épouses pas pour mon argent ?

Il rit doucement.

— Pour six cents livres sterling ? Je n'en suis pas là. Pour six mille, peut-être...

« Et pour vingt mille ? » ne put s'empêcher de se demander Sophia. Elle appuya la tête sur son épaule. Elle savait qu'il plaisantait, mais elle hésitait tout de même à lui révéler le montant de son héritage vu sa réaction lorsqu'il avait découvert qu'elle avait de l'argent.

Et elle n'était toujours pas prête à lui parler de Toby. Comment lui avouer qu'elle avait odieusement trahi un homme tout aussi patient et bienveillant que lui ? Gray douterait d'elle à nouveau, et elle ne le supporterait pas. Mieux valait attendre qu'ils soient mariés.

— Tu ne veux pas retourner avec moi dans la cabine ? chuchota-t-elle.

— Si, mais d'abord, je veux embrasser ma fiancée sous les étoiles.

Il s'inclina sur elle, lui lécha doucement le coin de la bouche.

— Tu es à moi, murmura-t-il. Le monde nous appartient.

Les jambes flageolantes, Sophia se laissa aller contre lui. Elle ferma les paupières tandis qu'il capturait sa bouche, se pressa avec impatience contre son corps dur et musclé. Il laissa échapper un grondement presque animal qui ne fit que l'exciter davantage.

Soudain, ses larges mains furent sur elle, la caressant et la pétrissant sans ménagement.

— Maintenant, dit-il d'une voix sourde. On peut aller dans la cabine.

Il manquait au petit livre qu'elle cachait dans ses malles quelques chapitres concernant l'art de

l'amour. Cette nuit-là, Gray se fit un plaisir de parfaire son éducation...

Ils demeurèrent ensuite étendus sur les draps, savourant la fraîcheur de la nuit sur leur peau moite, jusqu'à ce que Gray, gagné par une bienheureuse somnolence, plonge dans le sommeil.

Lorsqu'il se réveilla, elle était en train de fouiller dans les tiroirs à la lueur d'une bougie.

— Que cherches-tu ? demanda-t-il en levant la tête.

— Ceci ! s'exclama-t-elle en brandissant d'un geste triomphal un objet qui scintilla brièvement dans la lumière. Je sais où sont le savon à barbe et l'affiloir. Je vais à la cuisine chercher de l'eau.

Sans lui laisser le temps de protester, elle quitta la cabine. Gray laissa sa tête retomber sur l'oreiller. Il dut se rendormir, car lorsqu'il ouvrit de nouveau les yeux, elle était penchée sur lui et lui tournait le visage sur le côté.

— Ne bouge pas, ordonna-t-elle. Et ne t'inquiète pas, j'ai la main sûre.

— Je n'en doute pas.

L'odeur du savon à barbe acheva de le réveiller.

— Cette fois, tu seras resplendissant pour retrouver ta sœur. L'image même de la respectabilité !

Dans un soupir, il s'abandonna à ses doigts experts.

— Tant mieux, dit-il. Tout sera bon pour la convaincre.

— De quoi ?

— De nous accompagner, bien sûr ! Maintenant que sa mère et Mara ne sont plus là, je ne peux pas la laisser vivre seule.

— Mara ?

— L'épouse de Joss. Elle est morte en couches.

— Oh... Et l'enfant ? Il a survécu ?

— Oui. Il s'appelle Jacob. C'est Isabel qui s'occupe de lui.

Elle rinça la lame, puis lui tourna la tête de l'autre côté.

— J'aurais aimé que tu connaisses mon frère autrefois, reprit-il. Avant la mort de Mara, il était différent. Nos relations étaient plus... fraternelles.

— Le chagrin transforme les gens.

— C'est ce que j'ai découvert.

Tandis que Sophia lui soulevait le menton pour passer la lame sur son cou, Gray médita ses paroles. Il se rendait soudain compte à quel point il s'était montré injuste envers Joss en ne lui laissant pas le temps de pleurer. Il ne le comprenait que maintenant. Alors que la seule idée de perdre la femme qu'il aimait lui donnait des sueurs froides.

— Parlons de sujets plus joyeux, veux-tu ?

— Très bien, répondit-elle d'un ton enjoué. Où irons-nous pour notre lune de miel ? M'emmèneras-tu en Italie voir les œuvres de Botticelli ?

— Je t'emmènerai au bout du monde si tu le veux. Il fut récompensé d'un tendre baiser sur le front.

Puis elle se concentra sur sa tâche. Elle veillait à ne pas irriter sa cicatrice, comprit-il. Enfin, elle jeta le rasoir dans la bassine, et lui essuya le visage avec un linge propre.

— Si cette estafilade est le résultat de ta coquetterie, fit-elle, je suppose que ce n'est pas le cas de... ceci ? ajouta-t-elle en indiquant la cicatrice sur son torse.

— Celle-ci, c'était de la pure stupidité.

— On dirait une brûlure.

— C'en est une.

Silence.

— Tu n'es pas obligé de m'en parler, murmura-t-elle.

— Cela ne me dérange pas. Seulement, c'est une longue histoire.

— Nous avons la nuit devant nous. J'ai dit à O'Shea en allant à la cuisine que tu étais souffrant, expliqua-t-elle comme il arqua un sourcil perplexe. On ne nous dérangera pas avant que la terre soit en vue.

Gray roula sur le flanc, se demandant s'il devait se fâcher ou l'embrasser. Elle résolut son dilemme en l'embrassant la première avant de se lover contre lui dans le lit.

— Tu as besoin de repos, dit-elle. Entre tes tours de garde et ta maîtresse, tu n'as pas un instant de repos.

— Tu n'es pas ma maîtresse, mais la femme que je vais épouser.

— Je t'en prie, ne gâche pas mon plaisir. C'est ma dernière chance d'être la maîtresse de quelqu'un.

Une joie féroce lui gonfla le cœur.

— En effet, confirma-t-il en lui entourant la taille d'un bras possessif.

Il réfléchit un instant, se demandant où commencer son récit.

— Tu l'as sans doute compris, la mère de Joss était l'une des maîtresses de mon père. C'était une esclave. Mon père a toujours ouvertement traité Joss comme son fils. Nous avons été élevés comme des frères. Le jour, nous étions ensemble pour jouer, prendre nos repas, suivre nos leçons, mais la nuit, je restais à la maison tandis que lui retournait auprès de sa mère dans les quartiers des esclaves.

Gray fonça les sourcils.

— Cela peut paraître étrange mais, à cette époque, je l'enviais. Il avait les mêmes privilèges que moi, mais pas les obligations. Ce n'est que bien plus tard que j'ai compris que lui aussi m'enviait. Qu'il ait conçu du ressentiment envers moi n'est pas étonnant. Pourtant, j'en ai été surpris. Quand notre père a évoqué son projet de m'envoyer en Angleterre, à l'université, je n'ai eu qu'une envie : échanger ma place avec Joss et rester à la maison. Lui, de son côté, ne rêvait que d'une chose : partir étudier. Nous nous querellions tout le temps, et nous en sommes venus aux mains plus d'une fois.

— Ce n'est pas rare entre frères et sœurs.

— Oui, sans doute... Finalement, c'est un autre événement qui nous a séparés. En rentrant à la maison, un soir, Joss a croisé un groupe d'hommes ivres. Ils se sont mis en tête de le remettre à sa place. Ils l'ont battu, et marqué au fer rouge.

— Ils l'ont marqué au fer rouge ? répéta-t-elle d'une voix étranglée.

— Cela se faisait autrefois, avec les esclaves. Les propriétaires leur imprimaient leur marque sur l'épaule. Une pratique révoltante, qui n'a plus cours à Tortola depuis des générations. Sauf que ces hommes ont décidé de restaurer cette ignominie.

Une vague de colère monta en lui au souvenir du calvaire que son frère avait enduré.

— J'ai dû quitter Tortola avant que sa brûlure soit complètement guérie, reprit-il. Je me suis assis près de son lit et je lui ai juré de revenir les chercher, Isabel et lui, pour leur offrir la vie

qu'ils méritaient. Je lui ai promis que nous partagerions tout.

— Cela a allégé un peu sa peine ?

Gray eut un sourire amer.

— Il m'a envoyé au diable. Il souffrait atrocement et il était drogué au laudanum, mais cela m'a tout de même fait mal. Je ne savais comment le convaincre qu'il était mon frère, envers et contre tout.

Elle émit un petit cri horrifié.

— Ne me dis pas que tu t'es volontairement infligé cela ?

Il poussa un soupir las.

— Ne sous-estime jamais le pouvoir de l'alcool et de l'auto-apitoiement sur un adolescent. J'étais si bête. Je m'y suis pris n'importe comment... Je n'ai pas fait chauffer le fer assez longtemps, et je tremblais comme une feuille.

Il posa la main sur sa cicatrice.

— J'ai souffert le martyre jusqu'aux côtes anglaises. Cela m'a rappelé que j'avais eu tort de partir. Et j'avais tellement honte d'avoir abandonné Joss ! Je n'ai pas pu me résoudre à aller à Oxford, et je suis resté un an de plus sur le bateau. Quand je me suis décidé à rejoindre l'Angleterre pour de bon, cela a été encore pire. J'ai découvert de quelle existence mon père nous avait privés. La bonne société, l'argent, le rang, les privilèges, au lieu de cette vie d'exil sur une île perdue. Il fallait que je rebâtisse la fortune que mon père avait dilapidée. J'ignorais comment racheter ses fautes, mais je savais comment réaliser du profit. Et c'est ce que j'ai fait. Pour donner à mon frère et à ma sœur le confort et la sécurité dont ils avaient été spoliés.

Il serra le poing.

— Et de quelle façon y suis-je arrivé ? En brisant toutes les promesses que j'avais faites. En volant l'héritage de mon frère, en vendant la maison de son enfance, en l'emmenant de force avec moi sur les mers.

— Pour devenir corsaires.

— Nous avons mené une sacrée vie, dit Gray, soudain nostalgique. Nous étions de nouveau comme deux gamins, sauf que nous avions de vraies armes et des canons, et que nous étions en colère contre le monde entier. La France, l'Angleterre et l'Amérique pouvaient bien se tailler en pièces ! Nous étions là pour ramasser le butin. Vers la fin de la guerre, nous avons commencé à penser à notre reconversion et envisagé de créer la Compagnie maritime des frères Grayson. Nous devons installer nos bureaux à Londres, armer de nouveaux bâtiments et rapatrier Isabel en Angleterre pour qu'elle fasse ses débuts dans le monde. Nous devons être associés à égalité.

— Que s'est-il passé ?

— Joss est tombé amoureux. Il a épousé Mara et lui a fait un enfant. Il ne voulait plus quitter Tortola. Alors je suis parti en éclaireur en Angleterre pour démarrer l'entreprise et trouver des investisseurs. Je suis rentré juste à temps pour la naissance de Jacob. Et la mort de Mara. Du jour au lendemain, Joss n'a plus voulu entendre parler de notre entreprise. Il a exigé sa part du butin pour acheter des terres sur Tortola et les donner.

— Les donner ? répéta Sophia, sourcils froncés.

— C'était une idée d'Isabel. Une coopérative sucrière. Voilà ce qui arrive quand une jeune fille ne fréquente que des missionnaires ! Les quakers et les méthodistes rachetaient des plantations et les divisaient en petites fermes afin de permettre à des esclaves affranchis de gagner leur vie. L'achat de la coopérative aurait représenté la participation de Joss. En partageant les frais et le travail, les affranchis étaient supposés faire un peu de profit.

— L'idée ne paraît pas ridicule.

— Non, en effet. Mais en pratique, c'est un risque énorme. Et la vie des fermiers est terriblement dure.

Gray ravala un juron.

— Après tant d'efforts et de sacrifices, nous retrouver au point de départ ? Je n'ai pas pu laisser Joss faire cela. Je suis parti.

— Avec l'argent.

— Joss me remerciera un jour. La mort de Mara l'a rendu trop prudent.

Gray s'assit sur le lit.

— Et ma sœur peut bien prétendre qu'elle est heureuse de porter des haillons et de jouer les saintes, elle ira à Londres et sera la débutante la plus extravagante qu'on ait jamais vue là-bas. Elle aura des robes de soie de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Je n'ai pas menti, volé et bataillé toutes ces années pour que Joss et Isabel vivent dans la misère. Bon sang, j'ai vendu mon âme pour eux !

— Chut... fit-elle en l'entourant de ses bras. Tout va bien...

— Non, maugréa-t-il. Rien ne va. Je n'ai jamais rien fait de bien dans ma vie, semble-t-il.

— Dans ce cas, nous sommes deux.

Elle déposa un baiser sous son oreille.

— Nous n'avons aucun talent pour suivre les règles, reprit-elle. Nous n'obéissons qu'à notre cœur. Moi aussi, j'ai trahi certaines personnes, mais je ne regrette rien puisque je t'ai rencontré.

Gray lui embrassa la main.

— Tu es si jeune ! Tu ne connais pas le poids des regrets... Le pire, ce n'est pas ce que l'on a fait. C'est ce que l'on n'a pas fait.

Il s'appuya contre elle avec un soupir las.

— Je t'emmènerai en Italie, en Egypte, en Inde si tu veux. Dès qu'Isabel aura fait son entrée dans le monde. Je lui ai mis de côté une dot assez conséquente pour faire oublier nos origines obscures. Mon père était un gentilhomme et il avait épousé la mère d'Isabel. Ma sœur n'est donc pas une enfant illégitime. En outre, ma tante a accepté d'être sa marraine. Et si le fait d'être la nièce bien dotée d'une duchesse ne suffit pas, elle a pour elle qu'elle est la seconde plus belle femme du monde.

— Ta tante est duchesse ? demanda Sophia, non sans surprise.

— Oh, pas une duchesse royale ! Camille Marie Augusta Glaston d'Hiver, duchesse d'Aldonbury. Tu es pardonnée de n'avoir jamais entendu parler d'elle. Quoi qu'il en soit,

talent ou pas, il est temps pour moi de suivre les règles. Je vais retourner à Londres et jouer le jeu, assister aux bals et aux fêtes de la bonne société, et en donner moi-même. Et je serai habillé à la dernière mode, que cela m'aïlle ou pas.

— Et moi ?

— Oh, je te serai ridiculement fidèle !

Il lui caressa la joue et lui sourit.

— Nous n'aurons qu'à prétendre que tu es la fille d'un planteur des Caraïbes, reprit-il. Tu n'auras aucun mal à jouer ce rôle.

Elle ne lui rendit pas son sourire.

— Et si je ne veux pas aller à Londres, Gray ?

— Je saurai bien te convaincre.

Il se pencha vers elle pour s'emparer de ses lèvres, mais elle l'arrêta.

— Si je te dis que je ne peux pas ?

— Bien sûr que tu peux ! Et tu le feras, pour moi. Ensuite, une fois qu'Isabel sera établie et que Joss sera vraiment mon associé, nous pourrons faire le tour du monde. Seulement, je dois d'abord tenir mes promesses, sinon... j'aurai fait tout cela pour rien.

— Pas pour rien, Gray. Tu l'as fait pour eux. Que tu échoues ou que tu réussisses, ils le savent.

— J'aimerais en être aussi sûr que toi.

— Je suis certaine qu'ils savent combien tu les aimes, Gray.

L'espace d'un instant, il crut qu'elle allait fondre en larmes. Et il eut peur d'en faire autant. Puis un petit sourire entendu éclaira son visage. Elle s'assit à califourchon sur ses cuisses et le força à s'allonger.

— À présent, à mon tour de te montrer combien je t'aime.

Chapitre 25

L'aube fut cruelle.

Assise dans le fauteuil du capitaine, les jambes repliées sous elle, Sophia regarda les premiers rayons du jour venir caresser son bien-aimé. Gray était étendu, le drap enroulé autour de la taille, dans la position où il s'était endormi après leur étreinte.

Lorsqu'il avait déversé en elle sa semence, elle avait prié pour que celle-ci prenne racine en elle. Si elle concevait, elle n'aurait d'autre choix que de l'épouser. Il serait contraint de repousser son départ pour Londres, mais la perspective d'être père atténuerait sa déception. Leur vie ne serait pas ce que tous deux avaient imaginé, mais elle n'en serait pas moins heureuse.

Si seulement elle avait conçu.

Elle l'avait gardé en elle jusqu'à ce qu'il s'endorme. Puis, l'abandonnant à un sommeil bien mérité, elle s'était levée pour faire sa toilette. C'est à ce moment-là qu'elle avait commencé à

saigner.

Après avoir pleuré pendant une heure, elle s'était lovée dans le fauteuil et avait tenté de réfléchir.

Qu'allait-elle faire ? Comment dire la vérité à Gray ? Peut-être devait-elle commencer par l'histoire du banquier qu'elle avait convaincu, en jouant de son charme, de prélever six cents livres sur son compte pour les lui remettre. Cela l'amuserait certainement.

Seulement, il faudrait ensuite lui avouer d'où provenait cet argent. Lui révéler qu'elle l'avait gagné aux cartes, à la table de la duchesse d'Aldonbury. Devait-elle aussi lui dire qu'elle était allée à l'école avec ses cousines ? Qu'elle avait séjourné chez celles-ci à plusieurs reprises ? À l'heure qu'il était, la duchesse avait forcément entendu le récit - aussi sordide qu'imaginaire - de sa fuite avec un peintre français. Comme toutes les autres dames de la société, elle ne pouvait plus fréquenter Sophia.

Sophia ne pourrait jamais se faire passer pour la fille d'un planteur des Caraïbes. Quand bien même elle aurait le courage d'essayer, ce dont elle doutait, elle n'en demeurerait pas moins un paria lorsqu'elle regagnerait la capitale. Et sa ruine s'étendrait à ceux qui avaient un lien avec elle.

Elle savait qu'elle devait dire la vérité à Gray. Mais dès cet instant, il serait le seul à décider. Il pouvait choisir de l'épouser malgré tout, détruisant ainsi les espoirs de sa sœur et la fragile respectabilité de sa famille, pour laquelle il avait tant sacrifié.

Ou il pouvait la quitter.

Sophia enfouit le visage entre ses mains. Comment pouvait-elle le contraindre à choisir entre sa famille et elle ? Comment supporterait-elle qu'il donne la préférence à ses frère et sœur ?

Quelle cruelle ironie ! Si seulement elle avait eu le courage d'affronter ses parents et de demander à Toby de la libérer de son engagement envers lui, au lieu de prendre la fuite !

Certes, il y aurait eu un petit scandale, mais elle aurait toujours été reçue chez ses amies. Et, qui sait ? peut-être, la saison d'après, dans un bal, aurait-elle croisé un séduisant étranger aux larges épaules, au visage balafré et au sourire de corsaire.

Peut-être celui-ci l'aurait-il invitée à danser.

À présent, les rayons du soleil venaient caresser la cicatrice sur son torse. Comme elle enviait son frère et sa sœur, pour qui il s'était infligé des marques que rien n'effacerait ! Tout au fond d'elle-même, elle avait envie de lui imprimer sa marque, elle aussi. Il ne le saurait peut-être jamais, mais, dans son cœur, il serait toujours à elle.

Elle se leva sans bruit, sortit de sa malle un pinceau fin et un flacon d'encre, puis s'approcha du lit. Gray roula sur le flanc, mais ne se réveilla pas.

Par chance, Sophia avait la main légère et habile. Et Gray dormait d'un sommeil de plomb. En quelques traits rapides, elle créa sa marque. Alors qu'elle reculait pour admirer son œuvre - hélas provisoire ! - quelqu'un cria sur le pont :

— Terre en vue !

— Voilà l'*Aphrodite*, dit Gray en désignant la goélette amarrée de l'autre côté de la rade.

Il était assis à côté de Sophia dans le canot qui les amenait jusqu'au port de Road Town. Bien entendu, il avait insisté pour qu'elle débarque avant tout le monde. Il ne voulait pas la laisser

derrière lui.

— Elle doit être arrivée depuis quelques jours, reprit-il. Ils nous attendent sûrement. Je ne serais pas surpris qu'Isabel soit sur le quai.

— J'espère que non ! s'exclama étourdiment Sophia.

— Pourquoi ? demanda Gray en fronçant les sourcils. Je croyais que tu étais impatiente faire sa connaissance ?

— Je le suis, mentit Sophia. C'est juste que je préférerais être habillée différemment. J'aimerais faire bonne impression pour cette première rencontre.

Gray, lui, était resplendissant avec sa chemise de linon, son pantalon gris tourterelle et son manteau bleu roi. Il avait sans doute mis de côté cette tenue en vue de son retour triomphal. Par comparaison, Sophia se trouvait bien terne dans sa robe de mousseline à fleurs élimée. Elle possédait bien une robe de soie, soigneusement emballée dans le fond de sa malle, mais elle n'avait pas eu le cœur de se faire belle pour révéler à Gray sa trahison et lui donner l'occasion de la rejeter.

— Donc, je te présenterai sous le nom de Jane ? C'est curieux, mais je ne pense jamais à toi en tant que Jane. Ce prénom ne te convient pas du tout.

Sophia se raidit. Il venait de lui tendre une perche. Pourquoi ne pas la saisir ?

— Parce que ce n'est pas mon prénom, murmura-t-elle.

Gray crispa les mâchoires, et cessa de lui caresser la paume du pouce. En un instant, un mur de glace s'était dressé entre eux.

— Enfin... pas le premier, bégaya-t-elle, maudissant sa lâcheté. Ma famille m'a toujours appelée par mon deuxième prénom.

L'expression de Gray se radoucit.

— Encore un point que nous avons en commun, dit-il en glissant le bras autour de sa taille.

Sophia s'appuya contre lui. La seule idée de tout lui avouer, et de le contraindre à choisir entre elle et sa famille l'oppressait.

Si elle avait pu s'enfuir ! songea-t-elle, désespérée. Hélas ! Tortola n'était pas Londres. Non seulement c'était une petite île, mais elle y était une étrangère. Contrairement à Gray.

Depuis le canot, elle pouvait à présent voir la ville de Road Town, qui s'élevait en amphithéâtre autour du port. La plupart des gens qui arpentaient les quais avaient la peau sombre. Comment pourrait-elle espérer se noyer dans la foule ? Et où irait-elle s'il l'abandonnait ?

Chez les Waltham. Il lui restait cette dernière possibilité. Elle pourrait revendiquer ses liens avec Lucy. Mieux, se faire passer pour Lucy. Après tout, elle avait la lettre sur elle.

— Ne sois pas nerveuse, lui chuchota Gray. Tu es si belle. Si tu savais comme je suis fier de toi.

— Cet endroit est très joli ! s'exclama-t-elle, pressée de changer de sujet.

— Je suppose que pour les nouveaux venus, ça l'est. En ce qui me concerne, c'est juste chez moi.

Sophia n'imaginait pas se lasser un jour de ce spectacle. L'île aux frondaisons verdoyantes,

ourlée d'une ligne de sable blanc, se détachait sur l'écrin azur du ciel. Il lui faudrait faire de nombreux essais avant de parvenir à rendre avec fidélité l'intensité des couleurs tropicales.

— Ah, elle est là ! s'exclama Gray comme ils approchaient du quai. J'ai l'impression qu'elle a encore grandi.

Lâchant la taille de Sophia, il mit les mains en porte-voix.

— Isabel !

Une jeune femme se tenait sur les docks. Elle ne portait pas de chapeau, mais avait la main en visière au-dessus des yeux.

Reconnaissant Gray, elle agita le bras.

À cette distance, Sophia n'aurait su dire si elle ressemblait à ses frères, mais elle savait déjà que son teint était très différent. Sa peau était olivâtre et ses cheveux d'un noir presque bleuté.

Mlle Grayson était une authentique beauté, découvrit Sophia lorsqu'ils abordèrent. Comment supporter la comparaison avec cette créature si exotique aux traits tellement parfaits ? se lamenta Sophia. Elle aurait dû mettre sa robe de soie, tout compte fait.

La jeune fille courut à leur rencontre. Coupant court aux présentations, elle s'écria, à bout de souffle :

— Dieu merci, tu es là, Gray ! Ils viennent te chercher. Ils ont déjà emmené Joss.

Elle porta une main tremblante à sa gorge.

— Dolly, ils parlent de pendaison !

— De pendaison ? répéta Gray.

Il aida Sophia à monter sur le quai, puis débarqua à son tour.

— Du calme, Isabel, fit-il en prenant sa sœur par les épaules. Raconte-moi ce qui s'est passé.

La jeune fille déglutit avec peine.

— Quand Joss est arrivé à bord de l'*Aphrodite*, cet affreux bonhomme... ce capitaine...

— Mallory, fit Gray d'un ton impatient.

— Oui. Il est allé à la vice-amirauté et t'a accusé de l'avoir attaqué pour lui voler son bateau. Ils ont jeté Joss en prison, et maintenant, ils viennent te chercher.

Elle jeta un regard affolé par-dessus son épaule. Trois hommes en uniforme se dirigeaient déjà vers eux.

— Ils vont vous inculper tous les deux pour acte de piraterie.

À ces mots, Sophia se sentit vaciller. Gray, lui, demeura imperturbable.

— Je m'y attendais un peu, avoua-t-il. Ce Mallory n'est qu'une sale fouine. Je vais régler cela, Isabel, ne t'inquiète pas. Et ensuite, ajouta-t-il en adressant un sourire à Sophia, je te présenterai quelqu'un dont tu seras heureuse de faire la connaissance.

Sophia et Mlle Grayson eurent tout juste le temps d'échanger un regard perdu. Déjà, le trio les avait rejoints.

— Jenkins, fit Gray, retrouvant son autorité naturelle. C'est toujours un plaisir.

— Bienvenue, Gray. Content de te voir, moi aussi.

— Que puis-je faire pour toi, mon vieux ? Isabel me dit qu'il y a un malentendu à propos du *Kestrel* ?

— Apparemment, répondit le dénommé Jenkins. Navré, Gray, mais il va falloir que tu nous suives. Nous avons ordre de te garder en détention jusqu'à ce que le juge t'interroge et décide des chefs d'accusation.

— Il n'y en aura pas, assura Gray. Je viendrai dès que je me serai occupé de mes passagers et de mon équipage.

L'homme dansa d'un pied sur l'autre, visiblement mal à l'aise.

— Désolé, Gray, mais cela ne peut pas attendre. Il fit un signe aux deux autres soldats, qui s'avancèrent. Ils portaient des chaînes.

— Inutile de m'attacher, dit Gray en reculant d'un pas. Je suis un patriote. J'ai ramené plus de soixante navires dans ce port pour les offrir à la Couronne. Burton le sait très bien.

— Burton est parti depuis huit mois. Fitzhugh, le nouveau juge, veut que tu sois enchaîné en public. Il aime faire des exemples.

Jenkins marqua une pause, puis :

— On ne serrera pas les chaînes, promis. Je t'en prie, Gray, suis-nous sans faire d'histoire. Pas la peine de rendre les choses encore plus désagréables.

Gray lâcha un juron, mais ne tenta pas de résister. Il tendit les bras aux deux jeunes soldats, qui le menottèrent.

Sophia frôla l'épaule de Mlle Grayson.

— Il va s'en sortir, murmura-t-elle. Il n'a rien fait de mal.

— Je sais, répondit la jeune fille en ravalant ses larmes. Dolly trouve toujours une solution à tout.

— Qui est Dolly ?

— Mais... mon frère !

Sophia cilla. Il y avait donc un troisième frère Grayson ?

— Vous l'appellez sans doute Gray, poursuivit Miss Grayson. Comme la plupart des gens.

Gray s'appelait Dolly ? Pas étonnant qu'il n'ait autorisé que sa sœur à l'appeler par son prénom !

Tandis que les soldats entravaient les chevilles de Gray, Sophia chuchota :

— Je croyais qu'il s'appelait Benedict ?

— En effet, mais c'était aussi le prénom de notre père. Nous l'avons toujours appelé par son deuxième prénom, Adolphus. Dolly.

La jeune fille se tourna franchement vers Sophia.

— Vous semblez bien connaître mon frère, dit-elle. Pardonnez mon manque de respect pour l'étiquette, nous n'avons même pas été présentées.

Elle fit une petite révérence.

— Je suis Isabel Grayson. Je suppose que vous étiez passagère sur le *Kestrel* ?

— Non, j'ai quitté l'Angleterre à bord de l'*Aphrodite*. Joss ne vous a pas parlé de moi ?

Mlle Grayson secoua la tête.

— Il n'en a pas eu le temps, mais si Dolly dit que je serai heureuse de faire votre connaissance, j'ai une petite idée...

Soudain, elle agrippa la main de Sophia.

— Vous devez être une amie de M. Wilson, de la Ligue des missions dans les Caraïbes ? Je suis tellement contente que vous soyez venue ! Nous avons de nombreux projets pour la coopérative sucrière. Nous allons vous présenter au juge. S'il ne croit pas Dolly, il ne mettra pas en doute les paroles d'une missionnaire.

Une missionnaire ? Sophia fut saisie d'un vertige. C'était bien la suggestion la plus grotesque qui soit ! Elle, une femme perdue, une menteuse, une voleuse ? Comment pourrait-elle prendre la défense de Gray ? Elle ne pourrait qu'aggraver sa situation !

Il s'en sortirait bien mieux sans elle. Enfin, les soldats achevèrent leur tâche.

En voyant son frère ainsi enchaîné, Mlle Grayson fondit en larmes.

— Écoute, Jenkins, marmonna Gray, je suis attaché et je vais te suivre sans faire d'histoire, alors tu peux bien me donner une minute.

Sans discuter, les trois hommes reculèrent de quelques pas. Gray se tourna vers sa sœur.

— Isabel, dit-il calmement, il y a un mouchoir dans ma poche de poitrine. Prends-le.

Elle obéit et s'essuya les yeux. Gray lui sourit.

— Eh bien, est-ce une façon d'accueillir son frère ? la gronda-t-il tendrement. Moi qui voulais revenir en homme respectable, j'ai l'air d'un pirate qu'on envoie à la potence !

Il se mit à rire, mais Sophia avait envie de pleurer. Il avait fait de son mieux pour être un bon frère, et voilà qu'une fois de plus, le destin s'acharnait contre lui.

— Tu pourrais au moins m'embrasser, reprit-il.

Mlle Grayson lui adressa un sourire tremblant et, se haussant sur la pointe des pieds, déposa un baiser sur sa joue.

— Voilà qui est mieux. Ne t'inquiète pas. J'aurai vite réglé cette affaire.

Il regarda Sophia.

— Pendant ce temps, vous pourrez faire connaissance, toutes les deux.

Après un dernier coup d'œil, il se dirigea vers les trois soldats. Sophia fut de nouveau prise de vertige. Il lui semblait qu'elle allait tomber, mais à présent que Gray était enchaîné comme un criminel, qui la rattraperait ?

Elle ferma les yeux. Si elle s'enfuyait maintenant, il ne pourrait pas la retrouver.

Il fallait partir. Si elle avait été quelqu'un de bien, elle aurait eu le courage de lui dire la vérité et d'accepter son destin. Elle aurait peut-être pu l'aider. Seulement, elle ne savait que mentir et prendre la fuite.

Elle ne connaissait qu'une façon de libérer Gray du danger qu'elle représentait pour sa famille.

Se ruant à sa suite, elle le rattrapa et lui agrippa le poignet.

— Gray, murmura-t-elle.

— N'aie crainte, mon cœur, dit-il à voix basse. Je connais ces hommes. Ils s'en sont mis plein les poches pendant des années grâce à moi. Ils ne me pendront pas. Je vais tout arranger.

— J'en suis certaine. Mais... je ne serai pas là pour le voir.

Il avait au moins le droit de se l'entendre dire. Toby aurait mérité des explications, lui aussi. Gray avait raison. Le pire, ce n'était pas ce que l'on avait fait, mais ce que l'on n'avait pas fait.

Il se raidit.

— Que veux-tu dire ?

— Je dois partir.

Il la fixa d'un regard incrédule.

— J'ai eu mon cycle, souffla-t-elle. Il n'y a pas de bébé.

— Tu sais très bien que ce n'est pas pour cette raison que...

— Ce n'est pas pour cela que je m'en vais.

Le visage de Gray se durcit.

— Que diable essaies-tu de me dire ?

« Sois forte, s'exhorta Sophia. Fais les choses correctement. Ne lui laisse aucun espoir. »

— S'il te plaît, Gray, ne rends pas les choses plus difficiles. Il faut que je parte. Tu ne comprends pas.

Sa main se referma sur la sienne, tel un étau.

— Tu as sacrement raison, je ne comprends pas. Et ne compte pas sur moi pour te rendre les choses plus faciles. Tu m'as menti en acceptant de m'épouser ? Et quand tu m'as dit...

Il reprit d'une voix plus basse :

— Quand tu m'as dit que tu m'aimais ?

— Peu importe que je t'aime.

Il jura violemment.

— Ça m'importe, à moi !

Elle tenta de se libérer.

— Gray, nous ne pouvons pas être ensemble. C'est impossible.

Elle parvint enfin à échapper à sa poigne et se détourna. Il fit un pas vers elle, mais ses chaînes le retinrent.

— Regarde-moi, nom de nom !

Elle obéit.

— Gray, je...

— Si tu pars, je te suivrai. Et je te trouverai. J'ai le bateau le plus rapide qui soit, et une détermination à toute épreuve.

Il vrilla son regard dans le sien.

— Je te retrouverai.

Elle secoua la tête.

— Je t'en supplie, murmura-t-elle. N'essaie pas. Tu n'y parviendras pas. Tu ne connais même pas mon nom.

Il tressaillit. Elle avait marqué un point. Les soldats s'approchèrent pour le saisir par les bras. Gray tenta de les repousser.

— Je n'ai pas fini, tonna-t-il.

— Désolé, Gray, il faut y aller, intervint Jenkins. Ta sœur pourra te rendre visite.

Puis, jetant un regard indécis à Sophia, il ajouta :

— Pour ta fiancée, en revanche, je ne sais pas.

— Je ne viendrai pas le voir, lâcha Sophia. Et je ne suis pas sa fiancée.

Il frémit, comme si elle lui avait versé du sel sur une plaie ouverte. Sophia lutta contre les larmes qui lui brûlaient les yeux.

— Suis-les, murmura-t-elle. Ne les oblige pas à t'emmener de force. Pas devant ta sœur.

— Écoute ce que dit la demoiselle, Gray, conseilla Jenkins.

Les hommes le tirèrent à leur suite, et Gray se mit en marche. Le regard étincelant d'une rage froide, il articula :

— Nous n'en avons pas terminé. Je te retrouverai.

Puis il pivota sur ses talons et s'éloigna, encadré par les soldats.

« Oh, Gray ! songea-t-elle, nous en avons fini avant d'avoir commencé. »

Mlle Grayson la rejoignit, les yeux humides, le mouchoir de son frère à la main. Elles suivirent Gray du regard, la foule s'écartant devant lui. Puis les trois hommes tournèrent dans une ruelle et disparurent.

C'était fini. Elle ne le serrerait plus jamais dans ses bras. La douleur qu'elle en éprouvait était insoutenable.

— Voulez-vous m'accompagner, mademoiselle... ? commença la sœur de Gray. Je suis désolée, je ne connais toujours pas votre nom.

Sophia se tourna vers la jeune fille, frappée par l'ironie de la situation. Hathaway, Turner, Waltham... Elle pouvait choisir le nom qu'elle voulait.

N'importe lequel, sauf celui qu'elle désirait vraiment.

Mme Sophia Grayson.

Chapitre 26

— Joss, que se passe-t-il, bon sang ? lança Gray en entrant dans la cellule humide.

Le garde lui ôta ses chaînes et sortit, refermant la lourde porte derrière lui. Joss se leva pour l'accueillir.

— Manifestement, nous sommes des pirates.

— Aux dires de Mallory, je suppose.

— Exact.

Joss se rassit sur sa paille et s'adossa au mur.

— Ce porc a couru porter plainte à peine débarqué. J'aurais dû le garder en cale le temps que tu nous rejoignes.

— Pourquoi ne l'as-tu pas fait ?

Joss haussa les épaules.

— Il hurlait, crachait, vitupérait. C'était exaspérant. En outre, je n'ai pas pensé une seconde qu'on le croirait. Ici, tu as une réputation en or. Au sens propre du terme.

— J'avais, rectifia Gray. Apparemment, cette époque est révolue.

— Dès que le juge aura entendu ta version des faits, il nous libérera.

— Il a intérêt.

Et vite ! Ah, elle voulait le quitter ? Il n'existait aucun endroit, sur cette île ou ailleurs, où il ne pourrait la suivre. Quelques heures de retard n'y changeraient rien, ni même quelques jours. Il la rattraperait. Et cette fois, il exigerait des réponses.

— Que lui a raconté Mallory ? Tu le sais ?

— Il a affirmé que nous avons attaqué le *Kestrel* sans raison, détruit sa cargaison et abattu son mât d'un coup de canon.

— Le félon ! s'exclama Gray en serrant le poing. Pourquoi ne les ai-je pas envoyés par le fond, lui et son misérable rafiot ?

— Ma foi, je crois me souvenir que tu as préféré jouer les héros. Tu avais une demoiselle à impressionner, si ma mémoire est bonne. Au fait, comment va la charmante Mlle Turner ?

Gray poussa un long soupir.

— Je n'ai pas envie d'en discuter.

— Bon sang, vieux, qu'as-tu fait ?

— Je l'ai demandée en mariage.

Joss émit un long sifflement.

— Et... ?

— Et je n'ai pas envie d'en discuter.

Il n'avait pas non plus envie d'y penser, mais il ne pouvait s'en empêcher. De quoi avait-elle eu peur ? Malgré ses airs bravaches, il avait vu de la terreur dans ses yeux. Parce qu'elle l'avait vu enchaîné ? Peut-être avait-elle ses raisons d'éviter une arrestation ?

— Elle ne s'appelle même pas Turner, reprit-il sans cacher son amertume. Elle n'a jamais été gouvernante. C'est une espèce de petite voleuse. Il y a six cents livres sterling cachées dans ses vêtements.

— Je croyais que tu ne voulais pas en discuter ?

— Tu as raison, parlons d'autre chose...

— De la visite pour vous, messieurs ! annonça le garde quelques heures plus tard. Une jolie femme.

Une absurde bouffée d'espoir gonfla le cœur de Gray. « Elle est revenue, murmura en lui une folle petite voix. Elle ne te quittera pas. »

Des pas légers résonnèrent sur le sol dallé, puis une silhouette émergea de la pénombre. C'était Isabel. Bien sûr.

— Joss ! Dolly !

Elle agrippa les barreaux, et les deux frères s'approchèrent d'elle.

— Comment va Jacob ? demanda Joss d'une voix anxieuse. Comment va mon fils ?

— Il va très bien, Joss. Il a grandi depuis que tu l'as vu, et il est encore plus espiègle. Un vrai Grayson. Il réclame son papa.

Elle ravala une larme.

— J'ai parlé à mon ami, M. Wilson, reprit-elle. Tu te souviens de lui, Joss ? Il était avocat à Londres avant de se consacrer à des œuvres de bienfaisance.

Elle jeta un coup d'œil au garde, puis ajouta un ton plus bas :

— Il a fait son enquête. Il dit... que votre situation n'est pas très bonne.

— Comment cela ? répliqua Joss. Une fois que le juge aura entendu la version de Gray, il n'y aura plus de chef d'accusation qui tiendra.

— Le problème, dit Isabel, c'est que ce sera la parole de Mallory contre celle de Gray.

— Et la mienne, dit Joss. Et celle de tous les membres des équipages de l'*Aphrodite* et du *Kestrel*.

— Pas tous. Il y a un homme... un officier qui est arrivé aujourd'hui, qui prend la défense de Mallory.

— Brackett, grommela Gray. Le salaud !

— Quant aux membres de l'équipage, d'après M. Wilson, leur témoignage pourrait être refusé, puisqu'ils sont eux-mêmes susceptibles d'être inculpés.

— Inculpés de quoi ? répliqua Joss.

— Piraterie pour ceux de l'*Aphrodite*. Mutinerie pour ceux du *Kestrel*.

Gray marmonna un juron. De fait, la situation se présentait mal...

— Il ne reste plus qu'à acheter le juge, déclara-t-il. Tout homme a son prix.

— Impossible, assura sa sœur.

— Isabel, ce n'est pas le moment d'avoir des scrupules. Nous parlons de pendaison, là.

— Ce que je voulais dire, c'est que cela ne marchera pas. M. Wilson connaît un peu ce M. Fitzhugh. C'est un ambitieux, impatient de se faire un nom et d'obtenir de l'avancement. Il n'hésitera pas à t'accuser malgré le peu de preuves dont il dispose. Il veut faire de toi un exemple.

Joss se tourna vers Gray.

— Pourquoi ferait-il cela ?

Gray serra les dents. Il connaissait la réponse.

— Après la fin de la guerre, de nombreux corsaires ont poursuivi leurs activités, expliqua-t-il. Ce sont désormais des pirates, puisqu'ils n'ont pas fait serment d'allégeance à la Couronne. Ils représentent une menace pour les honnêtes marchands... comme moi, ajouta-t-il, ironique.

— Et le meilleur moyen de décourager les anciens corsaires de se lancer dans la piraterie... enchaîna son frère.

— ... c'est de capturer le plus célèbre d'entre eux. Et de le pendre.

Pivotant sur ses talons, Gray se mit à arpenter la cellule.

— Ce Fitzhugh veut bâtir une carrière sur mon dos, nom de Dieu !

— Dolly, je t'en supplie, ne jure pas, murmura Isabel, dont la voix se brisa. Nous avons besoin d'avoir Dieu de notre côté.

— À l'évidence, il n'y aura personne d'autre, renchérit Joss.

— Il doit y avoir une sorte d'audition demain, reprit sa sœur. Le juge veut entendre un certain nombre de témoignages afin de décider s'il y a lieu ou non de convoquer une commission pour piraterie.

— Une commission pour piraterie ? répéta Joss.

— Pour nous accuser, expliqua Gray, il doit réunir des représentants du gouverneur et les faire venir d'Antigua. Ce n'est pas une mince affaire. Il ne s'y risquera que s'il a l'assurance que nous serons pendus.

— Je vois, fit Joss. On dirait que beaucoup de choses vont se jouer demain.

— Tout va se jouer demain, rectifia Gray.

S'il ne sortait pas libre de cette audition, il risquait de perdre définitivement la femme qu'il aimait. Elle aurait trop d'avance sur lui.

Entre les barreaux, Isabel lui prit la main. Gray accepta le réconfort de ses petits doigts glacés enroulés autour des siens.

— M. Wilson va tenter d'intercéder en votre faveur, dit-elle. Et nous, nous allons prier.

Gray lui pressa la main.

— C'est bien, dit-il.

Si le Ciel pouvait entendre quelqu'un, c'était bien Isabel.

Puis, sans réfléchir, il demanda :

— Et Mlle Turner ?

— Qui ? demanda sa sœur, tandis qu'une curieuse expression se peignait sur son visage. Je ne connais pas de Mlle Turner.

— La jeune femme qui était avec moi sur le quai. Qu'est-elle devenue ?

Isabel fronça les sourcils.

— Je ne sais pas, murmura-t-elle, les yeux baissés. Elle a dit qu'elle devait retrouver quelqu'un. Ensuite, M. Wilson est arrivé et...

— Et elle est partie, acheva Gray à sa place, avant d'appuyer le front contre les barreaux.

Enfer, elle l'avait bel et bien quitté ! Jusqu'à cet instant, il n'y avait pas vraiment cru.

Il devait avoir commis une erreur, à un moment ou à un autre. Peut-être aurait-il dû exiger qu'elle lui révèle ses secrets. Peut-être n'aurait-il pas dû lui livrer tous les siens. Peut-être... Bon sang, peut-être l'avait-elle manipulé depuis le premier jour !

— Je suis désolée, murmura Isabel. Je suppose qu'elle s'est éclipsée.

— Je n'arrive pas à croire que je lui ai menti ! s'exclama Mlle Grayson.

Elle ouvrit les volets pour faire entrer la brise tropicale.

— C'est la première fois de ma vie que je mens à mon frère, reprit-elle.

Mal à l'aise, Sophia s'assit sur le lit. Comme si ses propres mensonges ne suffisaient pas, voilà qu'elle avait commencé à corrompre la sœur de Gray.

— Je suis désolée de vous avoir demandé cela, dit-elle, mais c'était pour son bien. Si mon nom parvient aux oreilles de ce juge, il pourrait mettre mon témoignage en doute, demain.

— Et pourquoi un juge ne croirait-il pas la vérité ?

Pourquoi, en effet ! Sophia avait accumulé tellement de mensonges qu'elle s'y retrouvait à peine. Cependant, en la prenant pour une missionnaire, Mlle Grayson lui avait offert une occasion inespérée de sauver Gray, et de tirer sa révérence. Encore une journée à feindre d'être ce qu'elle n'était pas - ce serait le rôle le plus périlleux qu'elle ait jamais endossé -, et elle en aurait terminé.

Mlle Grayson s'assit près d'elle.

— Je suis persuadée que vous n'avez que d'excellentes intentions, mais si vous aviez vu le visage de Gray quand je lui ai annoncé que vous étiez partie...

— Il était furieux, j'imagine.

— Non, répondit Mlle Grayson d'un air surpris. Pas du tout. Il a plutôt eu l'air... déçu, m'a-t-il semblé. Et triste. Si réticent qu'il ait été au départ concernant ce projet de coopérative sucrière, il a dû s'attacher à l'idée, finalement.

Elle tourna vers Sophia un visage radieux.

— Ce doit être votre bonne influence, mademoiselle Turner.

Sophia jugea préférable de changer de sujet.

— Cette chambre n'est pas la vôtre, j'espère ? Je ne voudrais pas vous chasser. Vous avez été si gentille avec moi.

Gray n'avait pas exagéré lorsqu'il avait évoqué la bonté de sa sœur. En vérité, aux yeux de Sophia, Isabel était une sorte de sainte. Pendant que celle-ci allait rendre visite à ses frères, Sophia avait fait l'expérience d'une suite de petits miracles. Un bain dans une eau propre, tiède et parfumée. Un festin de fruits exotiques, de pain au levain et de viande non salée. Une robe fraîchement lavée et repassée. Un lit confortable dans une pièce claire et aérée. Si Gray avait été à ses côtés, Sophia aurait eu l'impression d'être au paradis.

— Non, répondit Isabel, ce n'est pas ma chambre. C'était celle de ma mère, mais elle n'a pas été occupée depuis des années.

— Votre maman est décédée depuis si longtemps ?

D'après ce que lui avait dit Gray, la mère d'Isabel était morte récemment.

— Elle nous a quittés il y a un peu plus d'un an, mais nous l'avions installée ailleurs lorsqu'elle est tombée malade.

Isabel ouvrit une porte entre les deux fenêtres et fit signe à Sophia.

— Venez voir.

Sophia la suivit jusqu'à une véranda carrelée encadrée par des colonnes blanches. Au-delà de la rambarde s'étendaient une vallée à la végétation luxuriante et des coteaux couverts de champs. Au loin, entre deux monts escarpés, on apercevait l'océan d'un bleu profond.

— Que c'est beau ! s'écria Sophia. On voit jusqu'au port.

— C'est vrai, le panorama est magnifique. Ce n'est pas toujours très pratique de transporter les courses jusqu'en haut de la montagne, mais comment se plaindre face à un tel spectacle.

— Pourquoi avoir installé votre maman dans une autre chambre ? demanda Sophia. J'aurais pensé qu'une telle vue devait guérir bien des maux.

— C'est peut-être vrai pour certains, mais dans le cas de ma mère, le risque était trop élevé.

Elle adressa à Sophia un petit sourire mélancolique.

— Elle a été victime d'une fièvre cérébrale quand j'étais encore toute petite. Son corps a survécu, mais son esprit ne s'en est jamais remis. Jusqu'à la fin de sa vie, elle a été sujette à... des comportements imprévisibles. Pour sa sécurité, nous l'avons installée dans une chambre du côté de la montagne, au rez-de-chaussée.

Sophia se pencha par-dessus la rambarde et observa les blocs de roche calcaire couverts de mousse, loin en dessous. Dire qu'Isabel avait grandi en craignant que sa mère ne se jette dans le vide ! Sa propre mère, elle, n'aurait eu d'autre souci que de changer les rideaux. Sophia éprouva soudain une immense gratitude au souvenir de son enfance, morne mais protégée.

— Les terres que vous apercevez en contrebas appartenaient autrefois à mon père. Nous n'avons plus que la maison, désormais.

— Avez-vous été fâchée que Gray vende la plantation ?

Isabel se tourna abruptement vers Sophia.

— Comment savez-vous que...

Puis ses yeux s'agrandirent.

— Oh, je vois ! Mes frères se disputent encore à ce sujet.

Elle secoua la tête.

— Il a bien fait de céder l'exploitation. Joss n'aurait pas agi différemment. Et moi non plus, si les femmes avaient voix au chapitre.

Devant elles, le crépuscule jetait sur la vallée des ombres pourpres. Sophia resserra sur ses épaules le châle que lui avait prêté Isabel.

— Je ne comprends pas. Si Gray et Joss étaient d'accord, pourquoi se querellent-ils à propos de cette coopérative sucrière ?

— Pourquoi les hommes se disputent-ils en général ? demanda Isabel en haussant les épaules d'un geste fataliste. J'aimerais n'avoir jamais proposé d'utiliser l'argent gagné à la guerre. Mes frères sont chacun retranchés sur leurs positions et aucun ne cédera. Ce n'est qu'une source de rancœur. Mais cette coopérative se fera de toute façon, grâce à des personnes de bonne volonté telles que M. Wilson et vous.

Sophia se mordit la lèvre. Quand il s'avérerait qu'elle n'était nullement la bonne âme que croyait Mlle Grayson et qu'elle ne ferait pas avancer la cause de la coopérative, Joss et Gray continueraient-ils de se déchirer ? Elle l'ignorait, et ne pouvait s'en inquiéter pour l'instant.

— Vous êtes sûre que nous ne devrions pas informer M. Wilson de votre arrivée ? demanda Isabel.

— Certaine, répliqua Sophia. Surtout s'il essaie d'aider vos frères. Je dois paraître tout à fait impartiale, vous comprenez ?

Il n'aurait plus manqué que cela ! Que ce pauvre M. Wilson contredise ses affirmations ou, pis, qu'il se retrouve pris dans le filet de ses mensonges.

Isabel baissa les yeux sur ses mains, posées sur la rambarde.

— Il veut m'épouser, murmura-t-elle. M. Wilson, je veux dire.

Sophia ressentit un pincement de déception pour Gray.

— Bien sûr, dit-elle d'un ton qu'elle espérait enjoué.

Comment cette jeune fille pouvait-elle ignorer qu'elle était belle, et que cette beauté lui donnait du pouvoir sur la gent masculine ? N'avait-elle pas compris qu'elle pourrait choisir celui qu'elle voudrait ?

— Quel homme ne souhaiterait vous épouser ?

— Les hommes me désirent peut-être, mais on ne bâtit pas une union sur le désir, déclara Isabel en croisant les bras.

Ah. Tout compte fait, elle était consciente de ses atouts.

— Voulez-vous épouser M. Wilson ? s'enquit Sophia.

— Je ne sais pas. C'est un homme bon et respectable, et nous partageons une même volonté de faire le bien. Nous pourrions être heureux ensemble. Je ne suis pas amoureuse de lui, si c'est là votre question, mais je n'ai pas l'intention de me marier par amour.

Sophia posa la main sur celle d'Isabel.

— Vous méritez d'être aimée. Et c'est ce que Gray veut pour vous. Rien ne vous oblige à épouser le premier homme qui vous offre sa compagnie et un foyer. Votre frère se fera une joie de subvenir à vos besoins. Il souhaite si désespérément vous rendre heureuse.

Isabel poussa un soupir.

— Il veut m'emmener à Londres, me vêtir de soie et me couvrir de bijoux, et que je parade devant cette aristocratie qui a bâti sa fortune sur la misère des gens d'ici. Comment cela pourrait-il me rendre heureuse ?

Sophia contempla un moment les nuages que le soleil couchant teintait de roses et d'orangés

vibrants.

— Je vous comprends, dit-elle finalement. Plus que vous ne l'imaginez.

Après tout, elle avait fui l'Angleterre pour les mêmes raisons que celles qui poussaient Isabel à refuser de quitter son île. Ni l'une ni l'autre n'avait envie d'être exhibée comme une bête de concours et vendue à la foire au mariage. Mais à présent, Sophia comprenait que Gray n'avait pas en tête de s'attirer les faveurs de la bonne société, mais bel et bien d'offrir le meilleur à une sœur tendrement aimée. Et elle ne pouvait s'empêcher de se demander si ses parents n'avaient pas été mus par un même désir. Leur obsession de se hisser au sommet de l'échelle sociale avait-elle été guidée par leur amour pour elle ?

C'était possible. Elle ne le saurait jamais.

— Mademoiselle Grayson, s'il vous plaît, faites-moi une promesse. Après la journée de demain, allez voir Gray et dites-lui...

Sophia s'interrompt. Elle comptait dire : « Dites-lui ce que vous venez de me dire ; parlez-lui de vos rêves et de vos espoirs. Et écoutez-le. Laissez-le vous expliquer ce qu'il veut pour vous, pour toute votre famille. »

Mais en vérité, Gray n'avait besoin d'entendre qu'une chose - et le reste irait de soi. Ces mêmes mots que ceux qui auraient pu tout changer pour elle.

— Dites-lui que vous l'aimez, reprit-elle. Il a besoin de l'entendre.

— Je le ferai.

— Il faut me le promettre.

Isabel sourit.

— Je vous le promets.

— Bien.

Sophia serra la main de la jeune fille avant de la lâcher. Et tandis que le crépuscule cédait la place à la nuit, un profond soulagement l'envahit. Grâce à cette promesse, elle était certaine que tout se passerait bien le lendemain. Il suffisait que Gray sache que sa sœur l'aimait d'un amour inconditionnel.

Et maintenant, il ne restait plus à Sophia qu'à faire en sorte que Gray vive assez longtemps pour se l'entendre dire.

À l'aube, Gray comprit qu'il était un homme mort. D'une façon ou d'une autre.

Il avait arpenté sa cellule toute la nuit, ses pensées tournant dans sa tête au rythme de ses pas. Elle était partie, il le savait. Il le sentait.

Pour l'heure, il était encore en son pouvoir de retrouver sa trace grâce aux bateaux, aux hommes et à l'argent dont il disposait.

En revanche, un homme mort ne disposait pas de telles ressources. Que faire ? Il pouvait plaider sa cause dans l'espoir de défendre sa peau. Moralement, légalement, il était dans son droit, mais si Fitzhugh était résolu à faire de lui un exemple, les faits n'auraient que peu d'importance. Son destin était scellé, et, par conséquent, ceux d'Isabel, de Jacob et de Joss. Pouvait-il jouer l'avenir de toute sa famille en tentant de recouvrer la liberté dans l'espoir de retrouver une femme dont il ne savait rien ?

Il s'accroupit près de son frère qui dormait, et le secoua doucement.

— *Joss. Joss !*

Ce dernier s'étira, puis se frotta les yeux.

— Mmm ? Qu'y a-t-il ?

— Je veux que tu m'écoutes attentivement. J'ai passé la nuit à réfléchir. Quand nous serons auditionnés, tout à l'heure, je veux que tu me laisses parler.

— Comme si j'avais le choix, bougonna Joss. De toute façon, je ne m'attends pas qu'on nous accorde suffisamment de temps pour faire de longs discours. N'espère pas t'en sortir grâce à quelques belles paroles.

— Je n'espère plus me sortir de quoi que ce soit. C'est ta peau que je vais essayer de sauver. Je suis sérieux, Joss. Ne dis pas un mot. Tous les papiers sont prêts, en Angleterre. La société, la flotte... si je meurs, tu hérites de tout. Ce sont mes dernières volontés. Il y a aussi des fonds en fidéicommiss aux noms d'Isabel et de Jacob.

Gray se massa les tempes.

— J'ai fait établir tous les actes en même temps que les contrats qui font de nous des associés. J'espérais que tu signerais les papiers cette année.

— Je crois que je suis réveillé, maintenant, annonça Joss.

Puis, haussant les sourcils, il ajouta :

— Où veux-tu en venir, Gray ? Tu ne vas pas encore jouer les martyrs !

— Je ne peux pas prendre le risque que nous soyons pendus tous les deux, Joss. Qu'advierait-il d'Isabel et de Jacob ?

Gray se redressa et recommença à arpenter la cellule.

— Il faut que l'un de nous deux s'en sorte, pour eux. J'ai décidé de plaider coupable en échange de ta liberté et de celle de l'équipage. Je dirai que tu as tenté de me retenir d'aborder le *Kestrel*, mais que je t'y ai contraint. Du reste, tu n'es jamais monté à bord de ce navire, Joss. Il n'y a aucune preuve contre toi. Alors tais-toi et laisse-moi faire.

— Tu me demandes de jouer les imbéciles ? De me faire passer pour le pauvre nègre incapable de réfléchir par lui-même ?

Joss s'assit, jambes repliées, les bras autour des genoux.

— C'est ce que tu veux, Gray ?

— Non ! s'écria Gray qui s'immobilisa.

Puis, regardant son frère dans les yeux, il reprit :

— Enfin, si. C'est exactement ce que j'attends de toi.

Joss fixa le sol un moment. Puis il secoua lentement la tête.

— Non.

— Comment ça, non ? Tu ne peux pas dire non !

— Je t'assure que si. Il me semble que c'est précisément ce que je viens de faire.

Joss se leva en époussetant son pantalon.

— Tiens, je vais même recommencer. Non.

— Tu préfères être pendu ?

En deux enjambées, Gray traversa la petite cellule pour se planter devant son frère.

— Joss, tu as un enfant qui a besoin de toi. Une sœur qui a besoin de toi. Et même un frère qui a besoin de toi ! J'ai besoin que tu t'occupes d'eux à ma place.

— Pas question.

— Bon sang, je n'aurais jamais imaginé que tu serais assez égoïste pour faire passer ta fierté avant la sécurité de ton propre fils !

— Ce n'est pas seulement ma fierté que tu me demandes de piétiner. C'est aussi ma dignité d'être humain, nom de nom ! Je préfère que Jacob soit l'orphelin d'un pirate plutôt que le fils d'un esclave !

— Tu n'as jamais été un esclave.

— Tu sais très bien ce que je veux dire. Je veux que mon fils fasse son chemin dans la vie grâce à son intelligence et à son courage. Quel exemple vais-je lui donner si je jure devant Dieu et les hommes que je ne suis pas responsable de mes propres actes ?

Gray pivota sur ses talons et se dirigea vers l'angle opposé de la cellule. S'appuyant d'une main contre le mur, il enfouit le visage dans l'autre, et tenta de réfléchir.

Joss et sa fierté ridicule ! Il fallait le convaincre, d'une façon ou d'une autre. Ils ne pouvaient mourir tous les deux. Gray ne le permettrait tout simplement pas. La seule idée de savoir Isabel et Jacob seuls au monde lui était insupportable.

Joss se racla la gorge.

— Voilà des années que tu essaies de diriger ma vie, Gray. Puisque tu es d'humeur à te sacrifier, fais-moi une faveur. Pour une fois, laisse-moi prendre mes décisions seul.

Joss avait parlé d'un ton si plein de colère que Gray se raidit.

— Qu'est-ce que c'est censé signifier ?

— Tu ne m'as jamais donné le moindre choix dans toute cette histoire. Tu as vendu ma maison sans me demander mon avis ; tu m'as forcé à prendre la mer. Tu savais que j'avais l'intention de m'établir ici après... après la naissance de Jacob, mais tu m'as de nouveau contraint à repartir avec toi. Alors si je dois mourir, laisse-moi au moins marcher seul vers ma tombe.

À présent, c'était au tour de Gray d'être en colère.

— Tu adores naviguer, Joss, je le sais, fit-il en se retournant. Du moins, tu aimais cela avant que Mara meure en emportant avec elle le meilleur de toi.

Il vit son frère tressaillir à la mention de son épouse. Tant mieux. Il était temps de regarder les choses en face.

— Nous avons des projets, Joss. Nous devons être associés. C'est toi qui es revenu sur ta parole, qui as décidé que tu préférerais gratter la terre et qui as cédé à cette idée stupide d'Isabel.

— Ce n'est pas une idée stupide.

— Allons, une coopérative sucrière ? ricana Gray. Vous serez en faillite avant la fin de la

première année ! Comment Jacob respectera-t-il son père, un pauvre métayer ? Comment quiconque te respectera-t-il ?

— J'ai une meilleure question. Pourquoi mon propre frère ne me respecte-t-il pas ? Pas une fois tu ne m'as fait confiance pour prendre mes propres décisions.

— Parce que tu ne prends que des décisions stupides !

Joss lui décocha un regard glacial. Puis, après avoir pris une lente inspiration, il répliqua :

— Non, ce n'est pas pour cette raison. Si tu me contrains à une vie dont je ne veux pas, c'est pour apaiser ta culpabilité. Parce que tu es le fils légitime, et moi le bâtard. Parce que tu es blanc, et moi noir.

— Bon sang, Joss, c'est parce que nous sommes frères ! Cesse de réduire tous nos différends à cette question ! Tu es mon frère cadet, et c'est mon devoir de prendre soin de toi.

Gray se passa les mains dans les cheveux.

— Nous avons passé de sacrés bons moments, pendant nos années de corsaires. Jusqu'à la mort de Mara, tout allait bien entre nous. Nous avons des projets. Ensuite, tu es revenu sur ta parole et tu m'as accusé de tous les maux. Est-ce donc si terrible de vouloir le meilleur pour toi et pour notre famille ?

Joss soupira.

— Non, ça ne l'est pas.

— Dans ce cas, pourquoi es-tu en colère contre moi ? Parce que je suis parti avec tout notre argent ?

— Parce que tu es parti tout court, grommela Joss en se dirigeant de l'autre côté de la cellule. Quand Mara est morte, j'ai vécu un enfer. Cela n'a pas non plus été facile pour Isabel. Elles étaient très proches. Isabel et moi n'avions aucune envie de quitter la seule maison que nous ayons jamais eue pour émigrer à Londres. Peux-tu honnêtement nous le reprocher ? Nous avons du chagrin. Nous avons besoin de toi, Gray. J'avais besoin de toi. Quand je pense à toutes tes histoires à propos de ce qui était le mieux pour la famille ! Ta famille avait besoin de toi, et tu es parti.

Gray le fixa, et déglutit péniblement.

— Je savais que c'était dur pour toi. Tu ne comprends pas que j'en étais malade, de te voir fou de douleur ? Il n'y avait rien que je puisse faire. Rien, sauf m'occuper de notre avenir, nous trouver un foyer. Je m'y suis peut-être mal pris, mais cela ne signifie pas que j'étais indifférent à ta souffrance.

— Je sais, dit Joss en se frottant le visage. Je sais.

— Vraiment ?

Gray attendit que son frère lève les yeux.

— Joss...

Sa voix se brisa. Il reprit :

— Les années auront beau passer, tu seras toujours mon petit frère. Tant qu'il me restera un souffle de vie, je ne permettrai pas qu'on te pendre. Ne me demande pas cela.

— En revanche, toi, tu as le droit de tout exiger de moi ? Tu n'es pas le seul qui soit capable

d'affection fraternelle, tu sais.

Traversant la cellule, Joss vint se planter devant Gray.

— Quoi qu'il arrive, ce ne sera pas ta faute, tu comprends cela ?

Puis, posant la main sur l'épaule de Gray, il continua :

— Je sais que tu as toujours fait de ton mieux pour moi, à ta façon insupportable et arrogante. Tu as été un bon frère, Gray. Et le meilleur des amis.

Gray lâcha un juron. Il détourna les yeux, puis regarda de nouveau Joss.

— Je te préviens, mon vieux, si tu continues ainsi, je vais te prendre dans mes bras.

Joss s'esclaffa.

— Après un tel discours, je serais sacrement déçu que tu ne le fasses pas !

Gray serra son frère contre lui d'un geste un peu bourru. Joss lui donna quelques tapes dans le dos.

— Et qu'est-ce que c'est ces discours sur la mort, d'ailleurs ? plaisanta Joss, les yeux humides. Nous avons déjà risqué mille morts. Je pense que notre dernier jour n'est pas encore arrivé. Wilson peut trouver une idée. Isabel peut réaliser un miracle...

— Possible.

Gray laissa échapper un long soupir et se laissa glisser le long du mur jusqu'à ce qu'il se retrouve assis, les jambes tendues devant lui. Joss l'imita.

— Je suis sérieux, Gray. Ne parlons plus de pendaison ni de noble sacrifice. Essaie d'être un peu optimiste. Tu ne dois pas seulement vivre pour Isabel, Jacob et moi. Je connais également une jeune beauté qui aurait le cœur brisé de te voir pendu.

— Il y a partout dans le monde des beautés qui auraient le cœur brisé de me voir pendu, répliqua Gray avec flegme, mais la seule qui compte à mes yeux est partie.

— Tu n'en sais rien.

— Allons donc ! Quand je pense qu'elle jurait m'aimer... Quel naïf j'ai été de la croire !

— Est-ce donc si difficile à croire ? Ce n'est pas comme si elle était la seule.

— Ce que tu es bête, maugréa Gray.

Il appuya la tête contre le mur de pierre et regarda la petite fenêtre. Il apercevait des tranches de ciel d'un bleu lumineux entre les barreaux de fer rouilles. Cela faisait mal aux yeux, mais c'était encore préférable à l'obscurité.

— Tomber sous le charme d'une femme, maintenant... moi qui ai soigneusement évité l'amour toute ma vie !

— Évité l'amour ? répéta Joss. Je dirais au contraire que tu t'es donné un mal fou pour le chercher à travers tout le globe.

Gray réfléchit à ces paroles. Dieu qu'il détestait quand Joss avait raison !

Au fond, c'était aussi bien qu'elle soit partie. Il savait ce qu'il avait à faire aujourd'hui. Cela n'aurait été que plus difficile si elle avait été là. Pourtant, comme toujours, il regrettait ce qu'il n'avait pas fait. Ce qu'il n'avait pas dit.

— Je ne lui ai jamais dit que je l'aimais, lâcha-t-il. Quel imbécile ! Pas étonnant qu'elle soit partie... Bien sûr, je le lui ai fait comprendre de toutes sortes de façons, mais jamais je n'ai prononcé les paroles.

— C'est donc si difficile à dire ?

— Oui, mais... Je ne sais pas. Ça ne devrait pas.

Gray secoua la tête.

— Tu vois, ce petit mousse de quinze ans a eu le courage de déclarer devant tout l'équipage ce que je n'ai pas pu me résoudre à murmurer dans l'obscurité. Ce Davy Linnet fera un remarquable officier. Il a plus de cran que nous.

Joss ricana.

— Parle pour toi.

Gray éclata de rire. Bon sang, Joss allait lui manquer ! Il espérait que son frère lui pardonnerait un jour la trahison qu'il s'appêtait à commettre. La dernière.

— Joss, reprit-il d'une voix nouée par l'émotion. Je t'aime. Quoi qu'il arrive, je veux que tu le saches.

Joss posa le coude sur l'épaule de son frère.

— C'est agréable à entendre, mais je le savais déjà. Je n'ai jamais eu le moindre doute, en fait. Et je suppose qu'elle aussi, elle sait que tu l'aimes. Tu trouveras bien l'occasion de le lui dire.

Que répondre à cela ? se demanda Gray. Il ne lui restait plus que quelques jours à vivre dans ce monde, et il n'avait aucun espoir de la revoir dans l'autre. Cependant, pour Joss, il devait maintenir un optimisme de façade.

— Et supposons que je la retrouve ? Si je lui dis que je l'aime et qu'elle s'en va quand même ?

— Alors là, je ne sais pas quoi te dire. En amour, il n'y a aucune garantie. Je sais mieux que personne combien il peut être fragile.

Gray tressaillit, sachant que Joss faisait allusion à Mara. Ce dernier resta silencieux un instant, puis reprit à voix basse :

— Tu ne la garderas peut-être pas toute ta vie, mais tu ne regretteras pas d'avoir essayé. J'en suis sûr.

Gray sentit ses yeux le picoter. Renflant, il détourna le regard et chercha une réplique drôle et percutante. Joss lui épargna cet effort.

— Cette fille est amoureuse de toi, Gray. Nous allons sortir d'ici, et je te parie cent souverains contre un que Sophia t'attendra.

— Sophia ? répéta Gray, interdit. Elle s'appelle Sophia ?

Joss se mit à rire.

— J'en étais sûr. Tu ne le savais pas.

— Mais...

Gray se gratta la nuque.

— Comment se fait-il que tu le saches, toi ? Depuis quand connais-tu son prénom ?

Joss haussa les épaules, l'air sérieux.

— Depuis hier.

Devant le silence atterré de Gray, il rit de nouveau.

— Quand tu as baissé ton pantalon pour pisser. C'est peint sur tes fesses.

Chapitre 27

— L'*Aphrodite* nous a hélés, alors nous nous sommes approchés. Nous avons amené la grand-voile pour parler avec eux. Avant que mon officier ait seulement annoncé notre port d'origine, cet homme...

Mallory tendit un doigt accusateur en direction de Gray.

— ... a tiré au canon sur le grand mât. Il suffit de voir mon bateau pour en avoir la preuve.

Le juge Fitzhugh hocha la tête avec gravité.

— Poursuivez.

Gray grinça des dents. À ce rythme, ils n'auraient pas besoin de le pendre. L'effort qu'il devait fournir pour tenir sa langue face aux mensonges de cette fouine de Mallory le tuerait probablement avant.

Il devait garder son calme. Une querelle ne servirait à rien. Qu'il se balance au bout d'une corde ou qu'il explose de rage, le résultat serait le même. Tout s'achèverait ici. Dans cette salle étouffante, avec ses lambris usés et son odeur de moisissure - cette salle où il avait été si souvent récompensé pour ses innombrables prises de guerre. Il songea aux marchands qui avaient eu la malchance de croiser la route de l'*Aphrodite*, et à qui il devait sa fortune. Il avait vendu son âme dans cette cour. Par un curieux retournement du destin, sa vie aussi allait se négocier ici.

— Ensuite, il a abordé le *Kestrel*, enchaîna Mallory en louchant vers Gray.

Sous la table, ce dernier serra les poings.

— Il était avec ses hommes. Il m'a fait ligoter, a pris les commandes du *Kestrel* et a pillé ma cargaison.

Fitzhugh arqua un sourcil.

— Tout cela sans la moindre provocation de votre part ?

— Pas la moindre.

Gray serra les poings à se faire craquer les phalanges. Dans son dos, les équipages de l'*Aphrodite* et du *Kestrel* protestèrent. D'un regard par-dessus son épaule, il leur imposa le silence.

Assis à côté de lui, Joss donna un petit coup de coude à M. Wilson.

— Ce salaud ment. Parlez-lui donc de l'orage, mur-mura-t-il. Et de l'incendie. Et du rhum.

— Non, intervint Gray à voix basse. Il ne fera que raconter d'autres mensonges. Et de toute façon, ce tribunal ne recherche pas la vérité. Pas plus qu'à l'époque où nous ramenions des

bateaux pris à l'ennemi. Les juges de cette cour ne s'intéressent qu'au profit.

— Mais il n'y en a pas, en l'occurrence, répliqua Joss.

— Si, répondit Gray. Il ne s'agit pas seulement d'un bateau.

Ayant fini d'interroger Mallory, le juge se tourna vers Gray.

— Monsieur Grayson, veuillez vous lever, je vous prie.

— Joss, chuchota Gray, je n'aurais pas dû t'obliger à me suivre. C'est ma faute si tu es ici, mais je vais réparer cela. Prends l'argent, fais-en ce que tu veux pour être heureux. Vends la flotte, plante de la canne à sucre...

— Qu'est-ce que tu mijotes ? siffla Joss. Ne fais pas de bêtise, Gray !

— Monsieur Grayson, répéta Fitzhugh avec impatience. Levez-vous !

— Je ne fais pas de bêtise, souffla Gray à son frère. Pour une fois, j'essaie de me conduire correctement.

Repoussant sa chaise, il se mit debout. A présent, son regard était au même niveau que celui du juge assis sur son estrade.

Fitzhugh ne devait pas être beaucoup plus vieux que Joss. Le teint maladif, de constitution chétive, il transpirait abondamment sous sa perruque. À l'évidence, le climat tropical ne lui convenait pas. Il ressemblait à un gamin déguisé en adulte. Un gamin qui aurait été plus souvent qu'à son tour le souffre-douleur de ses camarades. Sans doute pour tenter de se vieillir, ou de paraître plus sage, il prenait des poses sévères qui étaient presque caricaturales. Cependant, c'était la lueur dans son regard qui amusait le plus Gray. Un mélange d'espoir, de peur et de respect. Le petit juge avait forcément entendu parler de lui, car ses exploits en tant que corsaire en avaient fait une gloire locale.

Cependant, la crainte qu'il inspirait à Fitzhugh ne tournerait pas à son avantage, il le savait. Elle risquait au contraire d'accentuer le désir de vengeance du juge. Gray devait représenter l'équivalent adulte des petites brutes qui l'avaient terrorisé à l'école, autrefois. Pour Fitzhugh, l'occasion de prendre sa revanche était trop belle pour qu'il la laisse passer.

Dans le seul but de le provoquer, Gray parla le premier.

— J'ai cru comprendre qu'il ne s'agissait que d'une audition informelle, dit-il. Cette cour n'est pas mandatée pour juger un cas de piraterie.

Derrière ses lunettes, Fitzhugh fonça les sourcils.

— Elle l'est, monsieur Grayson, avec l'accord du gouverneur.

— Lequel serait fort contrarié de devoir faire le voyage depuis Antigua sans raisons suffisantes.

Après quelques instants d'hésitation, Fitzhugh répondit :

— C'est précisément ce à quoi nous allons nous appliquer aujourd'hui, monsieur Grayson. Établir des raisons suffisantes.

Le juge se renfrogna, et Gray faillit éclater de rire. En dépit de toutes ses simagrées, Fitzhugh avait déjà cédé le contrôle du débat à Gray.

Adoptant une attitude nonchalante, Gray demanda, un sourire aux lèvres :

— Votre visage m'est familier, monsieur Fitzhugh. Ne nous serions-nous pas rencontrés à

Oxford ?

Le juge toussota.

— J'en doute.

— Ah, vous n'êtes pas d'Oxford. De Cambridge, alors ?

— Edimbourg.

— Oh, Edimbourg ! Je suppose que maintenant que la guerre est finie, l'amirauté est moins exigeante en matière de recrutement.

Gray continua de l'étudier.

— Il n'empêche, vous ne m'êtes pas inconnu. Nous serions-nous croisés à Londres ? Au White's, peut-être ?

— Non.

Fitzhugh pinça les lèvres.

— Non pas que cela ait un quelconque intérêt, monsieur Grayson, mais je suis certain que nous n'avons jamais été présentés.

— Donc, vous n'êtes pas membre du White's ? Dommage. Ma foi, je vous aurai confondu avec quelqu'un d'autre.

Il vit le juge rougir.

— Quoi qu'il en soit, reprit Gray, j'ai entretenu d'excellentes relations avec tous vos prédécesseurs ces dernières années, et je ne vois pas pourquoi il en serait autrement avec vous. Je suis certain que nous pouvons parler en gentlemen, étant donné que ceci est une audition informelle.

— En fait, ceci est...

— Je comprends bien votre embarras, monsieur Fitzhugh. D'énormes sommes d'argent ont changé de mains dans ce tribunal. Il y avait une certaine effervescence, pendant la guerre. Un juge avait vite fait de se bâtir une réputation, et je ne parle pas de sa fortune. À présent... Quel genre d'affaires jugez-vous ? Querelles de voisinage ? Contentieux d'assurances ? Difficile de se distinguer avec cette sorte de cas. Vos supérieurs risquent fort de vous oublier complètement. Vous pourriez bien demeurer à ce poste jusqu'à la fin de vos jours.

Le juge affichant une expression chagrinée, Gray ajouta :

— Oh, mais ne désespérez pas ! Avec un peu de chance, une bonne fièvre vous emportera avant que vous ne périssiez d'ennui.

Des rires fusèrent dans l'assistance. Fitzhugh dut donner plusieurs coups de maillet pour obtenir le silence.

— Monsieur Grayson, vous êtes accusé de piraterie, un crime passible de pendaison. Épargnez-nous vos discours et permettez-moi de vous poser quelques questions.

— Si je suis condamné d'avance, à quoi bon faire semblant de respecter la procédure ?

Quand la nouvelle salve de rires se calma. Gray s'approcha de l'estrade. Le juge lui décocha un regard vibrant de mépris. Tant mieux. À présent, il devait être impatient d'avoir sa peau.

— Je sais ce que vous voulez, Fitzhugh, murmura Gray de façon à n'être entendu que de lui

seul. Et je vais vous le donner. Je suis prêt à plaider coupable de tout ce dont vous voudrez m'accuser. Vous pourrez bâtir votre carrière sur ma tombe, réclamer votre promotion et retourner en Angleterre, encore que je doute qu'ils vous accepteront au White's. En revanche, vos questions et vos accusations ne concernent que moi, et moi uniquement. Nous nous comprenons bien ?

— Vous plaidez coupable. De piraterie.

Gray hocha la tête.

— Je veux même bien en rajouter si cela peut vous faire plaisir. Au bout du compte, vous l'aurez, votre pendaïon. Mais vous n'en aurez qu'une. Une fois que j'aurai reconnu mes crimes, vous déclarerez cette « audition informelle » terminée et, à part moi, tout le monde sortira libre d'ici.

Fitzhugh sourit.

— Entendu.

— Je veux votre parole. Et si vous la trahissez, je fais le serment solennel de vous pourchasser jusqu'en enfer.

— Vous avez ma parole. Ai-je la vôtre ?

Gray lui décocha un sourire insolent.

— Parole de gentleman.

Puis, s'écartant de l'estrade, il s'adressa à l'assistance :

— Toutes les déclarations du capitaine Mallory sont exactes.

Des cris de protestations s'élevèrent des rangs des deux équipages. Fitzhugh donna des coups de maillet sans succès jusqu'à ce que, d'un simple geste, Gray obtienne le silence.

Ce n'est qu'au prix d'un effort surhumain qu'il parvint à ignorer le regard de Joss, où se lisait clairement le sentiment d'avoir été trahi.

— J'ai hélé le *Kestrel* en tant que vaisseau ami. Je l'ai abordé sans permission. J'ai pris le commandement de son équipage. J'ai abattu son mât d'un coup de canon. Et j'ai détruit une bonne partie de sa cargaison, énuméra Gray en comptant sur ses doigts. Tout cela est vrai. Si cela fait de moi un pirate, alors j'en suis un.

Dans le brouhaha qui suivit, il enchaîna en haussant la voix :

— Et ni moi ni l'honorable M. Fitzhugh...

Il balaya la salle d'un regard éloquent.

— ... ne voulons entendre la moindre contradiction. Me suis-je bien fait comprendre ?

Il regarda ses hommes dans les yeux tour à tour - O'Shea, Quinn, Levi, Stubb, Davy, et tous les autres - jusqu'à ce qu'il soit certain qu'ils avaient bien entendu et étaient résolus à obéir.

Pendant tout ce temps, il garda les mâchoires serrées, les épaules droites, le regard ferme.

Il ne cilla même pas. Il ne serait pas pendu avant plusieurs semaines, aussi n'eut-il aucun mal à afficher un air bravache.

Il tremblerait plus tard. Quand il serait seul. Puis il se tourna vers l'estrade.

— Et maintenant, monsieur Fitzhugh, vous avez votre pirate. Pouvons-nous conclure cette

audition ?

— Oui, eh bien...

Fitzhugh toussota.

— A la lumière de vos déclarations, monsieur Grayson, lesquelles sont corroborées par les comptes rendus du capitaine Mallory et de votre second, M. Brackett, je considère que les charges sont suffisantes pour vous inculper pour acte de piraterie, lequel constitue un crime contre la Couronne passible de pendaison. Les dispositions seront prises pour votre procès.

Un silence pesant tomba sur l'assistance, seulement troublé par les ricanements de Mallory.

— Quand je te verrai te balancer au bout d'une corde, Grayson, j'applaudirai !

— S'il doit être pendu, alors moi aussi, déclara soudain Joss en se levant.

Gray fusilla son frère du regard.

— Joss, non !

— Je suis le capitaine de l'*Aphrodite*, reprit Joss, dont la voix retentit dans la vaste salle. Je suis donc responsable des actes de ses passagers et de son équipage. Si Gray est un pirate, alors je le suis également.

Le cœur de Gray se serra. Maintenant, ils allaient mourir tous les deux, son idiot de frère et lui !

Joss se dirigea vers le milieu de la salle, les boutons de cuivre de son manteau de capitaine scintillant comme il traversait un rayon de soleil.

— Seulement, poursuivit-il, je veux un vrai procès. Je veux être entendu. Je veux que les preuves soient examinées avec soin : les livres de bord, l'état des bateaux, les déclarations de mon équipage... Si vous voulez pendre mon frère, vous devrez trouver une raison de me pendre moi aussi.

Sous sa perruque, Fitzhugh arquait un sourcil.

— Avec plaisir, répliqua-t-il.

— Et moi aussi ! déclara une voix.

Gray ravala un grondement en reconnaissant celle-ci. Il n'avait pas besoin de se retourner pour savoir que Davy Linnet venait de se lever. Ce brave et stupide gamin !

— Si Gray est pirate, je le suis aussi, reprit Davy. Je l'ai aidé à diriger et à allumer le canon, je le jure devant Dieu. Si vous le pendez, vous devrez me pendre également.

— Et moi aussi, fit une autre voix.

Oh, non ! O'Shea, à présent ?

— Je suis monté à bord du *Kestrel*. J'ai pris le timon et j'ai aidé à ligoter ce salopard.

D'un coup de menton, l'Irlandais désigna Mallory.

— Je suppose que cela fait de moi un pirate, aussi.

— Très bien, déclara Fitzhugh, dont le regard brillait d'une joie mauvaise. Quelqu'un d'autre ?

Près d'une fenêtre, Levi se mit debout. Son ombre obscurcit toute la pièce.

— Moi, dit-il.

— C'est maintenant, Levi ? bougonna Gray. Sept ans sous mes ordres sans articuler un foutu mot, et c'est maintenant que tu te décides à parler ?

Nom de nom ! Voilà que tout l'équipage était debout, à présent ! Poing levé, maudissant Mallory, prenant la défense de Gray, ils se disputaient à présent pour savoir lequel d'entre eux était le pirate le plus sanguinaire ! Le spectacle de tant de loyauté lui aurait réchauffé le cœur si ces hommes ne se condamnaient à une mort certaine.

— Vous voyez ? claironna Brackett. Je vous l'avais dit. Ce n'est qu'une bande de pillards sans foi ni loi !

Fitzhugh frappa de son maillet à plusieurs reprises.

— Silence ! Silence, s'égosilla-t-il, ou je fais évacuer la salle !

Dans le brouhaha général, il y eut une brève pause pendant laquelle chacun parut reprendre son souffle avant de continuer de plus belle. Bondissant sur ses pieds, le juge lança son maillet au hasard dans l'assistance, ce qui se révéla plus efficace que n'importe quel ordre. Mallory poussa un hurlement de douleur, et tous les regards convergèrent vers lui.

— Quiconque, éructa Fitzhugh, la perruque de travers, déclarera avoir participé à l'abordage du *Kestrel* sera inculpé d'acte de piraterie et condamné à mort. Je vous ferai tous pendre, bande de misérables pouilleux !

C'était le moment ! songea Sophia. Serrant une dernière fois la main de Mlle Grayson, elle pénétra dans la salle du tribunal.

Puis, d'une voix haute et claire, elle déclara :

— Dans ce cas, vous devrez me pendre aussi.

Un silence incrédule accueillit sa déclaration ? On n'entendit plus que le chuchotis de sa robe de soie tandis qu'elle se dirigeait vers le centre de la salle.

Comme cela lui avait manqué ! Faire une entrée remarquée.

Lissant sa jupe rose d'une main gantée, Sophia se fraya un passage dans l'allée entre les bancs. Elle se félicitait, à présent, d'avoir gardé une place dans ses malles pour cette robe. L'extravagance et la beauté pouvaient s'avérer fort utiles dans des situations d'urgence telles que celle-ci.

Elle sentait les regards des hommes peser sur elle tandis qu'elle s'avançait, le menton levé, le dos droit. C'était tentant de répondre à ses amis d'un sourire chaleureux, mais elle se l'interdit. Elle devait garder ses rougissements de débutante savamment dosés pour le seul homme qui comptait.

Le petit bonhomme à la perruque de travers qui la fixait avec des yeux ronds.

— Votre Honneur, le salua-t-elle d'une voix douce.

Retenant sa jupe d'une main, elle esquissa une élégante révérence.

— Qui... qui êtes-vous ?

Sophia comprit au premier coup d'œil que M. Fitzhugh ferait une proie facile. Jeune et falot, sans séduction aucune, excessivement mal à l'aise. Aucune expérience auprès des femmes, et encore moins de confiance en soi. Elle n'en ferait qu'une bouchée. À la différence que, cette fois, elle n'avait pas l'intention de tromper qui que ce soit.

Ce jour était celui où elle allait enfin révéler la vérité.

— Je suis Mlle Sophia Jane Hathaway ; je viens du Kent. Et d'après ce que j'entends, il semblerait que, moi aussi, je sois un pirate.

— Vous, mademoiselle ?

Sophia fit courir sa main à la lisière de son décolleté.

— N'avez-vous pas déclaré que quiconque ayant participé à l'abordage du *Kestrel* serait pendu pour piraterie ?

La pomme d'Adam du juge monta et descendit, puis il hocha la tête. Tout en caressant sa gorge d'un geste faussement distrait, Sophia s'exclama :

— Mon Dieu ! Alors vous allez devoir me pendre, moi aussi. Peut-être mon exécution ne fera-t-elle pas progresser votre carrière aussi efficacement que celle d'autres personnes, mais cela n'a aucune importance en regard de la recherche de la justice. Ai-je raison, Votre Honneur ?

— Pas du tout, dit-il, alors même qu'il acquiesçait d'un hochement de tête.

Puis, s'arrachant avec difficulté à la contemplation du décolleté de Sophia, il reprit :

— Euh... Je veux dire...

Sophia fronça les sourcils.

— Je présume que vous allez devoir m'interroger pour recueillir mon témoignage ?

— O... Oui.

Comme il gardait le silence, elle suggéra :

— Peut-être devrais-je simplement commencer par le commencement ?

— Excellente idée, répondit-il avec un soupir de soulagement.

— Très bien.

Ce n'est qu'à ce moment qu'elle s'autorisa un regard en direction de Gray. Elle s'était jusqu'à présent interdit de se tourner dans sa direction, quand bien même sa présence l'attirait tel un aimant depuis qu'elle était entrée dans cette salle. Elle savait exactement où il se trouvait, et de combien de degrés elle devrait tourner la tête pour croiser son regard.

Ce qu'elle n'avait pas prévu, c'est le mal qu'elle aurait à se détourner ensuite. D'innombrables émotions se bousculaient dans ses yeux en plus des interrogations et des accusations - colère, peur, espoir...

La vision de Sophia se brouilla. « Non ! s'exhorta-t-elle. Tu auras toute ta vie pour pleurer. »

Ravalant ses larmes, elle fit de nouveau face au juge.

— Le récit que M. Grayson vous a donné des événements est exact, mais incomplet.

Sortant un mouchoir brodé, elle s'en tamponna délicatement les paupières avant de le presser sur sa gorge.

— Permettez-moi, Votre Honneur, de porter à votre connaissance un certain nombre de faits. Pas toute la vérité, mais presque...

— Comme je vous l'ai dit, je m'appelle Sophia Jane Hathaway, bien que les messieurs présents dans cette salle me connaissent sous le nom de Jane Turner. Mon père, Elias

Hathaway, est un gentleman fortuné. J'ai voyagé sous une fausse identité, car j'ai quitté l'Angleterre sans son accord. Sans même qu'il le sache.

La culpabilité lui noua la gorge. Comme ses parents avaient dû s'inquiéter pour elle ! Peut-être la croyaient-ils morte à l'heure qu'il était ?

Derrière ses lunettes, le juge Fitzhugh plissa les yeux.

— Vous vous êtes enfuie ?

Elle hocha la tête.

— On m'avait fiancée à un homme que je n'aimais pas, voyez-vous.

À en juger par l'expression du pauvre Fitzhugh, il ne voyait pas du tout.

— On allait vous marier contre votre volonté, donc, vous vous êtes enfuie pour les Caraïbes, sans chaperon, avec l'aide de ces brigands.

Il adressa un regard mauvais à Gray.

— Je devrais peut-être ajouter l'enlèvement à vos chefs d'accusation.

— Oh, non ! Vous vous méprenez ! s'écria Sophia.

Elle se mordit la lèvre, indécise. Pourquoi dire la vérité était-il tellement plus compliqué que mentir ? À présent, elle était à peine capable d'expliquer comment elle était passée de « je ne peux pas épouser Toby » à « je dois embarquer à bord du premier bateau en partance pour Tortola ».

Sur le moment, elle était si désespérée que l'idée lui avait paru raisonnable. Elle se rendait compte maintenant qu'à sa place, n'importe quelle personne sensée aurait tout simplement rompu ses fiançailles.

Mais à cette époque, comme aujourd'hui, mentir avait paru infiniment plus facile qu'avouer la vérité.

— Je vous donne ma parole que ni le capitaine Grayson ni M. Grayson ne connaissaient ma véritable identité. Je leur ai fait croire que j'étais une gouvernante en route pour prendre un nouveau poste.

Elle s'approcha de l'estrade et, posant une main gantée sur le bord du bureau, se pencha vers le juge. Celui-ci tripota nerveusement sa perruque, à la fois embarrassé et flatté par cette soudaine proximité. Parfait.

D'une voix un peu haletante et pleine de respect, elle poursuivit :

— Votre Honneur, mon cœur me dit que vous êtes un homme d'une grande droiture morale et digne des plus hautes ambitions. Je crois que vous pouvez comprendre ceci : je désespérais de donner un sens plus élevé à mon existence. Je voulais connaître la vraie vie, trouver ma vraie passion.

— Et l'avez-vous trouvée, votre... euh, passion ?

— Oh, oui ! s'exclama-t-elle avec un sourire radieux. Grâce à M. Grayson.

Un murmure parcourut l'assistance. Sophia risqua un bref coup d'œil en direction de Gray. Il n'y avait plus ni questions ni accusations dans son regard. Juste une perplexité sans bornes. Et ce charme dévastateur qui le caractérisait...

Pour Sophia, tout était limpide, à présent. Elle avait voulu connaître la vraie vie... mais

comment était-ce possible, si elle continuait de fuir ? Il s'agissait de sa vie et de celle de personne d'autre. A elle d'écrire sa propre histoire.

— Votre Honneur, reprit-elle, puis-je vous parler de l'abordage du *Kestrel* ? J'ai tout vu depuis le pont de l'*Aphrodite*, ce jour-là.

Comme il hochait la tête, elle poursuivit :

— Un orage terrible venait d'éclater. Les nuages étaient aussi sombres que la mer. Alors que les deux navires allaient se croiser, un coup de tonnerre a retenti. Un éclair a frappé le grand mât du *Kestrel* et un incendie s'est déclaré à son sommet. N'écoutant que leur courage, M. Grayson et quelques-uns de ses hommes les plus braves sont montés à bord du *Kestrel*. Leur intention était d'aider l'équipage, en état de choc, en abattant le mât avant que les flammes atteignent le pont. Seulement, ils avaient très peu de temps, et avec ses cales pleines de rhum, le navire risquait d'exploser à tout moment.

M. Fitzhugh était suspendu à ses lèvres, mais son regard semblait irrésistiblement attiré par son décolleté.

— Et... ?

— M. Grayson a renvoyé tous les hommes, sauf M. Linnet.

Elle chercha ce dernier des yeux.

— À eux deux, ils ont abattu le grand mât à l'aide du canon du *Kestrel*, éteignant l'incendie en le faisant tomber dans l'eau.

— Remarquable, murmura le juge.

— N'est-ce pas ? renchérit-elle avec fierté. C'est l'acte de bravoure le plus extraordinaire que j'aie jamais vu. Ce jour-là, M. Grayson a sauvé de nombreuses vies. Y compris celle du capitaine Mallory, qui a maintenant l'audace d'accuser des innocents de piraterie pour ne pas avoir à céder son bateau.

Sophia se pencha davantage.

— Savez-vous, Votre Honneur, que le capitaine Mallory était prêt à refuser des soins médicaux à ses hommes blessés alors qu'il y avait un port à seulement quelques jours de route ? C'est pour cette raison que M. Grayson a pris le commandement du *Kestrel* et envoyé l'*Aphrodite* en avant avec les blessés. Si c'est là de la piraterie, alors cet homme est le pirate le plus honorable qui ait jamais vécu. Et comme j'ai rejoint l'équipage qui a pris le *Kestrel*, j'ai l'honneur de revendiquer moi aussi le titre de pirate.

— Vous avez rejoint l'équipage ? répéta le juge.

— Oui, en tant que coq. Il n'y avait pas assez d'hommes, comprenez-vous.

Sophia ôta un gant pour révéler sa main calleuse.

— Votre Honneur, je viens du meilleur monde. Je n'avais jamais accompli de telles tâches de ma vie, mais j'ai été heureuse d'apporter mon aide. Ma vie a changé le jour de cet orage. Je ne serai plus jamais la même.

« Et de plus de façons que vous ne le soupçonneriez », ajouta-t-elle en son for intérieur, amusée.

Elle se tourna vers Gray, qui arborait l'un de ces demi-sourires dont il possédait le secret. C'était un réconfort de constater qu'ils partageaient encore quelque chose, même si ce n'était

qu'une allusion qu'eux seuls pouvaient comprendre.

— Aujourd'hui encore, cet homme innocent est prêt à sacrifier sa vie pour sauver de la corde son frère et les équipages des deux navires. Le courage et la droiture de M. Grayson sont un exemple pour nous tous, conclut-elle en se tamponnant délicatement les paupières.

« Allons, semblait dire la petite moue amusée de Gray, n'en fais tout de même pas trop. »

— Un exemple ? répéta M. Fitzhugh, incrédule.

— Elle ment ! vociféra M. Brackett qui fendit la foule pour s'approcher de l'estrade. Cette fille est la catin de Grayson. Son histoire n'est qu'un tissu d'affabulations pour sauver la tête de son amant !

Le cœur de Sophia se serra. La foule semblait retenir son souffle. « S'il vous plaît, implora-t-elle en silence, ne m'interrogez pas à ce sujet. » C'était si bon d'être là, devant Gray, devant tous ces hommes, et de dire la vérité au monde entier. Allait-elle devoir nier son amour pour lui sauver la vie ? « S'il vous plaît, supplia-t-elle de nouveau, ne m'interrogez pas à ce sujet. »

— Mademoiselle Hathaway ? fit le juge en ajustant ses lunettes pour la scruter. Quelle est précisément la nature de vos relations avec M. Grayson ?

Sophia se tourna de nouveau vers Gray et ferma brièvement les yeux. « Je suis désolée », articula-t-elle en silence. Le visage indéchiffrable, il répondit d'un imperceptible hochement de tête. Il s'attendait qu'elle nie.

Et pourtant, elle devait dire la vérité. Elle n'avait pas le choix.

— Je l'aime.

Une lueur s'alluma dans les yeux de Gray. Une lueur d'approbation... et d'amour.

Le cœur de Sophia bondit dans sa poitrine. Ils s'aimaient, et le reste du monde pouvait bien aller se faire pendre.

— Je l'aime, répéta-t-elle, pour le seul plaisir de prononcer ces mots, et parce qu'ils reflétaient la vérité.

Ses paroles demeurèrent comme suspendues dans l'air moite. Profitant de la stupeur générale, Sophia s'empressa d'ajouter :

— Comme me l'ordonne mon devoir de chrétienne, Votre Honneur. « Aimez-vous les uns les autres ! » Affirmer que je ne l'aime pas serait non seulement un mensonge mais un sacrilège.

Le juge se gratta la perruque.

— Je vous dis qu'elle ment ! insista M. Brackett.

— Je dis la vérité, répliqua Sophia avec calme. Quelle raison aurais-je de mentir ?

D'un geste lent, elle remit son gant.

— En vérité, j'en suis venue à développer un vif attachement pour la plupart des hommes présents dans ce tribunal. Quiconque insinuerait que mon témoignage n'est motivé que par le désir de renouer des relations plus... personnelles avec M. Grayson serait dans l'erreur. J'estime cet homme, Votre Honneur, et je l'admire énormément. C'est un modèle d'honnêteté et de courage, et il a changé ma vie. Mais je n'ai pas l'intention de le revoir un jour en sortant de ce tribunal.

Gray bondit sur ses pieds.

— Vous ne voulez pas dire que...

D'un regard, Sophia l'arrêta.

— Si, monsieur Grayson, je veux dire que j'ai accompli ma mission ici.

Il lui décocha un regard si perplexe que c'en était émouvant.

— En quittant l'Angleterre, poursuivit-elle à l'adresse du juge, j'ai fait le vœu de ne jamais me marier et de consacrer ma dot à des œuvres de charité. Je dois hériter de vingt mille livres à ma majorité, c'est-à-dire dans quelques jours. Cette somme permettra le rachat de la plantation Eleanora à son actuel propriétaire, M. George Waltham, afin d'y établir une coopérative sucrière pour les esclaves affranchis.

— Une coopérative sucrière ? s'écrièrent d'une seule voix Gray et le juge Fitzhugh.

Là. À présent, Gray et Joss n'avaient plus de raisons de se quereller. Ils allaient pouvoir s'asseoir autour d'une table et discuter en toute sérénité de leur avenir commun. S'il était sans doute trop tard pour améliorer ses relations avec sa propre famille, Sophia n'avait pas le droit de laisser passer cette chance de venir en aide au clan Grayson.

— M. Wilson et Mlle Grayson vous fourniront toutes les preuves que vous voudrez sur ce point, expliqua Sophia.

Puis, repliant son mouchoir, elle ajouta :

— Quant à moi, je crains de devoir partir.

— Partir ? répétèrent de nouveau Gray et Fitzhugh comme un seul homme.

— Ma mission étant achevée, je dois retourner en Angleterre. Je n'ai versé qu'un acompte de six cents livres, voyez-vous ; le reste de la transaction doit s'effectuer à Londres. En outre, il faut que je retrouve les miens, bien que j'ignore comment ils vont m'accueillir. Après cette aventure, même mes plus proches amis me tourneront probablement le dos, en particulier les parents de M. Grayson.

Il fallait que celui-ci comprenne pourquoi elle devait partir.

— Quels parents ? demanda Fitzhugh.

— Comment, Votre Honneur, vous ne savez pas ? M. Grayson est le neveu de la duchesse d'Aldonbury, avec qui je joue aux cartes un mercredi par mois.

Elle glissa un regard prudent en direction de Gray.

— La petite-fille de la duchesse, lady Clementina Morton, est une amie d'enfance. J'ai eu l'honneur de séjourner plusieurs fois dans la demeure de la famille d'Aldonbury, mais c'est un plaisir que je n'aurai plus jamais. La duchesse est une dame de très haut rang, extrêmement influente, mais, hélas ! peu disposée à pardonner à son prochain. Si je nourrissais des ambitions personnelles, Votre Honneur, je prendrais grand soin de ne jamais la contrarier.

Le juge pâlit.

Jouant avec le cordon de son réticule, Sophia poursuivit :

— Ma réputation est désormais ruinée aux yeux de la société, mais ma conscience est en paix. Je vais maintenant rentrer chez moi et implorer le pardon de ma famille. Et si elle me rejette... Eh bien, je pourrai toujours devenir gouvernante.

Elle ressentit alors une immense satisfaction. La veille encore, elle avait envisagé de mentir une fois de plus, d'entrer dans ce tribunal en prétendant être une femme honnête et désintéressée, qui ne souhaitait que le bien de Gray. A présent, elle avait tout abandonné - sa fortune, sa réputation, son avenir - et elle avait dit la vérité. Non seulement pour sauver Gray, mais pour racheter ses propres fautes.

Qu'elle avait été stupide d'en vouloir au monde entier de ne pas voir la vraie personne qu'elle était derrière son personnage de riche et belle héritière !

En réalité, elle avait passé sa vie à se réfugier dans ses rêves et à se cacher derrière ses mensonges parce qu'elle ne croyait pas en elle-même, en sa propre valeur. Parce qu'elle avait peur.

Aujourd'hui, elle venait de tourner la page sur ce passé. Là, dans cette salle de tribunal, elle avait affirmé sa vérité. Le monde pouvait bien la rejeter, pour la première fois de sa vie, Sophia avait de l'estime pour elle-même.

Et pas le moindre regret.

Elle pivota lentement sur ses talons, laissant son regard s'attarder une dernière fois sur chacun de ses amis.

— J'embarque immédiatement pour Antigua, d'où j'espère prendre une frégate pour l'Angleterre.

Elle posa les yeux sur Gray.

— Ceci est donc un au revoir.

Gray hocha la tête. Bien sûr, maintenant qu'il savait tout, et qu'il comprenait que le passé de Sophia ne pouvait que nuire à sa famille, il la laissait partir.

— Adieu, donc. À moins que...

Elle se tourna vers le juge Fitzhugh et demanda en toute innocence :

— Mais vous n'aviez pas réellement l'intention de nous inculper pour acte de piraterie, n'est-ce pas ?

Le malheureux cilla, visiblement perdu. Sophia sourit d'un air entendu.

— C'est bien ce qu'il me semblait.

Chapitre 28

Que l'on se promène au parc ou que l'on traverse le globe, le retour semble invariablement plus court que l'aller. Sophia avait l'impression que le *Polaris* avait atteint le tropique en quelques heures, alors que plusieurs jours avaient passé. L'occasion n'avait pas fait l'objet de grandes célébrations. Les marins avaient chanté et fait passer une casquette pour recueillir une poignée de shillings, à laquelle Sophia avait participé en puisant dans sa bourse bien dégarnie.

Le *Polaris* n'était pas l'*Aphrodite*, ni même le *Kestrel*, ce qui convenait fort bien à Sophia. Dans l'atmosphère maussade qui régnait à bord de la frégate, les rares passagers à remarquer ses yeux larmoyants n'avaient rien d'autre à lui suggérer que des remèdes contre le rhume.

Si seulement il existait des remèdes contre les peines de cœur !

Sophia passait de longs après-midi sur le pont, à contempler la mer. Ce jour-là, les flots étaient bleu de Prusse, avec une touche de cobalt. La nuance qu'auraient reflétée les yeux de Gray s'il avait été là...

Chaque fois qu'une voile carrée apparaissait à l'horizon, une absurde bouffée d'espoir lui gonflait le cœur. Puis, lorsqu'elle découvrait qu'il ne s'agissait pas de l'*Aphrodite*, elle se reprochait ses larmes de déception.

« Il connaît la vérité, se rappelait-elle. Il a compris qui tu étais. Et il t'a laissée partir. »

Par chance, lorsqu'elle aperçut un bateau cet après-midi-là, son supplice fut de courte durée. Le navire était un clipper à voiles triangulaires. Toutefois, une certaine nervosité gagna l'équipage lorsque le bâtiment se rapprocha.

— On dirait qu'il nous poursuit, marmonna le second. Je n'aime pas ça.

— Quel pavillon arbore-t-il ? s'informa le capitaine.

— Je n'en vois pas, répondit l'officier en regardant dans sa longue-vue. Il est lourdement armé, mais il n'a pas l'air très chargé.

— Des pirates, maugréa le capitaine avant de lâcher une bordée de jurons.

Intriguée, Sophia s'approcha de la proue.

— Ils ont le vent pour eux, observa le second. Ils nous rattrapent. Je ne vois toujours pas de pavillon, mais je peux lire le nom du bateau. Attendez... Ah.

Il abaissa son instrument.

— Le Sophia.

Le cœur de Sophia manqua un battement. Non. Impossible. Ce devait être l'une de ces cruelles coïncidences que la vie nous réserve parfois.

— Dois-je sonner l'alarme, capitaine ? Préparer les canons ?

— Non ! cria Sophia.

Les deux hommes pivotèrent vers elle.

— Je... je crois que je connais ce bateau. Puis-je vous emprunter votre longue-vue ? ajouta-t-elle à l'adresse du second.

Puis, sans attendre, elle s'empara de l'instrument et le porta à son œil. Le braquant sur le navire, elle balaya lentement le pont. Il lui semblait apercevoir une silhouette. Une silhouette incroyablement imposante.

— Levi ! s'écria-t-elle. Et Quinn ! continua-t-elle en levant la longue-vue vers le gréement :

Soudain, un coup de canon retentit.

— Non ! hurla Sophia. Ne tirez pas ! Ce ne sont pas des pirates !

— Ce sont eux qui ont tiré, mademoiselle, l'informa le second. Capitaine, voulez-vous leur parler ?

— Que je le veuille ou non, grommela ce dernier, eux semblent résolus à nous parler. Amenez la voile et virez de bord.

La frégate commença à changer lentement de direction. Sophia fut prise d'un soudain vertige. Était-il venu la chercher ? Après tout, songea-t-elle en s'exhortant au calme, peut-être que Quinn et Levi avaient rejoint un autre équipage. Rien ne prouvait que Gray se trouvait à bord de ce clipper.

Le capitaine et son second se dirigèrent vers la proue, où se trouvait déjà un groupe de marins. Sophia leur emboîta le pas en hâte.

— Ohé ! appela un marin. Frégate anglaise Polaris, à dix jours d'Antigua, en route pour Portsmouth.

— Ohé vous-même ! tonna la voix rocailleuse d'O'Shea. Clipper Sophia, d'aucun pays en particulier pour le moment. À sept jours de Tortola, en route pour... pour ici. Le capitaine demande l'autorisation d'aborder.

Gray. Ce ne pouvait être que lui !

Les officiers du Polaris échangèrent des regards méfiants.

— Oh, pour l'amour du Ciel ! marmonna Sophia.

S'approchant du bastingage, elle mit ses mains en porte-voix et répondit :

— Autorisation accordée !

Sur l'autre navire, des exclamations fusèrent.

— C'est elle !

Sophia crut reconnaître la voix de Stubb.

Soudain, une silhouette traversa l'espace entre les deux bâtiments, suspendue à un cordage. Sophia se tourna vers le pont du Polaris et se fraya un passage entre les marins, pressée de le rejoindre. Son pied se prit dans un cordage, elle trébucha...

Et Gray la rattrapa.

Il portait toujours ses bottes de dandy, qui avaient connu des jours meilleurs. Pour raisons sentimentales, sans aucun doute.

— Là, murmura-t-il. Je te tiens.

Elle plongea les yeux dans son regard bleu-vert.

— Oh, Gray ! s'écria-t-elle en se jetant à son cou. Tu es là !

Oui, il était là. Plus solide, plus beau, plus rassurant que jamais. Elle enfouit le visage dans son cou et huma son odeur. Dieu qu'il lui avait manqué !

— Je suis là, souffla-t-il. Et cette fois, je n'ai pas l'intention de te laisser partir. Je croyais que tu bluffais, dans le tribunal.

Elle chercha son regard.

— Ce jour-là, je n'ai pas dit un mot qui ne soit vrai. Je ne supportais plus de te mentir, Gray. Et même si nous ne pouvons pas être ensemble, je n'imaginai pas te quitter sans t'avoir tout avoué.

— Qui a dit que nous ne pouvions pas être ensemble ?

— Ma réputation est en miettes, Gray. Si tu m'épouses, tous tes espoirs pour établir Isabel et donner un statut à ta famille seront réduits à néant.

Elle baissa les yeux.

— La seule solution, reprit-elle à voix basse, c'est que je devienne ta maîtresse. Si nous restons discrets, Isabel ne serait pas atteinte par le scandale.

Gray lui prit le menton et leva son visage vers le sien.

— Ne t'avise plus jamais de faire pareille suggestion, articula-t-il, le regard étincelant de passion. Tu seras ma femme, ou rien.

— Alors, je suppose que ce sera rien, fit-elle en baissant les bras.

— Tu ne t'imagines tout de même pas que je t'ai pourchassée à travers l'océan pour rien ?

— Enfin... et ta tante ? Tes relations ? Tes projets pour Isabel ?

Il secoua la tête.

— Les projets de ma sœur se réduisent à s'occuper d'orphelins. Je lui ai promis qu'elle en trouverait à profusion à Londres. Elle n'a accepté de venir que parce que je lui ai donné ma parole qu'elle ne ferait pas ses débuts dans le monde.

— Elle est avec toi ?

— Vois par toi-même, fit Gray en désignant le pont du *Sophia*.

En effet, Isabel était bel et bien là, et la saluait d'un geste de la main. Soudain, elle se rendit compte que tous les regards convergeaient sur eux.

— Et Joss ? demanda-t-elle.

— Il nous rejoindra avec l'*Aphrodite* une fois qu'il aura vendu la cargaison. Ensuite, il envisage d'étudier le droit. Je m'occuperai de la compagnie maritime, et Isabel de ses œuvres charitables. La famille sera enfin réunie. Et si cela t'intéresse, M. Wilson a accepté de gérer ta coopérative sucrière.

Une bouffée d'espoir envahit Sophia.

— Es-tu sûr de vouloir m'épouser ? Je n'ai plus un sou vaillant, tu sais.

Gray éclata de rire.

— Regarde ce clipper, répondit-il en désignant le *Sophia*. Il m'a coûté une fortune, mais c'est le plus rapide de tous.

Il prit ses mains dans les siennes.

— Oublie l'argent. Oublie la société. Oublie mes projets. Nous n'avons aucun talent pour obéir aux règles, tu te souviens ? Nous suivrons les élans de notre cœur. Comme tu me l'as appris.

Puis, l'attirant contre lui, il poursuivit :

— Tu n'as toujours pas compris, Sweet Heart ? Tu m'as volé mon cœur le jour où je t'ai rencontrée. Suivre les élans de mon cœur, c'est te suivre toi, jusqu'au bout du monde s'il le faut.

Il jeta un coup d'œil au capitaine.

— Quoique... Quelque chose me dit que notre ami le capitaine ne serait pas d'accord. En fait, je pense qu'il serait ravi de nous marier au plus vite pour se débarrasser de moi.

— Aujourd'hui ? Mais c'est impossible !

Gray arqua un sourcil amusé.

— Oh, que non ! fit-il en l'attirant à l'écart. Bon anniversaire, mon ange, lui chuchota-t-il à l'oreille.

Une soudaine faiblesse envahit Sophia. C'était son anniversaire ? Elle attendait ce jour avec impatience depuis des mois, et voilà qu'elle l'avait complètement oublié !

— Oh, Gray...

— Dis oui, murmura-t-il. Je t'aime, Sophia.

Il l'embrassa sur la joue, puis s'écarta un peu.

— Il y a longtemps que j'aurais dû te le dire. Tu n'imagines pas combien j'ai regretté de ne pas l'avoir fait. Je t'aime, Sophia Jane Hathaway. Je t'aime tellement que je ne peux pas rester une seconde de plus sans te voler un baiser, alors si tu as l'intention de dire oui, serais-tu assez aimable pour...

Sophia noua de nouveau les bras autour de son cou et l'embrassa.

— Oui, souffla-t-elle, tout contre ses lèvres. Oui, je veux t'épouser. A condition que tu me laisses le temps de changer de robe. Et tant pis si la bonne société nous rejette parce que nous sommes des pirates, dès lors que je suis avec toi.

— Oh, il n'y a pas de risque ! Après ton émouvant témoignage, ce bon Fitzhugh a changé de tactique. Comme il a compris qu'il n'obtiendrait pas d'avancement en me faisant pendre, il s'est mis en tête d'assurer ma promotion sociale. Il m'a attribué le *Kestrel* à titre de prime de sauvetage et a sollicité du gouverneur une citation pour bravoure. On parle même de me faire chevalier.

Il sourit.

— Tu peux croire une chose pareille ? Moi, un héros !

— Bien sûr que je peux le croire ! Mais que tu sois héros ou pirate, gentleman ou vaurien, n'oublie pas que tu es à moi.

— Je ne l'oublierai pas, assura-t-il avant de l'embrasser de nouveau. Et lequel souhaites-tu avoir dans ton lit, ce soir ?

Les intonations un peu rauques de sa voix firent courir un frisson à travers tout le corps de Sophia.

— Ils me plaisent tous, avoua-t-elle en riant. Mais cette nuit, je serai infiniment heureuse d'accueillir mon mari.

Gray appuya le front contre le sien.

— Mon amour, murmura-t-il.

— Et celui-là aussi, ajouta Sophia.

Épilogue

Londres, cinq semaines plus tard

Sophia ne s'attendait pas à recevoir une visite ce jour-là. Ils s'étaient discrètement installés dans la maison londonienne de Gray quelques jours auparavant, et les deux seules lettres qu'elle avait envoyées, l'une à sa mère, l'autre à sa sœur, étaient restées sans réponse.

Pourtant, Hurst se tenait sur le seuil, une carte de visite sur un plateau.

— Une visite pour madame, annonça le majordome. Lady Lucinda Trescott, comtesse de Kendall.

— C'est bien toi ! s'écria alors Lucy, qui contourna le domestique pour entrer dans le salon. J'avais entendu dire que tu étais revenue, mais je n'arrivais pas à y croire !

— Lady Kendall !

Stupéfaite, Sophia se leva, aussitôt imitée par Isabel.

— Permits-moi de te présenter ma belle-sœur, Mlle Grayson. Comment as-tu appris mon retour ?

— Devons-nous vraiment faire tant de manières ? Et dois-je t'appeler lady Grayson ?

Ayant salué Isabel d'un hochement de tête, Lucy s'approcha de Sophia et l'étreignit.

— Jeremy a entendu parler de l'anoblissement de ton mari. C'est comme cela que j'ai su que tu étais à Londres.

Elle parcourut Sophia de la tête aux pieds.

— Et maintenant, dis-moi ! Où étais-tu donc passée ?

— En fait, je suis allée rendre visite à tes cousins, expliqua Sophia.

Elle s'interrompit un instant, puis :

— Mais, Lucy, tu es enceinte !

Avec un sourire, Sophia posa la main sur son ventre rond.

— Et toi pas, constata son amie. Du moins, pas visiblement.

Non, songea Sophia. Pas visiblement.

— Eh bien, reprit Lucy, voilà qui décevra les amateurs de cancans.

À cette évocation, Sophia tressaillit.

— Lucy, tu ne devrais pas être ici. Une comtesse ne peut être associée à un scandale.

— Quel scandale ? Ton mari va être fait chevalier. Tu seras la coqueluche de tout Londres ! Où est cette légende vivante, au fait ?

— Gray ? Aux bureaux de sa compagnie, répondit Sophia en offrant un siège à son amie. Et son anoblissement ne change rien au fait que ma réputation est ruinée.

— Parce que tu as rompu tes fiançailles ?

— Parce que je me suis fait enlever par un peintre français !

Lucy éclata de rire.

— Le fameux Gervais ? Personne n'en a entendu parler. Tes parents ont raconté à tout le monde que tu étais tombée malade, et qu'ils t'avaient envoyée en convalescence au bord de la

mer. Ta merveilleuse histoire d'amour avec un beau capitaine tombe à pic. Car tu vis bien une merveilleuse histoire d'amour, n'est-ce pas ?

Sophia hocha la tête, incrédule. Ses parents, sa sœur, son fiancé éconduit, ses amis... Tout le monde avait gardé le secret sur sa fuite ?

— Oh, je le savais ! s'écria Lucy en battant des mains. Il faut tout me raconter !

— Peut-être un autre jour, suggéra Sophia en glissant un regard du côté d'Isabel.

— Oui, bien sûr, murmura Lucy. Gardons cela pour une autre visite.

Une domestique entra à ce moment-là avec un plateau. Pendant qu'Isabel servait le thé, Sophia se pencha vers Lucy.

— Comment va Toby ? murmura-t-elle. A-t-il affreusement souffert de mon départ ?

Lucy posa la main sur celle de Sophia.

— Cela n'a pas été facile, mais je crois que sa fierté a été plus atteinte que son cœur. Et Toby est trop généreux pour nourrir la moindre rancune. Felix et lui t'ont cherchée partout. Nous étions très inquiets.

— Comme vous devez tous m'en vouloir.

— Nous sommes tous heureux que tu sois rentrée saine et sauve. Surtout tes parents, j'imagine. Ne souhaitaient-ils pas que tu épouses un noble ?

Isabel interrompit leur aparté en leur tendant leurs tasses.

— Mademoiselle Grayson, s'enquit Lucy, allez-vous faire vos débuts cette saison ?

— Oh, non !

— Peut-être devriez-vous y réfléchir de nouveau ? suggéra Sophia. Si ma fuite n'a pas été ébruitée, vous êtes libre de faire votre entrée dans le monde. Vous pourriez épouser un lord, si vous le voulez !

— Je n'ai aucune envie d'épouser un lord, protesta Isabel.

— Vous avez bien raison, déclara Lucy. C'est épuisant ! Depuis que mon mari siège à la chambre des Lords, je suis en permanence sollicitée par des œuvres de charité. Il faudrait que j'y consacre ma vie !

— Vraiment ? fit Isabel.

— Vraiment. Croyez-moi, n'épousez jamais un comte.

— Je vais y réfléchir, murmura Isabel, soudain pensive.

— Ne l'écoutez pas, dit Sophia. Elle plaisante. Il faut vous marier par amour. Gray ne voudrait pas qu'il en soit autrement.

— Ma vie est déjà bien remplie, lui rappela Isabel. Cela dit, si je rencontrais un homme qui partage mon désir de me dévouer pour les plus pauvres...

— J'espère que vous trouverez un tel homme, fit Sophia. Mais, Isabel, il faut partager autre chose qu'un intérêt commun dans la vie pour construire un mariage heureux.

— Ah ? Et quoi donc ?

Lucy éclata de rire.

— Nous allons devoir compléter votre éducation, mademoiselle Grayson, déclara-t-elle.

Puis, se tournant vers Sophia, elle ajouta :

— As-tu toujours Le Livre ?

Sophia faillit s'étouffer avec son thé. Il n'était pas question qu'elle le montre à Mlle Grayson - surtout vu le genre d'illustrations qu'il contenait !

— Eh bien, commença-t-elle, vois-tu...

L'irruption d'une domestique la sauva de son embarras.

— Je vous demande pardon, madame, mais une affaire urgente requiert votre attention, dit-elle avant de s'éclipser.

Soulagée, Sophia s'excusa auprès de ses amies et quitta le salon. Le temps qu'elle atteigne le couloir, la domestique avait disparu. Intriguée, elle se dirigea vers l'arrière de la maison. Alors qu'elle passait devant le cabinet de travail de Gray, un bras viril se referma autour de sa taille et l'attira dans la pièce. Gray semblait prendre un malin plaisir à la prendre par surprise dans les endroits les plus imprévisibles...

— Gray, protesta-t-elle en essayant de s'arracher à son étreinte, je reçois ! Qu'est-ce donc que cette affaire urgente ? Je te croyais à ton bureau ?

— Je suis allé rendre une petite visite, aujourd'hui.

— Où ?

— Dans le Kent.

Sophia se figea.

— Tu n'es pas allé voir...

— Ton père ? Si. Je sais que tu as écrit à ta famille, mais je lui devais quelques explications. Entre hommes, c'est comme cela que l'on fait.

Entre gentlemen, rectifia Sophia en son for intérieur. Et c'était aussi pour cela qu'elle aimait tant Gray.

— Oserais-je te demander comment tu as été reçu ?

— Assez fraîchement. Jusqu'à ce que j'offre une invitation à dîner avec ma tante.

Sophia eut un sourire penaud. Ses parents auraient soupe avec le Diable en personne s'il y avait une comtesse à sa table !

— Ils sont effrayants, n'est-ce pas ?

Gray haussa les épaules.

— Je doute que ton père et moi soyons jamais de grands amis, mais nous nous sommes découvert une passion commune. Toi.

Il lui souleva tendrement le menton.

— Nous voulons tous deux ton bonheur. Et nous t'aimons tous les deux.

Pendant un instant, Sophia fut incapable de dire quoi que ce soit tant sa joie et son soulagement étaient grands.

— Tu me pardonnes de ne pas t'avoir parlé de cette visite avant ? murmura Gray avant de

déposer un baiser léger sur ses lèvres.

— Sans doute, répondit-elle d'un ton enjôleur. À condition que toi aussi, tu me pardonnes.

Il fronça les sourcils.

— Tu as encore un secret à m'avouer ?

— Un seul.

Le sourire aux lèvres, elle s'empara de la main de Gray et la pressa contre son abdomen encore plat.

— Un tout petit secret, souffla-t-elle.

FIN